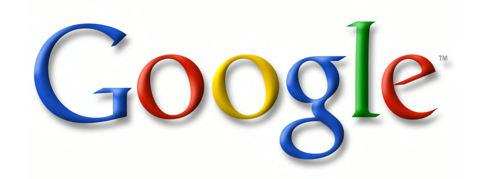

Google



LIBERTÉ ET PATRIE

DON FAIT À LA
Bibliothèque Cantonale
en 1837
par feu le général
Frédéric César de la
Harpe.

SIBER

# VOYAGES
## DE
# PIETRO DELLA VALLÉ,
## GENTILHOMME
# ROMAIN,

Dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes Orientales, & autres lieux.

## NOUVELLE EDITION,

*Revuë, corrigée & augmentée.*

## TOME PREMIER.




A ROUEN,
Chez ROBERT MACHUEL, derriére le Chœur
S. Martin-sur-Renelle.

M. DCC. XLV.

*Avec Aprobation & Privilége du Roy.*

# AVIS DE L'EDITEUR.

IL y a long-tems que le Public desiroit une nouvelle édition des VOYAGES DE PIETRO DELLA VALLE'. Le caractére de vérité & de sincérité qui régne dans la Relation que cet illustre Voïageur donne des Païs qu'il a parcourus, des choses curieuses qu'il y a remarquées, de la Religion, des Mœurs, du Gouvernement, & des Guerres des Souverains chez lesquels il s'est trouvé, & l'érudition profonde de ce Gentilhomme Romain, ont rendu son Ouvrage si interressant, qu'ils l'ont fait universellement rechercher. Comme cet Auteur l'avoit composé dans sa langue naturelle, il n'y avoit que ceux qui entendoient parfaitement l'Italien qui pussent en profiter; mais l'avidité des curieux, pour s'instruire de tout ce qui regarde le Gouvernement politique & spirituel des Nations de l'Orient, ne pouvant être satisfaite, le Pere Carneau Célestin, fut engagé à le traduire en François. Ce savant Religieux entreprit ce pénible travail, & il fut imprimé en 1663. l'édition en aïant été bien-tôt épuisée, cela obligea de les renouveller. Comme elles sont devenues toutes très-rares, on s'est déterminé à donner celle-ci en 8. vol. *in-douze*; & puisque c'est dans cette forme, plus portative & plus commode qu'ont été

imprimez la plûpart des livres de ce genre; c'est aussi ce qui l'a fait préférer à l'*in-quartò*.

Le stile, les mots inusitez, & l'ortographe, ont été changez & rendus conformes au goût present, autant qu'on l'a pu faire, sans rien changer ni retrancher à l'Ouvrage de l'Auteur de ces Voïages.

Si le tems a donné de nouvelles lumiéres, ou aporté du changement dans les Cours de Constantinople, d'Ispahan, & des autres Princes, dont parle le Sieur della Vallé; ce qu'il en raporte ici est d'autant plus interessant & curieux, qu'il y a eu des relations particuliéres, même avec les Rois de ces diférens Païs, dont il fait part au Public.

Mais comme tout est sujet au changement, les connoissances que l'on avoit alors sur plusieurs choses qui regardent ces vastes contrées de l'Orient, qu'il a parcourues, étant plus bornées; si d'autres après lui ont fait les mêmes Voïages & nous ont donné le détail de ce qu'ils y ont remarqué de nouveau, ils ne font aucun tort à la réputation & à la gloire de notre Auteur, qui méritera toûjours la préférence & la parfaite reconnoissance d'un Lecteur sage & judicieux.

Les Voïages sont un vaste champ, où celui qui écrit le premier, laisse toûjours à ceux qui y entrent après lui dequoi moissonner; & les derniers s'estiment heureux,

que

que ceux qui les ont précédés, leur aïent fraïé le chemin, enseigné les routes, & arraché pour ainsi dire devant eux les épines qui les auroient rebutez. Il en est dans ce genre de littérature, comme dans tous les Arts : ceux qui les perfectionnent, loin de faire tort à la gloire de ceux qui y ont travaillé les premiers, ne servent au contraire qu'à l'augmenter.

Si dans la Relation que notre Voïageur nous donne de la Terre-Sainte, on peut trouver quelque chose à reprendre dans sa crédulité à ajoûter foi un peu trop legérement à tout ce qu'on lui a dit touchant la véritable position de la plûpart des lieux Saints ; il faut bien plutôt s'en prendre à ceux qui lui en ont imposé, qu'à lui-même. Sa piété étoit plus disposée à s'édifier de tout, qu'à soupçonner ses guides de défaut de sincérité.

Cette édition a été augmentée de l'Oraison Funêbre de l'illustre Sitti Maani Gioërida, Demoiselle Babylonienne, épouse de Pietro della Vallé. Il la prononça lui-même, après ses funérailles à Rome. On l'a inférée en François & en Italien; parce que ceux qui savent cette langue y trouveront des beautez qui l'ont fait admirer de tous les Savans d'Italie, & qu'il est impossible de rendre aussi frapantes dans la nôtre; car on sait que

chaque langue a ſon caractére particulier.

On y a joint auſſi un Mémoire de ce Voïageur, qu'il preſenta au Pape Urbain VIII. à ſon retour, pour exciter Sa Sainteté à envoïer des Miſſionnaires dans la Géorgie. Il y fait la deſcription de ce vaſte Païs, & l'hiſtoire très-touchante des calamitez qu'il y a eſſuïées & qui ont été encore plus grandes dans la ſuite. Il décrit les mœurs de ce peuple preſque inconnu juſqu'alors, & les diſgraces qui lui ſont arrivées, de même qu'à ſes Princes; & il raporte les moïens dont on pourroit ſe ſervir pour ramener les Géorgiens à la Communion de l'Egliſe Romaine, pour laquelle ils ſont mieux diſpoſez que les autres Chrétiens Orientaux.

L'on a cru devoir joindre ces deux Piéces à cette édition, que la cupidité avoit fait obmettre dans les précédentes, en les faiſant publier avec Privilége du Roi, chacune ſéparément, à la charge du Public.

On trouvera dans chaque Volume deux Tables ſéparées; l'une, qui eſt au commencement, contient les Sommaires des Lettres de l'illuſtre Voïageur; l'autre, qui eſt à la fin, eſt celle des Matiéres les plus intreſſantes de chaque Volume.

On eſpére que le Public ſera auſſi ſatisfait de notre travail, que de notre atention à répondre à ſes deſirs.

AVIS



# AVIS DU TRADUCTEUR.

*CEt Auteur qui se presente devant vous habillé à la Françoise, est un Noble Romain & un illustre Voïageur. Il n'est pas de ces Heros de Comédie ou de Roman, en qui les ajustemens empruntez de l'artifice sont beaucoup plus considérables, que les qualitez naturelles & que les perfections aquises. C'est sans contredit un des véritables, que l'ancienne Rome auroit été ravie d'avoüer pour l'un de ses plus braves Citoïens, & que même la savante & courageuse Mere des Gracques auroit été glorieuse d'adopter pour relever l'honneur de sa famille éteinte.*

*Jason, Ulysse, Enée, dont les diverses courses ont fourni tant de matiére pour exercer les plus dignes plumes des Grecs & des Latins, n'avoient fait qu'ébaucher ce que celui-ci a parfaitement achevé; & sans doute ses desseins alloient plus droit à la gloire que les leurs, où l'on sait que l'intérêt avoit la plus grande part. Il n'étoit pas moins riche, que curieux; & se faisant par ses libéralitez des amis par tout, il s'ouvroit facilement des passages éternellement fermez à des Voïageurs, ou pauvres ou avares.*

*Il n'épargnoit ni dépense, ni travail, pour remarquer des raretez siguliéres & peu connuës, s'introduisant ainsi bien plus avant que les autres dans les secrets de la nature & de l'art. Il ne faisoit point de dificulté de monter au plus haut sommet des rochers escarpez, d'où n'aprochoient que des aigles, de décendre au fond des précipices, où avant lui presque personne n'avoit jamais mis le pié; de pénétrer dans la vaste profondeur des plus célèbres Pyramides d'Egypte, pour en observer soigneusement la structure intérieure, & pour pouvoir discouvrir savamment de leurs illustres Mumies. Enfin l'on peut dire, sans exagération, qu'entre tous ceux qui ont parcouru & décrit les lieux les plus renommez du Levant, Pietro della Vallé doit passer pour le plus exact, le plus intelligent & le plus magnifique*

*On ne voit rien que de grand, que de délicat & que de vertueux dans toutes les représentations qu'il fait de sa vie & de sa conduite; & pour éfacer l'impression que pourroient faire dans les esprits quelques jaloux de sa gloire, qui disent qu'il s'est trop vanté lui-même; ceux qui l'ont bien connu assurent que sa modestie a plus dérobé d'éclat à ses actions, que la vérité historique n'en a pû tirer de sa plume. Le plus bel endroit de ses avantures, au jugement des plus habiles, est l'heureux succès de ses chastes Amours pour la sage & belle Maani Demoiselle Babylonienne, dont le Panégirique a été fait diversement, avec toute l'éloquence que fussent capables d'emploïer les plus déliez Académiciens d'Italie, qui ont communiqué ensuite à toute l'Europe une estime & une vénération extraordinaire pour cette Héroïne, dont le cœur a été assez grand pour acompagner son Héros dans des Voïages aussi pénibles que généreusement entrepris.*

*L'on pourroit en quelque sens le comparer à Tancréde, comme elle à Clorinde, dont le Tasse a tant chanté de merveilles dans ses beaux Vers, & dire que la même Providence qui amena, comme par la main, Tancréde en Palestine pour le salut de Clorinde, voulut produire le même éfet pour rendre Maani parfaitement chrétienne par le moïen de Pietro, lui aïant inspiré le desir de voir cette belle étrangére & lui ofrir son service dans la ville de Baghdad, sur les frontiéres de Perse. Ils ont été tous deux plus heureux que ce fameux Guerrier & que cette vaillante Amazône, aïant vécu ensemble l'espace de quatre ans sous l'agréable joug d'un mariage aussi honorable que légitime; quoi que les belles fleurs de leurs précieuses amours n'aïent produit aucuns fruits pour la postérité, lui néamoins en eut après sufisamment de ses secondes nôces.*

PREFACE

# PREFACE DE L'AUTEUR.

JE m'étois flâté avec quelque espérance, que M. Schipano, très-savant homme, & mon meilleur ami, prendroit la peine de faire quelque chose de juste du Recueil des Lettres que je lui faisois tenir de tems en tems de divers endroits, comme une matiére simplement ébauchée sur les avantures de mes Voïages, dont je lui marquois du premier trait les particularitez. Me l'aïant promis lui-même, je me tenois presque assûré qu'il réduiroit ces Relations toutes naïves en forme d'histoire continuë, & qu'il en formeroit un volume parfait. S'il eût pû prendre le soin de leur donner toute la belle étenduë dont elles étoient capables, & le bon ordre qui leur manquoit, c'eût été une production beaucoup plus achevée qu'elle ne sera, pour l'éloquence, la doctrine & la beauté des ornemens que l'on emprunte de l'une & de l'autre.

Si cela n'a pas réussi, comme je me l'étois imaginé, je m'en prens plûtôt aux ocupations continuelles qui partagent l'esprit de cet ami, qu'à quelque refroidissement de son afection à mon égard. Peut-être aussi que l'abondance excessive des diverses matiéres, dont je l'ai presque acablé par mes longues Lettres, a été cause qu'il ne les a pû réduire en un corps bien proportionné. Il a donc falu que j'aïe pris le soin moi-même de pourvoir aux moïens de satisfaire le juste desir qui me porte à procurer que les travaux de mes grands Voïages ne soient pas privez du salaire plus honorable qu'intéressé, d'être au moins connus dans le monde, & que le monde ne soit pas frustré du plaisir & du profit que plusieurs en pourroient tirer.

*Le* simple recit que j'en fis publiquement dans l'Académie des Humoristes à Rome, quelque-tems après mon retour du Levant, n'a pû satisfaire pleinement, ni ceux qui l'ont lû imprimé, ni moi-même; vû que n'en aïant parlé que lé-

gérement en cette ocasion de peu d'heures, tant s'en faut que j'y aïe détaillé les choses comme elles le méritoient, qu'à peine en ai-je pû bien définir & déclarer la substance. J'eusse souhaité de tout mon cœur une forme plus exacte à ces recits historiques, & les voir disposez selon l'ordre des sujets, ou en quelqu'autre maniére plus convenable, pour en donner une plus parfaite intelligence aux personnes studieuses; mais ç'eût été sans doute un travail aussi ennuïeux pour moi que dificile: c'est pourquoi, pour ne me pas tant donner de peine, j'ai résolu, avec le conseil de mes amis, de faire present au Public de mes Lettres, du même air que je les ai conçûës & adressées à M. Schipano à Naples. Et quoique dans les lieux où je les écrivois, je n'eusse ni la patience ni la volonté d'en conserver des copies, mon bonheur a été tel que pas une n'a été perduë, & qu'elles sont toutes arrivées sûrement à leur adresse; ensorte que je les ai trouvées à mon retour en Italie, fidèlement gardées, non-seulement par cét intime ami, mais encor chez plusieurs autres gens d'honneur qui les avoient copiées, tant à Rome qu'à Naples, après en avoir entendu la lecture, & y avoir rencontré, à ce qu'ils disoient, quantité de choses qu'ils estimoient dignes de leur curiosité & de leur agrément.

Je suis fort trompé, si je ne les ai renduës beaucoup meilleures & plus correctes qu'elles n'étoient dans leurs Originaux, en aïant ôté jusqu'aux moindres fautes qui pouvoient choquer tant soit peu la pureté du langage, ou l'éxactitude de l'ortographe; car en éfet il s'y en étoit glissé quantité. J'y ai retranché aussi en divers endroits plusieurs circonstances legéres & peut-être badines touchant mes afaires particuliéres, que je communiquois alors ingénûment & franchement à cét ami, par une espéce de confidence en lui seul, & sans pensée ni dessein d'en faire part à d'autres, par une édition publique.

En récompense de ces bagatelles que j'en ai ôtées,

ôtées, j'y ai ajoûté plusieurs choses essentielles aux sujets dont je parle, ou que ma trop grande promptitude m'avoit fait oublier en écrivant, ou que je n'avois que superficiellement touchées, avec intention néamoins de les amplifier de meilleure grace, quand je me posséderois quelque jour dans un agréable loisir. Mes amis ont jugé, aussi-bien que moi, qu'après en avoir usé de la sorte, ces Lettres pourroient mériter l'aprobation du lecteur, soit à cause de la maniére d'écrire ainsi d'un stile familier des matiéres historiques, laquelle étant fort peu usitée, pourra sembler presque nouvelle, soit par la naïveté & la pureté naturelle, qui est comme leur caractére propre & qu'elles portent dès leur naissance, en sortant de la plume sans aucun artifice : en quoi l'on verra véritablement paroître en son jour cette vérité nuë & toute simple, pour laquelle j'ai toûjours eu & témoigné plus de passion que pour tout autre genre d'écrire.

C'est de cet air que je les lui presente ; & si je puis être assuré qu'elles lui soient agréables, je n'en recevrai pas peu de satisfaction : mais s'il en arrive autrement, il sera peut-être assez indulgent pour excuser la foiblesse d'un Auteur qui n'a sû ni pû mieux faire. S'il n'est pas tout-à-fait ingrat, il saura quelque gré à ma bonne volonté, qui ne manque point de desirs pour ateindre à la perfection, autant qu'il est possible. J'ai à lui dire encor que je n'ai point prétendu, en faisant ces Lettres, lui donner un stile Toscan, pur, élégant & choisi, pour servir de modèle à d'autres écrivains, & faire autorité dans le langage de la maniére dont s'éforcent de réussir pour cet éfet les meilleurs Historiens & les plus grands Orateurs : mais je me suis contenté de les composer sans fautes, en ma langue maternelle, qui est la Romaine & dans le dialecte ordinaire de l'usage commun, sans aucune afectation, & sans me piquer de la plus exqui-

se

se délicatesse, croïant avoir assez fait de leur donner simplement la bienséance ingénuë que l'on demande dans les Lettres familiéres. Si néamoins les termes & le stile ne lui plaisent pas, & s'il n'y rencontre point toute l'érudition qu'il y souhaite, qu'il considére que je suis d'une condition & d'une profession qui éxige de mon devoir & de mon pouvoir, que je me rende plus capable de bien faire les choses, que de les raconter avec politesse. Quoiqu'il en soit, si ces mêmes Lettres sont assez malheureuses pour n'avoir rien qui s'acommode avec son humeur, qu'il sache au moins que quand je les écrivois, je ne songeois guéres à l'en entretenir; mais seulement à communiquer avec un ami, qui les recevoit avec joïe. Maintenant donc que je les donne au Public; ce n'est pas aussi à lui seul que je les adresse; ce n'est pas à un lieu particulier, ni seulement aux hommes qui joüissent presentement de la vie, mais à tout le monde ensemble, & à tous les siécles à venir. Desorte que s'il y remarque des choses qui ne soient pas conformes à son goût, qu'il se represente, de grace, que peut-être elles seront favorablement reçûës en d'autres lieux, en d'autres tems, & par d'autres personnes.

Je pense devoir être excusé, plûtôt que repris, d'avoir voulu m'étudier à contenter les divers goûts, non-seulement de quelques particuliers; mais même de tous les hommes qui sont aujourd'hui & qui seront après nous, & de ne m'être pas borné à un coin de la terre; je veux dire de Rome, de Naples, & de l'Italie entiére, aïant desiré de me produire sur le grand théâtre de l'Univers, dont je me suis rendu les principales parties assez familiéres par mes longues courses; pour m'en pouvoir dire à bon droit le véritable Citoïen; & j'ai toûjours eu l'intention de faire paroître ma vie & ma conduite à la vûë de ces diverses Nations, dont je me qualifie le Compatriote.

TABLE

# TABLE DES LETTRES

*Contenuës*

## Au Tome I. des Voïages de Pietro della Vallé.

### LETTRE I. DE CONSTANTINOPLE.



LET-

LETTRE III. DE CONSTANTINOPLE.



LETTRE IV. DE CONSTANTINOPLE.



LETTRE V. DE CONSTANTINOPLE.



LETTRE VI. DE CONSTANTINOPLE.

Fin de la Table des Lettres du Tome I.

# APROBATION.

J'AI lû, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *les fameux Voiages de Pietro della Vallé, Gentilhomme Romain, surnommé l'Illustre Voiageur.* Fait à Paris le 24. Septembre 1739.

*Signé*, SIMON.

---

# PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, à nos Amez & Feaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il apartiendra, SALUT, notre bien Amé ROBERT MACHUEL, Imprimeur & Libraire à Roüen, Nous aiant fait remontrer qu'il souhaiteroit imprimer, ou faire imprimer & donner au Public *les fameux Voïages de Pietro della Vallé*, s'il nous plaisoit lui acorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires; ofrant pour cet éfet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feuille imprimée & atachée pour modèle sous le contrescel des Presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, d'imprimer ou faire imprimer lesdits *Voïages de Pietro della Vallé*, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Roïaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits *Voïages de Pietro della Vallé* ci-dessus spécifiés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse, & par écrit, dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages

&

& intérêts. A LA CHARGE que ces Presentes seront enregistrees tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'Icelles; que l'impression desdits Voiages ci-dessus énoncés, sera faite dans notre Roiaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. Et qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimez, qui auront servi de Copie à l'impression desdits Voiages, seront remis dans le même état où les Aprobations auront été données, ès mains de notre très-cher & Féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & Féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant, ou ses aians causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la Copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Voiages, soit tenuë pour duëment signifiée, & qu'aux Copies Collationnées par l'un de nos Amez & Féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'Icelles, tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. DONNE' A FONTAINEBLEAU le dixiéme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cens trente-neuf, & de notre Régne le vingt-cinquiéme. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

*Registré sur le Registre 10. de la Chambre Roïale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 300. Fol. 286. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 18. Novembre 1739.*

SAUGRAIN, *Syndic.*

Vû à Roüen, par nous Inspecteur de la Librairie, le 7. Janvier 1740.

R. L. COUSTE'.

*Registré sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de cette Ville de Roüen, N. 215. Fol. 252. conformément aux Réglemens. Fait à Roüen ce 19. Janvier 1740.*

VIRET, Syndic.

VOYAGES



# VOYAGES DE PIETRO DELLA VALLÉ EN TURQUIE.

## LETTRE I. DE CONSTANTINOPLE.

*Le Sieur della Vallé, que cette illustre & savante Académie des Humoristes a toûjours considéré comme l'un de ses plus dignes ornemens, après avoir pris congé de ses amis, s'embarque enfin à Venise, dans ce fameux Vaisseau, surnommé* le Dauphin, *& passe jusqu'à Constantinople, par des routes très-curieuses, qu'il décrit fort exactement en cette premiere lettre, qu'il adresse à son intime ami, Mario Schipano, que ses belles qualitez ont rendu célèbre dans la ville de Naples.*



ONSIEUR,

Je n'ai pas seulement sujet de m'imaginer, par complaisance; mais j'ai raison de croire, avec quelque sorte de certitude,

que vous ne rebuterez pas d'aprendre des nouvelles de Constantinople ; & je me sens même obligé, par les loix de l'amitié, de vous en faire voir une relation dans cette dépêche. Je vous épargnerai la peine d'y lire ce que vous savez déja qui s'y est passé de Rome à Naples, & de-là à Venise, pour vous dire que le Dimanche huitiéme de Juin de l'année précédente, dès la pointe du jour, je partis de Malamocco, après m'être embarqué dans le Galion de Venise, nommé le Grand Dauphin, qui étoit un puissant Vaisseau de Guerre, monté de quarante-cinq piéces de canon, & muni à proportion de toutes les choses nécessaires.

Le Sieur della Vallé s'embarque à Venise dans un Galion, surnommé *le grand Dauphin.*

Là l'on pouvoit avoir conversation avec près de cinq cens personnes, tant hommes que femmes ; avec des Soldats, des Matelots, des Marchands, & des Voyageurs ; & parmi tant de gens ramassez, il se rencontroit dés Chrétiens Catholiques, des Hérétiques de différentes sectes, des Grecs, des Arméniens, des Turcs, des Persans, des Juifs, des Italiens de divers endroits, des François, des Espagnols, des Portuguais, des Anglois, des Allemans, des Flamands ; bref il y avoit presque de toutes les Nations, & de toutes les Religions de la terre habitable. Le mélange de cette grande Compagnie auroit été agréable, si ce nombre excessif n'eût aporté la confusion & l'embarras que vous pouvez vous imaginer, qui doit naître aparemment d'une multitude resserrée en si peu d'espace.

Cela causa, avec le tems, une espéce d'infection dans ce Vaisseau, d'où s'engen-

dré-

drérent plusieurs maladies, ce qui me fit assez souvent craindre pour moi-même, & desirer, avec grande raison, la presence d'un habile Médecin que j'avois laissé à Naples, parce que nous voyions chaque jour vingt ou trente personnes tomber malades; & la mort ne manqua pas d'y prendre quelquefois comme son droit de dixme. Avant que je sortisse de ce Galion, l'on enterra en divers bords trois de nos gens, deux desquels étoient Voyageurs curieux, & personnes assez considérables; mais par une grace particuliére de Dieu, ni moi, ni mes domestiques ne tombâmes point entre les mains d'un misérable Médecin, qui n'étoit que le Barbier du Vaisseau: & j'aurois eu raison de me persuader, que dans la plus parfaite santé, un homme de si mauvaise grace auroit été capable de me faire malade, en me tâtant le pouls seulement. Dans cette confusion, que je vous ai marquée, nous quitâmes les Côtes de Venise, où il falut, avant que de mettre pleinement à la voile, pour éviter les dangers dont nous menaçoient quelques Bancs, faire tirer pour un tems ce grand Navire, en remorquant par trente-trois Barques, plus grandes que des Felouques, & de huit rames chacune, toutes lesquelles commandées par un homme de bonne mine, & fort lestement vétu, député à cet office par l'ordre du Sénat de Venise, furent conduites & tirées l'espace de plus d'une heure, avec tant d'adresse, & des cris de joye d'un si bel acord, que j'y prenois un plaisir infini.

Quelques-uns des passagers y meurent de maladie.

Ce Vaisseau, à cause de sa grandeur, a peine à sortir du Port.

Enfin étant arrivez en un lieu assez sûr, nous commençions de voguer, à la faveur de

mer, qui étoit fort calme; mais le vent se rendit si peu favorable pour nous, qu'il nous contraignit de doubler plusieurs fois tout le Golphe Adriatique, que nous parcourions en louvoyant, comme si nous eussions ourdi quelque grande piéce de toille, depuis l'Italie jusqu'en Esclavonie. Avant que de pouvoir trouver l'issuë de cette Manche étroite, je croi que nous fîmes plus de vingt-cinq tours de l'un à l'autre rivage, en les côtoyant toûjours; & moi qui regardois curieusement celui du Royaume de Naples, je le saluois d'affection, avec de grands témoignages de tendresse, pour mes amis qui l'habitent. Etant à la fin sortis du Golphe, où nous avions travaillé quelques jours en vain, dans des peines extrêmes, nous trouvâmes plus de facilité à voguer, à mesure que nous rencontrions la mer plus large, encore que le vent, toûjours contraire, ne se relachât non plus en cette navigation, qu'en la précédente.

Après avoir entiérement perdu la vûë de l'Italie, la premiere terre que nous découvrîmes fut celle des Monts de la Chimére, lesquels on nommoit autrefois Cérauniens,

Eneid. 3. *D'où le chemin par mer est court en Italie.*

On s'arrêta quelques heures au pied de ces Montagnes, & je les regardois souvent, avec joye, pour l'honneur que je porte à ce Poëte excellent, qui en a fait la description; & de-là, nous côtoyâmes ensuite tous les rivages d'Epire, où je reconnus, avant que d'arriver à Corfou, le Port Chaonien, & le lieu où est bâtie la ville de Butintro, qui retient encore le nom d'une vil-

Il vogue en pleine mer, & parcourt ensuite

Ville très-ancienne, quoique la corruption des langages l'ait un peu altéré. Ce fut-là que les regrets, & les plaintes de la généreuse Andromaque, me vinrent en la mémoire, aussi-bien que les honneurs funêbres qu'elles rendit aux Mânes de son mari, sur deux Autels de gazon. Les rivages d'Epire.

*Aux bords de Simoïs, dans un bois, vers la Ville.* Eneid. 3.

Je vis ce même Fleuve, & prenois grand plaisir à reconnoître ces lieux, autrefois la demeure & le Domaine Il arrive à Corfou.

*De nos bons Alliez, & des Villes voisines.* Eneid. 3.

Ce qui nous faisoit souvenir encore de ces paroles du même Poëte.

*Reservons ces devoirs au soin de nôs Neveux.* Eneid. 3.

Mon esprit s'entretenoit & se divertissoit encor agréablement en de semblables pensées, quand nôtre Vaisseau surgit au Port de Corfou, à l'entour duquel Messieurs les Vénitiens ont bâti, sur la pointe des Rochers les plus sourcilleux, des Forteresses qui méritent le nom que leur donne Virgile, quand il en parle ainsi.

*Des bâtimens en l'air, ouvrage des Phéaques.* Eneid. 3.

Lorsque nous y entrâmes, il étoit justement la veille de S. Jean, en laquelle on fait à Naples de grandes réjoüissances; mais ce fut, tout au contraire, pour nous en cette occasion; car à peine avions-nous pris terre dans ce Port, qu'il s'éleva un vent impétueux, qui nous maîtrisa, avec tant de violence, que les anchres n'étans pas assez fortes pour arrêter le Navire, il heurta fort rudement contre le terrain, & Une tempête s'éleve au Port.

il ne s'en falut guéres que nous ne brisassions aux écueïls : néanmoins, par la diligence & l'adresse des Matelots, on y aporta remède assez à tems ; mais tout le reste du jour, la mer fut tellement agitée, qu'il ne fût pas en mon pouvoir de mettre pied à terre, que le lendemain, la tourmente étant cessée ; ainsi j'eus le loisir de voir la Ville, qui est petite & peu agréable, quoique la campagne d'alentour soit belle.

Nous demeurâmes en ce lieu quatre jours entiers, pendant lesquels encor que je couchasse toutes les nuits dans le Galion, dès le matin j'en décendois, pour voir dans le Païs ce qui pouvoit satisfaire ma curiosité ; & j'y reçûs bien de la courtoisie du Sieur Fabio Aronio Gentilhomme de nôtre Païs, qui étoit-là dans une Charge honorable, commandant la Soldatesque. Je n'y trouvai rien de remarquable que les Forteresses, que la nature, plûtôt que l'art, a mises dans un état qui est à l'épreuve de toutes sortes d'assauts. On y révére aussi le corps de S. Spiridion, qui vivoit, si je ne me trompe, du tems que fut célébré le premier Concile : & presentement sa chair paroît si vive & si fraîche, que si l'on lui touche le gras de la jambe, elle céde un peu aux doigts, & retourne incontinent à sa premiere fermeté, d'où l'on peut conclure que c'est une précieuse Relique.

*Le corps de Spiridion, dans Corfou, en chair & en os.*

On m'y montra aussi, par rareté, un certain homme, que ceux du Païs assûroient être de la race du traître Judas, quoiqu'il le niât, & avec raison, comme je croi ; mais quoique cela soit aparemment faux, c'est un bruit qui court depuis long-tems en cette contrée, sans qu'on en sache la cause ni l'ori-

*On y voit encor des gens de la race de Judas.*

l'origine. A propos dequoi je me ressouviens, qu'un ancien serviteur de nôtre Famille, lequel s'étoit enrôlé dans l'armée navalle du tems du Pape Pie V. & avoit demeuré à *Corfou*, me dit un jour qu'il y avoit entendu dire, qu'il s'y rencontroit des gens qui décendoient de Judas, & même que l'on y voyoit encore une maison qui lui avoit apartenu. Je m'imagine qu'il y avoit de la fatalité pour nous en ce Port de *Corfou*; car comme nous en démarions sur le midi, nous courûmes risque encor une fois de voir nôtre Vaisseau sur le point d'être fracassé contre les Côtes; parce qu'ayant levé les anchres, & commencé de prendre nôtre route à la voile, le vent, ou plûtôt le peu d'adresse du Patron, fut cause de cette périlleuse bourasque: & nous eussions infailliblement fait naufrage, si nous n'eussions tout-d'un-coup fait tomber l'Antenne, laquelle avoit encor embarrassé en tombant, je ne sai quels Matelots. Nous fûmes aussi secourus par les gens d'une Galére, qui considéroient d'un oeil de pitié nôtre extrême danger, & qui par l'ordre de leurs Chefs acourûrent au plus vîte pour nous garentir; & en remorquant, ils nous poussérent en haute mer.

Le Sieur Della Valle quitte le Port de Corfou.

Cette même journée nous fut encore funeste, vû qu'aprés avoir échapé ce péril, nous fûmes surpris d'un autre plus grand, environ à une heure de nuit, par la faute d'une femme Juive, qui s'ocupant à quelques petites affaires de son ménage, avoit ataché & laissé allumé un bout de chandelle trop proche d'un cordeau, qui prit feu, & le communiqua en peu de tems aux principaux cordages, & à tout le corps du

Indiscrétion d'une femme Juive.

Galion; en telle sorte, que si nous n'eussions été bien promts à l'éteindre, je vous jure que nous nous fussions vûs brûler tous vifs au milieu des eaux. Nous ne laissâmes pas de poursuivre nôtre dessein, & d'avancer toûjours vers *Zante*, d'autant plus gayement d'abord, que nous avions débarqué à *Corfou* tous les Soldats, qui étoient au nombre de cent cinquante, & plusieurs Marchands, dont la séparation nous permettoit d'être plus au large, & à nôtre aise. Dans cette route maritime, je vis les Curzolaires, & l'endroit où fut donné une Bataille navalle; & j'eus aussi le tems de reconnoître *Leucate*, *Nerito*, *Samos*, les rochers d'*Itaque*, & les deux *Céphalonies*, la grande & la petite, que Virgile apelle, le Royaume *Laërtien*: mais il ne fut pas en mon pouvoir de remarquer *Dulichium*, qui peut être, à mon avis, une Contrée de Céphalonie, aussi-bien que *Samos*. Je n'y reçûs non plus aucun éclaircissement du doute que j'avois, touchant cét Apollon redouté des Nautonniers, duquel nôtre Poëte fait mention.

Description des côtes de Zante.

Le Sieur della Vallé arrive à Zante.

Le soir, à une heure de nuit, la veille de S. Pierre, nous abordâmes au Port de *Zante*; & sur le matin je décendis de bonne heure à terre. Il me semble que l'on ne peut plus la nommer maintenant comme autrefois, *Zante la bocagére*; parce qu'en toute l'Isle, à ce que j'en pus connoître & aprendre sur les lieux, il n'y a nullement aujourd'hui de forêts, quoiqu'il y en eût peut-être en ce tems-là. Le terroir m'en sembla ingrat & sauvage; & la ville, qui porte le nom de l'Isle, est assez longue, & faite comme une espéce d'Amphithéâ-

tre

tre à l'entour de la mer, qui est au-dessous, ayant à dos, du côté de la terre, de grandes Montagnes, à peu près comme celles qui environnent *Messine*; mais ses bâtimens sont fort semblables à ceux de *Corfou*, que l'on peut apeller des huttes, plûtôt que des maisons. Je ne vis point sa Forteresse; parce que sa situation est trop haute, & qu'elle ne vaut pas la peine que l'on prendroit pour y monter. Nous trouvâmes dans ce Port dix-sept Galéres Vénitiennes, toutes de passage, lesquelles démarérent avant nous, & nous y reçûmes nouvelles que l'Armée des Turcs étoit à Navarin, assez proche de-là, & que les Galéres de Naples étoient parties depuis peu de ce même Port où nous étions, ce qui me donna quelque regret de n'être pas venu assez-tôt pour les voir.

Il passe à Scio.

De Zante, où nous avions séjourné quatre jours, nous tirâmes vers *Scio*, sur les cinq ou six heures du soir. La premiere des choses que je vis sur cette mer, fut ce qu'on nomme les *Strofades*, où n'habitent plus les Harpyes, qui en étoient autrefois les maîtresses à ce qu'on dit, mais seulement cinquante ou soixante Religieux, apellez *Caloyers*, qui font profession de la Religion des Grecs, dans une vie innocente, sequestrée du monde, & heureuse, comme je croi, en possession d'un beau Monastére, dont je vis seulement les dehors de dessus la mer; & ce Monastére est bâti en la plus grande de ces deux Islettes, paroissant aussi fort qu'une bonne Citadelle, pour la crainte qu'ils ont des Corsaires. Ces bons Religieux sont civils & obligeans jusqu'à ce point, que toutes les fois qu'ils

Monastére de Religieux, dits Caloyers.

A 5 voyent

voyent passer quelque Navire, ils vont au-devant avec une petite barque, & portent aux passagers, comme ils firent à nôtre égard, des rafraîchissemens d'herbes & de fruits, qui semblent avoir, outre leur bon goût naturel, une délicatesse extraordinaire, par l'affection & la bonne grace de ceux qui les presentent. Si on les en doit croire, ces Isles sont très-fertiles; & par la diligence & le soin qu'ils aportent à les cultiver, elles sont abondantes, en toutes les délices que l'on sauroit souhaiter pour le climat. Ils me dirent aussi, qu'il y a une Fontaine fort bonne, & très-fraîche, qu'on assûre, avec certitude, venir de la terre-ferme de la Morée, en traversant la mer plus bas que ses ondes salées, dans une espace de soixante milles; & qu'au lieu où cette eau fait paroître sa Source chez eux, l'on a vû quelquefois sortir des choses, qui par conviction du jugement, devoient nécessairement venir de ce Païs-là. Ils alléguoient qu'une fois, entr'autres, on avoit vû sortir de cette Source, une tasse à boire, faite d'une courge, bordée & bigarrée d'argent. Que cela soit, ou non, il faut, par complaisance, s'en raporter à ce qu'ils en disent. Nous prîmes congé d'eux, & les renvoyâmes, avec quelques effets de nos bonnes volontez, laissant les *Strofades* à main droite, & commençâmes à côtoyer cette partie de la Morée, qu'habitent aujourd'hui les Peuples, apellez *Magnates*, Nation farouche & guerriere, qui se conserve presque en forme d'Etat libre, quoiqu'elle soit sous l'Empire du Turc, à qui ils ne laissent pas de faire souvent la guerre & retiennent encore beaucoup de leur ancienne valeur.

Fontaine admirable.

Il côtoye une partie de la Morée.

valeur. En cette Province, je remarquois les endroits où étoient autrefois des Villes très-fameuses, comme *Lacédémône*, ou *Sparte*, laquelle presentement, ou n'est plus du tout, ou n'est autre chose qu'un petit Bourg, sans réputation. J'y vis aussi *Argos* & *Mycénes*, qui subsistent encor en quelque maniére, quoique fort déchuës, & ensuite l'Isle de *Cythére*, dite *Cérigo*, consacrée à Vénus, & fort renommée, par les Fables que l'on conte de cette Déesse. Nous passâmes par le Canal étroit, qui sépare cette Isle du Continent; & parce que le vent du Nord, qui dominoit, nous étoit contraire, il nous falût voguer quelque-tems, comme en nous promenant sur l'Archipel, par de longs détours; & de cette sorte, j'eus assez d'ocasion & de loisir, pour voir quantité de petites Isles, & des lieux assez curieux, comme *Milo*, *Antimilo*, *Falconéra*, ainsi nommées peut-être à cause des Faucons qui s'y voyent en grand nombre, *Pérapolo*, ou *Pérapello*, *Maurocaravi*, *Hydra*, qu'on apelle ainsi, parce que c'est une petite Isle environnée de sept grands Rochers, *San Giorgio de l'Albéro*, *Egine*, *Zia*, *Andro*; & un peu au-delà, *Thino*, *Micone*, & l'Isle *de Délos*, chérie d'Apollon. A main gauche, en terre-ferme, après avoir doublé & passé le Golphe de Corinthe, à l'extrémité duquel, si je ne me trompe, doit être le Mont-Parnasse, nous laissâmes Napoli de Romanie, aussi-bien que l'illustre ville d'*Athénes*, dont je remarquai assez bien la perspective de dessus nôtre tillac; & environ trente milles au-delà, le Cap surnommé des Colonnes, dont on tire le nom des ruines que l'on y voit d'un célèbre bâ-

Il double le Golfe de Corinthe,

timent, qui étoit soûtenu de plusieurs colonnes, que je croi des vestiges des anciens Athéniens, & aparemment de leur Jurisdiction, & de leur Domaine, à cause du voisinage: mais que le vulgaire assûre être un ouvrage du grand Aléxandre.

Un peu plus avant, nous côtoyâmes l'Isle, ou la Presqu'Isle de Négrepont, qui n'est éloignée du Continent que de la longueur d'un Pont: ce qui a donné ocasion à Jules Solin de douter s'il devoit la mettre au nombre des Isles; & enfin celle de Scio, autour de laquelle, quoique nous en fussions proches, nous fûmes obligez de demeurer trois jours avant que d'y pouvoir prendre Port, à cause que le vent, contraire à nos desseins, tournoyant toûjours, & nous faisant une peine indicible, par les tourbillons qui nous portoient en divers endroits du Canal, qui en fait la séparation d'avec la terre du Continent de Natolie, nous ôta le moyen d'y surgir plûtôt. A la fin pourtant nous moüillâmes en un lieu d'abri, mais éloigné de la Ville de même nom d'environ dix-huit milles.

Harrive dans l'Isle de Scio.

Tandis que nous étions en ce lieu, le Sieur Vincent Justinien, neveu du Sieur Marcel, sût que j'étois dans le Vaisseau de la République, & vint acompagné du Sieur Bernard Grimaldi, avec des chevaux & des barques, pour me faire civilité, & pour m'emmener avec eux; si bien, que le dix-huitiéme de Juillet, étant en leur compagnie, je pris terre en cette Isle, que l'on nomme à bon droit, les délices de l'Archipel & le Jardin de la Gréce. Et parce que nous débarquâmes fort loin de la ville, comme j'ai dit, j'eus tout le tems & la commodité de voir

On la nomme le Jardin de la Gréce.

voir, en passant, une bonne partie de la même Isle. Nous marchâmes durant tout ce jour par des campagnes, où sont des arbres qui produisent le mastic, à l'entour desquels les Païsans avoient déja nétoyé la terre, pour recueïllir la gomme; & en quelques lieux, ils avoient commencé de faire des incisions sur l'écorce des arbres, pour les faire distiller. L'arbre n'est point autre que le Lentisque ordinaire, comme vous savez peut-être; & il est a remarquer qu'en la moitié de cette Isle, où croissent ces arbres, le terroir est tout pierreux & presque stérile; & que l'autre moitié, où l'on n'en voit point, est très-fertile, & produit des raisins très-excellens, est entremêlée de bocages agréables, & fournit mille délices. Entre divers lieux des plus beaux, il y a un certain canton, où l'on recueïlle un vin exquis, lequel ils nomment le vin d'Homére; parce qu'ils croyent, ou que ce grand Poëte y ait prit naissance, ou qu'il y soit enséveli.

Il y croît du vin exquis.

En toute cette journée, nous ne cheminâmes que comme à pas comptez, pour considérer à loisir plusieurs quartiers fort bien peuplez; & sur le soir nous allâmes coucher en une belle métairie, qu'ils apellent une *Tour*; c'est peut-être la meilleure de toute l'Isle, & est possédée en propriété par une vieille Sultane; mais tenuë d'elle à tître de loüage par le Sieur Pierre Justinen, les fils duquel nous y régalérent toute la nuit, & le matin nous en partîmes pour aller à la ville, traversant une plaine, qui contient bien trois ou quatre milles, & toute remplie de ces sortes de *Tours*, avec quantité de jardins; & certainement je n'ai jamais rien vû de plus beau. Ces Messieurs me dirent,

que

Curiosité de ces Insulaires.

que tous ces Insulaires étoient curieux de faire bâtir de telle maisons de campagne, pour se retirer en tems de peste. Nous entrâmes dans la ville avant l'heure du dîner, & j'allai loger chez le Sieur François Dupui, Vice-Consul de la Nation Françoise, lequel m'atendoit ; & il voulût me tenir toûjours dans son logis, pour me faire éviter le danger, que m'eussent pû causer les Edits nouvellement publiez contre les Etrangers, dont la teneur étoit, que quiconque n'étoit point d'une Nation qui eût alliance avec le Turc, ne devoit pas présumer de venir ni de séjourner dans ses Païs. Néanmoins, sans avoir égard à ces défenses, que je savois fort bien avant que je partisse d'Italie, je persistai dans le dessein que j'avois d'y voyager, espérant surmonter, par mon adresse, toutes les difficultez & tous les périls qui pourroient s'y oposer.

Il n'est pas permis à toute sorte d'Etrangers de voyager sur les terres du Turc.

Mais pour revenir à mon propos, je séjournai à Scio neuf ou dix jours, avec la plus grande satisfaction du monde. La ville, pour ce qu'elle contient, est grande & belle, plûtôt cependant pour son assiéte que pour ses bâtimens ; j'entens les dehors de la ville, qui n'a été long-tems qu'un simple faubourg, où tous les Chrétiens ont presentement leur demeure, parce que l'on ne leur permet pas le moindre séjour, ni même l'entrée dans le Château, qui est fait en forme de Citadelle, & le véritable lieu où la ville étoit avant ce retranchement. Les Turcs y vivent toûjours dans le soupçon & la défiance, depuis le tems que les Galéres de Florence essayérent de la surprendre. Tout le nombre des habitans, de l'une & l'autre ville, peut monter à vingt

Description de la ville de Scio.

vingt ou vingt-cinq mille ames. Cette Citadelle n'est habitée & gardée que par des Turcs naturels; & sa grandeur est comme celle du Château-neuf de Naples, ou quelque peu davantage. Ils me dirent qu'on voit là-dedans des ruës bien mieux faites, & des maisons beaucoup plus belles que dans la Ville-basse; mais il ne fut pas possible d'y rien voir, à cause de cette défiance des Officiers. Si j'y retourne pourtant quelque jour, avec Passe-port du Grand Seigneur, je tenterai toutes sortes de moyens pour y entrer. On assûre que toute l'Isle a de tour 90. milles; & je le croi volontiers, par ce que j'en ai pû connoître. Au reste, quoique ce Païs soit sous la domination des Infidèles, on y vit avec autant de tranquilité, & de liberté, qu'en lieu du monde: on n'y fait presque point d'autre exercice, que de chanter, de danser, & de passer le tems dans de gentilles conversations avec les Dames; & non-seulement durant le jour, mais jusqu'à quatre & cinq heures de nuit, dans les ruës; ensorte qu'il ne me souvient point d'avoir mené une vie aussi joyeuse depuis ma naissance; & je croi que si j'y eusse davantage demeuré, j'y serois devenu fou, par trop de plaisirs.

La liberté y est parfaitement belle.

L'Historien Belon a raison de dire, que les habitans de Scio sont courtois & officieux; parce qu'en vérité on ne sauroit en dire tant de bien, qu'il ne s'y en rencontre encor davantage. Par le moyen de mes amis, & de la langue, dont je me démêlois passablement, j'aquis en bref de grandes familiaritez; & je trouvois autant de Maîtresses, & avois autant de doux entretiens que

Les Habitans y sont civils & officieux.

que

que je voulois avec les Dames, qui véritablement sont belles & de bonne grace; mais leur habit ne me plaît guéres. Elles portent sur la tête, pour toute coéfure, une simple coéfe, laquelle, quoique fort joliment travaillée, & entrelassée de soye verte, bleuë & rouge, couvre quasi tous leurs cheveux; & une grande partie de leur front, d'une maniére désagréable, qui ôte, sans doute, au visage toute la grâce; & leurs corps de jupe sont si courts, qu'ils font l'endroit de la ceinture, non pas où la nature l'a marqué, mais bien plus haut, & presque jusqu'à la gorge & aux épaules, ce qui dérobe beaucoup de la beauté de leur taille, fort bien faite d'ailleurs, & d'un port raisonnable. Elles font bien aussi paroître qu'elles sont agiles & gaillardes, non-seulement quand elles marchent, mais bien plus avantageusement dans les danses, où sous leurs habits, un peu courts, on voit leurs pieds faire des démarches bien compassées, avec des escarpins fort galants, qui sont de velours, façonnez mignonnement à leur mode, & dont j'ai fait faire une paire, tout exprès, pour envoyer à Rome, parce qu'ils m'ont plû.

Les femmes n'y sont pas vétuës avantageusement.

Pendant que je me divertissois de la sorte, nôtre Vaisseau, que j'avois quité à l'entrée de l'Isle, arriva dans le Port de la Ville, & un soir, à l'improviste, regardant par ma fenêtre, je connus que l'on y étoit prêt de mettre la voile au vent, & qu'il falloit partir tout à l'heure pour m'embarquer, non sans pester plusieurs fois contre le Pilote, qui me privoit si-tôt de tant de plaisirs, m'emmenant à l'avanture sur les flots impitoyables, à la merci des vents contraires,

Le Sieur della Vallé quitte l'Isle de Scio.

traires, dont nous fûmes en effet tellement tourmentez, pendant sept ou huit jours, que nous eûmes mille peines avant que de pouvoir aborder à quelque bon Port. Je ne vis en tout ce tems-là que l'Isle d'*Egnusi*, où nous enterrâmes proche du bord un de nos gens, qui étoit mort de maladie. En avançant toûjours, nous vîmes *Mételin*, ou *Lesbos*, à main droite, aussi-bien que *Lemnos* & *Imbros*, à la gauche ; & plus loin, dans la terre-ferme, le *Mont-Athos*, dit la Montagne-Sainte. Enfin, un Dimanche troisiéme d'Août, de grand matin, nous nous arrêtâmes à l'anchre, sous l'Isle de *Ténédo*, mais loin de la Ville ; à l'embouchûre du Canal, qui la sépare du Continent de terre-ferme, du côté de *Troye*. Quand je m'en trouvai si proche, une généreuse impatience me prit, qui me fit dépêcher promptement mon fidèle domestique Thomas, qui ne vous est pas inconnu, afin qu'il me disposât une barque, qui me pût porter jusqu'aux lieux, où j'eusse le tems de considérer à mon aise les ruïnes de cette célèbre *Troye* ; & comme dit Virgile, Sa curiosité, pour les ruines de l'ancienne Troye.

*Le glorieux berceau d'où sont sortis nos Peres.*

Mon homme étant parti, nôtre grand Vaisseau eut assez de vent pour s'aprocher plus près de ce lieu ; & le lendemain on me prépara une Barque, que gouvernoit un Pilote Turc, acompagné de huit Matelots Grecs, dans laquelle je m'embarquai sur l'heure du dîner, avec Thomas & Laurent, mes domestiques, lesquels j'avois amenez d'Italie. Ce fut alors que je pris congé de ceux du Galion ; & pour m'entretenir Il s'y rend avec

cinq ou six personnes qu'il engagea à ce voyage.

dans le chemin, j'y pris encor trois Caloyers Grecs, de mes amis, un Religieux de Constantinople, qui étoit de l'Ordre de S. François, & un Marchand, natif de France, avec son valet, lesquels avoient tous, aussi-bien que moi, la curiosité de voir quelques vestiges de cette ancienne *Troye*, si renommée. Cependant j'avois laissé dans le grand Vaisseau d'où j'étois sorti, Frére André le Flamand, mon bon Hermite, pour avoir soin de mon bagage, jusqu'à mon arrivée à *Constantinople*. Il avoit déja fait quelques voyages en *Jérusalem*, & étoit encore dans le dessein d'y retourner, m'ayant été donné à *Priési*, de la main du Cardinal Crescentio, dans le Diocèse duquel il demeuroit, afin qu'il me servît de compagnon, expert & fidèle dans cette ocasion. Nous nous rendîmes là, en moins d'une heure, à la faveur d'un vent assez fort qui nous y poussoit; & déeendant sur le rivage, je l'embrassai, avec un sentiment d'amour & de respect, en mémoire de nos anciens Peres, qui en étoient originaires, & j'y recouvrai quelques petits morceaux de ces précieuses ruines, lesquels je garde encor. Je me mis à parcourir ce païs, avec plaisir, y trouvant des choses dignes de remarque, bien plus que je ne m'étois imaginé, à cause que sur ses anciens débris, il s'y en rencontre d'autres, d'ouvrages plus modernes, qui font un mélange commun.

Dans l'ardente curiosité, dont j'étois possédé, je méprisois l'épouvente, que quelques-uns pensoient me donner, des courses ordinaires que font les voleurs en ces quartiers peu habitez, & pris le dessein d'y faire plus de deux lieuës, afin d'y dé-

cou-

couvrir quelques raretez. Pour vous en dire quelque chose ; je vous prie de croire que la ville de *Troye* étoit bâtie sur le rivage de la mer, vis-à-vis de *Ténédo*, comme l'écrit Virgile, & au milieu de deux Caps ; l'un desquels, vers le Midi, est aujourd'hui nommé le *Cap de Sainte Marie* ; & l'autre, qui est du côté de Constantinople, le *Cap des Janissaires*, qui étoit autrefois, à ce qu'ils disent, le Port de *Sigée* ; & ce sont les confins de tout le païs, tirant vers la mer, lesquels retiennent encor presentement le nom ancien de *la Troade*, comme on l'apelle vulgairement. A quelque mille plus delà, le *Mont-Ida* sert comme d'épaulement à la Ville, & l'on le voit de la mer ; je n'eus pas de peine à le reconnoître, & le remarquai de grand matin, aux premiers rayons du Soleil levant, conformément à ces paroles du Poëte ; Situation & description de l'ancienne Troye.

*L'Aurore paroissant sur le sommet d'Ida.* Eneid. 3.

Je ne sçai si l'on doit apeller le territoire des environs, jusqu'à la montagne, ou des Plaines ou des Collines, que l'on monte si doucement, qu'on les prendroit pour un païs plat, mais un païs qui ne peut passer pour stérile, parce qu'on y voit par tout de belles herbes, & particuliérement du serpolet, & d'autres plantes, & des fleurs ; mais je me persuade que ce qui le fait paroître stérile, est le défaut de culture. Il est bien vrai qu'en pas un lieu voisin de la ville, il ne se trouve d'eau vive ; car pour les Riviéres de Simoïs, & de Xante, je ne les rencontrai pas auprès des lieux habitez ; mais aparemment leurs lits en sont éloignez d'environ une lieuë, comme je dirai après.

Un

Le Mont-Ida. Un peu au-delà du Mont-Ida, loin de la mer, de deux journées de chemin, paroît une autre Montagne, que je pense être celle que Belon nomme *Olympe de Phrygie*; mais elle ne me sembla pas si haute qu'il l'a décrit, la comparant au Mont-Cénis, ou bien l'éloignement me trompoit la vûë.

Quant à l'antiquité des bâtimens, je trouvai d'abord, au rivage de la mer, les restes d'une muraille fort épaisse, qui ne peut avoir été autre chose qu'une de ces masses, que nous apellons des Moles, ce qui se reconnoît par des pilliers où l'on atachoit les cordages pour arrêter les vaisseaux; mais par l'injure du tems, & du vent marin, qui est corrosif, ces pilliers sont devenus aussi mal pôlis & aussi raboteux que des pierres de ponce, quoiqu'ils fussent d'un marbre autrefois très-fin & très-dur, & j'en porte un morceau, que j'en arrachai avec la main.

Ancien Mole de Troye. Ce Mole servoit de rempart à quelque Port, ou plûtôt à quelque réduit, en forme d'Arsenal, qui est maintenant comblé de terre; néanmoins il y est encor resté dans le lieu un peu d'eau salée, qui fait comme un petit marais, & laisse sur le sable d'alentour quantité d'écume, d'où se forme le sel; & je croi certainement que ce réduit étoit-là, parce qu'on voit encore en plusieurs endroits, remplis de terre dans son enceinte, d'autre pilliers qui subsistent, & qui, aussi-bien que les autres, tenoient les Vaisseaux à l'atache. Si ce Marais a toujours été tel, on ne peut pas dire que c'est celui vers lequel Virgile feint qu'est né le fourbe Sinon. Je rencontrai aussi, sur le rivage de la mer, plusieurs bases de colonnes

Tombeaux des Troyens.

fort

fort grandes, & non moindres que celles de la *Rotonde* de Rome. Il y avoit proche delà deux colonnes à terre, dont l'une, qui est rompuë & que je mesurai, a de longueur trente semelles de mon pied. Je vis en divers autres lieux du même détroit, d'autres colonnes, dispersées çà & là, & de grosses piéces de marbre de différentes sortes, comme pareillement quantité de beaux tombeaux de marbre épais de si pouces; & qui peut savoir si ce ne sont point des sépultures de tant de braves Guerriers, qui moururent en combattant pour la défense des murailles de Troye?

Je vis aussi un grand Aquéduc, dans lequel un homme peut entrer & marcher tout debout: mais je jugeai que c'étoit plûtôt un égout, qu'un conduit d'eau pure; parce que son Canal est assez avant sous la terre, & se rend jusqu'au bord de la mer, à plein pied des ondes; & certainement quand je pense à sa structure, je suis en doute de ce que ce peut être. J'y en rencontrai un autre, presque semblable, mais plus grand, lequel m'étonna, parce qu'un carosse y pourroit entrer à l'aise; & quand je passai sur son embouchure, je le prenois pour un Pont; mais il n'est ni Pont, ni Aquéduc, à cause qu'il est trop bas pour l'un, & trop haut pour l'autre; & l'on assûre qu'il s'étend assez avant entre deux terres, de maniére que je me figure que c'est peutêtre un chemin soûterrain, & dont Virgile a voulu parler:

*Par où, dans la splendeur du Royaume Troyen,* Eneid. 3.
*Andromaque passoit, & trouvoit le moyen,*

De

*De mener à Priam, sans être acompagnée,*
*Le jeune Astianax, l'espoir de sa lignée.*

Il s'y rencontre encor des ruïnes massives de plusieurs grandes Maisons, de Tours, & de Temples, où je reconnus quelques remarques de celles qu'a fait Belon; & d'autres que je ne crois pas qu'il ait vûës, aussi-bien que deux Inscriptions Latines, que j'ai observées curieusement, & qui ne sont pas en celles de cét Auteur; & par ces Inscriptions, on peut connoître nettement que cette même Ville a été rebâtie & repeuplée par les Empereurs de Rome, long-tems aprés la mort de Priam. A un mille & demi de-là, je vis enfin un Palais, duquel (ou soit celui d'Ilion, comme le croyent les gens du Païs, ou bien quelqu'autre plus moderne) il est constant que par la qualité & la structure, on jugeroit que l'un & l'autre pourroit bien être; mais toujours on doit conclure, que ç'a été un Château ou un Palais vrayement Royal. Il y a encore des murailles toutes de marbre, épaisses environ de vingt-cinq ou trente palmes; des Portiques & des Tours fort amples; & tout ce que l'on pourroit désirer dans un édifice Royal.

Ruine du Palais d'Ilion.

Je voulus monter jusqu'au-dessus de la plus haute muraille, de celles qui étoient sur pied, pour mieux les considérer; & pour découvrir tout le Païs d'alentour, comme je fis, étendant ma vûë jusqu'au Mont-Ida; & j'ai crayonné un petit dessein de tout le Plan de ces lieux, lequel je ferai dépeindre un jour, si je trouve quelqu'un qui prenne bien ma pen-

pensée dans ce que j'en ai tracé. Belon parle des vestiges d'une grande Tour, qu'il croit avoir servi de Fanal; j'en ai vû une semblable, mais trop avant du côté de la terre, & trop éloignée de la mer pour cét usage; & je me serois imaginé plûtôt que ç'eût été celle,

*D'où l'on voyoit les murs, & la Ville de Troye,* Eneid. 2.
*Et la Flote des Grecs, très-ardens à la proye.*

Si Virgile n'entendoit peut-être, par ces Vers, décrire celle qui fut ruïnée, & comme précipitée sur les Assiégeans, la nuit même que la ville fut saccagée. De plus, celle que je vis étoit éloignée d'un mille du Palais Royal, que l'on croyoit celui d'Ilion; & celle, dont parle ce Poëte, étoit contiguë & comme membre de la Maison Royale de Priam.

*Par-dessus tous les toits, avoisinans les Astres.* Eneid. 2.

Quoiqu'il en soit, celle que je vis paroit avoir été d'une belle architecture, & à peu près semblable aux bâtimens des Sieurs Comti, & de la Milice de Rome. Je ne rencontrai qu'une seule de ces cîternes, faites de pierres noires, dont Belon parle si souvent. Il me prit envie de goûter de son eau, pour avoir sujet de me pouvoir vanter d'avoir bû de l'eau de Troye; & j'en fis tirer dans un vase de terre, qui étoit proche de-là; le turban de nôtre Turc, qui le décendoit en bas, nous tenant lieu de corde, étant alongé; & l'eau qui en sortoit étoit bonne & fraîche, ou du moins elle me sembloit telle, à cause de la chaleur & de la soif que j'a-

j'avois. Tout le terrain de la ville, qui étoit fort grande, par le jugement des vestiges qui en paroissent, & avoit plusieurs milles de tour; tout ce terroir, dis-je, est plein de pierres, de morceaux de marbres, de vieilles murailles; & l'on peut conjecturer clairement que cette ville étoit habitée d'un peuple très-nombreux.

Vous ne sauriez vous imaginer avec quel ressentiment & quelle tendresse je marchois le long de ces lieux, me ressouvenant des Histoires anciennes à chaque pas que je faisois.

Æneid. 3. *Là campoit le Dolope; ici couroit Achille:*
*La Flotte étoit ici; là l'on battoit la ville.*

Mais quand je considérois qu'où il y avoit eu, au tems passé, des ruës magnifiques & des Palais superbes, on ne voit plus que des solitudes, & des campagnes desertes, je me sentois touché de compassion; & quoique je sache bien, que par l'ordre de la nature,

Tasso. *Tout périt ici bas, & Villes, & Royaumes.*

Je ne laissois pas de me plaindre du sort, comme très-injuste, de ce que ces caprices avoient été cause qu'une ville, aussi célèbre que l'étoit celle-là, & qu'un Palais Royal, aussi somptueux que l'étoit celui de Priam, fussent couverts d'herbes & de plantes sauvages; & je ne pûs m'empêcher de me mettre en colére, & d'arracher avec quelqu'émotion furieuse, quantité de brossailles qui avoient eu l'audace de faire perdre l'aspect des précieux restes de ces murailles, pour la protection desquelles

quelles tant de vaillans hommes avoient perdu la vie, & arrosé de leur noble sang toutes ces campagnes. Il étoit presque nuit; & croïant avoir vû assez de merveilles dans cette plage, je retournai vers notre Barque, avec ceux de notre compagnie, & avec beaucoup de peine, parce que le vent étoit véhément & contraire: nous ne laissâmes pourtant pas de nous rendre à deux heures de nuit dans la Ville de *Ténédo*, où je couchai cette nuit-là chez une Gréque fort courtoise, & le matin je fis la revûë du païsage, & le reconnus tel que décrit Virgile, ou même un peu meilleur, d'autant que la Ville, & le territoire qui en dépend, sont habitez de grand nombre d'ames; & c'est un lieu de trafic, où abordent force Vaisseaux. Une chose me parût là assez curieuse, qui est la maniére dont s'habillent les femmes Chrétiennes, lesquelles, quoique dans leur parler, dans leurs coûtumes, & en toute autre chose, elles fassent profession de vivre à la Gréque, sont néamoins bien différentes des Gréques de l'Europe & de l'Archipel, & sont vêtuës de même que celles de l'Asie, au païs de la *Troade*; & elles tiennent que cette forme d'habit est très-ancienne.

Le Sieur della Vallé se rend à Ténédo.

Sa curiosité.

Je partis le soir, pour aller aux deux Châteaux; mais le vent qui étoit contraire ne me permit pas d'avancer; ne voulant pourtant pas retourner en arriére, je m'arrêtai deux jours, comme en voltigeant vers le rivage de la Troade, où comme j'étois un matin sorti pour faire exercice à terre, je rencontrai un Grec qui me montra, entre des Collines, une certaine

Valée, dans laquelle on voit courir comme en cachette, entre les herbes, un Fleuve, que ceux du païs disent être le *Xanthe*; non pas celui qui passe en Lycie; mais celui qui n'est qu'un avec le Scamandre, quoiqu'ils ne le connoissent pas sous ce nom. C'est sans doute lui-même, selon les signes & toutes les aparences; soit pour tirer son origine de la Montagne, que ces gens ne connoissent non plus pour celle d'Ida; soit parce qu'il s'unit avec l'autre Fleuve, qui est le *Simoïs*, ou bien à cause de l'endroit où il se décharge dans la mer; & enfin, parce qu'il n'y a point d'autre riviere en cette contrée. Ils le nomment simplement, le Fleuve de la Troade; aussibien qu'Ida, la Montagne de la Troade. Je vis à peu près son cours; mais en étant un peu trop éloigné, à cause des grandes herbes & des saules, qui m'en rendoient l'accès dificile & qui le couvroient, je ne pûs pas bien discerner son lit, & sa portée; en une autre ocasion, comme je dirai, je le vis beaucoup mieux pour en juger. Cependant, considérant que le vent, qui contrarioit mon dessein, étoit plus obstiné que moi; pour ne pas demeurer plus longtems dans l'incommodité à la campagne, je pris la résolution de retourner encor à *Ténédo*, comme je fis; & j'y séjournai, dans l'atente d'un tems plus favorable, jusqu'au neuviéme d'Août, que j'en partis pour la seconde fois, & en vingt heures de chemin j'arrivai au *Cap des Janissaires*, qui est le Port de *Sigée*, renommé par la sépulture d'Hécube Reine de Phrygie, comme le remarque assez bien Jules Solin; & j'y pris terre, pour visiter les ruïnes de ce Châ-

Le Fleuve Xanthe.

Sa description.

Le Port de Sigée.

Château, ou de cette Ville, dont parle Bélon, où se trouvent encor des restes des Bâtimens qui ont été fort grands, avec des marbres, des statuës, & autres choses semblables.

Cette ville n'est habitée presentement que de quelques Grecs, en petit nombre, qui ont leurs logemens dispersez sur la montagne, assez proches des anciens édifices; & en bas, au bord de la mer, il y a des fontaines, dont l'eau est fort bonne. Après y avoir observé diligemment tout ce qui en valoit la peine, je r'entrai dans ma barque; & le soir même, avant le coucher du soleil, j'arrivai au lieu où le Fleuve de Xanthe, déja joint à celui de *Simoïs*, a son embouchûre dans la mer. Je ne croi pas que Bélon ait jamais vû cét endroit, puisqu'il n'en fait nulle mention; & je n'aurois pas osé dire, quand je l'aurois vû, que le *Xanthe*, & le *Simoïs*, fussent deux riviéres si petites, qu'elles fussent taries & à sec durant l'été; & que dans l'hyver, l'abondance de leurs eaux les rendit à peine connoissables, parce qu'au raport des gens du païs, à l'embouchûre où elles se déchargent ensemble dans la mer, les Vaisseaux y peuvent entrer aisément; & s'avancer dans leur Canal commun, l'espace de dix milles. J'y vis, en passant, un Vaisseau médiocre, comme ramené au Port, après avoir moüillé dans cette riviére; ce qui me paroît fort vraisemblable, le conférant avec ce qu'en décrit Homére & Virgile, qui ne les dépeignent pas si petites, & particuliérement Virgile, en ses vers.

Embouchûre des Fleuves de Xanthe & Simoïs dans la mer.

*Où Simoïs grossi, roule entre ses deux bords* Eneïd. 1.

*Armes, Glaives, Boucliers, & tant de Soldats morts.*

Nous repassâmes cette nuit-là proche de la terre; & reprenant nôtre route sur le matin, commençâmes d'entrer dans le Détroit, qui fait la séparation de l'Europe & de l'Asie, où il y a un courant de marée aussi fort que celui de Messine; mais avec cette diférence, qu'à *Messine* il s'agite quelquefois en même-tems haut & bas, & change souvent de consistence, par des contours inconstans & périlleux, qui ont donné sujet aux Anciens de forger là-dessus la fable de Carybde; mais en ce lieu, il va toûjours de même train, ou plus haut, ou plus bas, selon la diversité des saisons. Nous y eûmes pourtant le reflus contraire; & pour en venir à bout, nous fîmes de grands éforts, aussi nous falût-il la plûpart du tems, pour avancer plus commodément, faire tirer notre barque à la corde, ce qui nous réüssit beaucoup mieux, que les avirons; car nous arrivâmes enfin sur les onze heures avant midi à *Abidos*, païs natal du malheureux Léandre; & je décendis pour dîner au logis d'un Turc, qui est là le Vice-Consul des Etrangers Francs, & qui me fît beaucoup de caresses. Je vis de-là, sur le rivage, qui est à l'oposite, *Sestos*, lequel avec *Abidos*, qui n'en est éloigné que d'une demi lieuë, passant ensemble sous les noms des deux Châteaux, & dont celui-ci a plus de réputation que de force. La mémoire des amours de Héro & de Léandre, fut cause que j'y demeurai jusqu'au soir, & que je donnai congé à la barque de *Ténédo*, laquelle s'en retourna; j'en pris une d'*Abidos*

Le Sieur della Vallé arrive à Abidos.

des le soir, pour me porter à *Gallipoli*, où j'arrivai à l'aube du jour suivant, par la diligence que firent toute la nuit les Turcs qui la conduisoient; & pour prendre un peu de repos, je fus chez un Religieux de l'Ordre de S. François, qui y faisoit la fonction de Vice-Consul de toutes les Nations de l'Europe, ce qui me fit licentier & contenter ceux de la barque qui m'y avoient amené. Ce Religieux étant absent, un Grec, qui le servoit, me reçût, & m'étant mis au lit, je dormis jusqu'au dîner, après lequel je fus jusqu'au soir me promener par toute la Ville, où je voulus demeurer encor tout le lendemain, pour avoir le tems de la voir à mon aise.

Il arrive à Gallipoli.

C'est une grosse Ville, & bien peuplée, mais les maisons y sont bâties à la Turque, fort basses, sans fenêtres sur les ruës, & les matériaux, de la plus grande partie, ne sont que de terre & de bois. Une chose me plût, qui est que dans les ruës marchandes, qui sont fort nombreuses, & toutes couvertes de bois, pour empêcher l'ardeur du soleil, il y a de côté & d'autre, quantité de petites fenêtres, comme celles de nos toits d'Italie, pour donner du jour & de l'air, ce qui est certainement agréable, & même délicieux dans un païs chaud, tel qu'est celui-là. A *Gallipoli*, je pris une autre barque pour aller à *Constantinople*; mais par le chemin, je m'arrêtai en divers lieux, & nous allions toûjours terre à terre, en côtoyant les rivages de la *Thrace*, pour y remarquer toutes choses. Nous passâmes devant plusieurs Villages & Bourgades, sans nous en aprocher; mais nous

Description de la ville de Gallipoli.

en avions la vûë, en voguant le long du Canal, dont la navigation est véritablement plaisante.

Les lieux d'où nous n'aprochâmes pas de bien près, furent *Araclisa*, *Miriofito*, petite ville, *Rodosto*, devant laquelle nous passâmes de nuit, mais nous ne laissâmes pas d'y apercevoir des maisons, & des lumiéres; & les autres, où nous débarquâmes, furent premierement la bourgade *Peristasi Chora*, ville Archiépiscopale, où je fus dîner au Palais de l'Archevêque d'Héraclée : je la voulus considérer exactement & par le menu; & j'y trouvai des ruines de beaux bâtimens, avec quelques Inscriptions, dont j'ai pris la copie; & ce qui m'a semblé digne de remarque, j'y vis un Livre des anciennes Décisions de la Rote de Rome, que je ne sai quel malheur a fait transporter en ces quartiers-là, & tomber entre les mains d'un Caloyer Grec, qui me le montra. Un autre matin, j'allai dîner à *Seliurea*, ou *Siliurea*, qui est aussi une ville Archiépiscopale, où je vis quelques Eglises & quelques édifices modernes, & des ruines d'autres plus anciens; j'y pris une satisfaction spirituelle & pieuse, à rendre ma vénération au corps de Sainte Xene, gardé dans une Eglise de Grecs, assez mal entretenuë, comme elles sont presque toutes dans le païs du Turc.

Palais de l'Archevêque d'Héraclée.

Le Sieur della Vallé arrive à Constantinople.

Enfin le vendredi quinziéme d'Août, qui est le jour de l'Assomption, j'arrivai à *Constantinople*, de laquelle je ne vous veux encor rien dire, quoique j'aïe commencé d'y faire déja quelques remarques; mais jusqu'à ce que je sois mieux informé de ses particu-

ticularitez; & je n'ai rien qu'à vous assûrer maintenant, comme par forme d'épilogue, que tout ce voyage m'a donné beaucoup de contentement. Je ne nierai pas que j'y ai quelquefois éprouvé de grandes fatigues; mais je les ai soufertes de bonne grace; & je les oublie, par l'agréable idée que me donnent mille plaisirs que j'y ai goûtez. J'ai toûjours été d'un tempérament juste, & assez tranquille, touchant ce qu'on apelle le mal de la mer, hormis le second jour d'après nôtre départ de Venise, que je sentis quelque dégoût; mais, en comparaison de plusieurs autres, j'en fus bien-tôt quitte à bon marché, quoique ce fût une mer, qui travailloit alors toutes sortes de gens, & même jusqu'aux Matelots; mais comme il n'y avoit nulle aparence de risque périlleuse, nous rendions gaïement, par la bouche, le tribut à la mer, en nous riant les uns des autres.

Sa parfaite santé sur la mer.

Quant aux Pirates, la bonté & la force de nôtre vaisseau nous en ôtoit toute l'apréhension, & nous n'en rencontrâmes point du tout, quoique souvent nous en eussions eu du soupçon en diverses rencontres, & que nous nous fussions préparez à combatre, quand nous rencontrions des vaisseaux inconnus; & pour vous avoüer le vrai, je desirois l'ocasion de quelque Combat Naval; car connoissant la qualité de nôtre Navire, nous étions assûrez, s'il eût fallu en venir aux mains, que nous l'aurions fait avec joïe, & sans aparence de danger. Je trouvai tout à propos, en cette même Ville, le Sieur Crescentio Crescentii sur le point de son départ, & je vins assez à tems pour converser un peu avec lui.

Il trouve un de ses amis dans Constantinople.

lui. J'ai eu encor assez de bonheur pour n'y point trouver la peste, du moins à l'égal des années précédentes; & s'il y a quelques-uns qui en soient ataquez, en quelques endroits, ce n'est pas un mal général; aussi n'en tiennent-ils non plus de conte, que l'on fait en notre païs de la petite vérolle, & d'autres legéres maladies populaires; & l'on en parle comme d'une maladie familiére, ce qui fait que l'on la craint beaucoup moins qu'ailleurs.

Il y voit M. de Harlay, Baron de Sansy, Ambassadeur de France.

Au reste, nous avons ici un brave Seigneur, nommé Achilles de Harlai, Baron de Sansy, Ambassadeur de France, homme civil & savant, qui me veut faire par force demeurer en son Hôtel, & me fait mille courtoisies. Il y a chez lui grande conversation des plus honnêtes gens, & l'on y vit d'un bel air.

Vous pourrez sûrement faire l'adresse de vos dépêches, par l'entremise & sous le nom du Sieur Francesco Crescentio, pourvû que ce soit à votre commodité. Conservez-moi, je vous prie, l'honneur de vos bonnes graces, aussi-bien que le Sieur Coletta, & tâchez de vivre joïeux & contents, comme je fais. Je vous baise les mains à tous deux, & vous ofre un cœur tout dévoüé à votre service. De Constantinople le vingt-troisiéme Août mil six cens quatorze.

## LETTRE II.

## DE CONSTANTINOPLE.

*Quoique jusqu'à present plusieurs personnes nous aïent laissé de grands Mémoires des beautez de la ville de Constantinople ; il faut avoüer néamoins que la description que le Sieur della Vallée en fait en cette seconde Lettre les surpasse infiniment ; & d'autant plus, qu'il n'y avance rien dont il n'ait été témoin oculaire, & parfaitement informé, comme du Temple de Sainte Sophie, convertie en Mosquée, du genre de vie des Dervis, & de leurs superstitions ; & de la fin misérable d'un premier Vizir, que le Grand Seigneur fit mourir, sous de certaines circonstances très-curieuses, qui méritent l'aprobation des savants.*

MONSIEUR,

Ma mémoire n'est pas moins fidèle, que mon afection à vôtre égard, pour me faire souvenir que je vous promis, par ma Lettre précédente, de vous envoïer des mémoires de ce qu'il y a de plus considérable en cette ville de *Constantinople*, où je suis, quand j'aurois eu le tems de la bien voir. Maintenant que, par la grace de Dieu, j'en puis parler amplement, je m'aquite de ce devoir, par la presente, qui vous instruira de ce qui en est, & vous fera connoître ce qu'il y a de plus remarquable, & ce-

ce que j'ai jugé le plus digne d'être vû & observé.

Situation de la ville de Constantinople.

Je commence donc par vous dire que *Constantinople* est bâtie dans une pointe de terre, dont le plán est quasi triangulaire, & dont un angle s'avance dans la mer, qui baigne la terre-ferme de l'Europe, vis-à-vis du lieu où étoit située l'ancienne *Chalcedoine*, qu'on apelle aujourd'hui *Cadi Kioi*; c'est-à-dire, la Ville des Cadis; & s'étendant par un autre angle, il semble avoir conspiré avec la nature pour rendre plus étroit le *Bosphore de Thrace*, d'où l'on dit que l'on entend chanter les coqs de l'autre rivage à l'oposite, qui est de l'Asie. La Ville ocupe tout ce triangle de terre, étant environnée de murailles faites à l'antique, avec de grosses tours d'espace en espace; & ces murailles ressemblent fort à celles de Rome, aïant dix-huit milles de circuit, si l'on en veut croire ceux du païs; mais selon Pierre Gille, que j'ai cité; elles n'en ont pas treize, dont les deux tiers, qui sont les deux largeurs de cette figure triangulaire, sont proches voisins de la mer; l'un, qui tire le plus vers le midi, l'est de la mer ouverte, nommée *Propontide*; & l'autre, qui est le Nord & le Couchant, l'est d'un bras de mer, qui s'insinuant cinq ou six milles entre deux terres, forme le Port de Constantinople, très-grand, capable de contenir mille vaisseaux, & si sûr, que les plus gros Navires s'y joignent au rivage, & peuvent décharger leurs marchandises à terre, sans échelles & sans degrez. Ce bras de mer, qui fait ce Port, est là où il le commence, environ large d'une petite demi lieuë, & fait le Canal, qui divi-

Son Port.

divise cette Ville d'avec *Péra*, que l'on nomme autrement *Galata*, qui est une autre Ville à part, d'une grandeur assez raisonnable, dont la situation est à l'autre rivage, qui regarde celui de Constantinople, où est le Port véritable; mais son territoire ne laisse pas d'être de l'Europe, tirant un peu plus vers le Nord, en partie sur le bord de la mer, & en partie aussi sur une belle côte, qui s'élevant doucement, fait, avec le haut des maisons de *Péra*, & avec les tours des murailles de son enceinte, une perspective aussi belle que juste.

**La ville de Péra.** *Péra* étoit, il y a long-tems, une Colonie des peuples de Génes, quand ils étoient puissans sur la mer, & possédoient beaucoup de païs dans le Levant; ce n'est pas qu'ils en aïent mis les premiers fondements, parce que Pierre Gille remarque fort bien qu'elle étoit habitée long-tems auparavant sous le nom de *Galata*, & que sous l'Empire de Justinien elle s'apelloit d'un autre nom plus ancien, qui étoit *Syca*, comme qui diroit la *Ville des Figuiers*, à cause que peut-être on y trouvoit alors quantité de ces arbres. **Son antiquité.** Cependant il est certain qu'en un tems moins éloigné du nôtre, elle a été aux Génois, qui en ont été les restaurateurs ou les possesseurs; & jusqu'ici il y en reste des vestiges & des marques en certaines familles, qui retiennent encor, quoiqu'avec l'habit & les coûtumes à la Gréque, les cérémonies Latines dans la Religion, & la langue Italienne, avec la Gréque & la Turque, que presque tous savent parler; mais ces familles sont presentement réduites à un petit nombre; & beaucoup d'autres gens s'y sont mêlez **Les Génois en sont les restaurateurs.**

depuis pour habiter dans *Péra*, qui outre le circuit de ses murailles, s'est encor beaucoup agrandie au-dehors par de grands Faubourgs tout à l'entour ; & les Turcs particuliérement, dont il y a le plus, se sont rendus les maîtres de plusieurs maisons apartenantes aux chrétiens, & de quelques-unes de leurs Eglises, dont ils ont fait des Mosquées. Au-dessous de *Péra*, vers l'Occident, dans le Canal du Port, qui en certains endroits s'élargit plus qu'en d'autres, est situé l'Arsenal, tout disposé par grandes arcades, selon la coûtume ordinaire, pour pouvoir y fabriquer & mettre à couvert des Galéres & d'autres Vaisseaux ; & sa grandeur est proportionnée à celle d'un Port de telle importance & d'un si puissant Empereur. On pourroit bien aller par terre de *Péra* à Constantinople ; mais il faudroit cheminer environ douze milles de païs, toûjours à l'entour du Port, qui contient autant, avec son Canal long & étroit, finissant par une langue de mer où se mêle une petite Riviere d'eau douce ; c'est pourquoi, pour ne pas faire un si grand tour, tous ceux qui veulent passer d'un bord à l'autre, vont toûjours par mer ; & pour cét éfet, il y a des deux côtez une quantité presque innombrable de certaines petites barques très-subtiles, nommées *Pérames*, tantôt à deux, tantôt à quatre avirons, lesquelles sont gouvernées, ou par un homme seul, ou par deux, qui demeurant assis bassement, voguent en arriére, aïant les bras l'un sur l'autre, en forme de croix, & manïant chacun deux avirons assez longs, avec bien de l'adresse. On y met aussi la voile, quand

On peut aller par terre de Péra à Constantinople.

les

les vents & la mer le permettent, & perpétuellement une infinité de gens, de l'un & l'autre sexe, passent ainsi ce trajet à la faveur de ces petits vaisseaux.

Je reviens à *Constantinople*, dont la situation n'est pas sur un terrain plat, mais inégal, & divisé en plusieurs collines : quelques-uns les mettent au nombre de sept, comme celles de Rome ; c'est l'opinion de Pierre Gille ; d'autres les multiplient jusqu'à neuf, dix & onze, y contant à mon avis certaines butes & petites éminences, qui ne sont que des parties de ces sept, que le même Gille nomme, leurs membres. Il n'a pas été en mon pouvoir d'en juger bien distinctement, à cause de la confusion des maisons qui les couvrent ; quoiqu'il en soit, au-dedans des murailles il n'y a point de place vague, ni de vignes, ni de jardins, comme dans Rome ; mais tout y est habité fort serrément ; & même quand on est hors des murailles, si l'on jette sa vûë de tous les côtez, tout le territoire des environs paroît tellement plein & peuplé à plusieurs milles de-là, qu'il semble que *Péra*, avec ses Faubourgs, & *Scutari* (qui est une autre ville à peu près semblable, de l'autre côté de Constantinople, vers l'Asie, tirant à l'Orient proche de l'ancienne *Chalcédoine*, ) ne composent ensemble qu'une même habitation, quoique diversifiée, à quoi ne contribuë pas peu aussi le Canal du Bosphore, qui va jusqu'à la Mer noire, de la longueur de dix-huit milles, & qui est toute remplie, de part & d'autre, de bonnes métairies, de villages, de jardins, & de maisons de plaisance du Grand Sei-

Description de la ville de Constantinople.

Elle est fort peuplée.

Seigneur, & des prémiers de la Porte.

En cette partie de la Ville, qui n'eſt pas de ce côté-là environnée de la mer, & qui eſt la ſeule des trois faces de ce triangle, laquelle s'unit avec les larges campagnes de terre-ferme, la muraille eſt double, cét endroit étant plus expoſé au danger des entrepriſes & des aſſauts des ennemis; & ces deux murailles, flanquées de groſſes tours à créneaux, autant l'une que l'autre, ont auſſi leurs foſſez ſéparez, néamoins la muraille qui eſt proche des maiſons, eſt plus haute que l'autre qui en eſt plus éloi-gnée, l'aſpect deſquelles forme une très-belle perſpective, découvrant d'aſſez loin à ceux qui tiennent ce chemin-là pour venir à la Ville, une figure comme d'un théâtre fort agréable. En cét abord il y a une porte, la principale de toutes, qu'ils nomment la porte d'*Andrinople*, parce que l'on ſort par-là pour y aller: & depuis ſon entrée, on marche toûjours dans une ruë fort longue, qui conduit juſqu'au Palais du Grand Turc, étant large, droite & de plein-pied au-deſſus des collines, ce qui la rend la plus belle de toutes, & ce qui donne ſujet au Grand Seigneur, & autres perſonnes de marque, d'y faire leurs plus magnifiques entrées. Quand on eſt ſorti de cette ruë, on en rencontre bien peu d'autres qui aprochent de ſon égalité, à cauſe de l'irrégularité de divers plans des collines, qui outre les enfonçûres que font leurs valées en pluſieurs endroits, paroiſſent comme ſuſpenduës, s'avançant deçà & delà ſur l'une & l'autre mer; ce qui fait paroître la Ville merveilleuſement belle à ceux qui viennent de dehors, & encor davan-

Ses fortifications.

Les maiſons y ſont inégales.

vantage à ceux qui la regardent de loin sur la mer, parce que presque toutes les ruës & tous les rangs des maisons étant dans des élévations diférentes, il y a peu de bâtimens, depuis le pied jusqu'au sommet de ces collines, qu'on ne découvre de l'un ou de l'autre côté de la Ville, ni de maisons dont on ne voïe les toits & les fenêtres, du moins les plus hautes.

Les toits sont ornez de fort belles goutiéres, aussi fantasques que grandes, avec plusieurs ouvrages grotesques, peints de diverses couleurs, & de maniéres aussi jolies qu'elles paroissent étranges; & au-dessous, il se voit quantité de grands balcons en saillie, tels que sont nos réduits à causer, & qui sont entourez de jalousies, bigarées tout de même, de diférentes couleurs; ensorte que cét agréable mélange, & de plus la blancheur des bâtimens, & la verdure de beaucoup de cyprès que l'on rencontre par tout, font un spectacle si surprenant, que je ne croi pas qu'il y ait Ville au monde qui paroisse aussi belle au-dehors. J'oubliois à vous dire, que l'ombrage que donnent à ces vives couleurs de blanc & de verd, quantité de voûtes couvertes de plomb, faites la plûpart comme celles des Mosquées, acompagne fort bien toutes ces beautez.

Elles sont aussi ornées de balcons.

Le dedans de la Ville ne répond pas bien au bel aspect extérieur; mais, au contraire, il est fort laid, parce qu'on n'a plus le soin de tenir les ruës nettes comme au tems passé, qu'elles étoient en bon ordre; au lieu qu'aujourd'hui, par la négligence des habitans, elles sont devenuës mal propres & incommodes; & même il y en a assez peu

où

où puissent passer aisément certains petits coches, mal équipez, dont se servent seulement les femmes, & d'autres personnes qui ne peuvent pas marcher à pié : & dans tout le reste de ces ruës, on ne peut aller qu'à cheval & à pié, & avec bien peu de satisfaction. Les maisons communes s'y voïent de mauvaise grace, n'étant bâties que de vils matéreaux; & d'autres toutes de bois : particuliérement les boutiques des ruës, qu'ils apellent *Bazars*, & d'autres que l'on estime encor meilleures, de bois & de terre; ensorte que quand on les bâtit, l'on fait & l'on pose la charpente la premiere, de la même sorte que l'on commence les Navires; puis après, avant toute autre chose, on travaille à la couverture, pour en écarter la pluïe, & empêcher que le reste, qui est fort fragile, soit détrempé & détruit par l'eau; & entre deux piéces de la charpente, l'on garnit de terre les espaces vides, ce qui ne peut pas durer long-tems.

Les maisons communes n'y sont pas fort bien bâties.

Ce qui mérite d'y être plus considéré, ce sont les Mosquées, & singuliérement quatre ou cinq, bâties par l'ordre des Grands Seigneurs, aux lieux les plus éminents des collines, ensorte que l'on les peut toutes découvrir deçà & delà sur les deux rivages de la mer, étant situées dans un ordre si bien rangé, qu'il semble que l'on les ait compassées à peu près sur la longueur de la Ville. Elles sont faites de bon marbre, d'une maniére d'architecture, qui les rend fort peu diférentes les unes des autres, & en forme de Temples, qui ont leur quadrature & leur rondeur, comme le dessein de S. Pierre de Rome, qui est de l'in-

Les Mosquées y sont parfaitement belles.

l'invention de *Michel-Ange Bonarotte* : je croi qu'ils en ont pris le modèle ſur celui de Sainte Sophie, qui ſubſiſtoit en ſon entier, quand les Turcs ſe rendirent Souverains dans *Conſtantinople*, & qui eſt encor telle, qu'elle eſt preſentement la plus excellente de toutes, pour ſa grandeur, la richeſſe de ſes marbres diférens, & ſa ſtructure.

Comme c'étoit autrefois un Temple très-fameux, dont les Grecs ont tant vanté les raretez, il faut que je vous en diſe quelque choſe. Son Portail eſt fort grand, tel qu'étoit l'ancien de S. Pierre de Rome, avant qu'on l'eût mis par terre, comme on a fait de nôtre tems, aïant de même pluſieurs entrées, que j'eſtime égales à celles-là pour la grandeur, & qui ſont toutes fermées par des portes de bronze. Le corps de l'Egliſe, ou plûtôt de la Moſquée, eſt fort grand au-dedans; mais, à mon jugement, il ne l'eſt pas autant que S. Pierre de Rome. Il y a tout au milieu un grand dôme aſſez élevé, autour duquel il ne ſe forme pas une croiſée par une nef longue comme les nôtres; mais ſeulement de grandes tribunes, de côté & d'autre, font des ſaillies au-deſſus. Le pavé eſt tout de marbre; non pas de petites piéces, raportées & diverſes; mais de grandes & uniformes. Les murs en ſont auſſi de marbre; mais plus ſolide qu'agréable, & que bien travaillé; & la ſtructure intérieure eſt ſoutenuë de deux rangs de pilliers, les uns ſur les autres, leſquels ſont tous de marbre, varié & fort beau, & pluſieurs de porphyre; mais ceux qui ſont ſur les autres ne ſont pas bien grands.

La deſcription du Temple de Sainte Sophie.

A la

Sa structure intérieure.

A la voûte du dôme, en dedans, & aux autres voûtes aussi, on voit encor quelques restes d'ouvrages à la mosaïque, avec des figures qui les ornoient, gâtées & éfacées en partie par les Turcs, particuliérement les visages, leur étant défendu par leur Loi de garder des Images, qui representent des corps humains, ou quelqu'autre espéce vivante. Outre l'étage d'en bas, on monte par un escalier à un second qui est au-dessus, où commence le second rang des pilliers, qui ne régnent pas pourtant sur l'espace du milieu, qui est sous le dôme, & qui fait la plus ample partie de tout le corps du Temple; mais seulement sur les deux côtez de la nef, où ils forment tout à l'entour, entre les murs du dedans & du dehors, des galleries capables de contenir plusieurs milliers de personnes. A main droite de la grande tribune, qui fait face oposée à la grande porte du portique, il y a un lieu retiré, comme une espéce de chœur particulier, élevé entre les deux étages du Temple, plus haut que l'un, & plus bas que l'autre, où l'on monte, par un petit escalier secret, près d'une portelette, au derriére du même Temple, peu éloignée de la grande porte du Sérail.

Les Turcs en ont fait leur principale Mosquée.

C'est le lieu où le Grand Seigneur se rend pour faire ses priéres, quand il vient en cette Mosquée; & là il n'est vû de personne, à cause que la fenêtre de cét oratoire est toute couverte de jalousies. Il y a vis-à-vis, à la gauche de la grande tribune, une chaire de Prédicateur, de marbre, proche de la muraille, avec plusieurs degrez pardevant pour y monter; & ces degrez ne tournent pas en limace, comme ceux des nô-

nôtres ; mais ſont auſſi étroits que la chaire, & s'étendent en longueur ſeulement, vers le corps du Temple, & les grandes Portes. Je ne ſai ſi cette chaire a été faite du tems des Chrétiens, ou ſi les Turcs en ont été les auteurs depuis, mais le Prédicateur Mahométan fait là-dedans ſes ſermons tous les vendredis, qui ſont leurs jours de Fêtes, où l'on voit un concours infini de peuple. Et comme il ne leur eſt pas permis d'entrer ni de demeurer dans les Moſquées avec des ſouliers, ou des chauſſûres ſemblables, ainſi qu'il ſe pratiquoit au Temple de Diane en Créte, au raport de Solin, ils ont coûtume de couvrir ce pavé de certaines étofes, en façon de tapis couſus les uns avec les autres en longues piéces, qu'ils étendent deſſus, chaque piéce étant un peu éloignée de l'autre, deſorte que toute la Moſquée en eſt remplie ; & à chaque rang de ces bandes d'étofe, il y a un rang d'hommes qui peuvent s'aſſeoir, ſe mettre à genoux, & ſe proſterner par terre, ſuivant les diverſes pratiques de leurs cérémonies : & pour ne pas perdre leurs chauſſûres, auſſi-bien que pour ne les pas confondre, s'ils les laiſſoient hors les portes, chacun les porte ou les fait porter par ſon Valet, qui ne s'éloigne pas. Les eſpaces qui ſont vides, entre deux piéces d'étofe, ſervent de paſſage commun à toutes perſonnes pour aller d'un lieu en un autre ; mais les femmes, à qui la Loi des Turcs défend de prier dans les Moſquées, quoi qu'à d'autres heures que celles de l'oraiſon, on leur en permette l'entrée & la vûë, s'acoûtument à faire comme les hommes, & ſont aſſiſes à terre dans

Superſtition des Mahométans dans leurs Moſquées.

dans le portique du dehors. Au-dedans il n'y a ni Autel, ni Images, ni autre chose vers laquelle ils se tournent quand ils prient, se contentant seulement, en quelque lieu qu'ils fassent leurs dévotions, de tourner le visage du côté qu'ils croïent qu'est situé le Temple de la Méque. On ne voit en tous ces Temples que des murailles toutes nuës, & sans autre ornement que celui d'un bon nombre de lampes, qui sont suspenduës en divers endroits dans une élevation raisonnable, & dans l'égalité, entre lesquelles sont aussi suspendus des œufs d'autruches, qui véritablement y ajoûtent quelque lustre.

Leurs Mosquées ne sont ornées que de lampes.

Les dehors en sont beaux.

Par le dehors, la voûte supérieure, & les autres, les tribunes, & plusieurs autres parties de l'architecture, qui sont élevées, sont toutes couvertes de plomb; & pour l'embellissement des ouvertures & des fenêtres, il y a des niches, des saillies, & autres choses semblables. Les Turcs ont imité depuis, comme j'ai dit, dans leurs autres Mosquées, le dessein de Sainte Sophie, avec peu de changement, & le continuent en toutes celles qu'ils bâtissent de nouveau, lesquelles ils embellissent; outre la voûte supérieure, d'autres voûtes médiocres de divers étages, plus ou moins hauts les uns que les autres, disposées à leur fantaisie, & toutes couvertes de plomb. Ils enchérissent de plus, y faisant sur le devant de grandes cours, environnées de portiques, couvertes aussi de voûtes, où le plomb n'est pas plus épargné qu'aux autres; & au-dedans de ces mêmes cours, des piscines & des fontaines, où ils entretiennent toûjours de l'eau pour la com-

Piscines pour les Mahométans.

commodité de ceux qui ont besoin de se purifier à leur mode, avant que d'entrer au Temple.

Sur le devant, & sur le derriére des Mosquées, ils élevent des clochers; aux unes deux, aux autres quatre, & jusqu'à six, au sommet desquels ils mettent, au lieu de croix, une lune en croissant, toute dorée; & ces clochers ne sont pas faits comme les nôtres, mais ronds, & déliez, en forme de grands chandeliers, qui est aussi le nom qu'ils leur donnent; & à tous leurs jours de Fêtes, on y allume tout au plus haut quantité de luminaires, même tous les jours, aux heures destinées à la priére; leurs Ministres y montent, & faisant l'ofice des cloches, y crient quelque-tems à haute voix, pour inviter le peuple à loüer Dieu.

Leurs Minis-tres les invitent à la priére du haut des clochers.

Tous ces ornemens réüssissent assez bien, pour rendre leurs Mosquées agréables à la vûë; & j'ai dessein d'en faire dépeindre quelqu'une pour en porter la copie en Italie, & peut-être toute la ville de Constantinople aussi, dont les desseins ne déplairont pas à nos Architectes, qui pourront y trouver quelque chose digne de leur imitation. La plus belle de toutes les Mosquées modernes, est celle de Sultan Soliman, que l'on nomme la *Solimane*, pour honorer sa mémoire, chacune portant le nom de celui qui l'a fait faire; & si c'est un Empereur des Turcs, il sera enséveli après sa mort dans le même terrain, mais au-dehors. Outre les nouvelles, qui ont été bâties aux dépens des Grands Seigneurs & des Bassas, ou de quelques riches particuliers, depuis que Constantinople

La plus belle Mosquée de Constantino-ple est celle de Sultan Soliman.

nople est soûmise à leur domination, il y reste encor grand nombre d'anciens Temples qui ont servi aux Chrétiens, dont ceux-là ont usurpé la plus grande & la meilleure partie pour les changer en Mosquées, quoiqu'il en soit encor demeuré sufisamment aux chrétiens Grecs du païs, pour y faire l'ofice à la Gréque.

Nous autres, qui sommes de l'Eglise Latine, nous n'y avons que deux petites Eglises, proches l'une de l'autre, en même quartier; la premiere, sous le nom de Nôtre-Dame de Constantinople; & la seconde, sous celui de S. Nicolas; & celle-là, en réputation d'une dévotion célèbre dans l'Italie, sur-tout à Naples, quoiqu'il n'y ait, pour la garder, qu'un Sacristain de l'Ordre de S. Dominique; mais à cause de l'éloignement de nos demeures, qui sont à *Péra*, peu de personnes vont la visiter, hormis quand quelques-uns y vont exprès par le motif d'une curiosité pieuse, à cause que dans Péra nous avons, aussi-bien que les Chrétiens Grecs & Arméniens, plusieurs Eglises à nôtre commodité, pour célébrer l'ofice divin, bien entretenuës par les nôtres, dont les uns sont Religieux de S. Dominique, les autres de S. François; & depuis peu de tems les Jesuites y en ont aussi une.

Les chrétiens ont plusieurs belles Eglises dans Péra.

Les Maisons dans Constantinople ne sont pas fort commodes.

Il y a dans Constantinople de grands Palais, mais mal ordonnez, étant faits négligemment pour leur usage, & qui seroient fort incommodes au nôtre. Ils ont diverses cours, & plusieurs portes, les unes presque dans les autres; & les lieux qu'ils habitent s'éloignent des ruës le plus qu'ils peuvent, aïant peu d'escaliers, des

salles

salles assez grandes, des chambres petites, & fort peu, & ce n'est pas leur coûtume de se promener ensemble, d'aller à la rencontre, ni d'acompagner leurs amis à la sortie, comme nous faisons, mais seulement de se tenir assis : & après la salle, il n'y a qu'une seule chambre pour s'entretenir ; celles qui sont plus avant, dans l'intérieur, n'étant que pour se retirer chacun en son particulier, sur-tout les femmes, chez qui pas un homme ne peut avoir d'accès, que les Maîtres du logis, & les Eunuques qui sont à leur service. Les écuries, leurs cuisines, & d'autres lieux de service ordinaire, sont én bon état, & peut-être beaucoup mieux que les nôtres, à cause qu'ils en ont un soin qui va jusqu'à l'empressement. En quelques quartiers de la Ville il se trouve encor de bonnes maisons, c'est-à-dire, bien bâties, & du tems des chrétiens ; mais elles sont en petit nombre, encor en ont-ils gâté la meilleure partie, pour les acommoder à leur maniére.

Les jardins n'y manquent pas ; néamoins, hormis ceux du Grand Seigneur, je n'en sache point qui ne soient hors la Ville, aussi-bien ceux des plus puissans, que ceux des personnes médiocres ; mais il y a grande abondance de toutes les sortes ; & leur situation, pour la plûpart, est sur le Canal de la Mer noire, dont je vous ai déja touché quelque chose, lequel dans sa longueur fait mille tours & retours dans le terrain avec une diversité bien agréable, se gonflant & s'aplanissant d'un bord à l'autre, comme font les riviéres ; ensorte que ceux qui voguent là-dessus, depuis *Constantinople* jusqu'à la Mer noire, croïent avoir

Les Turcs se sont bâtis plusieurs Maisons de plaisance hors de la Ville, sur le bord de la Mer.

avoir toûjours la terre devant leurs yeux, & s'aller renfermer par-delà dans quelque golphe plus étroit; parce que le peu de largeur du Canal, qui fait tant de circuit, en serpentant entre les coudes avancés du rivage, dérobe à la vûë le véritable aspect, en confondant les saillies de l'un & de l'autre terrain, tantôt celui de l'Asie avec celui de l'Europe; & celui-ci avec celui-là, ne faisant de loin, en aparence, qu'une masse de terre de tous les deux: ce qui a peut-être donné lieu à l'ancienne fable des rochers Cyanéens dans le Bosphore de Thrace, lesquels ils croïoient s'aprocher & se joindre ensemble, ce qui ne procéde que de l'inégalité des rivages des deux terres-fermes, par la longueur & la bizarrerie du Canal, qui semble ne les point séparer: mais je n'ai point vû d'Iles ni d'écueils de la sorte, que l'on décrit les Symplegades, ni dedans, ni proche de ce Canal; & si elles y sont, elles sont si peu considérables, & tellement confonduës avec le reste de la terre-ferme, qu'il n'est pas possible aux yeux de les discerner par quelque sorte de distinction d'avec le Continent.

Colonne de Pompée, élevée à l'embouchûre du Canal de la Mer noire.

A l'embouchûre de ce Canal, qui se décharge dans la Mer noire, on voit encor aujourd'hui sur le sommet d'un rocher une colonne de marbre blanc, qu'ils apellent la colonne de Pompée, sans en savoir la raison, non plus que moi; ce qui piqua de curiosité Pierre Gille, auteur qui passe pour très-exact, & lui donna l'envie de monter jusqu'au plus haut du Rocher, pour en faire de près une juste observation, comme il faisoit par tous ces lieux-là, avec beaucoup de diligence, pour en

pren-

prendre les dimensions, & en faire la description, dont il s'est fort bien aquité. Il dit qu'il y trouva une Inscription fort gâtée, tant par l'injure du tems, que par les flots de la Mer, qui montent souvent jusques-là, & qu'il y lût le nom de *Caïus César*; il prétend aussi que l'écueil, sur lequel cette colonne est posée, soit une des Iles Cyanées, & celle qui regarde l'Europe; & que du côté de l'Occident, elle soit séparée de la terre-ferme, par un petit bras ou fossé de Mer, large de quelques soixante & dix pas Romains, avec fort peu d'eau, & beaucoup de pointes de rochers. Pour moi, lorsque j'y fus, je ne vis point de face qui parût de telle largeur, ou soit que je n'eusse pas passé de ce côté-là, ou que je n'y prisse pas garde de si près, ou que la Mer, peut-être plus basse & plus calme que quand Gille la vit, m'ôtât le moïen de la bien reconnoître; & le rocher où cette colonne fût plantée anciennement, me sembla égal aux autres qui sont en terre-ferme.

Curiosité du Sieur della Vallé touchant la vérité de l'histoire.

J'y vis bien plusieurs fentes & ruptures dans les rochers, causées par l'éfort des ondes qui les batent en divers endroits; mais pour cela je ne voudrois pas donner le nom d'Ile à aucun de ces écueils; comme le même Gille dit à ce sujet au même lieu de son livre, que jamais les Cyanées n'ont été nommées des Iles par les Anciens, comme Orphée, Hérodote, Valere, Flacque, & autres graves Auteurs, mais simplement des rochers & des écueils. Je me confirme de plus en plus, avec le même Gille, dans l'opinion qu'il tient en plusieurs endroits du livre qu'il a fait du Bosphore de Thrace, où il prend encor pour ses cautions

les témoignages & l'autorité d'Eratosthéne, & de Denis de Bisance, auteurs anciens, qu'il cite fort souvent, & que je n'ai pas vû; dans cette opinion, dis-je, qui tient que par les Symplegades ou Rochers Cyanées, qui sembloient se joindre, les Anciens ont voulu entendre plûtôt les rivages tortus de tout ce Canal, que non pas des Iles, comme j'ai déja remarqué, & qu'il me semble qu'on n'en peut pas conclure autrement des Vers d'Appollonius le Rhodien, Poëte d'une antiquité considérable, lequel en parle assez amplement.

Prison du Grand Seigneur sur la Mer noire, apelée les sept tours.

Dans ce Canal, du côté de l'Europe, environ à sept milles de Constantinople, est élevée sur le rivage cette fameuse prison, qu'ils apellent les tours de la Mer noire, qui est un château bien fortifié, où l'on fait garde continuellement, & où le Grand Seigneur, pour montrer sa puissance Souveraine, tient renfermées très-étroitement plusieurs personnes de grande condition, comme par forme de prison perpétuelle, lesquelles il estime ses ennemis, soit qu'ils aïent été pris en lui faisant la guerre, soit qu'ils soient tombez d'une autre maniére entre les mains de ses Oficiers; & quand on est réduit-là, il y a peu d'espérance d'en sortir jamais, parce que l'humeur altiére, & la barbarie de ces Turcs, n'admet pour leur délivrance ni civilitez, ni somme d'or & d'argent pour païer leur rançon, quelque grand prix qu'on leur puisse ofrir.

Elle étoit autrefois fortifiée d'une chaîne.

On dit qu'auprès de ces tours, on étendoit autrefois une chaîne assez longue, entre les rivages de l'Europe & de l'Asie, dont le Canal étoit fermé, quoiqu'il soit très-large, afin qu'en des tems douteux, il ne pût pas-

passer par-là que des vaisseaux de connoissance : il se voit encor en Mer quelques colonnes, qui servoient à soûtenir cette prodigieuse chaîne; mais presentement ces machines sont inutiles, & l'on y en étend plus, à cause que les Turcs n'ont pas le cœur ni l'adresse de s'en servir.

Il y a aussi sur ce même Canal bien de bons Bourgs, & par tout quantité d'édifices, mais particuliérement des jardins, qui donnent à leurs Maîtres le divertissement de la mer & de la campagne : il ne s'y voit pourtant rien de beau, sinon des allées fort spacieuses, ornées des deux côtez de longues files de cyprès fort hauts; & dans les parterres des careaux, compassez d'espace en espace, tous remplis d'une grande diversité de fleurs, à quoi ils prennent plaisir dans ces lieux-là, plus qu'à tout autre chose. Dans ces jardins, ils élevent certains bâtimens au niveau du terrain, lesquels ils apellent *Kiosques*, qui sont des salons, ou de grandes chambres, séparées des autres apartemens de quelques pas à la ronde, dont les toits sont hauts, & montent en point en façon de Pyramides, & les planchers du dedans sont de la même figure, taillez, dorez & peints d'une façon très-galante, comme les murs intérieurs sont revétus de fines Porcelaines, avec des Arabesques de plusieurs couleurs, & quelques-unes de pur or. De quelque part qu'on se tourne dans ces sales, ce ne sont que grands marche-piés couvers de tapis, un peu élevés de terre, pour pouvoir s'y asseoir, ou s'y coucher; mais ils font saillie en avant & s'avancent hors des murs en façon de balcons, ce qui donne à l'édifice une forme

Le Canal de la Mer noire est orné de plusieurs bons Bourgs & de beaux édifices.

extraordinaire, faisans plusieurs angles & coins tout à l'entour, qui sont diversément distinguez par des distances proportionnées. Ces sortes de lits, ou d'estrades, n'ont point d'autre couverture, que celle du toit commun à tout le reste, & ne sont environnées que de jalousies, sans aucune balustrade, desorte que l'on ouvre & ferme ces jalousies avec facilité & commodité de voir à travers, ou assis ou couchez, ce qui se passe au-dehors.

Divertissement du Grand Seigneur.

Proche de ces *Kiosques*, ils font faire de petits viviers, où le Grand Seigneur particuliérement se divertit à faire sauter dans l'eau ses nains, ses boufons, & ses muets, avec lesquels, & les Courtsannes seulement, il a coûtume de converser familiérement, s'éloignant entiérement de toute autre compagnie. Dans les angles saillans de ces *Kiosques*, ou plûtôt en certains petits réduits, qui s'enfoncent dans le mur, les sales étant composées quelquefois de plusieurs faces, ils s'en servent pour d'autres commoditez; comme dans une de celles du Grand Seigneur, laquelle j'ai vuë, où il y avoit dans des coins des lieux très-bien ornez, destinez seulement pour laver les mains; & jusqu'à ceux des nécessitez ordinaires du corps, étoient pareillement embellis de porcelaines peintes tout à l'entour, avec une pôlitesse & une galanterie très-exquise. Ces *Kiosques* ne se font pas seulement dans les jardins du dehors, mais même dans les maisons de la Ville, surtout aux lieux, où l'on puisse avoir quelque belle vûë de la Mer, ou de la terre: enfin entre les nouveaux édifices que font aujourd'hui les Turcs pour leur demeure, il s'en

s'en trouve d'une structure des plus galantes.

Pour le regard des choses antiques, une des principales est *l'Hippodrôme*, place célèbre, ou plûtôt cirque très-fameux, qui est encor sur pié, quoique dénué & privé des ornemens qui l'environnoient; comme entr'autres, d'une belle Eglise des anciens chrétiens, laquelle paroissoit à la tête, & qui a été ruinée & convertie par les Turcs à d'autres usages, comme plusieurs autres vestiges de fort bons bâtimens antiques, qui ne servent aujourd'hui que pour enfermer des bêtes farouches, que le Grand Seigneur y entretient pour son plaisir, comme des lions, des tigres, & semblables animaux sauvages, que je vis tous un matin, & parmi eux un petit chien, nourri & acoutumé avec eux presque dès le ventre de sa mere, se joüant sans crainte à l'entour d'eux, & s'aprochant de leur gueule & de leur estomac, comme exemt des ateintes de leurs dents & de leurs ongles. On conserve encor dans *l'Hippodrôme* une aiguille piramidale de grandeur raisonnable, d'une piéce, & une autre de plusieurs, laquelle est aussi grande; & l'on voit pareillement une colonne de bronze, composée de trois serpens de même métail, entortillez les uns avec les autres, dont les trois têtes se jetent dehors au sommet, y formant, au lieu de chapiteau, un triangle régulier. Les contes de vieilles assûrent que cette colonne fut faite par un Magicien, dont l'enchantement qu'il y avoit ataché, garantit la ville de quantité de serpens qui la tourmentoient alors; mais ce ne sont que fables du vulgaire ignorant.

L'Hippodrome de Conſtantinople.

Curioſité touchant le trépié Delphique.

rant. Cette colonne, selon l'opinion de Gille, a dû être érigée exprès pour y poser ce trépié de Delphes, que divers Historiens, qu'il cite, assûrent avoir été transporté par l'Empereur Constantin en cette Ville qui porte son nom, & mis par lui-même dans *l'Hippodrôme* : & cette conjecture n'a point d'autre fondement, sinon que cette colonne est composée de ces trois serpents, comme on dit que ce trépié Delphique étoit suporté, ou d'un serpent à trois têtes, ou de trois serpens mêlez & envelopez ensemble, à la maniére de ceux-là.

Le sentiment du Sieur de la Vallé sur ce sujet.

Quant à moi, j'en juge autrement, pour deux raisons; premiérement, parce que si l'on s'en veut raporter à Diodore le Sicilien, qui en décrit de point en point le détail, & en raconte l'origine & toute l'histoire, le trépié de Delphes avoit trois pieds, qui s'ajustoient sur une ouverture de terre assez profonde, par où l'on croyoit que venoit l'entousiasme, pour faire prononcer des Oracles à la Prêtresse Pythienne, qui étoit assise dessus, au lieu qu'ici il n'y a qu'un seul corps de colonne, quoiqu'il y ait sur le haut trois têtes de serpens; c'est pourquoi il me semble qu'on pouroit le nommer plûtôt *Trichef*, que trépié. Secondement, parce que cette colonne est trop haute, pour avoir été faite dans un Temple afin de soûtenir un tel trépié; & après tout, l'on sait fort bien qu'à Delphes l'on avoit dédié en divers tems des trépiés de plusieurs sortes, comme de grandeurs & formes diférentes, quelques-uns d'or, & d'autres de moindres métaux, dont la plûpart avoient été fabriquez & oferts, plû-

plûtôt pour la pompe que pour les Oracles: & la Colonne de Constantin pouroit bien être du nombre de ces derniers. De tout cela, je soûmets mon jugement à celui qu'en feront ceux qui seront mieux instruits que moi dans ces Antiquitez. J'ai entendu dire assez souvent à ceux du païs, que tout *l'Hippodrôme*, qui est au reste une place assez grande, de figure longue comme la place Navonne de Rome, & peut-être aussi spacieuse, est creux & vide par-dessous; mais soit par ma négligence, ou que l'ocasion & la commodité m'aïent manqué, je n'en ai encor rien vû. Ils disent la même chose du Temple de Sainte Sophie, qu'il est posé sur des voûtes soûterraines, soutenuës par de bons pilliers de pierre, & que les vides, qui ressemblent à de vastes citernes, sont remplies d'eau de pluie, & toute d'une telle hauteur, qu'une petite barque peut y entrer, & s'y promener aisément. S'ils ne se servent pas de cette eau pour boire, à cause qu'ils ont assez de fontaines, du moins toutes les maisons du voisinage, & tous les autres qui en veulent prendre peuvent l'emploïer à d'autres usages; & en cas d'incendie, la Ville y en peut trouver toûjours provision pour quelque tems.

Erreur populaire, touchant les citernes de Constantinople.

Je m'imagine pourtant que ces habitans se trompent en ce point; non pas que je veüille nier qu'ils aïent de semblables citernes dans leur Ville, mais ils se méprennent dans la situation: & le voisinage des lieux les a jettez dans cét erreur, parce que s'il étoit vrai qu'il y en eût eu sous le Temple de Sainte Sophie, Procope n'auroit pas manqué d'en faire mention dans la des-

cription qu'il fait de ce Temple, réparé & remis en meilleur ordre, par la magnificence, & la dépense de l'Empereur Justinien. Il parle bien d'une vaste cîterne soûterraine que fit faire cét Empereur, pour la commodité de la ville, qui manquoit d'eau quelquefois pendant l'été, ce qui se fit en y transportant des eaux vives, par le moïen d'un aqueduc, qui en fournissoit toûjours assez pour l'entretenir pleine ; & pour cét éfet, on ne la plaça pas sous Sainte Sophie, mais ailleurs, sous une grande sale, ou cour quarrée environnée de pilliers qui lui servent de suport par-dessous proche du Portique Roïal, où les gens qui plaident, & leurs Procureurs, se tiennent prêts pour comparoître à l'audience & au jugement des procès. Ce réservoir d'eaux s'apelloit autrefois la cîterne Roïale, au raport de Pierre Gille, qui dit, que non-seulement il l'a vûë ; mais même qu'étant inconnuë aux habitans lorsqu'il y étoit, il fut le premier de tous qui la leur fit connoître, l'aïant recherchée & trouvée en y entrant par une de ces maisons qui sont au-dessus ; ce qu'il fit à la lumiére d'un flambeau, avec une petite barque, dans laquelle le maître de ce logis avoit acoûtumé d'y aller à la pêche ; même il y prit en sa présence quelques poissons au filet : & faisant la description éxacte de la cîterne, il dit qu'elle est longue de trois cens trente-six piés, large de cent quatre-vingt-deux, qu'elle est soûtenue par trente-six pilliers de marbre d'une juste grandeur, dans la distance de l'un à l'autre, de la longueur de douze piés, & disposez en douze rangs, chacun desquels contient vingt-huit pilliers. Il ajoûte aussi qu'el-

*Pierre Gille a été le premier qui en a découvert la vérité.*

*Description d'une cîterne.*

qu'elle n'eſt éloignée de Sainte Sophie, vers le couchant, que de quatre-vingt pas Romains, ce qui me fait juger que ces bonnes gens ont penſé, à cauſe du voiſinage des lieux, qu'elle étoit juſtement ſous Sainte Sophie.

Pour ce qui eſt de l'*Hippodrôme*, il ne me ſemble pas croïable que l'on ait jamais eu deſſein d'y laiſſer des cavernes au-deſſous, tant à cauſe qu'une telle place doit vrai-ſemblablement avoir un terrain ſolide, plûtôt que d'être comme ſuſpenduë en l'air, aïant été deſtinée, dès le tems de ſa fondation, à des ſpectacles publics, où l'on devoit courir avec des chevaux & des chars, & faire d'autres pareils éxercices violens; ſoit auſſi parce que l'on n'y marche ſimplement que ſur la terre ſans être pavée, & que ſi elle avoit quelques voutes par-deſſous, elle dévroit du moins être pavée en quelque maniére. Je croi donc, que par une ignorance ſemblable, le vulgaire croit auſſi que c'eſt ſous le même *Hippodrôme* que ſont deux autres citernes que vit Pierre Gille, ſous le Palais du Baſſa Abraham, ou, pour parler comme eux, d'Ibrahim Baſſa, qui eſt un peu au-delà, dont l'une eſt vers la partie Septentrionale de ce Palais, & l'autre à l'Occident; la premiére deſquelles il dit être ſoutenuë de quatre cens vingt-quatre pilliers, chacun aïant plus de deux piés de diamétre, aïant tous coreſpondance parfaite à un ſeul, dont la meſure eſt celle de tous, & diſpoſez en deux rangs, les uns ſur les autres, qui font la quantité de deux cens douze pilliers; & la ſeconde n'a pour ſuport que trente-deux pilliers ſeulement, étant

Sentiment du Sieur della Vallé touchant les Citernes de Conſtantinople.

faite en quaré à quatre rangs de huit pilliers chacune. Enfin, comme j'ai déja dit, je n'en ai encor rien vû, & je ne sai pas s'il se pourra faire que j'en voïe quelque chose, à cause que les gens de ce païs, aussi-bien les Grecs que les Turcs, sont aujourd'hui grossiers & barbares, à tel point, que non-seulement ils n'autorisent pas cette sorte de curiosité, mais même ils la méprisent & s'en moquent, jusqu'à l'empêcher quelquefois par leurs soupçons impertinents, & leurs sottes défiances, ce que déplore Gille à la fin de son Livre. Mais, s'il est vrai que ces Citernes soient faites de la sorte qu'on en parle, & que l'Auteur que j'ai cité les ait décrites, comme il dit les avoir vûës, on ne sauroit nier que ce soient des ouvrages bien rares.

Superbes colonnes dans Constantinople.

Il reste encor en la même Ville d'autres célèbres marques de l'antiquité, telles que sont deux grandes colonnes : l'une historiée, remplie de figures, comme celles de Trajan & d'Antonin à Rome, & si haute, si je ne me trompe, laquelle Gille croit être celle-là même que fit élever l'Empereur Arcade, avec sa statuë sur le chapiteau, & qui ne s'y voit plus maintenant, aïant été abatuë par quelque tremblement de terre; l'autre est presque de pareille grandeur, & de plusieurs piéces, mais qui n'est pas vide par le dedans, & est posée dans cette ruë longue & droite, dont j'ai parlé au commencement; elle est pôlie, un peu gâtée par le feu, ce qui lui a fait donner le nom de brûlée, comme on l'apelle, & toute environnée de bandes de fer; à cause que peut-être elle menaçoit ruine. Je me persuadai d'abord que ce pouvoit être celle

le que décrit Procope, laquelle suportoit la statuë de l'Empereur Justinien à cheval dans le Palais Impérial, & qui étoit serrée de certains cercles de métal d'espace en espace, pour couvrir, & pour rendre plus fortes les jointures d'une piéce de marbre avec une autre; ces cercles étant si bien façonnez en forme de couronnes, qu'il sembloit qu'on les y eût plûtôt mis pour l'ornement que pour la nécessité; mais je croi que le tems a consumé ce qu'il y avoit de beau par-dessus, n'y restant plus rien que des cercles de fer, tout simples & tout usez; mais Pierre Gille, très-diligent observateur des lieux & des choses, me fait quiter cette opinion, en prouvant que la colonne de Justinien n'éxiste plus, puisqu'il en avoit vû détruire le piedestal, qui en étoit l'unique reste de son tems, montrant clairement, & par la situation des anciens quartiers de la ville, & par les témoignages du lieu où cette colonne avoit été posée, que celle qu'on nomme la brûlée, de laquelle je parle, est celle de porphire, sur laquelle Constantin fit élever sa belle statuë de bronze, qui tomba depuis, & fut mise en piéces, par l'éfort d'un vent impétueux, sous l'Empire d'Aléxis Comnéne.

*Diversité de sentimens sur ce sujet.*

Assez près de-là, on me montra encor le lieu où Arius creva, jétant ses intestins par le bas, à l'éficace des priéres du S. Evêque Aléxandre, comme nous l'avons dans le Martirologe, sur lequel Baronius cite aussi S. Grégoire de Nazianze, qui le raporte; & sur cette remarque, que Pierre Gille ajuste à ce sujet à l'autorité de Socrate l'historien, il conclut que certainement

*Le lieu où Arius vida ses intestins.*

cette colonne doit être reconnuë pour celle dont il parle.

Quelques ruines du Palais de Constantin.

Il y a de plus, au nombre des antiquitez, quelques restes d'un Palais, qu'ils disent avoir été celui de Constantin, & qui est situé en une des extrémitez de la Ville vers la terre-ferme, en un lieu assez éminent, puisqu'on le découvre de dessus le Port, & de la Mer. Ce qui en demeure sur pié presentement est peu de chose, aussi est-il presque tout abandonné, hormis une grande sale, & quelques autres lieux couverts, qui servent à ceux qui font des piques, & d'autres longs bois pour les tentes; & c'est tout ce qui se fait en ce lieu.

Les Bezazistans de Constantinople.

Je ne sai si je dois métre au nombre des anciens bâtimens des Grecs, ou des modernes des Turcs, les deux *Bezistans*, le vieil & le nouveau, ou, pour le prononcer comme quelques-uns, les deux *Bezazistans*. Ce sont deux lieux assez spacieux, en façon de deux places médiocres, environnez de murailles, qui se ferment avec de bonnes portes, & couverts de voûtes, avec plusieurs donjons au-dessus, le tout bien apuïé, sur plusieurs pilliers assez grands, disposez en fort bon ordre; ce qui me fait croire, par la considération du dessein, & par la qualité de l'ouvrage, que les anciens chrétiens en ont été les auteurs, & non pas les Turcs. Quoiqu'il en soit, les Turcs s'en servent presentement, pour exposer en vente ou en échange des choses de prix, comme leurs noms le signifient; & tout cét espace n'est ocupé que d'artisans & de revendeurs, lesquels ont là leurs bancs, & leurs crédences en façon de boutiques, où l'on vend toutes choses exquises, comme

me des habits, des draps, des livres ; des ornemens d'or & d'argent, & tout ce qui se rencontre de plus riche & de plus beau dans la ville. Il y a grand concours de toutes sortes de gens pour ce sujet, particuliément sur le matin ; & nous autres étrangers y allons souvent, moins pour y trafiquer, que pour voir les Dames Turques, qui s'y proménent par troupes, ou pour acheter, ou plûtôt, comme je croi, pour être regardées, autant que le peuvent permétre les voiles dont elles couvrent leurs visages, & dont leurs yeux néamoins ne sont pas toûjours cachez, & ne les empêchent pas, quand elles veulent, de se faire fort bien connoître.

Elles marchent dans une posture élevée, & se tiennent droites comme des pieux, métant leurs mains, pour les cacher, dans des ouvertures qui sont au-devant de leurs vestes extérieures, à peu près de même que nos pochettes, & leurs bras sont relevez en arcade, semblables à des anses de cruches. Quand elles rencontrent quelques-uns de nous autres, avec qui elles croïent avoir plus de liberté, elles nous heurtent du coude, comme si la foule du monde les y contraignoit ; si elles sont belles, nous leur en faisons autant, & l'on acompagne cette action quelquefois d'un soûrire mutuel, ensuite dequoi on ne manque pas de se dire quelques paroles d'agrément, & de faire quelques petits tours de galanterie ; & ainsi l'on fait peu-à-peu des amitiez. De la façon que les Dames Turques marchent par la Ville.

Je retourne aux édifices, pour vous dire que les logemens des Janissaires ne sont pas des moindres de Constantinople ; ces loge- Logemens des Janissaires.

logemens sont de deux sortes, les vieux & les nouveaux, à la maniére de deux grands Couvents, où tous les Janissaires, qui n'ont ni femmes ni maisons, tels qu'ils sont pour la plus grande partie, sont bien logez & bien nourris, vivant chacun sous ses Capitaines en compagnie les uns des autres, suivant l'ordre de leurs brigades. Ce sont des grands bâtimens très-bien situez, avec des commoditez de toutes sortes; & je croi certainement que ce sont des ouvrages des Turcs, étant faits à leur mode, & à leur usage; je ne sai pas néamoins si les Empereurs Grecs n'en étoient pas les premiers auteurs & les possesseurs.

Description du Château des 7. tours.

On doit encor métre au rang des grands édifices, le Palais, ou plûtôt le Château, qu'on nomme les sept Tours, sur le bord de la Mer, en cette extrêmité de la Ville, où il se fait un angle qui fait l'aboutissement & l'union des deux côtez, dont l'un est de la terre-ferme, & l'autre environné de la Mer de la Propontide. Ce lieu, qui sert aujourd'hui de forteresse, & qui emprunte son nom de sept tours, dont il est flanqué, est perpétuellement gardé par des soldats entretenus, & n'est réputé qu'une agréable prison de quelques personnes puissantes, lesquelles ont été envoyées, ou par leurs Princes & parens, ou par d'autres, au Grand Seigneur, par maniére d'ôtage, ou par quelqu'autre considération politique, & sont renfermez là-dedans, sans soufrir d'autre incommodité. Ils y ont des apartemens de reste, avec de belles chambres, & des sales, aussi-bien que toutes les commoditez de la vie; desorte que l'on peut dire que rien ne leur manque, que la liberté.

Le

Le Palais principal, qui eſt preſentement le ſéjour ordinaire où le Grand Seigneur tient ſa Cour, eſt à l'autre bout de la Ville, à la pointe de cét angle qui s'avance le plus en Mer, vis-à-vis des ruïnes de Chalcédoine, où tous les Auteurs ſoutiennent qu'étoit l'ancienne Byſance. Ils diſent qu'en ce lieu étoit le Coûvent des Moines de Sainte Sophie, qui eſt aujourd'hui ſéparé de ce Temple; & qui ne laiſſe pas de retenir ſon nom ancien, encor que l'on en ait fait une Moſquée, mais que ces grands bâtimens, que poſſédoient ces Moines, ont été depuis changez en un Palais Roïal, vulgairement nommé le Sérail, lequel, avec ſes jardins, dont le circuit eſt fort grand, a une enceinte de murailles particuliéres, fortifiées de bonnes tours, & gardées nuit & jour à cinq milles à la ronde, ſi l'on les veut croire. De ma fenêtre je découvre de loin ces jardins, & pluſieurs logemens du Sérail, comme je fais auſſi ſur la Mer, le Canal d'entre l'Europe & l'Aſie, avec ſon Port; & au-delà de la Mer, me ſervant d'une lunette à longue vûë, le rivage de l'Aſie, juſqu'au *Mont Olympe*, ce qui me réjoüit quelquefois. Il y a de plus un autre Palais du Grand Seigneur, nommé le vieil Sérail, où demeurent les Courtiſannes de l'Empereur dernier mort, & quelqu'autres perſonnes, qui ne ſont pas fort dans les bonnes graces de celui qui régne; ſa ſituation eſt au milieu de la Ville, ſans qu'on en faſſe cas, n'y aïant rien de remarquable que je ſache, ſinon que c'eſt un lieu ſpacieux, tant en logemens, qu'en jardinages, capable de contenter grand nombre de perſonnes. A ce propos, avant que je paſſe à d'au-

Le Couvent des Moines de Saint Sophie, dont le Grand Seigneur fait aujourd'hui ſon Sérail.

à d'autres, je ne dois pas laisser passer l'occasion de vous dire que ce mot de Sérail, si souvent usité, quand nous parlons de la demeure du Grand Turc, est corompu par l'ignorant jargon des nôtres, qui ne savent pas la langue, & vient du mot *Sérai*, qui en langage Turc signifie proprement un Palais, & se dit également de ceux d'un Souverain, & d'autres particuliers; de même que parmi nous, quand on le prononce absolument, sans dire le nom de son maître, on l'entend toûjours de la demeure ordinaire du Souverain, & non pas d'un autre; mais parce que ce mot *Sérai* a de la ressemblance avec *Serraïo*, comme le prononcent quelques Venitiens qui trafiquent ici; dans toutes les rencontres où il faudra que j'en parle, je le nommerai le Sérail, pour me faire entendre, & pour me conformer à l'usage commun, lequel d'ailleurs semble être autorisé de quelques raisons, en ce que les murailles, qui le ceignent de toutes parts, le rendent comme serré, & que le grand Turc, ses Dames, & la plûpart de ses Courtisans, y vivent d'une maniére de vie fort resserrée; ce qui fait croire que méritant bien ce nom, l'on a changé, par une corruption facile, *Sérai* en Sérail.

Etimologie du nom de Sérail.

J'oubliois de dire quelque chose des bains, qui sont aussi des bâtimens de considération faits de marbre, spacieux, & couvers à l'entrée de grands donjons voutez, au-dessus d'un lieu assez ample, où l'on se dévet, & se r'habille, qui contiennent au-dedans divers endroits commodes pour se baigner, y en aïant de forts grands pour beaucoup de monde en commun, & d'autres petits aux environs, pour diverses per-

Les bains y sont parfaitement beaux.

personnes, qui veulent être en leur particulier, avec bon nombre de fontaines chaudes & froides, plusieurs réduits à faire le poil, & autre chose, le tout orné par le haut de gentilles voutes & de vitres, aussi-bien que cent galanteries, qui en rendent l'aspect agréable dehors & dedans. Néamoins nos étuves d'Italie me plaisent davantage, soit parce qu'en ces bains à la Turque, à cause de leur grande étenduë, & du peu de soin qu'ils y aportent, n'étant pas si délicats, l'on endure du froid lorsque l'on y entre, & que l'on en sort, & qu'à mon avis on en pourroit être incommodé en certaines saisons; soit aussi parce que l'on est beaucoup mieux servi en nos étuves, ou en nos bains, comme je l'ai expérimenté à Rome, à Venise, & à Bologne; dequoi il n'y a pas pas lieu de s'étonner, vû qu'ici ceux qui veulent se baigner y font pour l'ordinaire si peu de dépense, que ce qu'on leur fait vaut bien l'argent qu'ils y emploient. Et que quelqu'un, pour être mieux acommodé, leur promît une plus grande récompense, dificilement pouroit-il être mieux, aïant afaire à des gens qui ne sont pas acoûtumez à rendre grand service en quelque chose que ce soit. On y est mal servi.

Mais il ne faut pas laisser en arriére les Sépultures des Empereurs Ottomans. Depuis qu'ils se sont emparez de Constantinople, plusieurs d'entr'eux ont fait bâtir des Mosquées, comme Sultan Muhammed, qui ruina l'Empire Grec, & prit cette Ville Capitale; Sultan Bajazet, Sultan Sélim, & Sultan Soliman; & en étant les Fondateurs, ils y ont fait ériger leurs Sépultures tout auprès; mais au-dehors, comme Sépultures des Empereurs Ottomans.

j'ai dit, quoique dans l'enceinte commune du plan des mêmes Mosquées. Cependant Sultan Muhammed, pere de ce Sultan Achmet, qui régne aujourd'hui; Sultan Amurat, qui fut son aïeul, & cét autre Sultan Sélim II. qui prit Cypre, & qui fut fils de Soliman, n'aïant pas eu le soin de faire pour eux aucunes Mosquées particuliéres, ont leurs Sépultures à l'entour du Temple de Sainte Sophie; & elles sont presque en forme de Chapelles, les unes rondes, les autres quarées, à diverses faces, comme pour la grandeur, les unes en ont plus, les autres moins; mais les plus grandes ne le sont pas davantage, qu'est la Chapelle du Pape Sixte V. ou quelqu'une qui lui ressemble. Les murs du dedans sont de diférentes sortes, ou tous blancs, ou marquetez de porcelaines fines, avec des lettres entrelassées, des chifres arabesques à leur mode, avec de l'or, & de belles couleurs. Le plancher est tout couvert de tapis, sur lesquels est posée une grande caisse de bois en forme de cercueil, toute couverte de draps de soïe & de brocard d'or; & là-dedans est enséveli le corps de l'Empereur: de plus, on met encor par-dessus ces étofes une veste étenduë; & vers le haut un turban, de la même façon que le portoit le défunt; &, si je ne me trompe, ils ont coûtume de renouveller tous les ans ce turban & cette veste, à peu près de même que le pratiquoient les Citoyens de la ville de Platée proche de Thèbes, aux Sépulcres de leurs morts, comme le raporte Thucydide; & ces vieils vétemens sont le partage de leurs Ministres, qui étant gagez exprès, comme parmi nous quelques

Leur magnificence.

ques Prêtres, pour se tenir toûjours auprès de ces Sépultures, en se relevant les uns les autres, s'y montrent fort assidus, lisans dans leurs livres, & prians Dieu pour les ames de ceux dont les corps sont ensévelis là-dessous.

A côté, & sur le bord de la grande caisse, il y en a quelqu'autre, ou quelques autres, qui n'ont pas tant d'étenduë, & qui sont plus basses; ce sont celles ou de la Dame, ou des Dames que le défunt chérissoit le plus. Il y en a encor tout à l'entour quelques autres plus petites, éparses de côté & d'autre, dont la couverture n'est pas plate; mais elles sont relevées de toute leur longueur sur le milieu par un angle aigu, & plus hautes vers la tête que du côté des pieds; ce sont celles des enfans, ou plus grands ou plus petits, conformément à l'âge & à la constitution où la mort les a terrassez. Ces caisses, aussi-bien que les autres, sont couvertes de riches étofes; & si elles sont des mâles, il y a dessus chaque turban; si ce sont des filles ou des femmes, on y voit des *arracins*, qui sont des bonnets tous ronds de toille d'argent à fleurs, finissant en forme de pain de sucre, envelopez de voiles blancs, fins & transparents, qui sont la coifure des Dames. Les cercueils s'y voient sous de riches étofes.

Je fus touché de compassion, considérant la Sépulture du Sultan Amurat, quand, outre la sienne & celles de ses femmes les plus chéries, je vis encor celles d'un grand nombre de ses fils, de tous âges, qui étoient bien soixante, d'autres disent plus de cent, qu'il avoit eus des diverses Dames; mais entr'autres choses, on raconte qu'ils furent ensévelis tous ensemble avec Sépulture de Sultan Amurat, avec soixante de ses enfans.

lui

lui en un même jour, ayans été mis à mort par raison d'Etat, selon leur barbare coûtume, par l'ordre & le commandement de leur frére aîné, unique héritier de l'Empire : & certainement plus je faisois réfléxion sur cette cruelle fin, plus je trouvois pitoïable ce spectacle, de les voir là de la sorte tous ensemble.

Erreur populaire touchant la mere de Sultan Muhammed.

A propos de ces Sépultures Roïales, il ne faut pas que je passe sous silence, qu'à côté de la Mosquée du vieil Sultan Muhammed, (on apelle ainsi celui qui prit Constantinople, à la diférence de l'autre de même nom) l'on voit la sépulture de sa mere, que l'on dit avoir été chrétienne, & les simples d'entr'eux croïent de plus qu'elle étoit Françoise, trompez ce me semble en deux choses; l'une, à cause du nom de *Franc*, ou de *Franche*, qu'eux-mêmes donnent d'ordinaire, non-seulement aux François, mais indiféremment à tous les Chrétiens de l'Europe, hormis aux Grecs, confondant sous ce nom tout le reste des Nations semblables à la nôtre; l'autre, d'une vaine opinion qui a cours parmi eux, en vertu de laquelle le Grand Turc, je ne sai pas sur quel fondement, tient le Roi Très-Chrétien pour son parent; & toutes les fois qu'il lui écrit, il le nomme tel, par ce mot *Padisciah*, comme il se souscrit aussi lui-même, qui est un titre qu'il n'a jamais voulu donner à aucuns Princes des chrétiens, ni même à l'Empereur. Le vulgaire tire peut-être une conséquence, quoi qu'assez foible, en faveur de cette parenté prétenduë, de ce que cette Princesse, qui étoit une chrétienne de l'Europe, étoit apellée *Franche*, ce qui a

du

du raport avec les François. Mais pour en parler avec vérité, quoique cette Sultane, mere de ce Muhammed fût chrétienne, elle n'étoit pas pourtant Françoise, ni même de la communion Latine, mais de la Gréque, étant fille d'un Despote de Servie, comme en parle Paul Joue, André Cambini, & le Prêtre sans nom, qui écrit sur ce sujet à Frédéric Gonzague Duc de Mantoue, & qui la nomme *Hierine*, comme font aussi d'autres Auteurs, qui traitent des afaires de Turquie de ce même tems.

Il pouroit bien être aussi, que ce Prince Despote de Servie, dont cette Dame étoit sortie, ou son pere, ou ses fréres, ou leurs ancêtres, lorsque leurs Etats étoient dans la splendeur, eussent eu quelques Alliances du sang avec la Maison de France, d'où seroit procédée celle que le Turc a depuis entretenuë avec les Rois de France; mais quoiqu'il en soit, je n'en sai rien, n'aïant pas encor pris la peine de m'instruire dans la connoissance de cette parenté entre les François & les Turcs, ni des afaires particuliéres de ceux-ci, de la maniére qu'ils les débitent. Sans perdre davantage le tems en ces recherches, jusqu'à ce que j'en sois mieux informé, je passerai à d'autres matiéres, ajoûtant seulement à celle-ci, que cette mere du vieil Muhammed, quoiqu'inhumée à côté de son fils, est néanmoins hors du plan & de l'enceinte de sa Mosquée, dans un lieu qu'ils estiment profane, à cause qu'ils la tiennent pour infidèle, n'aïant pas voulu embrasser la Loi de Mahomet, mais persévéré constamment, jusqu'à la mort, dans la Foi de *Jesus-Christ*; aussi n'est-elle couverte que d'une simple tom-

Elle a persévéré dans la Religion Catholique.

tombe, sans aucune voûte, & sans nul autre ornement.

Je veux achever cette longue description, en vous disant qu'encor que je reconnoisse Constantinople, & sa situation, pour les plus belles choses du monde, néanmoins, soit que mon afection particuliére, soit que quelqu'autre humeur m'en fassent juger de la sorte, je lui préfére Naples de beaucoup; & en voici les raisons. L'air, qui est doux & tempéré à Naples, est très-inconstant ici; & dans un même jour, on sent assez souvent une extrême chaleur, & un froid encor plus excessif qu'à Rome. On a ici des froids très-âpres, & des soleils si ardens, qu'ils font mal à la tête. Les vents du Nord, qui sont assez sains à Rome & à Naples, ont ici de mauvaises qualitez, à cause qu'ils aportent du côté de la Mer noire plusieurs vapeurs grossiéres, qui s'éxalent de cette Mer, qui est bourbeuse, par le confluent, tant de plusieurs Fleuves qui s'y jettent, que des Palus Méotides qui s'y déchargent. Et comme tout le terroir d'entre Constantinople & la Mer noire est tout uni, ou n'a que fort peu d'éminence, les premiers lieux hauts que rencontrent ces vapeurs, sont les Collines de la ville, sur lesquelles elles s'arrêtent, ce qui est cause que tous les toits de tuiles, avec les goutiéres des maisons, semblables à celles de Rome, paroissent toûjours couverts de cette roüille jaune, ou comme on la voudra apeller, laquelle en Italie passe pour une marque de mauvais air.

Comparaison de l'air de Constantinople à celui de Naples & de Rome.

Et certainement la peste, qui régne presque continuellement à Constantinople, quoique l'air n'y soit pas infecté pour cela, pro-

procéde en partie de cette intempérie de l'air, en partie aussi du peu de soin qu'on a de se conserver la santé en plusieurs rencontres ; comme de permétre que l'on vende & que l'on mange en été des concombres de diverses espéces, aussi-bien que toutes sortes de fruits avant leur maturité, ce qui se mêlant dans l'estomac avec l'eau, qui est le breuvage ordinaire, ne sauroit produire de bons éfets ; comme aussi de soufrir que la plûpart de leurs ruës soient toûjours très-sales, y jétant, & y laissant pourrir quantité d'immondices, ce qui n'étoit pas autrefois, ni ne le seroit pas encor aujourd'hui, si l'on eût toûjours entretenu en bon état une grande latrine, qui aïant la fin de sa pente vers la mer, servoit de décharge générale aux ordures de la Ville, qui se vidoient par-là commodément, ce qui tenoit les ruës fort nettes ; & maintenant elle ne sert plus de rien, par la négligence & l'ignorance des Turcs, qui l'ont laissé gâter & boucher entiérement : enfin ces gens ne se servent d'aucuns préservatifs, pour se garantir de la peste, ni n'aportent aucunes précautions ; parce que non-seulement ils ne font point de garde pour ce sujet, & ne se montrent pas soigneux de faire faire la quarantaine à ceux qui viennent des païs étrangers, ni faire airer leurs meubles & leurs hardes ; mais même les habits & les étofes de ceux qui sont morts de peste se vendent aussi-tôt à la Place, & il se trouve toûjours assez de gens pour les acheter & pour s'en servir, sans aucune considération. Il ne faut point douter que, par cette négligence, la peste ne s'engendre & se conserve ; & que s'ils en faisoient au-

Les ruës de Constantinople sont ordinairement sales.

Il n'y a point de police pour se conserver de la peste.

autrement, ou cette maladie ne les ataqueroit pas si ordinairement, ou elle seroit éteinte plûtôt, & ainsi de quelque maniére qu'on le veüille prendre, quelle comparaison y a-t'il de cét air, où l'on est toûjours aparemment menacé d'un si grand mal, avec la douceur & les loüables qualitez de celui de Naples, où les corps afligez de cent maladies trouvent leur guérison, & où Galien même envoïoit du fonds de la Gréce plusieurs malades pour y reprendre leur premiére santé; ce qu'ils apelloient prendre l'air de Stabie.

L'air de Naples est incomparable.

Les ruës de Constantinople, qui sont, comme j'ai déja dit, peu commodes & mal entretenuës, & que l'on pouroit métre en meilleur état à peu de frais, si les Turcs étoient moins négligens, n'ont rien de comparable à celles de Naples, lesquelles sont si bien faites, quoique le plan de la Ville soit inégal, que jusqu'au plus haut de *Pizzofalcône*, qui est assez éminent, les carosses vont avec tant de facilité, qu'il semble qu'ils aillent toûjours dans un chemin tout plat: & pour ce qui est de la situation, si celle de Constantinople a quelques diversitez agréables, celle de Naples en a bien d'autres de toutes parts; des monts, des plaines, des colines, des valées; & de dessus la mer, des plages, des écueils, des pointes de rochers, des bras de mer, des Iles; & enfin tous les agrémens que la nature peut fournir à l'œil, d'une assiéte bien diversifiée, tant sur la terre que sur la mer, peuvent être vûs d'un coup d'œil du Palais de ce lieu de *Pizzofalcone*, en tournant la vûë tout à l'entour. Aux environs de Constantinople, il ne se voit point de montagne

La ville de Constantinople n'a rien de comparable à celle de Naples.

gne égale en hauteur à celle de *Somma* proche de Naples, si ce n'est le Mont Olympe en Asie, mais il en est éloigné de six journées: on n'y rencontre point non plus de plaines, si égales & si belles qu'est celle de *Poggio-Reale*, & que celle du chemin qui conduit à Capouë. En cette mer de Constantinople, il n'y a point d'Iles que l'on découvre de la Ville, sinon de fort loin; & au lieu qu'à *Pisilipo*, depuis les vingt heures on a de l'ombrage dans la mer environ l'espace d'un mille, pour s'aller promener dans des barques, & prendre le frais: ici tout est tellement découvert & exposé au soleil, qu'en été l'on ne peut avoir aucun plaisir sur l'eau, non plus qu'à terre en plusieurs ruës de la Ville, qui ne portent presque point d'ombre, à cause de la bassesse des maisons.

On ne se peut pas baigner en cette mer avec satisfaction, & encor moins avec assûrance, tant à cause des grands poissons qui ont coûtume d'entrer jusque dans le Port & proche des rivages, où il y a du danger à craindre pour ceux qui se hazardent d'y nager, duquel on est éxemt dans la Mer de *Posilipe*, que parce qu'au lieu que celle de Naples est agréable & remplie sur ses bords de ces herbes fines, qui répandent leur odeur sur les rochers & sur les eaux; celle-ci, au contraire, est fort sale, par la décharge des immondices de la Ville, qui y décendent de toutes parts, & sont arrêtées d'ordinaire à l'entrée du bras de mer qui fait le Port, & qui s'insinuant sous la terre, ne leur laisse point d'issuë libre, ce qui le rend fort vilain, & de mauvaise odeur;

L'Auteur continuë d'en faire le paralelle.

de plus l'eau ne peut y être jamais si claire ni si tranquille que celle de *Posilipo*, qui paroît en Eté aussi unie qu'une glasse, parce que le continuel & véhément flux & réflux qui vient de la mer noire à la *Propontide*, rend celle-ci trouble & bourbeuse, y amenant quantité d'ordures, & fait ensorte que dans l'endroit le plus paisible du Port, & dans la plus grande bonace, il y a toûjours quelques flots émus, & que l'on n'y est pas dans une tranquilité pareille à celle de dessous *Posilipo*. Mais parlons maintenant d'autres choses.

Le Divan se tient plusieurs fois la semaine à Constantinople.

Un jour que ce tenoit le Divan, qui se tient plus d'une fois la semaine, je me rendis proche la porte du Sérail, pour y voir entrer les Visirs, & d'autres principaux Ministres d'Etat, qui s'y doivent trouver; car ce Divan est leur Conseil d'Etat, comme qui diroit à Rome le Consistoire; & là on ne traite pas seulement des afaires qui regardent les intérêts de l'Empire; mais aussi de celles qui concernent la Justice que l'on doit rendre aux particuliers. Tous ces Ministres y vont à cheval, avec pompe & fort bien escortez, à peu près de la sorte que les Cardinaux marchent dans Rome; mais il faut avouër, sans faire tort aux intérêts de ma Patrie, que cette assemblée de Constantinople est beaucoup plus majestueuse, à cause de la grande quantité de ceux qui la composent, lesquels y paroissent tous, non-seulement avec de beaux habits, chacun selon son Ofice, mais dans un équipage des plus superbes & des plus riches qui puissent contribuer à leur splendeur, ce qui les rend certainement dignes d'être regardez & considérez. Il est bien

vrai

que réfléchiffant à cette pompe, je m'eftimois, avec raifon, plus que ces gens-là, qui ne font tous, à les bien prendre, que de véritables efclaves, vû même qu'entre les plus grands, il ne fe trouve point, comme chez nous, des hommes qui foient nobles de naiffance. Le premier Vifir paroît fur tous les autres; & celui que je vis en cette ocafion fe nommoit *Nazùh* Baffa, gendre du Grand Seigneur; il marchoit le dernier, avec une cavalcade auffi nombreufe que lefte, dont il achevoit le fpectacle tout feul avec beaucoup de gravité. C'étoit un homme d'une taille affez haute & affez remplie, à ce que l'on en pouvoit juger en le regardant à cheval; fa barbe étoit noire, fon vifage févère; & le refte de fes traits, qui marquoient une phyfionomie rude, faifoient juger de la cruauté de fon ame; ce qui le rendoit plus redoutable, qu'aimable au peuple.

Ceux du Confeil ne s'y rendent qu'en cérémonie.

Tous les Ofices, & tous les Ordres, tant de la milice que de la Cour, & d'autres fortes de gens, ont là leurs habits propres à chacun d'eux, & on les connoît particulierement à la maniére dont ils couvrent leurs têtes, pour les diftinguer dans leurs fonctions. Ce que je vis donc qui me plût beaucoup entre ces diférentes façons de vétemens, ce furent ceux des *Sciorbagis*, qui font les Capitaines des Janiffaires; mais Capitaines à cheval, quoique leurs foldats ne foient que gens de pied. Ils ont la tête couverte d'un bonnet tout rond par le bas, finiffant par le haut en pointe droite, & qui paroît d'or ou d'argent en forme de cafque, avec une efpéce de plumache fur le haut, relevée encor fur la

Defcription des vétements des Capitaines des Janiffaires.

pointe, d'un bouquet d'aigrette blanche, le tout de fort bonne grace, ce qui semble néamoins autant de representations grotesques des anciens Chevaliers que décrivent les Romans. Je ne m'ennuïe pas de vous craïonner ces particularitez en passant, parce qu'à mon retour je me promets de porter à Rome un livre de figures peintes, pour lequel j'ai déja donné l'ordre, où se verront au naturel toutes les diversitez d'habits de toutes les conditions d'hommes & de femmes de cette Ville, quoique ce ne soit pas par des mains excellentes, mais par celles des Turcs, qui ne réüssissent qu'à peindre sur des cruches, & des gobelets; mais toûjours, pour ce qui est des habillemens, ils s'en sauront aquiter assez bien, pour me persuader qu'on ne les rebutera pas en Italie.

D'une épée de grand prix.

Je fus aussi, il y a quelque-tems, chez un Orfêvre, pour voir un Cimeterre que ce *Nazùh* Bassa premier Visir, dont j'ai parlé, avoit fait faire à cét homme, pour le donner au Grand Seigneur. Le fourreau & la garde étoient d'or pur; mais l'or s'y voïoit fort peu & presque point au-dehors, tant cela étoit rempli de diamans. Au lieu du pommeau de la poignée, il y avoit au bout un gros rubis, qui seul étoit estimé du prix de huit cens écus, & à leur estime toute l'épée valoit bien trente-cinq mille sequins ou ducats de Venise; mais la façon en étoit grossiére, & les diamans y étoient apliquez sans ordre, & sans autre dessein, que de remplir seulement toute la superficie, encor y avoit-il grande inégalité entr'eux; les uns glacez, les autres émoussez; quelques-uns cassez, & beaucoup de défec-

tueux

tueux : enfin tout l'ouvrage, quoique fait de la main d'un chrétien de nôtre Europe, soit d'Allemagne, soit d'ailleurs, étoit un travail peu agréable pour l'artifice ; & pour une piéce de cette importance, & d'un si haut prix, on auroit beaucoup mieux réüssi dans nôtre païs. Avec cette épée, ou cè cimeterre, ce premier Visir devoit encor faire present à Sa Hautesse d'un beau poignard, à leur mode, d'une riche selle pour son cheval, d'une bride à peu près semblable, & tout le reste à proportion, à quoi l'on travailloit de même maniére; entr'autres choses, il faut remarquer que le tout devoit monter à la somme de six-vingts mille sequins ; encor ce sont des presens qu'ils sont comme obligez de faire assez souvent, d'où vous pouvez juger combien il faut qu'ils pillent sur le peuple, pour pouvoir sufire à une telle dépense.

Le premier Visir en fait present au Grand Seigneur.

A ce sujet, je ne dois pas oublier de vous dire que les gens de ce païs, & particuliérement les Turcs naturels, à qui il n'est pas permis de faire des images, ne s'éxercent pas, & ne valent rien pour toutes les choses qui dépendent des arts, où il s'agit du dessein, tels que sont la sculpture, la peinture & l'orfêvrerie. Ils s'ocupent principalement à fondre, à ciseler, & à buriner des figures humaines, & autres choses, dans lesquelles ils sont très-ignorans, si l'on les compare à nos Ouvriers ; mais aussi d'ailleurs, non-seulement ils égalent les nôtres en d'autres artifices, qui dépendent moins de l'esprit, & dans lesquels ils se piquent à l'envi de réüssir ; mais ils les surpassent tout-à-fait, comme par exemple les tailleurs, pour coudre & pour ajuster en perfection toutes sortes

Les Turcs admirables dans les ouvrages à l'éguille.

tes d'étofes pour les habits; & les femmes pour bien travailler en linge,& d'autres ouvrages,qu'elles font aussi de soïe de diverses couleurs à deux envers, où paroît la même chose des deux côtez, & même avec l'or & l'argent, sur des toiles blanches, très-fines & transparentes, & en quelques étofes, cét or, moitié bruni, moitié autrement, ménage si bien les lueurs & les ombres, que de l'obscur & de l'éclatant, il se forme un sujet aussi beau qu'il est possible. J'en porte avec moi quelques piéces; les unes que j'ai achetées, les autres qui m'ont été données, lesquelles je suis assûré que nos Dames de Rome ne verront pas avec le simple agrément, mais avec admiration. Ils travaillent sur-tout excellemment en cuir, comme en souliers, en bottes, & en bottines, aussi-bien qu'à la relieure des livres, qu'ils embellissent de plusieurs gentillesses de couleurs très-fines, & d'or, & sur-tout de bon azur d'outre mer, avec des feüillages & des compartiments à leur modes; & la couverture en est marquetée & bigarrée au-dehors pour la plûpart avec des moules de fer, comme je l'imagine.

Ils font des toiles d'une façon toute particuliére.

La mignature aussi ne s'y fait pas mal; mais elle ne consiste qu'en des compartiments, des feüillages, des fleurs, ou d'autres choses inanimées, qu'il leur est permis de dépeindre. Ils font encor certaines toiles, qui ne sont pas à négliger,quoique celles de Salonique, où je m'en suis fourni, soient estimées beaucoup meilleures. Ils ourdissent ces toiles, ensorte qu'elles aïent une espéce de poil d'un côté, qui est celui qui doit être plus proche de la chair; & ce n'est que le fil même qu'on

laif-

laissé long & épais, à peu près comme nos peluches de soie; de ces sortes de toiles ils font aussi divers frotoirs, grands & petits, & certaines camisoles ou jupons qui s'ouvrent par le devant, avec des manches larges pour mettre sur la chair nuë quand on sort du bain, à cause qu'avec ce poil, qu'ils retournent en dedans du côté de la chair, le corps est tout aussi-tôt essuïé fort commodément; cette invention est véritablement excellente pour cét usage, & même pour les Dames, quand elles se lavent la tête, aussi-bien que digne d'être imitée dans notre païs: c'est pourquoi j'en ai fait faire exprès pour les y porter. Mais de tous les ouvrages des Turcs, ceux qui m'agréent davantage, sont ceux qui se font en un certain lieu à part, dans un grand nombre de boutiques, jointes les unes aux autres, que nous pourrions nommer toutes ensemble la *Sellerie*, comme à Naples, & tous ceux qui travaillent là-dedans font profession d'un même métier. On y façonne du cuir de plusieurs sortes, & d'un artifice très-galant: on y fait des selles, & tout l'atiral des chevaux, avec des garnitures & piqueures de soïe très-fine sur le cuir, & des arrie-repoints de si diférentes couleurs, qu'on ne peut rien desirer de mieux. Il me souvient qu'à Rome le Cardinal d'Este avoit, il y a quelques années, une selle à cheval, avec tout ce qui en dépend, travaillé de la même maniére; & je l'eus en ma disposition pour m'en servir au carnaval en certaine ocasion.

Ils sont fort industrieux pour l'équipage des chevaux.

D'ailleurs il se fait encor une grande quantité de vases de diverses figures, aussi de cuir; les uns pour le service, d'autres pour para-

Ils y font aussi des vases de diverses façons.

parade ; quelques-uns ſont mignardement couſus de fine ſoïe ou de fil, avec des arriére-points de pluſieurs couleurs, comme ſont des Vaiſſeaux à boire, & à cent autres uſages. Il y en a auſſi d'autres qui ne ſont point couſus, faits avec des moules; les uns en façon de petits cruchons à mettre des liqueurs ; d'autres, qui ne ſervent que pour l'ornement des bufets, qui ſont à peu prés ſemblables à ceux que l'on voit parmi nous ſur les Autels, & dans les cabinets, comme auſſi d'autres qui ont forme de baſſin, & de bocal à la Romaine, tels que ſont ceux dont nous nous ſervons avant & aprés le repas, & de pluſieurs autres ſortes, avec une bigarûre agréable de diverſes couleurs, & de l'or & des mignatures par feüillages, qui repreſentent mille galanteries d'une beauté extraordinaire, qui m'ont donné ſujet d'aller voir ſouvent les ouvriers dans leurs boutiques. Je vis encor ces jours paſſez un ouvrage digne de remarque, qui eſt un lieu ſur la Mer, dans le Canal qui va à la Mer noire, du côté de l'Europe, un peu au-delà de *Péra* ; là où la terre faiſant une eſpéce d'arc au commencement par le dedans, fait un petit golfe qui reçoit dans ſon ſein, par une aſſez longue traite, les eaux de la Mer qui s'y déchargent d'une profondeur conſidérable. En ce même lieu, le Grand Seigneur a ſur la Mer une maiſon de campagne, où il va aſſez ſouvent ſe divertir; & parce que le terrain, qui fait un coude pour laiſſer à l'eau ſon cours libre, s'éleve en quelque éminence, & empêchoit ce petit Palais d'avoir un eſpace raiſonnable pour lui ſervir de place d'entrée, il lui a pris fantaiſie de remplir & de combler tout

Deſcription d'un ouvrage que le Grand Seigneur a fait faire ſur la Mer, au-delà de Péra.

ce

ce bras de Mer, pour y faire au-devant une esplanade fort large, & capable de contenir la grande multitude de cavalerie, qui doit l'acompagner dans ces rencontres. Là il voit, du haut de ses balcons, la cavalerie choisie de sa Cour faire à son aise diverses caracoles, & le jeu des cannes, qu'ils apellent, auquel ils s'éxercent toute la journée, soit pour passer le tems, soit pour aprendre à bien manier un cheval, avec de certains bâtons fort courts, qui ne leur rendent pas grand service, lesquels ils coupent & arrachent des arbres sur le lieu même, n'ayant pas l'usage des cannes, comme nous. Pour fermer donc cette place, ils avoient fait d'un bout à l'autre de ce bras, une grosse palissade de grandes poûtres, & remplissoient tout le dedans, de la terre qu'ils foüilloient & qu'ils enlevoient des éminences voisines, qu'ils aplanissoient; faisant ainsi d'une seule corvée deux grands services, comme on dit communément. Au-dehors de cette palissade, vers l'eau, ils jétent par tout quantité de grosses pierres, pour rompre la fureur des flots de la mer, qui pourroient y causer quelques dégâts; mais je doute fort que ce grand dessein puisse reüssir, à cause que la mer est fort profonde en cét endroit; & comme ses tempêtes sont très-violentes pendant l'hiver, je tiens pour certain, que malgré tous ces obstacles qu'on lui opose, elle en fera quelque jour un débris général, comme nous avons vû qu'elle a fait à Naples, à ce môle que l'on y avoit commencé proche de l'Arsenal, quoique la structure en fût plus solide & beaucoup meilleure que celle-ci.

Les Turcs travaillent là de toute leur vi-

L'on y ocupe tous les vaga-bons de la Ville.

gueur; & l'on y envoye pour cét éfet tous les vagabons de la Ville, sans conter un grand nombre de bourgeois Turcs & Chrétiens, que l'on y ocupe tous les jours, selon la distribution des quartiers, chacun à son tour. On y faisoit aller par force la populace, si elle ne le vouloit pas de son bon gré, & avec un païement honnête la journée; & même il y va plusieurs personnes de qualité, sans y être mandées, seulement pour plaire au Souverain. On donnoit un bâton de commandement & une païe avantageuse à ceux qui paroissoient de meilleure mine, & cent hommes soûmis à leurs ordres, pour les faire travailler à coups de bâtonades, s'il en étoit besoin. Je ne sai pas quel succès aura pû avoir cette entreprise, parce que je n'y suis pas retourné depuis. Je quite donc ce sujet, pour vous parler de quelques autres particularitez qui me restent à déduire.

Monastére de Dervis dans Péra.

Un Vendredi, qui est le jour où les Turcs ont coûtume d'aller plus fréquemment aux Mosquées, où l'on prêche, j'allai en un lieu des Faubourgs de *Péra*, où nous étions logez, qui étoit une espéce de Monastére de Dervis, où l'on m'avoit dit qu'à tel jour il y auroit bonne Musique. Ces Dervis, chez les Turcs, sont des hommes, dont l'Institut aprochant de celui de nos Religieux, est de renoncer entiérement aux choses de ce monde, portant un habit, dont la couleur n'est guére diférente de celle de nos Capucins; mais qui difére beaucoup des vétemens communs pour la forme. Ils vivent en communauté, & font profession de pauvreté volontaire, ce qui a du raport avec le nom de *Dervise*, qui

qui signifie pauvre, quoique par métaphore il s'entende aussi d'un homme doux, paisible & de bonnes mœurs, tel qu'un Religieux doit être. Ils habitent ensemble, comme l'on fait dans nos Convents, & ont à part leur Mosquée, & de petits jardins, qu'ils prennent plaisir d'entretenir, avec politesse & galanterie. Je ne sai s'ils sont astraints, ainsi que nos Religieux, de persévérer jusqu'à la mort dans cette maniére de vie; s'ils se soûmétent exactement à la sévérité de l'obéïssance, & à d'autres pareilles circonstances. Néamoins, ce que l'on en peut juger, suivant les aparences, c'est qu'ils font profession de s'apliquer particuliérement à l'oraison, & d'élever leur esprit à la contemplation des choses célestes, par un éxercice fort assidu de fréquentes méditations. Il est bien vrai que comme hors de la Religion Chrétienne il n'y a rien de bon; aussi ces gens-là, qui entre les Mahometans dévroient être les meilleurs de tous, sont pour la plûpart les plus vicieux dans le secret, au raport du bruit commun, & entr'autres choses, quoiqu'en aparence ils fassent grande montre de chasteté, ils sont extrêmement portez à l'amour des jeunes garçons, parce que les femmes les dédaignent, comme personnes viles; & quoiqu'ils fassent passer dans les esprits du vulgaire ignorant, ces sales inclinations pour des amours Platoniciennes, toutes spirituelles, & pleines de vertu, néamoins l'expérience fait connoître aux hommes de bon sens, qu'à peu près comme celles de ces anciens philosophes Grecs, quelque chose qu'ils pûssent dire, les leurs n'aboutissent qu'à des fins très-char-

Les Dervis vivent en communauté.

Ils ont de très-mauvaises inclinations.

nelles, très-vicieuses & éxécrables.

Enfin j'allai chez eux, dans un lieu qu'ils possédent, entre les jardins de *Péra*; je trouvai que l'on y avoit déja commencé la Prédication; & non-seulement leur Mosquée étoit toute remplie de gens, mais il en restoit encor beaucoup au-dehors dans la cour, lesquels étoient debout, & regardoient par la porte & par les fenêtres, qui sont assez basses. Le Prédicateur faisoit des raisonnemens fort longs, & souvent avec beaucoup de ferveur, dans une chaire assez élevée; mais je ne pus pas bien entendre ce qu'il disoit, par le peu d'instruction que j'ai encor de leur langue. La Prédication étant finie, les Dervis s'assemblérent en rond au milieu de leur Mosquée, où ils commencérent de danser au son de quatre ou cinq flûtes faites de roseaux, lesquelles, avec une raisonnable distinction de toutes les parties, de la basse, de la taille, de la haute-conte, & du dessus, faisoient une harmonie assez-agréable; en joüant quelquefois, sans danser, ensuite flûtant & dansant tour-à-tour, tantôt ensemble, tantôt quelques-uns, puis un seul d'entr'eux. Dans ces sortes de danses, le mouvement de leurs pieds est à peu près de même que celui des Espagnols dans leurs *Ciaccones*, que l'on doit croire qu'ils ont apris des Mores, lorsqu'ils étoient les Maîtres en Espagne; mais ces Dervis, quand ils dansent, tournent toujours sur un pied; & celui qui tourne le plus agilement, & demeure dans cét éxercice plus long-tems que ses compagnons, est estimé le plus habile homme. Au commencement ils y marchent d'un pas assez doux, assez modé-

Leur maniére de vies.

Leur adresse en dansant.

ré,

ré, & comme tout à l'aise; mais ensuite, à mesure qu'ils s'échaufent, peu-à-peu leur démarche se redouble à proportion, jusqu'à la fin, que leur chaleur s'augmentant toûjours, & presque à l'excès; ils se hâtent de telle sorte, & font leurs tours si legerement, qu'à peine les yeux de ceux qui les regardent savent en faire le discernement.

Ils ne laissent pas de parler & de crier pendant tous ces tours, invoquant souvent le nom de Dieu, répétant de fois à autre, d'un ton ferme, cette parole, *Hû*, qui signifie, lui-même, ou bien *Est*, & s'entend de Dieu, qui seul posséde l'être véritable. C'est une merveille étonnante comme leur cervelle peut demeurer ferme après, tant de tours, & souvent recommencez, avec tant de précipitation, que quelques-uns feront l'espace d'une demi-heure, & d'autre plus d'une heure. Quand ils sont réduits à n'en pouvoir plus, quelques-uns se retirent & se reposent, jusqu'à ce qu'aïant repris nouvelle vigueur, ils retournent encor à cette même danse; & d'autres, plus zèlez & plus échaufez, ne cessent point jusqu'à ce qu'ils tombent à terre comme pâmez; & il y en a qui pour avoir trop tourné & trop crié, *Hû*, avec un éfort d'haleine & de poitrine, écument comme les épileptiques. Ils prétendent, si ce que l'on m'en a dit est véritable, d'imiter par leurs mouvemens celui des Anges, sans que j'aïe pû savoir surquoi ils se fondent, ou plûtôt celui des Cieux, suivant l'opinion de quelques Philosophes de leur secte, qui assûrent, à ce que j'ai pû entendre, que le mouvement des corps célestes se fait en

Leurs réveries sur ce sujet.

rond

rond comme un bal, lequel par l'entremise du saint éclair de l'illumination divine, doit à Dieu son commencement; que le commencement de l'illumination de chacun de ces corps celestes, est l'intelligence qui lui préside, qui en a la direction, aïant reçû de Dieu sa premiére illumination; que ces mêmes orbes, par le moïen de chaque illumination, aquiérent l'habitude pour se mouvoir, & que chaque mouvement les rend susceptibles d'une autre illumination.

De-là vient qu'ils s'imaginent que nôtre esprit est semblable au Ciel, & qu'en ce point il peut l'imiter, étant capable de mouvement & d'illumination divine comme lui, par le grand raport qu'ils établissent entre les mouvemens & l'illumination; & c'est pourquoi, afin d'élever le cœur vers Dieu, & que la plus haute partie en reçoive l'illumination, ils croïent se la procurer par ce violent mouvement du corps, confondant mal à propos sur ce sujet, les opérations de l'ame avec celles des membres. Plus ils s'échaufent dans cette contemplation, plus leur mouvement est dispos, comme si à mesure que cette agitation s'augmente, l'illumination recevoit de nouveaux acroissemens; & tout de même de l'illumination au mouvement, comme ils disent qu'il se fait aux Cieux, par une espéce de flux & reflux réciproque. Quelques-uns de ceux qui sont entr'eux les savans ne manquent pas d'étendre sotement, à ce sens de leur créance, ce passage de la Sainte-Ecriture, où il est dit que *Saül* aïant donné commission à ses gens de prendre David, qui s'étoit réfugié vers *Samuel*, ils

Des savans parmi eux les autorisent d'un passage de la Sainte-Ecriture.

ils trouvérent celui-ci au milieu de plusieurs Prophêtes, qui étoient dans l'éxercice de leurs fonctions; & l'esprit de Dieu étant tombé sur ces Commissaires de *Saül*, ils se mirent à prophétiser avec les autres; la même avanture étant arrivée aux seconds, & aux troisiémes que *Saül* y dépêcha. Il voulut enfin y aller lui-même, & il éprouva le même éfet en sa personne, se dépoüillant de ses habits, tombant à terre tout nud & tout fatigué, après avoir assez long-tems prophétisé avec les autres en la presence de *Samuel*; cét excès l'aïant, ce semble, contraint de demeurer un jour & une nuit couché, d'où est venu le proverbe, *Saül* est aussi au rang des Prophêtes.

Cette maniére de prophétiser ne consistoit, comme ils disent, qu'à danser, en méditant & loüant Dieu, ainsi que je vous ai touché, en passant, de la pratique de ces Dervis, par l'éficace de laquelle ils se persuadent qu'on peut obtenir de Dieu une telle illumination d'esprit, que par elle on puisse enfin prévoir & prédire les choses futures: dans ces pâmoisons & ces défaillances, qui les transportent hors d'eux-mêmes, ils s'imaginent d'être ravis véritablement en extase; que s'ils mouroient dans cét éxercice, ils ne pourroient pas manquer d'aller droit au Ciel: par-là vous pouvez juger jusqu'où va l'excès de leur folie. Mais la Musique qu'ils font est agréable, & en vérité digne d'être écoutée. Vous ne sauriez croire avec quelle satisfaction l'oreille reçoit l'harmonie de ces flûtes, qu'ils apellent *Nai*, qui signifie proprement en langue Persienne, une canne ou roseau, dont

L'aplication qu'ils en font est ridicule.

Musique de flûtes parmi eux fort agréable.

dont elles ſont faites. Entre les autres inſtrumens muſicaux, j'en ai trouvé encor ici de ſemblables à celui dont *Pan* ſe ſervoit, & ſon uſage n'eſt pas aboli, puiſqu'on en jouë fort ſouvent. Les Turcs le nomment *Muſcal*, & les Grecs, *Muſçagli*. Il eſt auſſi composé de cannes, mais petites & inégales, les unes plus grandes que les autres, en façon de tuïaux d'orgues; non pas pourtant de ſept cannes ſeulement, comme celle du *Coridon* de Virgile, qui diſoit,

*De ſept divers Tuïaux ma flûte eſt compoſée.*

La forme de leurs flûtes.

Mais de quatorze, de quinze, & peut-être de plus grand nombre. Celui qui en jouë, va parcourant des lévres devant & derriére, à cauſe qu'elles ont deux faces. Ces tuïaux diférens ne ſont pas joints de droit fil enſemble, comme en d'autres chalumeaux que j'ai vûs dépeints en des tableaux, & ſculptez en des ſtatuës; mais ils ſont diſpoſez, enſorte que l'inſtrument qu'ils compoſent ſe courbe un peu en demi-lune, ſans aucune comparaiſon néamoins avec ceux des *Deruis*, qui les ſurpaſſent infiniment par la douceur de leur ſymphonie. Faiſons taire ces inſtrumens, & impoſons ſilence à la Muſique des Turcs, pour parler de leurs autres obſervations en matiére de Religion.

Le Carême des Turcs dure trente jours.

Le Carême, ou le jeûne ſolennel qu'ils pratiquent tous les ans, a commencé cette année le cinquiéme jour du préſent mois; & comme il y a diférence entre leurs années, qui ſont compoſées de douze lunes éxactement; ce jeûne, ſuivant cét ordre, arrive toûjours chez eux à même mois, au lieu qu'au regard de nôtre an ſolaire, il reçoit du changement, & anticipe d'onze jours

jours chaque année, ce qui rend le cours de leurs années diférent de l'ordre des nôtres. Ils nomment le mois de ce grand jeûne *Ramazàn*, ou *Ramadhàn*, & dure trente jours; c'est-à-dire, depuis le commencement d'une lune, jusqu'à ce qu'elle fasse place à une autre. Leur maniére d'observer le jeûne est telle; tout le jour ils s'abstiennent entiérement du manger & du boire; & il y en a qui sont superstitieux jusques-là, de fermer serrément leur bouche en marchant par les ruës, afin que la poussiére même ne puisse pas y entrer. La nuit, quand ils jugent à peu près que les étoiles doivent paroître, il leur est permis de manger & de boire tant qu'il leur plaît jusqu'au jour suivant, en un repas, ou en plusieurs, de la viande, & d'autres sortes de mets, hormis l'usage du vin, duquel si un homme ne s'abstenoit pas pendant le *Ramadhàn*, on le détesteroit comme impie, & qu'en autre tems, on ne pouroit que lui reprocher simplement de n'avoir pas obéï à la loi. On se rend aussi plus fréquemment aux Mosquées au commencement de la nuit, où l'on multiplie les priéres plus que de coûtume, & leurs Ministres crient plus fortement qu'à l'ordinaire du haut des petits Donjons, en forme de clochers, qui sont sur ces Mosquées. La pratique des Turcs, en ce qui est de l'oraison, est de la faire cinq fois le jour; à l'aurore, à midi, à l'heure que nous apellons Complies, à soleil couché, & environ à deux ou trois heures après: ce qui leur donne la vanité de dire, en parlant mistérieusement de leur maniére d'oraison, que c'est un arbre qui porte cinq sortes de fruits, dont le soleil en voit deux, mais qu'ils

Leurs superstitions pendant tout ce tems.

qu'il ne voit jamais les trois autres. A toutes ces cinq stations, il se rend toûjours assez de peuple de toutes façons dans les Mosquées, mais beaucoup plus de nuit que de jour durant le *Ramadhan*, à cause que pour essuïer plus facilement l'ennui & le chagrin qu'aporte le jeûne, ils dorment presque toute la journée, & la nuit ils vont à la Mosquée, d'où après avoir achevé leurs priéres, ils s'en retournent chez eux, pour veiller joïeusement, en se traitant le mieux qu'ils peuvent, & s'excitant les uns les autres à bien manger & à boire souvent; de sorte qu'ils passent tout le reste de la nuit dans les divertissemens & les jeux, particuliérement en certains lieux publics, destinez & entretenus exprès pour cét ofice, où même en d'autres tems s'assemblent beaucoup gens pour y passer quelques heures à se régaler, en bûvant souvent tour-à-tour & à diverses reprises & gorgées, à cause qu'ils boivent tout chaud, & plus d'une tasse, d'un certain breuvage d'eau noire qui enivre, & qu'ils nomment *Cahué*, en quoi ils métent le divertissement de leurs conversations, comme nous ferions à peu près au jeu des dames & des échets. Et même en ce mois de leur grand jeûne, dans ces Cabarets de *Cahué*, qu'ils apellent, il y a des bâteleurs & des boufons qui entretiennent la compagnie de mille bagatelles: entr'autres, ils leur font voir, comme je vis aussi le soir précédent, derriére une toile ou une carte peinte, par la lumiére de quelques flambeaux, diverses representations d'ombres & de figures de fantômes, qui se meuvent, qui marchent & font mille postures, de même qu'on en fait

Ils se rendent cinq fois le jour en leurs Mosquées, pour y faire leurs priéres.

Ils passent la nuit dans les débauches pendant leur Carême.

Leurs divertissemens.

fait paroître aussi parmi nous en quelques spectacles. Néamoins ces figures, ou ces marionettes, ne sont pas muétes comme les nôtres, mais il les font parler, ainsi que celles que les Charlatans étalent à Naples le long du Château, & à Rome en la Place Navone. Ceux qui les font joüer, les font aussi parler, ou plûtôt ils parlent pour elles, se tenant cachez, & contrefaisant leurs voix en divers langages, avec plusieurs singeries assez galantes. Mais leurs representations ne sont que de choses très-sales, & d'actions deshonêtes entre l'homme & la femme, avec de si grandes extravagances du geste, en imitant les circonstances de la volupté, que même ils pourroient être estimez trop lacifs dans un lieu public durant le Carnaval, & à plus forte raison dans les récréations de carême. Ils portent aussi la nuit, tour-à-tour, par les ruës une grande statuë faite de cercles les uns sur les autres, couverts par-dessus d'une piéce d'étoffe, qui est, comme sa robe, en façon de jupe à l'Espagnole, qui s'apelle à Naples une vertugade: sous cette machine de cercles, ainsi vétuë, il passe un homme au-dedans, qui la porte, qui lui fait danser une espéce de sarabande, aprochante de la *Ciaccone* d'Espagne: la tête de cette statuë a deux faces, dont l'une paroît d'un homme mal fait, & l'autre en façon de tête de bélier à cornes; & ils disent, sans que j'en sache la raison, voilà le chameau qui passe; & quoique ce soit, à mon jugement, un spectacle fort grossier, néamoins il atire à sa suite une grande multitude de personnes encor plus grossiéres. Passions de ces petites remarques à des choses plus importantes.

Leurs extravagances dans les representations qu'ils font.

Dès

Dès le matin du vendredi de la semaine passée, qui étoit la dix-septiéme de ce mois d'Octobre, aïant apris que le Grand Seigneur devoit sortir pour se rendre à la Mosquée, comme il fait quelquefois à tel jour, & sur-tout au tems du *Ramadhàn*, je pris le dessein d'aller à *Constantinople* pour le voir, ne l'aïant pas pû encor, manque d'ocasion: mais à peine étois-je décendu proche de *Galata*, qu'un Chiaoux m'assûra qu'il ne sortiroit pas, & me dit qu'en éfet cette Cavalcade avoit été signifiée, & que toute la Cour s'étoit mise en devoir de marcher, pour lui faire escorte, comme à l'ordinaire; mais qu'il s'en étoit rétracté, & avoit témoigné de ne vouloir sortir de longtems, ce qui fut remarqué de tous comme une nouveauté bien extraordinaire. Je ne laissai pourtant pas d'éxécuter, avec quelques-uns de mes amis, le dessein que j'avois fait d'aller à *Constantinople*, où nous nous promenâmes bien l'espace de quatre ou cinq milles, la traversant entiérement, jusqu'à l'autre côté qui regarde la grande mer, où il y avoit autrefois un petit Port, & renfermé, pour retirer les Galéres, lequel est maintenant comblé; mais il se voit encor vis-à-vis, dans la muraille de la Ville, une grande Arche, par laquelle les Galéres entroient. J'y vis quantité de ruës, de Mosquées, d'hôtels de personnes de qualité; & dans les endroits éloignez du commerce, & qui sont les moins fréquentez, on rencontre fort peu de monde.

Anciennes ruines de Constantinople.

Etant enfin arrivé près des sept Tours, je m'en retournai chez moi, par un long circuit de ruës & de chemins, & n'y arrivai que sur le soir. Après m'être deshabil-

habillé, environ à deux heures de nuit, je me mis au lit, sans pourtant m'endormir; mais prenant plaisir à m'entretenir familiérement dans une bonne conversation, qui fut bien-tôt interrompuë par l'arrivée d'une personne de chez l'Ambassadeur de France, pour m'aporter la nouvelle, de la part de son Excellence, que le premier Visir *Nazùh* Bassa, Gendre du Grand Seigneur, avoit été mis à mort par son ordre sur le soir de ce même jour; & que cét accident, aussi étrange qu'imprévu, avoit été cause du procédé extraordinaire de ce même Souverain, d'avoir manqué de sortir ce jour-là. Cette afaire se passa de la sorte.

Nouvelle de la mort d'un Bassa.

Le mardi précédent, ce premier Visir dans une audiance avoit été repris & rebuté par le Grand Seigneur, & étoit sorti du Divan d'humeur mélancolique. Prévoïant donc quelque malheur sur sa fortune, il voulut prévenir la colére de son Prince, & faire une action semblable à celle de Sénéque à l'égard de Néron, aussi sa fin eût-elle un sort à peu près semblable. Il envoïa au Palais sa femme, qui étoit la seconde fille du Grand Seigneur, & fort jeune, laquelle suplia son pere de donner l'Ofice de son mari à quelque personne plus capable de l'éxercer que lui, s'assûrant que lui-même tiendroit cela à faveur, connoissant fort bien qu'il y commétoit plusieurs fautes, plûtôt par ignorance que par malice. Le pere voulant cacher alors son intention, répondit à sa fille, qu'il avoit une autre pensée, & la quita là sans l'entretenir davantage. Mais aïant résolu en son esprit d'emploïer toutes sortes de moïens

Le Grand Seigneur s'en fait un secret.

pour

pour faire mourir *Nazùh*, & craignant que s'il en entendoit le moindre bruit, il ne se sauvât, ou par la fuite, ou autrement, il projéta d'en avancer l'éfet au plûtôt, & le plus secretement qu'il seroit possible, sans le faire savoir à personne qui lui en pût donner avis, ni à sa propre fille, ni même à la Sultane. Quand ce mot de Sultane se prononce ainsi absolument, il s'entend, par excellence, de celle que le Grand Seigneur tient comme sa propre femme, quoiqu'il ne l'ait pas épousée, afin d'épargner la dépense d'une grande Cour, & d'un train particulier qu'il lui faudroit, si elle étoit sa véritable épouse : il la considére néamoins & la tient plus chére que toutes ses autres concubines, & que les autres Sultanes, qui lui ont engendré des enfans. Elle s'apelle *Kiosè*, ou *Kiosem*; je ne sai pas si c'est son nom propre; ou son surnom, ou parce qu'elle est comme le chef des autres Dames; car *Kiosem*, en langue Turque, signifie un animal qui marche à la tête du Troupeau, étant le guide des autres : ou plûtôt on l'apelle ainsi, à cause qu'elle a le corps pôli & sans poil; ce mot signifiant aussi une personne qui n'a point de poil, ou bien qui l'a fort rare, que je croi être la seule raison de cette dénomination. L'on m'a dit, comme une vérité, qu'elle est fille d'un Prêtre Grec, d'un bourg ou d'une Ville, éloignée de *Constantinople* de deux cens milles du païs, & que peut-être dès son enfance elle fut amenée dans le Sérail, Dieu sait pour quel sujet, où elle a si bien fait, plus par sa bonne grace & par sa belle maniére d'agir, que par sa beauté, qui n'est pas des plus rares, qu'el-

La Sultane Kiosè fille d'un Prêtre Grec.

qu'elle est uniquement chérie de Sultan Achmed présentement régnant, qu'il semble qu'elle ait un empire souverain sur lui: de plus, comme elle est mere de son second fils; la mere de l'aîné étant morte, elle est considérée & révérée de tous comme une véritable Reine, & son autorité est très-grande dans la disposition des afaires de l'Etat.

Elle a toûjours favorisé le parti de *Nazùh*, comme mere de cette fille du Grand Seigneur, mariée à ce Visir; mais avec tout cela, la détermination de la mort de celui-ci fut prise sans en rien communiquer à cette Sultane sa belle-mere: & pour cette éxécution, ce vendredi que je vous ai dit, le G. S. fit courir le bruit qu'il vouloit aller ce même jour à la Mosquée, & en fit, entre les autres, donner particuliérement avis à *Nazùh*, pour l'y venir acompagner à l'ordinaire, & avec une intention secrete de le faire assassiner publiquement en pleine ruë. *Nazùh*, ou par la crainte de quelque funeste accident, ou par quelqu'autre raison, envoïa faire ses excuses au Grand Seigneur, & lui dire que pour lors il ne pouvoit se mettre en devoir de lui rendre ce service, à cause qu'il se trouvoit mal, le supliant très-hunblement de ne pas laisser de sortir sans lui, avec les autres Visirs & les Bassas. A cette nouvelle, le G. S. dit qu'il ne pouvoit sortir de son Palais autrement qu'avec lui, & dépêcha sur le champ un des siens, pour lui demander comme il se portoit, lui envoïant aussi, comme il se pratique vers les malades, du Sorbet, ou quelqu'autre breuvage délicieux, pour charmer son indis-

Adresse de ce Grand Seigneur, pour avoir ocasion de faire mourir publiquement ce Visir.

disposition. Quelques-uns disent qu'il y avoit dans le vase quelque poison mêlé; mais la plus grande partie assûre que non. Aïant apris depuis que *Nazùh* étoit sur pied, & non pas dans le lit, il lui fit dire qu'il vouloit aller chez lui pour le visiter, & pour voir aussi la Sultane sa fille; soit pour le contraindre honêtement, par toutes sortes de moïens, à sortir de son Hôtel pour venir au-devant de lui; plûtôt, à mon avis, ce que l'éfet même a confirmé, pour le relever de ses soupçons, & l'assûrer de plus en plus.

Il feint de l'aller visiter.

Peu de tems après, il le fit avertir qu'il le venoit visiter, & dans un carrosse fermé, qui est la commodité dont il se sert d'ordinaire quand il veut aller quelque part sans être connu; il fit monter en sa place *Bustangi Bassi*, qui est le Chef & le Sur-Intendant des Jardiniers, ofice très-important en cette Cour, dont plusieurs des plus considérables l'escortoient, comme s'il eût été le Grand Seigneur même. Etant entré dans le Palais de *Nazùh*, & aïant posté ses gens en divers endroits d'alentour, particuliérement vers la porte, il passa hardiment jusques dans la chambre où étoit celui qu'il cherchoit, n'aïant pris pour l'acompagner qu'environ huit personnes de ses gens les plus afidez. *Nazùk* lui aïant demandé ce qu'il y avoit de nouveau; ce qu'il demandoit, & s'il y avoit quelque chose de funeste contre sa personne, il lui répondit que non, mais qu'il lui aportoit seulement un commandement de la part du Grand Seigneur, afin qu'il remît entre ses mains le Sceau Impérial, dont le Grand Visir est le dépositaire; & par-là il pouvoit

bien

bien juger que l'on lui ôtoit ce grand & glorieux ofice. Aïant donc vû & lû ce commandement, il repliqua, avec quelque altération, mêlée de colére : *Comment, se trouve-t'il quelqu'un plus capable que moi de remplir cette Charge? Que je sache quel il est? Se peut-on plaindre de la fidélité de mes services? Bustangi Bassi* ajoûta, que c'étoit la volonté du Grand Seigneur. A quoi *Nazùh* repartit avec soûmission; que puisqu'il l'ordonnoit ainsi, il ne vouloit pas résister à sa volonté, & lui rendit aussitôt le Sceau. L'autre tira de sa poche, & produisit au même-tems un autre commandement de la même part, & en le lui presentant, il lui dit que le Grand Seigneur demandoit sa tête. *Nazùh*, tout troublé & tout tremblant, pria que l'on lui permît de parler au Grand Seigneur, & à sa Fille la Sultane, femme du même *Nazùh*; mais l'autre lui aïant dit qu'il n'étoit plus tems, & qu'il n'avoit pas ordre de cela, il le conjura bien humblement de lui donner du moins un peu de tems, pour faire ses priéres; & comme il se métoit en état de les faire, avec des témoignages d'un esprit dans la derniére inquiétude, le *Bustangi Bassi* lui mit, sans qu'il s'en aperçût, une corde d'arc au col, & avec l'aide de ses gens, il l'étrangla promtement, & portérent incontinent au Grand Seigneur ce corps envelopé dans un tapis, afin que le voïant mort, il ne doutât point de cette fameuse éxécution, comme il faut lui montrer des preuves éfectives de toutes les autres qui se font par ses ordres, quels qu'ils puissent être, quoique cette coûtume soit étrange & barbare.

Il lui envoïe un de ses Oficiers qui l'étrangla.

L'ordre qui y fut observé.

Quand le Grand Seigneur le vit, il s'écria; *ah le chien, infidèle*, & dit quelqu'autres paroles injurieuses à la mémoire des ce malheureux; ajoûtant encor; *coupez-lui la tête, afin qu'il ne ressuscite pas; car peut-être ce chien ressuscitera*; & l'on sépara aussitôt la tête du corps, en la presence du Grand Seigneur, qui commanda aussi qu'on jettât ce corps par la fenêtre au-dessus de la muraille dans le jardin, où aïant demeuré peu de tems, on avoit dessein d'en faire le joüet des flots de la mer: mais on demanda grace pour le faire enterrer en une maison des champs qu'il avoit en Asie, proche de *Scutari*, vis-à-vis de Constantinople, au-delà de la mer: surquoi le Grand Seigneur fit réponse, qu'il ne vouloit pas que même après sa mort il pût passer dans l'Asie, ou dans la Natolie, où il soupçonnoit que ce G. V. avoit peut-être eu dessein de se retirer comme dans un azile, dans la pensée d'y susciter quelque révolte; & l'on fut content de la simple permission de l'ensévelir hors la ville dans un champ particulier avec de la terre seule dessus, sans tombe de pierre, ni autre chose pareille, comme une des plus viles personnes de la lie du peuple; & de cette sorte, il fut mis en terre par deux hommes commis aux ofices les plus abjects, qui sont en leur langue des *Agiamoglians*, qui avoient reçû l'ordre pour l'emporter.

Inhumanité du Grand Seigneur envers ce Visir.

On le fait simplement enterrer.

Dès le moment que le Grand Seigneur eut assûrance de la mort de *Nazùh*, il avoit déja fait sa priére à Dieu, & l'avoit remercié de ce qu'il l'avoit garanti des périls, qui étoient comme inévitables pour lui, si cét homme eût vécu plus long-tems; & enchérissoit de plus, avec d'autres priéres

acom-

acompagnées de larmes, pour obtenir du Ciel un bon Visir, en se plaignant que de son régne, il n'avoit pas encor été assez heureux pour en choisir un qui fût homme de bien. On parle diversement des raisons de la mort de *Nazùh*; néamoins tout le monde demeure d'acord que la principale est fondée sur les grandes inimitiez qu'il s'étoit procurées par sa mauvaise conduite, sans avoir eu l'adresse de se faire du moins aimer de quelqu'un des Grands.

Il avoit, pour ses plus redoutables ennemis, le *Mufti*, lequel est parmi eux le Chef de la Religion, tel que seroit en nos quartiers un Patriarche; Muhammed Bassa, qui lui a succédé à la charge de Grand Visir, les Ambassadeurs des Princes Chrétiens, & plusieurs autres personnes de qualité, qui n'avoient pas peu contribué à sa perte. Les principaux points d'acusation contre lui, auprès du Prince étoient, qu'il avoit procuré la mort à plusieurs personnes innocentes pour s'emparer de leur bien; qu'il avoit sordidement exercé le trafic, aiant envoïé vendre diverses marchandises dans les Païs des Chrétiens au desavantage de la Turquie; qu'il avoit falsifié la monoïe; c'est-à-dire, qu'il avoit fait amas des *Tollers* & des *piastres*, piéces étrangéres de bon aloi, pour les fondre, & en faire fabriquer une monoïe du païs, apellée *Siahi*, dans laquelle il n'entroit pas la moitié de la valeur de l'argent, tirant le surplus à son profit, & l'on lui reprochoit mille & mille fourberies de cette nature. Mais toutes ces fautes auroient été comme pardonnables, au prix du sujet qui donna le coup mortel à sa fortune & à sa vie; c'est

Les principales causes de sa mort.

qu'il étoit soupçonné de rebellion, & d'avoir intelligence avec les Perses, quoique les plus sensez l'en jugeassent innocent. Il est bien vrai qu'il celoit au Grand Seigneur les progrès que faisoit le Roi de Perse, surquoi les Partisans du défunt soûtenoient que ce n'avoit point été par aucun principe de trahison, puisqu'il s'étoit toûjours montré fort zèlé pour empêcher que les Francs; (c'est-à-dire, nous autres Chrétiens de l'Eglise Latine) eussent le passage libre dans la Perse, & pour mettre ordre à d'autres choses qui concernoient ce Païs-là; mais que ce qu'il en avoit fait, étoit peut-être, parce qu'alors il n'avoit pas pu y aporter de remede, dans l'espoir & l'atente d'un tems plus favorable.

Il fut soupçonné d'intelligence avec les Perses.

Touchant ces afaires de la Perse, celui qui lui nuisit le plus, fut Mahmud Bassa, aussi Visir, surnommé *Cigalogli*, qui signifie fils de *Cicala*, parce que le renégat *Cigale*, ce fameux Capitaine sur la mer, étoit son pere. Celui-là ayant été rapellé du Gouvernement qu'il avoit, je ne sai si c'étoit en Babilône, ou en quelqu'autre Païs voisin de la Perse, aussi-tôt qu'il fut arrivé à *Constantinople*, parla de *Nazùh* en fort mauvaise part devant le Grand Seigneur dont il avoit épousé la sœur, fort aimée de ce frére, laquelle y joignit aussi ses plaintes contre ce malheureux, qui leur avoit fait quelque déplaisir. Ils avoient eu audience l'un & l'autre peu de tems avant la mort de *Nazùh*, & la femme de Mahmud une fois en particulier secretement assez long-tems; & entre les autres mauvaises actions qu'ils imputoient à *Nazùh*, ils dirent au Grand Seigneur qu'il avoit fait mourir un Oficier,

très-

très-fidèle serviteur de Sa Hautesse, seulement pour lui ravir son bien; que depuis sa mort, les Turcs avoient soufert de grandes pertes par les armes des Persans, avec lesquels *Nazùh* avoit intelligence; pour preuve de quoi Mahmud produisoit quelques Lettres, que l'autre avoit interceptées; aïant fait mourir sans bruit, & fait enterrer dans sa propre tente celui qui en étoit le porteur, qu'il avoit par hazard rencontré à la campagne, son chemin s'étant adressé vers ces lieux, après l'avoir invité de s'arrêter un peu pour se reposer. Quoiqu'il en fût, le Peuple ne voulut pas croire cét article de l'intelligence avec les Persans; mais seulement une legére rebellion de *Nazùh*, laquelle consistoit simplement à s'abstenir de la Cour, pour se retirer avec quelques troupes pour son assûrance, en quelque place forte de l'Asie; mais toûjours dans le Domaine du Turc.

Il est chargé de plusieurs crimes par un autre Visir son ennemi.

Pour moi, je croi facilement l'un & l'autre; parce que s'il étoit vrai qu'il eût conçû le dessein de quelque soulevement, comme il y a bien de l'aparence, & ce qui se connoîtra visiblement, par ce que j'en dirai ensuite, on peut inférer par conséquent qu'il y avoit de la vérité dans cette intelligence avec l'Etat de Perse, qui ne pouvoit être que très-nécessaire pour son apui en cette ocasion. Je ne fais pas grand cas de ce qu'on allégue pour le justifier; savoir, le zèle qu'il faisoit paroître en certaines rencontres, qui n'étoient pas pourtant considérables, pour désobliger les Persans, comme de défendre aux nôtres de passer chez eux, & d'autres semblables bagatelles, parce que tout ce procédé n'étoit peut-

Sentiment du sieur della Vallé sur ce sujet.

être qu'une feinte, & qu'un artifice pour mieux couvrir son dessein, en montrant ainsi, par des actions de peu d'importance, que l'on auroit tort de le soupçonner de ce côté-là. C'étoit, comme j'ai dit ailleurs, un homme gras, dont le regard étoit, sinon afreux, du moins fier & altier; de mauvaises mœurs, rusé, mélancolique, d'un cœur malin, & furieux. Aïant parlé de sa fin tragique, je veux toucher quelque chose de sa vie. Il nâquit proche de Salonique, étoit fils d'un Prêtre Grec; & dès ses plus tendres années, il fut mené à Constantinople, avec les autres enfans de Tribut, à ce que je croi. Mais comme il arrive qu'entre ces enfans, il y en a quantité que l'on rebute, après que l'on a retenu les mieux faits, que l'on choisit, soit pour servir le G. S. soit pour le Sérail, soit pour la Milice, il fut vendu à un nommé Muhammed Aga, Eunuque noir, qu'il servit long-tems; où réüssissant au contentement de ce maître, il en fut si chéri, qu'il le considéroit comme son fils, & avoit envie de le faire héritier de tous ses biens; mais enfin l'aïant surpris en quelque action frauduleuse, en ce qui regardoit son intérêt, il lui donna forces coups de bâton, & le chassa de son logis dès l'heure même. Lui, faisant tous ses éforts pour rentrer en grace avec son maître, par le moïen de divers amis, il ne pût pourtant être admis à demeurer en sa maison: mais, à la considération de ceux qui l'en avoient prié, il aida à le faire entrer dans le Sérail en qualité de *Beltagi*; c'est-à-dire, bêcheur de terre; & ces *Beltagis* sont certains serviteurs du plus bas ordre & en grand nombre,

Le portrait de ce malheureux Visir.

Sa naissance & son progrès à la Cour du Grand Seigneur.

bre, lesquels sortent souvent pour faire des commissions par la Ville, & rendent divers services aux personnes de la plus haute condition, qui vivent au-dedans de la Porte avec le Grand Seigneur, & qui n'en sortent jamais qu'avec lui pour l'acompagner. *Nazùh* eut encor en ce lieu un maître, qui lui porta de l'afection & lui procura quelqu'avancement plus honnête; & de plus, par l'entremise d'un ami de ce maître, dont il avoit gagné les bonnes graces, en lui rendant plusieurs ofices, & faisant pour lui divers messages au-dehors, il fut introduit, comme une personne de mise, au service de la vieille Sultane, qu'ils apelloient *Validè Sultan*; c'est-à-dire, la Sultane-Mere; de même qu'en France on dit la Reine-Mere, à cause qu'elle étoit mere de Sultan Muhammed, Pere du Sultan qui régne aujourd'hui. Cette Sultane est encor vivante: durant les régnes, tant de son mari que de son fils, elle a disposé absolument de la direction de l'Empire; & quoiqu'elle n'ait pas grande autorité sous son petit-fils, à cause qu'elle a perdu ses bonnes graces par quelques mauvais procédez qui se sont passez entre lui & elle, cependant il est certain qu'elle posséde des richesses immenses, & tient un rang dans le Sérail d'une personne de très-haute estime. Cette Dame envoïa *Nazùh en Alep*, pour y recevoir certaines rentes que les Arabes étoient obligez de lui païer; en quoi il négocia à son gré, & augmenta ses revenus de la moitié, ce qui l'établit si bien dans ses bonnes graces, qu'elle le fit faire Bassa, & lui procura de beaux Gouvernemens. Il fut envoyé premiérement en Alep, en qualité de Bassa de

Ses premiers emplois en cette Cour.

Il est admis au service de la Sultane Mere.

cette Province, où il fit plusieurs maux, desquels aïant été acusé, le Grand Seigneur le démit de cette Charge, & lui envoya un Successeur, qu'il ne voulut point accepter; mais il se défendit tant qu'il pût, par ses raisons & par ses armes. Quand il ne fut plus en son pouvoir de résister, il se soûmit; pour se justifier du soupçon de sa rebellion, il vint secretement à Constantinople, tandis que le Grand Visir même n'en savoit rien; il se presenta au Grand Seigneur, lui demanda excuse, & lui remontrant qu'avant que de quiter sa charge, il croïoit avoir raison de vouloir voir l'ordre de sa propre main, parce qu'il ne connoissoit que trop les fourberies que les Visirs ont coûtume de faire en Cour. Enfin, il mit son afaire en si bon état, que le Grand Seigneur, comme personne qui a plus de bonté naturelle que d'esprit, ne s'en tint point ofensé, & prit plaisir de faire paroître *Nazùh* à la Cour, lorsque tous les Bassas & les Visirs assuroient qu'il n'auroit jamais le courage de s'y presenter; ce qui lui sembla un grand expédient pour mortifier ses envieux & ses ennemis. Aïant ainsi recouvré l'estime & l'amitié de son Prince, il fut fait de nouveau Bassa de Babylône; mais ces peuples qui pour être sur les frontiéres, ne vivent pas dans une éxacte obeïssance, ne voulurent point le recevoir: au contraire, à cause qu'il essaïoit les moïens de s'installer par la force, il se vit batu & repoussé à trois diverses rencontres. Il fut donc contraint de se retirer; mais ne voulant pas retourner à Constantinople, il s'arrêta dans la Mésopotamie, où le Grand Seigneur lui donna quelque Gouvernement, quoiqu'il pas-

Il est fait Bassa par l'intrigue de la Sultane.

Son infidélité dans une certaine ocasion.

passât plûtôt pour rebelle, que pour un véritable Gouverneur. Même le Généralissime Murad Bassa, passant avec toute l'armée qu'il conduisoit pour faire la guerre aux Persans, la fit marcher sur les terres de *Nazùh*, qu'il avoit ordre de faire mourir; mais l'aïant trouvé en aparence plus honnête homme qu'on ne disoit, tant s'en faut qu'il se disposât à lui nuire; au contraire, il le caressa fort, & chercha les moïens de le faire passer jusqu'à la plus fidèle & plus intime confidence de son Prince. *Nazùh*, pour récompense de cette bonne volonté que l'autre lui témoignoit, prit l'ocasion de lui donner du poison, au lieu d'un remède, dans une maladie dont il fut ataqué, s'il s'en faut raporter à l'opinion commune.

Murad sentant son mal s'augmenter de plus en plus, écrivit au Grand Seigneur qu'il donnât, à quelque prix que ce fut, à *Nazùh* la dignité de Grand Visir, qui alloit être vacante par sa mort prochaine, & que pour ce sujet il le rapellât à Constantinople; autrement il pourroit arriver quelque éfet dangereux de la rebellion qu'il tramoit, parce que c'étoit un méchant homme, de qui on ne devoit atendre que toute sorte de malheurs; qu'en quelque manière que ce fût, il étoit absolument nécessaire de le tirer de-là, & de l'atirer à la Porte, afin d'en pouvoir toûjours disposer. Murad étant mort, *Nazùh*, de son propre mouvement, sans aucun ordre de la Porte, ou d'autres, se saisit & se rendit le maître du Sceau du Prince, s'établissant ainsi Grand Visir; après avoir écrit au Souverain, pour pallier cet atentât, que Murad étant

On écrit contre lui à la Porte.

Il s'établit Grand Visir.

étant mort chez lui, il avoit pris sa charge, comme il étoit de son devoir en telle ocasion, jusqu'à ce que Sa Hautesse en dispoſât autrement. Le Grand Seigneur lui répondit, qu'il avoit fort bien fait, & qu'il lui en confirmoit la possession, l'invitant de retourner à Constantinople, pour y tenir son rang en cette qualité. *Nazùh* retardant assez long-tems son départ, faisoit juger qu'il n'en avoit pas grand envie, & cependant il fit mourir, par diverses calomnies, fort pratiquées dans la Turquie, tous les amis & les serviteurs de Murad; les uns pour des haines invétérées, les autres pour se saisir de leur bien. Surquoi il est à remarquer, que ses domestiques lui representans qu'il feroit mieux d'en user autrement, parce qu'en pareille rencontre ils pourroient-se voir un jour traitez de la même maniére, il leur fit réponse qu'il ne s'en mettoit guéres en peine, & qu'il seroit ravi si aprés sa mort tous les siens pouvoient aller au diable.

Le Grand Seigneur le confirme en cette charge.

Enfin le Grand Seigneur le pressa tant par ses promesses, acompagnées de sermens, non-seulement de lui pardonner tout le passé, mais même de lui donner en mariage sa fille puînée, laquelle, quoique trop jeune alors pour coucher avec lui, ne laisseroit pas de lui être consignée pour vivre dans sa maison comme sa femme, qu'il lui persuada de revenir en Cour, quoiqu'il eût toûjours en son ame le dessein de lui faire perdre la vie. Mais quand il fut arrivé, il allégua avec tant d'adresse plusieurs raisons, pour la justification de ses actions passées, avec l'apui qu'il avoit de la Sultane sa belle-mere, qu'il avoit mise dans ses intérêts,

en lui promettant qu'il feroit succeder à l'Empire le second fils du Grand Seigneur, qui étoit né d'elle, & frére de sa femme; que bien loin de craindre la punition de ses crimes, dont un pardon solennel avoit éfacé la mémoire, il se voïoit élevé à un si haut degré de faveur auprès de son Prince, qu'il commandoit absolument, & étoit redouté de tout le monde; & quand le G. S. recevoit des instructions & des mémoires contenant quelques plaintes contre lui, il les lui envoïoit pour les lire, & pour y faire réponse. On soupçonnoit que cette fortune ne s'étoit pas portée à un si haut point d'élévation, sans quelque secours de la magie, par le moïen d'un insigne sorcier, qu'il tenoit auprès de lui & qui vivoit dans son Palais. Mais après tout cela son heure étant venuë, il est tombé tout-d'un-coup, mourant au milieu de ses félicitez, d'une mort misérable & honteuse, au sû de personnes qui eussent pû lui donner secours. Ce qui est digne d'être observé, cela s'est fait à un jour de vendredi, qui leur est en singuliére vénération, & au tems de leur grand jeûne, où il ne se fait point de pareilles éxécutions.

Il lui fait de grandes confidences.

Sa fin remarquable.

Quant à l'égard de cette jeune fille, épouse du défunt, il ne faut pas s'étonner si le Grand Seigneur ne s'y est pas arrêté, en faisant ce coup d'état, parce que ces Princes barbares prétendent, en agissant de la sorte, qu'ils font plus d'avantage à leurs filles, qu'ils ne les désobligent, les faisant par ce moyen héritiéres, sinon du total, au moins d'une bonne partie des biens confisquez de leurs maris ainsi éxécutez, en les mariant tout aussi-tôt à un autre; ce qui fait qu'el-

les n'ont pas grand sujet de s'en affliger: outre que les Sultanes traitent leurs maris comme des serviteurs, & se montrent par tout les maîtresses, pour marque dequoi elles portent toujours à leur ceinture un poignard garni de joïaux à leur mode, qui est comme le symbole de leur autorité, ne permettant pas non plus que quelqu'autres que leurs maris aïent habitude en leurs maisons avec aucune concubine, ni même avec quelque femme esclave, du moins quand elles le peuvent savoir.

Les Sultanes traitent leurs maris comme des serviteurs.

Le lendemain de la mort de *Nazùh*, Muhammed Bassa fut honoré de la Charge de Premier Visir que celui-là possédoit. Il étoit aussi gendre du Grand Seigneur, aïant épousé sa fille aînée, qui est du côté de la mere, sœur du Prince, fils aîné de Sa Hautesse: & ce même Bassa étoit déja auparavant du nombre des Visirs ordinaires. Il est Turc de nation; & s'il est vrai ce que l'on m'en a dit, ce n'est que le fils d'un forgeron de Galata; mais par une faveur particuliére, qui dérogeoit aux coûtumes ordinaires, il fut introduit dès son enfance dans le Sérail, avec les enfans des chrétiens, que l'on y améne comme tributaires. Depuis, aïant passé plusieurs années de degré en degré par diverses belles charges, & des principales, on l'envoya premiérement au Caire, pour en être le Bassa; & là il se fit riche en si peu de tems, qu'il eut le Gouvernement. Il fut fait ensuite Bassa de la mer, dont il ne joüit guéres, parce que l'on imputoit à sa négligence la perte des Galéres qui furent prises par celles de Sicile: mais la principale cause n'étoit que l'inimitié de *Nazùh*, malgré laquelle

Muhammed succéde à Nazùh.

quelle il se voit presentement élevé à celle-ci, qui est incomparablement plus relevée. C'est un homme prudent, plus pacifique qu'il n'est guerrier ; & quoiqu'il ne soit pas fort facile à se laisser persuader, il ne laisse pas d'être traitable, & de bon entretien ; il est sur-tout, grand ami du Mufti, & de Monseigneur de Sansy Ambassadeur de France, ce qui nous met en bonne intelligence. Il s'est fait une éxacte & soigneuse recherche de tout ce que possédoit *Nazùh* ; & ce nouveau Grand Visir a fait entendre aux Domestiques du mort, à ses serviteurs, & à tous ceux qui dépendoient de lui, que s'ils avoient quelque chose qui lui eût apartenu, ils eussent à le déclarer incontinent, sur peine de la vie ; tellement que personne de ces gens-là ne pût prendre la liberté d'aller & de venir où ils vouloient, sans s'exposer à beaucoup de traverses ; ce qui s'observe encor presentement, à l'égard même de son fils & de ses autres enfans, qui sont ici.

Il fait faire une éxacte recherche des biens du défunt.

Il est certain que l'on a envoyé l'ordre pour se saisir, s'il est possible, du plus grand de ses fils, qu'il avoit laissé dans la Forteresse de *Mardin* en Mésopotamie, laquelle est une des plus importantes Places de l'Etat du Turc, & dont *Nazùh* s'étoit emparé comme en propriété, aussi-bien que la Ville qui en dépend, qui est de conséquence, étant proche des confins de la Perse, ayant remontré au Grand Seigneur que c'étoit une Place de petite considération : & l'on croit qu'il avoit là de grands tresors, pour s'en servir en toute ocasion, ou pour exciter quelque rebellion, ou pour y trouver toujours une retraite.

En

L'inventaire de ses biens. En son Palais de cette Ville on a trouvé, selon l'inventaire qui en a été fait, cent trente-neuf sacs de sequins, contenans dix mille sequins chacun, deux cens mille tollers, & quantité de petite monoie d'argent. Des pierreries; les unes élaborées & pôlies; les autres non, pour plus d'un million & demi; une garderobe grande & magnifique, correspondante au reste, avec quantité de beaux vases d'or & d'argent; un cabinet d'armes, fort rempli, & fourni avantageusement de diverses piéces, aussi belles que bonnes, où l'on admiroit entr'autres, mille épées, ou cimeterres, tous garnis d'or, estimez chacun à six & sept cens sequins; & tout du moins à 500. outre les autres plus simples & de moindre prix, où il n'y a que de l'argent, desquels on ne tient presque point de conte, quarante paires d'étriers d'or, entre lesquels il y en avoit six paires enrichies de pierreries & de joïaux; une très-belle écurie, avec plus de mille chevaux; & parmi ce nombre il y avoit trois cens quarante cavales des mieux faites, & divers chevaux pour la seule personne du maître, du prix de deux, trois & quatre mille sequins; outre cent autres chevaux, ou environ, lesquels il tenoit toûjours prêts en la maison qu'il avoit proche de *Scutari*, du côté de l'Asie, où je passai un jour pour les voir, & où j'en montai quelques-uns. Il y a aparence que *Nazùh* n'avoit acheté cette maison, qu'en vûë de quelque dessein qu'il avoit formé de s'enfuïr quelque jour. On a trouvé aussi plusieurs milliers de chameaux & de mulets qui lui apartenoient; de plus, on a sû que dans Constantinople, il entretenoit & nou-

Prodigieuses richesses de ce Visir.

nourissoit 6. à 7000. chevaux de personnes qui étoient dans ses intérêts particuliers, & pour lesquelles on dit aussi qu'il avoit commandé peu de jours avant sa mort, qu'on leur fit à chacun un habit. Il avoit amassé ces prodigieuses richesses en vingt-cinq mois d'administration de cette suprême dignité, sans conter plus d'un million & demi de presens faits au-dedans du Sérail pendant ce tems, d'où l'on peut juger quelles puissantes richesses, forces & ressources indirectes peut produire ce Gouvernement.

Pour l'épée enrichie de diamans, que j'ai déja dit que faisoit faire *Nazùh* pour le Grand Seigneur, comme un véritable augure de sa mort, il n'eut pas le tems de la lui ofrir, parce qu'elle ne fut achevée que le matin du jour qu'il perdit la vie; mais de quelque maniére que ce soit, elle tombera toujours entre les mains de son Prince, aussi-bien que tous ses autres meubles confisquez. Après tout, remarquez, s'il vous plaît, sur toutes choses dans cette avanture funeste, l'aveuglement & la lâcheté de ce personnage, ou plûtôt tous les deux ensemble. Avoir eu à Constantinople un pouvoir si absolu, de si grandes richesses, & tant d'hommes à son commandement; car on ajoûte qu'il en avoit plusieurs milles à sa dévotion, tant dans la Ville que dehors; avoir eu dans son Palais tant de chevaux, & tant d'armes; une maison forte sur la mer, avec bon nombre de Vaisseaux, bien équipez & bien armez, toûjours prêts à lui obéir au premier signal; une autre maison, & quantité de chevaux de-là la mer sur l'autre rivage; forteresse, domaine, & tresors sur la frontiére; d'où l'on

Réflexion du sieur de la Vallé sur la funeste avanture de ce malheureux.

l'on peut tirer une conséquence assez manifeste qu'il avoit de grands desseins, & qu'il remuoit d'étranges ressorts dans son esprit; avoir eu des présages de sa ruine, & des témoignages de la colére de son Souverain au milieu de la Cour; & avec tout cela n'avoir pas eu assez de courage pour mettre aucuns de ses projets en exécution, ni même se garantir de la mort; mais se laisser étrangler dans son Palais par quatre pendarts, sans faire la moindre résistance, & tremblant comme un poltron. Que peut-on conclure de-là, sinon que le Ciel l'avoit ainsi ordonné, ou que ces gens grossiers n'ont point d'esprit; ou que s'ils en ont, il est bien borné?

Il acompagne M. l'Ambassadeur de France dans la visite à ce nouveau Visir.

Mardi dernier M. l'Ambassadeur de France alla voir pour la premiere fois Muhamed Bassa, comme premier Visir, pour le féliciter de cette nouvelle dignité. J'y allai avec lui, me mêlant parmi ceux qui l'acompagnoient; & à la faveur de cette ocasion, je vis & remarquai fort bien tout le dedans de sa maison, & de celle d'un autre, qui s'apelle Muhammed comme lui, qui est un des Visirs, & Eunuque Géorgien fort âgé, lequel a été autrefois *Caimacam* dans Constantinople; c'est-à-dire, Lieutenant du premier Visir en son absence, que le même Seigneur Ambassadeur fut aussi visiter. J'observai que les hôtels de ces Grands Seigneurs Turcs, ont tous, suivant la mode du Sérail, comme j'ai déja dit, plusieurs portes & plusieurs cours, les unes dans les autres. De la derniére cour, on monte par un petit degré dans une grande salle quarrée, dont le plancher du milieu est suporté par des pilastres de bois, à cause que peut-

Description de quelques hôtels de ces Grands Seigneurs.

peut-être il ne se rencontre pas des poutres assez longues pour porter d'un bout à l'autre, dequoi je m'étonne, sachant fort bien qu'il y a abondance de bons & de grands bois à Constantinople, y ayant des Forêts fort proches, & à leur bienséance sur la mer noire, d'où l'on en transporte grande quantité tous les ans, par maniére de trafic, jusques dans l'Egypte, où il y en a disette, outre le bois de chaufage & d'ouvrage qui demeure ici. Quoiqu'il en soit, les planchers des grandes salles sont faits de cette maniére, & ne sont pas seulement soutenus de ces pilliers vers le milieu, mais encor du côté qui regarde la cour, parce qu'il n'y a point de mur, les sales étant toutes ouvertes en cét endroit.

Aux trois autres côtez, qui répondent sur la ruë ou sur quelque chemin passant, les murailles qui les ferment sont percées de plusieurs petites fenêtres, au-dessous desquelles il y a tout le long du mur un rang de certains bancs environ larges de trois palmes, lesquels sont couverts de tapis tissus exprès à proportion de leur mesure, sur quoi les Turcs sont assis aïant les jambes croisées sous les cuisses, ainsi que nos tailleurs quandils travaillent sur leurs établies, & s'entretiennent en cette posture le dos apuyé contre le mur, lequel pour cét éfet est revêtu à la hauteur de quelques pieds tout à l'entour, & incrusté d'ouvrages de fayance fine, bigarée d'or & de couleurs, & particuliérement d'azur d'outre-mer d'une belle maniére. Mais au milieu de ce côté de la sale, qui fait face sur l'entrée par le Perron, cét ouvrage de faïance apliqué sur le mur de la largeur que peut avoir

Situations des Turcs en leurs conversations.

la

la place d'une personne, ou un peu davantage, est élevé plus haut que celui de même espéce qui est à l'entour, l'ornement finissant en arcade par enhaut, mais d'une forme ronde qui fait comme la perspective d'un trône. Cette place est destinée pour la personne la plus digne, justement comme est la sale Roïale de Rome, où parmi les diverses marquéteries de marbre, dont elle est environnée, est marqué le lieu de la chaire du Pape; & les Turcs ne laissent pas de marquer cette place d'honneur contre des parois toutes simples & toutes unies, de même que nous le faisons dans des lieux de parade avec les dais, que les Grands Seigneurs font suspendre dans leurs sales, & en d'autres apartements.

Belle estrade dans la principale chambre.

A un bout de la sale, on entre par une petite porte dans la chambre du maître, le pavé de laquelle est tout couvert de tapis, & les murailles ornées tout à l'entour de ces ouvrages dont j'ai parlé: mais la partie qu'ils estiment la plus noble de la chambre est ocupée dans toute sa largeur, d'une grande estrade faite de bois élevée de terre de la hauteur d'un siége commode, laquelle est toute couverte de tapis, & toute environnée de coussins pour s'apuïer: car c'est dans ce lieu, qu'ils apellent *Soffa*, & qui peut contenir plusieurs personnes, que le maître de la maison se tient assis on en conversation, ou pour traiter d'afaires, ou bien pour se coucher, s'il est seul, & s'il lui prend envie de reposer; parce que, comme j'ai dit ailleurs, ces sortes de gens ne se contentent pas de blâmer & de ne pas pratiquer la coûtume de tant d'autres Nations, de marcher & de se promener sans nécessité, mais même

me ils la tiennent pour une preuve de folie; & ils ne nous estiment pas moins qu'insensez, sur-tout quand ils voïent que nous nous promenons à la hâte, comme il arrive assez souvent: car ils trouvent étrange que nous marchions ainsi hâtez, comme si nous avions de grandes afaires, en cheminant d'un bout de la chambre à l'autre, en tournant & retournant, tantôt en avant, tantôt en arriére, ou seuls en compagnie, sans sujet.

Les Turcs sont toûjours assis lorsqu'ils traitent d'afaires.

Dans le Palais du Bassa; c'est-à-dire, du Suprême, qui est le Premier Visir, quand on n'y ajoûte point d'autre nom, l'on fait aux heures réglées l'oraison, comme dans les Mosquées; & afin que tous les domestiques s'y trouvent, le Ministre, qui fait l'Ofice de cloche, les en avertit, en criant à haute voix du plus haut lieu de la montée; & cette oraison se fait en un certain endroit de la sale, ou pour cet éfet ils étendent à l'heure même des nattes de jonc sur le pavé, pour y faire leurs génufléxions & leurs prostrations ordinaires. Il n'est pas permis à ceux qui ne sont pas du logis d'y faire leurs priéres, chacun étant obligé de les faire chez soi. Les apartements des femmes sont séparez de ceux des hommes; & ceux qui viennent de dehors y entrent par d'autres escaliers & d'autres portes, qui sont pourtant au-dedans de la premiére porte du Palais; mais le Maître y peut aussi entrer de ses chambres, par des avenuës secretes, & des passages dérobez; & à toutes les portes, autant des uns que des autres, l'on rencontre des *Capigis* ou portiers qui les gardent, & d'autres Oficiers, conformément à l'usage de chacune de ces cours.

La priére se fait dans le Palais du Visir, comme dans les Mosquées.

Il me reſte à vous dire qu'hier, parce qu'il étoit vendredi, & que les Turcs ſont encor dans le mois de leur jeûne, je vis enfin le Grand Seigneur allant à la Moſquée de Sainte Sophie, avec la pompe & l'eſcorte du cortége qui l'acompagne d'ordinaire en cette ocaſion, qui me force d'avoüer qu'elle ſurpaſſe toutes les nôtres, ſoit pour le grand nombre, ſoit pour les riches ornements. Je n'étois pas aſſez commodément placé pour bien voir le Grand Seigneur au viſage, parce que le trajet de la porte du Sérail à celle du Temple eſt ſi petit, qu'à peine peut-il contenir le monde de la Cour, qui ſe fait faire place fort au large, ce qui ſe fait en partie par maxime de grandeur, en partie auſſi par l'artifice des Miniſtres de la Porte, pour empêcher le peuple d'aprocher ſon Prince, qu'il ne voit jamais que dans ces petites ſorties, de peur que quelqu'un prenne la liberté de lui preſenter quelque Requête qui leur leur puiſſe porter préjudice : d'où vient que quelques miſérables qui ont été maltraitez, ou de Miniſtres, ou d'autres, n'ont point d'autre moïen d'en faire leurs plaintes à Sa Hauteſſe, dont on les éloigne trop pour lui pouvoir parler de près, ſinon de s'expliquer par des ſignes violents quand ils le voïent paſſer, ſe métant ſur la tête quelque natte, ou quelque autre matiére ſeche & combuſtible, où ils métent auſſitôt le feu ; & par la flâme qui en ſort, ils avertiſſent leur Prince, en criant qu'ils ont beſoin de ſa juſtice. Lui, voïant ce feu, il envoïe ſur le champ quelqu'un des ſiens, pour en aprendre la cauſe, & pour entendre les plaintes de ces malheureux, afin de

leur faire justice & de pourvoir à leurs besoins ; néamoins, comme cela n'arrive que pour des cas bien atroces ; pour ce qui est des autres reproches de moindre conséquence que l'on pourroit dire de bouche, ou donner aisément par écrit au Prince, si l'abord en étoit facile, les Ministres ont jugé à propos de le mettre ainsi à couvert de l'importunité du peuple, aussi-bien qu'eux-mêmes du péril de quelques acusations qui leur pourroient nuire.

Description du cortége du Grand Seigneur lorsqu'il va à la Mosquée.

Quoique je n'aïe pas bien vû jusqu'ici le visage du Grand Seigneur pour le pouvoir representer au naturel, je n'ai pas laissé de voir en cette ocasion sa personne, qui est d'une juste grosseur ; & je remarquai soigneusement sa démarche, qui se fait avec une merveilleuse gravité, & en bel ordre, dont je reçûs grande satisfaction. Les principaux de sa Cour marchent à cheval devant lui, & chacun plus proche de sa personne, à proportion de la grandeur de leurs charges & de leurs dignitez. Quelques Pages, des plus considérables de sa chambre, alloient aussi à cheval derriére lui, comme gens emploïez aux plus grands ofices de son service particulier ; & quoiqu'on les apelle Pages, paroissant comme tels, rasez & sans barbe, vétus de rouge avec de belles livrées, toutefois il y en a parmi eux de vingt, de trente & de quarante ans, lesquels suivent deux à deux, avec leur Chef, en même ordre qu'à Rome le Maître de la chambre. Mais ceux qui suivoient le Prince immédiatement étoient le *Selidhàr* ; & un autre, dont je n'ai pas bien retenu l'ofice, que celui-là précédoit de quelques pas, portant l'épée du Grand Sei-

Seigneur, à bon droit en qualité d'un Oficier majeur qui a soin de ses armes, & qui est le premier après lui dans les fonctions de la professiion militaire. Cette charge de *Selidàr* est en très-haute estime chez les Turcs, parce qu'on ne sort de-là que pour être Bassa, & pour entrer dans les emplois les plus importans, comme il est arrivé à Muhammed Bassa maintenant Premier Visir, qui de *Selidhàr* qu'il étoit dans le Sérail, fut fait depuis Bassa du Caire, qui est le premier Viceroi que le grand Turc envoye commander hors de sa Cour.

Aux environs de ce Prince, marchoient encor confusément plusieurs troupes de Soldats à pied; les uns ressemblans à nos estafiers, d'autres aïans façon de gardes, avec des arcs & des fléches, & d'autres encor qui font l'ofice de couriers pour porter les dépêches, & courent à pied d'une vîtesse extraordinaire, avec un habit fort court, dont même les deux pans de devant sont retroussez jusqu'à leur ceinture, leurs jambes se faisant voir demi nuës; & chacun, selon son ofice, ont tous des livrées diférentes avec de riches parûres, & des bouquets de plumes sur la tête, fort beaux & fort lestes. Après que le Grand Seigneur fut entré dans la Mosquée, j'eus la commodité de voir de près le cheval qu'il avoit monté pour y venir, aussi-bien que d'autres chevaux que l'on avoit menez en main pour sa personne. Leurs selles, & tout leur atirail, étoient enrichis de pierreries, parce qu'ils ont coûtume de faire plus de dépense pour bien parer leurs chevaux & leurs armes, que pour toute autre chose qui les regarde. Toutes ces choses étoient vérita-

véritablement fort riches; mais pour la galanterie, & la justesse de l'ouvrage, elles n'aprochoient nullement de ce que l'on travaille en nôtre païs; & parmi cêt amas de pierreries, il s'en rencontroit quantité dont nous faisons peu de cas, comme des Turquoises, des balaïs, des émeraudes; & quelques autres de semblable prix: on ne laissoit pas d'y voir aussi de belles perles, des rubis, & des diamans très-fins.

Ils portent des masses d'armes à l'arçon de la selle.

Dès le moment que le Grand Seigneur fut décendu de cheval au-dedans du portique du Temple, où personne que lui n'a le privilége d'entrer à cheval, un des Chiaoux qui l'environnoient, qui sont comme nos couriers de Rome, sauta sur ce cheval, le lui faisant faire plusieurs tours au-dedans du même portique; & d'autres faisoient la même chose, sur les autres chevaux que Sa Hautesse devoit monter après. On trouveroit chez nous de fort mauvaise grace qu'un valet montât de la sorte sur le cheval de son Maître dans une solennité publique; mais ici cela est passé en coûtume; & même les valets des particuliers sont en possession de monter les chevaux de leurs maîtres aussi-tôt qu'ils ont quité l'étrier, en mettant auparavant, par respect, sur la selle une petite couverture assez propre & assez galante qu'ils portent sous le bras, tandis que leurs maîtres sont à cheval. Tous les chevaux du Grand Seigneur, tant celui sur lequel il est monté, que les autres qu'on méne en main après lui, avoient chacun sous la selle, en un endroit commode, une masse d'arme atachée, laquelle étoit amanchée, & façonnée d'or & d'argent, avec des pierreries; car c'est leur coûtume de

de porter toûjours quelques armes à l'arçon de la selle, comme de ces sortes de masses, des cimeterres, de petites haches, & d'autres semblables, qu'ils mettent rarement à la ceinture, quand ils vont à cheval. Le grand Seigneur change de monture, quand il s'en retourne de la Mosquée au Sérail, & plûtôt par magnificence qu'autrement. Pour la beauté, ces animaux n'avoient rien qui me plût; mais pour la bonté, il n'y a nul doute que c'étoient les meilleurs du Païs; & quoiqu'ils cédassent beaucoup aux nôtres pour les galanteries du manége, néamoins pour être forts d'haleine, & pour être faits à la fatigue, soit pour la guerre, soit pour les grands voyages, sans mépriser les nôtres, ceux-là valent mieux sans comparaison.

Leurs chevaux sont fort bons.

Mais ma longueur n'est-elle point excessive? Peut-être que le desir que j'ai eu de vous entretenir de ces particularitez étrangéres, a plûtôt lassé que satisfait vôtre curiosité, par de si longs, pour ne pas diré de si ennuïeux recits. Je finis donc, avec promesse d'être court à l'avenir, si je puis modérer le vol de ma plume oisive, qui n'a point d'autre ocupation. Soufrez que je vous dise encor que je me suis donné tout entier à l'étude de la langue Turquesque, plus qu'à toute autre; car pour ce qui est de la Gréque, je la sai assez sufisamment; cependant je vous baise les mains, & à tous nos amis communs, avec une afection aussi grande, qu'elle est sincére. De Constantinople le vingt-cinquiéme d'Octobre 1614.

## LETTRE III.

## DE CONSTANTINOPLE.

*Les belles qualitez du Sieur della Vallé l'ont rendu aimable à ceux qui l'ont connu. M. de Sansy, de la Maison de Harlay, lors Ambassadeur de France à Constantinople, & qui ne chérissoit que les personnes rares, n'a pû s'en défendre, & lui a témoigné dans toutes les ocasions l'estime qu'il en faisoit, comme cette troisiéme Lettre en fait mention; par sa belle maniére d'agir, il s'aquit tant d'amis dans Péra, pendant le séjour qu'il y fit, que quelques Catholiques, des plus puissants de la Ville, lui firent l'honneur de lui donner leurs enfans à tenir sur les Fonds de Bâtême, dont il décrit les circonstances, qui ne sont pas moins curieuses, que celle d'une nôce où il assista, & où il fut invité par d'autres de ses amis.*

MONSIEUR,

Je ne saurois vous exprimer assez avec quelle joie j'ai reçû votre chére Lettre du 9. Octobre dernier; mais je suis bien mortifié de ce que par la négligence de celui qui a la commission de me les faire tenir, elle ne m'ait été renduë que le lendemain du départ de l'ordinaire; parce que si elle m'eût été remise avant, il y a déja long-tems que vous auriez eu réponse. Pour avoir manqué ce jour-là, j'ai été contraint de di-

férer jusqu'à l'ocasion presente, à cause que les ordinaires partent d'ici fort rarement. J'ai apris, avec un vrai plaisir, que vous êtes en parfaite santé, aussi-bien que tous nos amis, & que je vis encor dans leur mémoire de même que dans la vôtre: c'est dequoi je n'ai jamais douté, non plus que de votre amitié & de la leur; mais la vôtre particuliérement a toûjours été si bienfaisante à mon égard, que je lui dois être éternellement obligé, & l'assûrer de ma part des éfets d'une correspondance extraordinaire; ce que je souhaite de vous pouvoir un jour témoigner avec l'aide de Dieu, quand il s'agira de vous rendre service. Les ocasions ne s'en rencontreront pas ici, mais ne pouvant faire autre chose, je m'entretiens souvent de votre mérite avec M. de Poines Gentilhomme François, fort vertueux, qui a demeuré longtems à Naples, où aiant eu grand commerce dans les Académies des honnêtes gens, il n'a pû qu'il ne vous connût fort bien, & il fait encor ici grand cas de vos bonnes qualitez. Je vous proteste, Mr. que toutes les fois que nous nous voïons, ce qui arrive fort souvent, étant tous deux logez chez M. l'Ambassadeur de France, nous discourons de vous amplement, & avec beaucoup de tendresse. J'espére un jour, si la mort ne nous surprend avant l'âge, que nous pourrons faire ensemble à Naples une espéce de *triò*, pour raisonner à nôtre aise sur toutes sortes de sujets.

Le Sieur della Vallé est logé chez M. l'Ambassadeur de France.

J'ai été touché de quelque regret, quand j'ai apris par vous-même que depuis peu vous vous êtes tout-à-fait retiré des Académies & que vous avez renoncé à ces étu-

des

des trop délicates. Mais hélas! pourquoi? je ne dis pas qu'on doive quiter ses premiers éxercices au desavantage de ceux qui ont besoin de nous, s'il y en avoit quelqu'aparence, ni qu'un homme d'esprit s'écarte pour cela du chemin qui peut conduire à quelqu'utilité considérable, & aux honneurs que le monde estime tant; mais de chasser les pauvres Muses de sa maison, & de les en bannir absolument, ce seroit une cruauté inoüie & que je ne pourrois suporter avec patience. Une journée est longue, & dans toute son étenduë on peut s'ocuper à plusieurs afaires & pratiquer divers éxercices.

*Les travaux moderez sont toujours de durée.*

Mais vous m'avez en partie guéri de cette tristesse, en me donnant quelque espérance qu'à mon retour vous changerez de résolution; autrement je me desespérerois, & ferois de ces violences dont je menaçois quelquefois mes Maîtresses, lorsqu'elles me transportoient d'amour.

Vous me ravissez quand vous me dites que les Sieurs André & Coletta, aussi-bien que notre M. le Docteur, suivent toûjours le stile ordinaire de se donner du bon tems, en laissant le soin des choses du monde à qui il apartient. Il me semble que je vois ces même Docteur au voïage que vous me décrivez de *Caprée*, escarmoucher contre une grosse troupe de ses bons amis, qui le reçûrent à peu près comme auroit fait le Vaisseau du grand Dauphin, dans lequel je m'embarquai pour Constantinople, s'il est vrai, comme l'on dit, qu'après son retour il fut incontinent ataqué par quator-

Il raille avec son ami.

ze vaisseaux de Corsaires de Tunis. Je suis d'assez belle humeur, pour desirer aussi d'aprendre par votre moïen les diférentes espéces de plaisirs que l'on goûte dans la conversation étroite des Dames de Caprée. Je vous jure que si ce Docteur, ou quelqu'un de nos amis venoit ici, je lui ferois voir des Vénus, non pas Capréennes, mais tout-à-fait Cypriennes. Peut-être qu'à mon retour je lui en montrerai quelqu'une qui ne lui déplaira pas, quoiqu'elle ne soit qu'en peinture, & qu'elle ne soit pas dans le degré suprême de la beauté.

Outre ce que vous me dites des réjoüissances de Naples, j'en ai reçû de divers endroits des relations assez amples, de la montre générale, & de la joûte du Duc de Nocéra; aussi-bien que du tournoi que soûtint le Marquis Pinelli, & de l'adresse de deux Seigneurs Génois, qui n'y paroissans que comme des avanturiers, remportérent beaucoup d'honneur, & pour leurs personnes, & leur nation. J'aurois bien du regret de ne m'être pas rencontré à de si belles ocasions, & sur-tout à l'arrivée du Prince de Savoïe, si la curiosité d'autres choses plus nouvelles à mon gré ne me tenoient l'esprit si fort ataché où je suis, qu'à peine ai-je le loisir de penser quelquefois à ce qui se passe en Italie. Il y a quelque-tems que je me donnai l'honneur de vous écrire assez au long ce qui me sembloit de l'état de cette Ville, avec quelques autres remarques qui peuvent passer pour curieuses; mais je me doute bien que cette Lettre ne pourra vous avoir été renduë que fort tard; & peut-être ne l'aurez-vous pas reçûë plûtôt que celle-ci; parce que pour

Rien ne lui est caché de ce qui se passe à Naples.

plus

plus grande ſûreté, je la mis entre les mains d'un Pere Dominicain qui alloit à *Naples*, & qui devoit s'embarquer à *Scio* dans un vaiſſeau, lequel, comme je viens d'aprendre, n'étoit pas encor parti de-là à la moitié du mois de Décembre. Il ſufit que quand vous la recevrez, elle vous informe de beaucoup de choſes, comme de la Cour, de ce qui en dépend, & du Gouvernement, tant pour ce qui regarde les armes, que pour la politique, dont je me diſpenſerai de vous entretenir dans cette dépêche; vû que comme je vous diſois dans ma précédente, ce ne ſeroit pas une Lettre qu'il faudroit faire, pour en parler dignement, mais un volume tout entier; & peut-être vous en ferai-je voir quelqu'une à mon retour. N'aïant donc rien à vous debiter preſentement touchant ces matiéres, dont je vous ai déja écrit, je vous parlerai de quelques fêtes de ce païs, de la maniére dont je vis, & dont je ſuis vétu, & d'autres choſes de peu d'importance, que vous m'ordonnez de vous mander. Premiérement, pour ce qui eſt de l'habit, je n'en ai point encor changé jusqu'à preſent, à cauſe que quand j'arrivai ici, *Nazùh* Baſſa, dont je vous ai parlé aſſez au long dans ma ſeconde Lettre, non-ſeulement vivoit encor, mais gouvernoit tout ici d'une autorité très-abſoluë; & comme il ſe comportoit vers nous autres étrangers avec des rigueurs extrêmes, je jugeai à propos de ne me pas habiller autrement, parce qu'on n'avoit preſque pas la liberté de ſe faire connoître comme Romain: & pour ne point donner ocaſion à quelques perſonnes mal intentionnées de ſe perſuader que je me ſerois traveſti par

quelque motif de crainte : c'eſt pourquoi, le même habit que j'ai aporté de Naples; quoique la plûpart des étrangers Francs qui vivent ici ſoient vêtus à l'Italienne, & avec ma même barbe raſée par le menton, les mouſtaches friſées & retrouſſées avec les petits fers à l'Eſpagnole, j'ai voulu me promener ſouvent, non-ſeulement à *Péra* ou *Galata*, qui n'eſt que la même choſe, mais auſſi dans toute la ville de Conſtantinople, & juſques dans le Divan, ou le Conſeil qui ſe tient au-dedans du Sérail, lorſque ce même Baſſa y préſidoit, comme Premier Viſir. M. l'Ambaſſadeur de France s'en inquiétoit tout de bon, parce que de ſa grace il me veut du bien. Il avoit quelque raiſon de craindre *Nazùh*, qu'il ſavoit être ſon ennemi mortel, & qu'il ne cherchoit en toutes ſortes d'ocaſions que celle de lui faire quelque déplaiſir ſignalé. Cette crainte étoit cauſe qu'il ne pouvoit ſoufrir que je l'acompagnaſſe davantage en ce même habit. Voïant donc qu'il me preſſoit juſqu'à l'importunité; je me fis faire, par raport à lui, des hauts-de-chauſſes à la Françoiſe; pour le contenter, je les portai une ou deux fois, & les quitai bientôt après, pour m'habiller à mon ordinaire, me trouvant embaraſſé de leur peſanteur.

M. l'Ambaſſadeur de France a beaucoup d'eſtime pour lui.

Le Sieur della Vallé s'habille à la Françoiſe.

Depuis que ce *Nazùh* eſt mort, comme Dieu l'a ordonné, de la façon que je vous l'ai mandé, & avec qui tous les bruits & tous les ſoupçons ſemblent être enſévelis dans le même tombeau : néamoins, conſidérant que l'on m'avoit vû ſi long-tems vêtu à l'Italienne; pour ne pas choquer la vûë du monde par une eſpéce d'objet tout nou-

nouveau, j'ai demeuré dans ma mode ordinaire, & j'y perſévérerai juſqu'à ce que je parte de ce païs, pour pouſſer ma pointe plus loin: mais quand je ſerai ſur le point de mon départ, afin de ne me pas faire moquer de moi, en pluſieurs païs où l'on ne verroit que moi ſeul ajuſté à l'Italienne, il ſera néceſſaire que j'en change, & que je me conforme aux diverſes ocaſions de mes voyages: & quand j'en ſerai de retour ici, je retiendrai & je continuërai de porter ce même habit changé; parce que pour lors la longueur du tems qui ſera écoulé depuis, le faiſant paroître moins nouveau, le rendra plus ſuportable à la vûë. Cependant, tandis que je ſuis encor ici, quand il arrive que je me trouve à quelque bal des Grecs, ou à quelque fête des Turcs, pour m'acommoder aux modes, & pour plaire à mes amis, je m'habille à la Gréque avec des vétemens fort bizarres, que je remporterai peut-être en Italie. L'on me fait acroire qu'ils ne ſont pas meſſéans à ma taille, & ils me plaiſent en quelque façon, particuliérement dans la Ville, où ce n'eſt pas la coûtume de porter l'épée au côté. En ſemblables ocaſions je les ai toûjours portez de nuit & de jour, excepté depuis peu dans un certain banquet de nôces, où je voulus paroître ajuſté à la Néapolitaine, avec un habit de couleur, pour ne pas donner mauvais augure à l'épouſée par un habit noir; portant auſſi un rabat, des manchettes, que vous apellez *Polſi*, à cauſe que l'on les met ſur le batement du pouls, des jarretiéres faites en laituës pommées, une écharpe, des plumes, & pluſieurs galanteries de la même eſpéce, qui me firent, je

Par galanterie il change d'habits diférens, ſelon les ocaſions qui ſe preſentent.

vous assure, trop considérer, m'atirant les regards, & peut-être la raillerie de tous les assistans, plus que quatre autres n'eussent pû faire: mais je le fis exprès pour me donner du plaisir, comme je fais aussi quelquefois chez moi, m'habillant à la Turque, avec le Turban en tête, sur-tout quand quelque Dame m'honore de sa visite; mais pour dire le vrai, la barbe à l'Italienne ne convient pas bien avec ce vétement. Quelques Turcs me prient de laisser croître mes moustaches comme les leurs, & me disent que j'en paroîtrai beaucoup de meilleure mine, parce qu'en éfet leur fantaisie est telle; mais après tout je ne saurois m'y acoutumer; & je leur réponds, en raillant, qu'hors ce point, & la circoncision, comme dit *Covillo*, je les servirai en toutes les choses qu'ils pourront desirer de moi; m'imaginant que ces deux points sont également deshonêtes à des gens de notre sorte. L'un de mes hommes, qui est Thomas, s'y est fort bien acoutumé; & par cette raison les femmes le voïent de si bon œil, que tout le long du jour il en rencontre qui manient ses moustaches & lui frotent mignardement les jouës, en lui disant; *Ghiusel, Ghiusel;* qu'il est beau, qu'il est beau.

Pour ce qui regarde mes repas, je les fais d'une maniére qui n'est diférente de ceux que je faisois étant en Italie, qu'en un point seulement, qui est qu'ici je mange peut-être moins de la moitié que je ne faisois à Naples, où même que vous savez que je ne passois pas pour un grand mangeur. Je ne sai si cela procéde de la qualité des viandes, qui sont aparemment plus nourissantes en ce climat, ou bien de l'air, qui n'étant pas

Il entretient son ami de sa maniére de vie.

si

si pur, excite moins l'apétit; mais en éfet j'éprouve cette diférence en mon tempéramment. Au reste, je vis toujours de la même maniére, & des viandes ordinaires qui ne me manquent point, aïant en la personne de Laurent un bon pourvoïeur, qui les achete & les fait cuire chez nous à notre mode. J'ai mangé quelque-tems & donné mon aprobation au pain des Turcs, qui est fort molet, & parsemé de graine de sésame, que nous apellons jugeoline; mais le nôtre est meilleur, & j'en ai repris maintenant l'usage, le jugeant plus sain que l'autre. J'ai trouvé moins de laitages, & de ces diverses compositions que l'on en fait pour notre nouriture, que je ne me fusse imaginé, à cause que les Turcs, ou ne savent pas la maniére de faire cailler le lait, ou bien ils ne s'en servent pas; car on ne voit ici, que je sache, ni crême, ni jonchée, ni fromages délicats: il y a quelques beurres, mais amenez de loin dans des peaux de bouc, fort salez & assez mauvais à mon goût. Ils font aussi certain lait aigre par artifice, tel que celui que les *Nomades* mettoient autrefois au rang de leurs mets les plus délicieux, au raport de Strabon, sans que je sache comment ils lui donnent cette aigreur. Il n'est pas liquide, jusqu'au point de s'écouler, ni tellement afermi qu'il ne puisse être mangé à la cueiller, & un peu moins ferme que nos jonchées. Je n'en ai mangé que deux fois: la premiére, il ne me plût pas; c'est pourquoi je commandai que l'on ne m'en servît plus chez moi; la seconde, ce fut l'autre jour au soir dans un festin où il me sembla bon; & je ne sai pas comme j'en userai à l'avenir. Les saucisses, & les au-

On mange du pain molet à Constantinople.

Les diférens ragoûts à la Turque ne lui plaisent aucunement.

tres ragoûts salez à la Turque, faits de chair de vache, celle de porc leur étant défenduë, m'agréeroient assez, s'ils n'y entremêloient point du *Cumin*, qui ne revient pas à mon apétit. Leur roti, graissé de beurre, manque de lard, qui leur est interdit, aussi-bien que d'autres viandes aprêtées de même, me semblent dégoûtantes. Quelques autres tripotages à la Turque, desquels je ne sai pas le nom, & qui sont semblables à nos pots pourris, ne feroient pas mauvais, s'ils n'y mettoient point tant d'ingrédiens qui ne me plaisent pas, comme de la ciboulle, du fromage, & d'autres choses de pareil goût.

Les Turcs servent toûjours du ris dans tous leurs festins.

On n'apelle point manger à la Turque, s'il n'y a du ris; & en ce point je m'acommode fort bien avec eux; mais nous l'aprêtons mieux qu'ils ne font; aussi le ris de Salerne est beaucoup meilleur que celui de ce païs. En matiére de confitures, il ne se fait ici chose qui vaille, & le meilleur régal qu'on puisse faire aux plus relevez, c'est de leur en faire manger de la façon d'Italie. Il y a ici abondance de fruits de toute sorte, que l'on sert l'été avec la nége, comme les aime le Sieur Coletta; ce qui ne s'observe pas pourtant en hyver, quoique l'on y en pût avoir; mais on ne s'en sert pas quand il fait froid; l'on difére à un autre tems, pour y en faire venir. De toutes les choses qui flâtent ici davantage le goût, les plus agréables sont les breuvages; car il y en a de très-exquis, pour des personnes comme nous autres qui ne bûvons pas de vin; & je ne m'en étonne pas, tout le monde faisant profession de boire de l'eau, quoique plusieurs boivent du vin en cachette; c'est

pour-

pourquoi ils s'étudient à donner à l'eau le goût le plus délicieux qu'il est possible. Ils n'usent pas, comme nous, d'eau boüillie avec du cédre ou de la coriandre; mais au lieu de cela ils mêlent dans l'eau claire commune, du *Scerbet*, qui est une certaine composition qu'ils font quelquefois liquide, & quelquefois solide, s'ils la veulent garder long-tems, & porter avec eux sans crainte qu'elle s'écoule. Il y entre du sucre, du jus de limon, avec une assaisonnement de fruits, & de fleurs de plusieurs espéces, & d'autres ingrédiens, quasi comme les conserves de confitures de Naples; quand ils veulent boire, ils mettent de cette composition dans une cruche pleine d'eau, lui donnant le loisir de se détremper si elle est dure; ensuite l'eau prend entiérement sa couleur, son odeur & sa saveur. Ce qui me déplaît en ce point, c'est qu'ils font le plus souvent leurs breuvages troubles; mais du reste ils sont agréables, par le moïen des fleurs & des fruits qui leur communiquent leur esprit, parce qu'on les déguise en mille façons. Outre les saveurs, les odeurs des roses, des violettes, & d'autres mignardises à proportion des divers goûts des personnes, il s'en fait aussi où l'on met du musc, de l'ambre, & plusieurs parfums excellents; enfin on en trouve de toutes les maniéres que l'on sauroit desirer.

Les liqueurs y sont très-delicieuses parmi eux.

J'y prens assez de plaisir; & quoiqu'en vérité j'aimasse mieux de l'eau pure, que de continuer de boire ces mixtions à tous mes repas, du moins jusqu'à ce que j'y sois acoûtumé, néamoins je ne laisse pas d'en boire souvent, & je tâcherai d'en bien

aprendre la composition pour en pouvoir faire en Italie. Les Turcs ont aussi un autre breuvage, dont la couleur est noire, & pendant l'été il est fort rafraîchissant, au lieu qu'il échaufe bien fort en hyver, sans changer cependant d'essence, & demeurant toûjours la même boisson, que l'on avalle chaude, parce qu'elle passe par le feu, & l'on la boit à longs traits, non durant le repas, mais après, comme une espéce de friandise, & par gorgées, pour s'entretenir à son aise dans la compagnie des amis : l'on ne voit guéres d'assemblées parmi eux où l'on n'en boive. A cét éfet, l'on entretient exprès un grand feu, auprès duquel on tient toutes prêtes de petites écuelles de porcelaine remplies de ce mélange : quand cela est assez chaud, il y a des hommes commis à cét ofice, lesquels ne font autre chose que porter ces petites écuelles à toute la compagnie, le plus chaudement qu'il se peut, en leur donnant aussi à chacun quelque graine de melon pour mâcher en passant le tems ; & avec ces graines & ce breuvage, qu'ils nomment *Cahué*, ils se divertissent dans leurs conversations, ou de fêtes publiques, ou des recréations particuliéres, quelquefois l'espace de sept à huit heures. J'en bûs l'été dernier, par maniére de rafraîchissement, avec de la graine de melon, dont j'eus assez de satisfaction, quoiqu'elle n'ait presque point de saveur, ou s'il y en a quelqu'une, je ne sais pas bien en quoi elle consiste ; mais si l'on ne sait pas la boire comme il faut, on est souvent en danger de se brûler les lévres & la langue, ce qui ne m'empêche pas d'y trouver quelque plaisir, sans que je puis-

Autre breuvage qu'ils nomment Cahué.

Ils en font leur divertissement.

On le boit ordinairement tout chaud.

puisse en donner la raison. Ce breuvage, autant que je m'en souviens, se fait avec la graine, ou le fruit d'un certain arbre qui croît en Arabie vers la Méque; le fruit qu'il produit, nommé *Cahué*, d'où ce breuvage tire son nom, est de forme ovale, de même grosseur que des olives médiocres. Pour faire cette composition, on n'en prend quelquefois que l'écorce, qui est tendre, & quelquefois que les noïaux seulement, qui sont comme deux fèves. Ils ont opinion que de ces deux sucs diférents, l'un rafraîchit, & l'autre échaufe; mais je ne me souviens pas si le réfrigératif est celui de l'écorce, ou bien l'autre. La façon d'en faire du breuvage est telle. Ils font brûler, ou les écorces ou les noïaux de ces fruits, chacun à son goût & à sa fantaisie, & les réduisent en une poudre très-déliée, d'une couleur noirâtre, qui ne plaît guéres à la vûë. Cette poudre, qui se conserve long-tems, se trouve toûjours dans les boutiques des Droguistes. La façon de le faire.

Quand on veut en prendre, on fait boüillir de l'eau dans de certains vases faits exprès, qui ont le bec long & délié, pour le verser proprement dans de petites écuelles; après que l'eau a boüilli sufisamment, on y jette de cette poudre de *Cahué*, à proportion de la quantité des gens qui en doivent boire; l'on laisse encor boüillir ensemble quelque-tems cette poudre avec cette eau, jusqu'à ce qu'elle perde son amertume dégoûtante, qu'elle retiendroit toûjours sans une parfaite coction. Après on verse cette composition, pour être bûë aussi chaude, que la bouche & le gosier le peuvent soufrir, dans de petites écuelles de porcelaine

celaine dont j'ai parlé, ne le laissant avaler que peu-à-peu, & à diverses reprises, à cause de sa chaleur actuelle, & qu'après qu'elle a pris la saveur & la couleur de cette poudre, dont la masse décend & demeure au fond de la cruche. Pour en user plus délicieusement, on mêle avec cette poudre de *Cahué* quantité de sucre, de canelle, & un peu de girofle, ce qui lui donnant une pointe exquise, la rend beaucoup plus nourrissante. Mais même, sans ces délicatesses, avec la simple poudre de *Cahué*, cette boisson est assez agréable au goût; & si l'on les en veut croire, elle contribuë notablement à la santé, aidant la digestion, fortifiant l'estomach, & arrêtant le cours des fluxions & des caterres: ce sont de bonnes propriétez, si elles sont éfectives. Ils disent aussi qu'après le soupé, elle empêche que l'on s'assoupisse; pour ce sujet, ceux qui veulent étudier la nuit en prénent pour lors. Il s'en debite ici une telle quantité, que l'on dit que l'impôt sur le *Cahué* monte à une somme très-considérable au profit du Grand Seigneur. Quand je serai sur le point de m'en retourner, j'en porterai avec moi, & ferai connoître à l'Italie ce simple, qui lui est peut-être inconnu jusqu'à présent. Si l'on le bûvoit aussi-bien avec du vin, comme on fait avec de l'eau, j'oserois m'imaginer qu'il pouroit bien être le *Népenthe* d'Homére, qu'il dit qu'Héléne avoit eu d'Egypte; étant très-certain que le *Cahué* est aporté ici de ce païs-là. Comme ce *Népenthe* étoit le charme des soucis & de l'ennui; de même le *Cahué* sert aujourd'hui aux Turcs d'entretien & de passe-tems ordinaire, leur faisant couler dou-

Les qualitez en sont admirables.

Le debit qui s'en fait à Constantinople vaut beaucoup au Grand Seigneur.

doucement quelques heures en conversation, non sans entremêler parmi leurs bûvettes forces discours joïeux & récréatifs, qui insinuent peut-être dans les esprits cét oubli des tristesses que le Poëte attribuë à la vertu de son *Népenthe*.

Ils se sont aussi acoûtumez à prendre du tabac en compagnie, par maniére de divertissement; mais je n'en ai jamais voulu éprouver, quoique j'en eusse déja connoissance en Italie, où plusieurs le savent prendre, & particuliérement le Seigneur Cardinal Crescentio, qui s'en sert quelquefois en forme de médecine, par l'avis du Seigneur Dom Virginio Ursino, qui a été le premier, je crois, qui l'a aporté d'Angleterre à Rome, il y a déja quelques années. Mais ici on en prend à toute heure, comme par amusement, & avec diverses postures enjoüées, on en fait sortir a fumée par le nez, ce qui me semble autant vilain, qu'ils l'estiment galant. Ceux qui ont besoin de purgation, prennent d'ordinaire toutes leurs médecines dans le *Scerbet*, & on les nomme laxatives, pour en faire la diférence d'avec la boisson commune, où il entre du *Scerbet*: on les fait de plusieurs sortes, étant sans doute plus agréables que les syrops & les aposémes de nos Apoticaires, mais beaucoup moins que nos sublimez doux, & les autres délicatesses de nôtre ami le Seigneur François. J'ai pris de ces laxatifs de *Scerbet*, pour remédier à quelque opilation, & pour me rafraîchir un peu, croïant en avoir besoin. Celui qu'ils me donnérent n'étoit pas mauvais, tant pour l'opération que pour le goût. Ce ne sont pas pourtant des breuvages à prendre par déli-

On prend ordinairement du Tabac en fumée à Constantinople.

On s'y purge avec le Scerbet.

délices, mais dans le besoin on peut en user sans dégoût & sans mal de cœur. Je vous ai donné un détail particulier de ces choses, dans la pensée qu'elles ne seront pas indignes de vôtre curiosité. Si je m'y suis trop étendu, vous me le pardonnerez bien, parce qu'une autrefois je ferai peut-être encor pis. Parlons maintenant de quelques-unes de leurs fêtes.

*Les divertissemens que l'on y prend pendant les Pâques des Turcs.*

Depuis que je suis en cette Ville, j'ai vû leurs deux *Beirams*, le grand & le petit, qui sont leurs Pâques, qu'ils ne célébrent qu'en mangeant extraordinairement, & avec des réjoüissances publiques par les ruës, des lumiéres par tout, & des priéres continuelles dans les Mosquées. Les jeux, les divertissemens que l'on voit par toute la Ville de jour & de nuit, sont principalement de belles escarpolettes, que l'on nomme chez les Romains *Cannosiendolè*, que je croi que les Néapolitains apellent *Sagliepengolè*, où entre des poutres fort élevées, qui sont dressées à cét éfet sous des tentes, & qui sont ornées de feüillages, de fleurs, de cliquant, de festons, de cartes peintes, de divers ouvrages de coton, & de plusieurs autres gentillesses; chacun est bien reçû pour son argent à se faire sauter autant qu'il lui plaît, par deux, quatre, six, & huit hommes, qui se tiennent là tout exprès; & avec certaines cordes, ils élevent en l'air, & comme l'on dit, jusqu'aux étoiles, celui qui les paie pour avoir ce divertissement, qui se fait au son de quantité d'instrumens extraordinaires, & de clochettes, avec une musique de chansons aussi peu délicate. Tout cela ne passe dans mon estime que pour un plaisir de

*L'escarpolette en est un qui leur plait sur tous les autres.*

fou-

fous, tant à l'égard de celui qui se fait bran-ler, que pour ceux qui le regardent. Les Italiens qui sont ici, apellent ce passe-tems un jeu de bricolles; ceux qui se font branler ainsi, des bricoleurs. Il n'est point de jeunes gens, ou Turcs, ou Chrétiens, qui se piquent d'esprit & d'adresse, qui en ce tems ne soient curieux de s'y faire paroî-tre: sur-tout quand il s'y rencontre quel-ques Dames, pour faire preuve de l'agili-té de leur corps, & de leur disposition; deforte que pour y réüssir, ils mettent bas le saïon, qu'on apelle le *Feragé*, & bien souvent le *Dulaman* aussi, qui est la veste ou la sotanelle de dessous, ou du moins ils la retroussent & la ceignent tout alentour, paroissant en chausse & en pourpoint, comme s'ils imitoient les martingales des bâteleurs; ce qui est assez agréable à voir; dans cét exercice violent, chacun s'étu-die à faire le mieux qu'il peut. Les Dames y vont la nuit pour faire de même; & par-ce que la place où elles s'asséient est juste-ment comme un trenchoir de bois, suspen-du de trois cordes, entre lesquelles on se tient de même que si on étoit à cheval, quelquefois deux femmes s'y tiennent en-semble l'une sur l'autre, visage contre vi-sage, dans une posture dont je laisse l'ima-gination à vôtre jugement. En d'autres rencontres, parce qu'en cette escarpolette il y a deux de ces trenchoirs pour s'asseoir, vis-à-vis l'un de l'autre, un peu éloignez; une personne se mettra dans l'un; l'autre dans l'autre: si ce sont deux hommes, ils tâchent de se rencontrer, de se pousser en l'air à grands coups de pieds, & chacun s'éforce de faire aller de travers son compa-gnon;

Les Dames s'y vont divertir la nuit.

gnon; mais si ce sont des femmes, elles font ce qu'elles peuvent pour se colleter, & pour se donner le croc en jambe, ou bien pour prendre avec les mains quelques fruits atachez fort haut; enfin il s'y fait des jeux les plus jolis du monde.

Le Sieur della Vallé a voulu aussi par complaisance en avoir le divertissement.

Il m'a pris fantaisie d'éprouver aussi cette sorte de passe-tems; ce que j'ai fait avec grand plaisir, quoique pour être encor aprenti, je ne sache pas me guinder bien droit, & je donnois sujet de rire aux femmes qui me regardoient: mais ces agréables risées, au lieu de me rebuter, augmentoient ma satisfaction; je m'animois d'autant plus à tourner de travers tout exprès, afin qu'elles, qui ne pouvoient pas avec pudeur me regarder au visage, eussent du moins la liberté de me prendre, les unes par les jambes, & les autres par les habits, pour m'arrêter. Outre ce jeu de bricolles, ils ont encor un autre divertissement, qu'ils se procurent par de certaines grandes rouës de bois, qui tournent les unes de travers, comme les machines intérieures des moulins, & les autres de haut en bas, comme la rouë de fortune, sur toutes lesquelles sont assises plusieurs personnes tout à l'entour, & se font tourner quelques heures en cét état. Ceux qui tournent la rouë de haut en bas, sont acouplez & disposez comme les lampes que l'on met parmi nous en certaines rouës faites exprès pour éclairer agréablement une sale; car ces lampes, quoiqu'elles soient au-dessous de la rouë, reviennent toûjours à la même assiéte la tête en haut, sans pouvoir être renversées en faisant ce tour. Enfin tous ces divertissemens ne se font point à leur gré, si l'on ne tour-

tourne continuellement la tête, comme font les *Dervis* dans leurs danses, dont je vous ai déja entretenu. Ils le pratiquent ainsi, comme je pense, à cause qu'ils tiennent que les Anges font de la sorte, & peut-être pour d'autres considérations de leur créance fabuleuse. Je voulus faire l'essai de cette rouë, semblable à celle de la fortune. J'étois ravi de m'y voir si promtement transporté de haut en bas & de bas en haut: mais le tour que l'on lui donnoit, alloit si vîte, qu'un certain Grec, du nombre des autres qui étoient assis dessus avec moi, cria tout haut, *soni, soni*; c'est assez, c'est assez, parce qu'il n'en pouvoit plus. Au reste, il faut que cette rouë soit remplie de personnes pour donner un juste contrepoids, & l'on s'y met quelquefois huit & davantage. Si nôtre Docteur y eût été avec moi, je croi qu'il auroit fait des merveilles, à cause qu'il a bonne tête. En ces mêmes jours de réjoüissance, les Turcs marchent aussi par les ruës avec des flacons, & des carafes d'eau de nafte, qu'ils jettent ça & là sur les passans. Toute leur dévotion s'évapore ainsi par ces récréations folâtres, qui me semblent presque de même nature que celles de Naples la veille de S. Jean, si l'éxercice des bricolles pouvoit ressembler à la cavalcade de votre Viceroi.

Il a voulu aussi éprouver celui de certaines rouës de fortune.

Jai vû aussi leurs cérémonies de Mariage, où la fiancée marche à pied, toute couverte, si elle est de condition médiocre, portant sur le dos comme un sac de Confrére; au lieu que celles qui sont de qualité, sont menées à cheval, couvertes de certaines étofes en forme de pente de lit, dont les extrémitez sont tenuës & portées par plu-

Cérémonies de Mariage parmi les Turcs.

plusieurs personnes qui les environnent : mais je ne m'amuserai pas à vous déduire par le menu des choses si peu considérables ; car à dire vrai, je n'ai point encor vû jusqu'ici marier de personnes de condition relevée, & les vulgaires ne sont pas dignes que j'en fasse mention. Je dirai seulement que chaque fiancée, de quelque qualité qu'elle puisse être, fait porter devant elle une certaine machine presque comme une pyramide assez haute, dont la structure est un mélange de fleurs, de cartes peintes, d'oripeau, & d'autres broüilleries de festons, quelquefois avec de l'or, de l'argent, & des joïaux ; le tout plus ou moins riche & grand, à proportion du bien des mariées. Jusqu'à present j'ignore à quoi cela peut servir, aussi-bien que ce qu'il signifie ; mais cette cérémonie se pratique toûjours quand on méne la mariée au logis de son époux. Je ne veux pas vous ennuïer par des recits de quelques autres bagatelles des Turcs, tant parce que je vous en ai déja écrit, que parce qu'elles n'en valent pas la peine.

D'un bâtême de Grecs catholiques de la communion latine.

Je me suis rencontré à deux solennitez des Grecs de ce païs ; mais des Grecs catholiques de la communion latine. La premiére fut un bâtême, où je fus compére avec une des plus nobles Dames de ces quartiers. La célébration en fut assez solennelle, quoique je n'y remarquasse nulle diférence d'avec les nôtres, sinon qu'après que l'on a introduit dans l'Eglise la petite créature, avant que de la porter sur les Saints Fonds, ils la couchent sur un tapis, étendu sur le pavé, au milieu de la Nef, ayant les pieds tournez vers le grand Autel ; & là le

Il y tient un enfant sur les Fonds, avec une Dame du quartier.

Prê-

Prêtre dit quelques oraisons, après lesquelles ce fut à moi à la lever de terre, comme parain ; ce que faisoient anciennement les peres mêmes à la naissance de leurs enfans, donnant à entendre par cette action, que les aïant engendrez, ils les reconnoissent pour tels. C'étoit une petite fille, que je devois non-seulement lever de terre ; mais l'élever en haut, autant que mes bras pouvoient s'alonger, leur cérémonie le portant ainsi ; comme si de-là on tiroit un bon augure de la parfaite croissance de l'enfant. M'en étant donc aquité, je la remis entre les bras de cette Dame, qui étoit commére avec moi, & s'apelloit *Zoì Rali*, de cette ancienne famille de *Rali*, autrefois si fameuse à Constantinople, dont vous devez avoir entendu parler plusieurs fois ; & ainsi elle porta cette petite jusques sur les Fonds, là où tout le reste se fit de même que parmi nous. On y avoit invité quelques Dames ; & dans la maison de l'acouchée on avoit préparé la collation, & d'autres assortimens convenables à un jour de réjoüissance ; le tout diférant fort peu de nos coûtumes.

L'autre ocasion, où je me trouvai de fête, fut une nôce de personnes nobles, à laquelle j'avois été invité ; surquoi j'aurois bien des choses à vous dire ; mais pour éviter la longueur, je me contenterai de marquer seulement la substance de quelques particularitez. Entrant dans la sale, je vis tout le monde assemblé, & toutes les jeunes Dames étoient déja sur le *Soffa*, qui est, comme je croi vous l'avoir déja mandé, un plancher de bois, élevé de terre d'environ la hauteur d'un pied ; & au bout de la sale il ocupe tout l'espace qu'il y a d'un mur à l'au-

Descrition d'une nôce où il fut invité.

l'autre, ayant de longueur environ douze ou quinze palmes, selon la grandeur des sales. Il y en a à toutes les maisons, non-seulement dans les sales, mais même dans les chambres, lesquels sont plus petits. L'on s'en sert pour s'asseoir, pour se jetter & s'étendre dessus comme couché, & pour voir en cette posture fort facilement ce qui se passe dans la ruë, parce que l'on y fait quantité de fenêtres tout à l'entour ; de sorte que l'usage en est commode en plusieurs maniéres qui m'agréent ; j'ai dessein d'en faire un pareil en ma maison de Rome. L'on entretient proprement ces *Soffas*, étant tous couverts de beaux tapis, sur lesquels on met de grands coussins, les uns de brocard d'or & d'argent ; & quelques-uns d'autres étofes des plus riches, sur lesquels on s'apuye, l'on s'assied, & l'on se repose. Alors donc, comme je vous ai dit, les Dames étoient toutes sur le *Soffa* ; mais parce qu'elles étoient grand nombre, & que tout ce qu'il contenoit d'espace en étoit rempli, on avoit dressé tout le long des trois autres côtez de la muraille, certains siéges assez hauts, faits comme des bancs, au milieu desquels étoit la place de la fiancée avec un dais au-dessus ; mais non pas fait comme les nôtres, lequel étoit de brocard blanc ; & toutes les autres parûres qu'ils environnoient étoient pareillement de brocards fort riches, mais d'autres couleurs. Outre ces siéges, qui étoient tous plains, on voyoit encor parmi ces Dames, qui étoient éparses sur le *Soffa*, quelques-unes d'elles assises sur des coussins plus bas, lesquelles étoient rangées devant celles qui en avoient de plus hauts, ce qui faisoit un éfet

Les Dames se rangent dans les assemblées en amphiteâtre.

éfet de perspective pareille aux degrez d'un amphitéâtre très-agréable aux yeux, à quoi ne contribuoit pas peu la beauté des habits, qui ne sont pas moins galans pour la forme, que considérables pour la richesse & pour la pompe.

Ces Dames ne mettent guéres d'autres garnitures sur leurs habits, qu'en quelques endroits, des boutonniéres d'or & de joïaux; mais leurs étofes ne sauroient être plus précieuses. Il y en a qui portent des robes, dont l'étofe coûtera seulement, pour le tiers de la mesure que nous apellons une canne, dix & douze sequins pour l'ordinaire. Et sans changer de propos, je vous dirai que ces Dames, qui sont sur le *Soffa*, prennent souvent la liberté d'en sortir; tantôt l'une, tantôt l'autre, pour passer de chambre en chambre, ou pour afaire, ou pour des desseins que je ne pénétre pas; & à chaque fois qu'elles retournent à l'assemblée, elles y paroissent dans un habit diférent: c'est pourquoi chacune fait porter, quand elles vont aux nôces, & même à d'autres divertissemens particuliers, une espéce de cofre, qu'on apelle un *Seppet*, qui est tout plein de vêtemens, dont elles changent jusqu'à huit & dix fois pour un jour, avec tant de grace, qu'elles charment la vûë. Vous savez que je ne suis pas originaire d'un village; je crois que j'ai vû en divers lieux des choses autant curieuses qu'aucun homme de mon âge, & avec tout cela je vous avouë que je n'ai point vû de Dames si superbement vétuës qu'elles, soit pour les étofes, soit pour les joïaux, qu'elles portent en quantité, aussi-bien les Turques que les Gréques.

Leurs habits sont d'étofe très-précieuse.

Elles changent souvent par magnificence.

Pour

Pour revenir à celles de notre nôce, je les trouvai sur le *Soffa*, excepté la fiancée, qui n'étoit pas encor sortie de sa chambre; les hommes étoient assis à l'entour d'une table fort longue, dressée à terre, plus basse que le *Soffa*, sa longueur commençant du bout de la sale qu'ocupoient les Dames, jusqu'à l'autre extrémité oposée. On me donna place à cette table, à l'endroit le plus proche des Dames, assises vers le mur; à côté de moi, au bout de la même table, où j'avois refusé de m'asseoir, pour ne leur pas tourner le dos, on plaça le compére de l'époux, parce qu'ils font aussi des compéres dans les mariages. Après que nous fûmes assis, on commença de chanter & de joüer sur les instrumens des motets assez barbares, tantôt à la Turque, tantôt à la Gréque, d'autres à la Persienne, & de plusieurs modes étrangéres. Avant que la fiancée sortît de sa chambre, on aporta le troussеau que son pere lui donnoit, avec sa dot. L'on commença par le lit, garni de tout point & fort riche, lequel, quand j'arrivai, étoit déja dressé & préparé au milieu de la sale. Ensuite on aporta, dans de grands vases d'argent, les choses nécessaires dans un ménage, les unes après les autres; aïant été exposées & considérées sur la table & sur le *Soffa* des Dames, on les mit aussi sur le lit, où l'on écrivit je ne sai quoi, pour aprécier & pour marquer leur valeur, parce que cela entre dans le compte de la dot. Les bijoux parûrent des prémiers, comme des brasselets de plusieurs façons, colliers, ceintures, joiaux de tête, avec des plumes de héron, pierreries, perles pour mettre sur les cheveux,

Le Sieur della Vallé prit place parmi toutes ces Dames.

Le troussеau de la mariée.

& pour l'ornement du corps à leur mode. L'on produisit ensuite les habits; ceux qui n'étoient point garnis d'or d'orfêvrerie, comme de boutons, de ferrets-d'aiguillettes, & d'autres, n'étoient point mis en écrit, comme s'ils n'en faisoient point de cas. Après ces robes, on aporta le linge, que j'estimai certainement digne d'une Reine; & quant à moi, je ne trouve rien en ce païs qui m'agrée davantage. Outre que ces toiles sont très-fines, & que leur tissure diversement ouvragée, est très-belle, on en fait encor d'autres de soïe de plusieurs façons, où l'on entremêle des filets d'or, & quelquefois des perles, dont la bigarûre est belle par excellence. Parmi ces riches ouvrages de linge, les plus exquis étoient des chemises, des peignoirs, des mouchoirs, & d'autres sortes convenables à des Dames de condition. Quand on eut assez fait paroître toutes ces choses, & quelques autres, dont il ne me souvient pas, on remporta aussi-tôt le lit, & tout cét équipage que j'ai décrit, dans un lieu proche, pour dégager entiérement la sale; & plusieurs Dames, qu'ils nomment en leur Grec corrompu, des *Chirazzes*, allérent prendre la mariée jusques dans la chambre, pour la mener à la place qui lui étoit destinée, avec une démarche si lente, ainsi observée en ces ocasions, qu'au vrai, depuis la porte de sa chambre jusqu'au *Soffa*, elle ne tarda guéres moins d'une heure. Aussi-tôt que cette fiancée fut assise à sa place, on prépara une collation, où elle fut amenée & presentée par quelques-uns de ses parens, par qui elle fut ramenée dans la même chambre, où l'on la maria,

On introduit la Fiancée dans la salle.

L'ordre du festin.

puis l'on congédia les aſſiſtans : néamoins quelques-uns, du nombre deſquels j'étois, furent priez d'y retourner au ſoir pour ſouper, ce que je fis, étant invité par l'ordre des parens, m'y étant rendu vers les deux heures de nuit d'une maiſon voiſine, où je m'étois retiré en atendant.

La table pour les Dames fut préparée ſur le *Soffa*, d'un bout à l'autre, & remplie de tous les côtez ; pour les hommes, l'on dreſſa celle-là même où ils avoient collationné quelques heures auparavant, laquelle étoit auſſi toute pleine. De deux grands flambeaux dorez qu'on allume pour les épouſailles, par forme de luminaires nuptiaux ; l'un fut mis au milieu de la table des Dames, devant l'épouſée, & l'autre au bout de la table des hommes. La mariée eſt aſſiſe à table, ſans oſer manger, parce que le cérémonial l'ordonne ainſi ; mais elle a mangé auparavant dans la chambre. Les autres ſont tout leur poſſible pour s'en aquiter des mieux ; & ſi nôtre Docteur y eut été, je crois qu'il n'auroit pas manqué d'y bien tenir ſa partie. On ne leve jamais les plats de deſſus la table durant le repas ; mais à meſure que l'on aporte de nouveaux ſervices, on les met ſur les premiers plats, de ſorte qu'avec le tems, la table paroît garnie de ſept ou huit étages de plats les uns ſur les autres, & juſqu'à tel point, que ceux qui ſont aſſis d'un côté ne voïent preſque plus ceux qui ſont vis-à-vis. Ce ſoupé du matin, ne finit qu'à cinq heures ; & enſuite, à cauſe qu'ils croïent que c'eſt pécher contre la bienſéance de faire coucher avant le jour pour la premiere fois une mariée, ſi elle eſt noble d'extraction, ils s'entre-

L'épouſée n'oſe y manger.

Le feſtin dura juſques au jour.

tretienent le reste de la nuit à regarder les tours & les postures de certains bâteleurs Juifs, qui representérent en éfet quelques jeux de bonne grace; mais ils ne me divertissoient guéres, parce que j'étois acablé de sommeil. Si j'eusse été à la place de l'époux en cette ocasion, je n'aurois pû faire autre chose que dormir. Je m'en abstins pourtant; mais il y en eut plus de quatre qui tombérent çà & là assoupis sur les bancs, & quelques Dames sur le *Soffa*. Enfin, quand on vit le jour s'aprocher, on commença une certaine danse, à leur mode, laquelle finie, un des parens qui tenoit la mariée par la main; c'est-à-dire, un mouchoir entre deux, parce qu'on ne se touche point les mains en dansant, la mena dans la chambre où elle devoit coucher; si-tôt qu'on l'eut mise dans le lit, nous nous retirâmes, & la fête fut achevée.

La grande précipitation avec laquelle je vous écris, & le scrupule que je faisois de recommencer une nouvelle feüille, m'ont ôté de l'esprit trois choses dignes d'être considérées; c'est pourquoi je ne dois pas les passer sous silence; & si j'en ajoûte encor une quatriéme, armez-vous de la patience ordinaire, dont je sai que vous ne manquez point à mon égard. J'ai oublié dans les cérémonies du bâtême une particularité, qui est qu'entre les autres luminaires, on allume un cierge, fort grand & fort beau, que le compére porte dans l'Eglise, puis on le remporte encor allumé au logis de l'acouchée, qui le garde toûjours dans sa chambre, en mémoire de son enfantement: & si c'est le premier, comme ce l'étoit, quand on me pria de cét honneur, on ne s'en

Circonstance considérable qui s'observe parmi eux dans le bâtême.

sert jamais qu'à la mort de cét enfant, avec lequel on le mét dans la terre. J'ai obmis aussi deux autres choses dans les cérémonies des nôces. La prémiere, que l'épousée n'est pas ce jour-là vétuë à la mode ordinaire du païs, mais d'un habit qu'on dit être à l'antique de *Péra*. Sans en faire une longue description, je vous dirai seulement qu'il est beau, bien fait, & fort ample, avec force plis tout à l'entour; des manches encor plus larges que celles des Religieux de S. Augustin, aprochant à peu près des vétemens de certaines figures antiques, comme des Reines, & des autres grandes Dames. On lui met aussi sur la tête une couronne d'or & de pierreries, la plus riche que l'on peut avoir, & dessous cette couronne, il sort vne espece de perruque, tissuë de fils d'or, qui lui pend jusques sur les épaules, & les couvre comme si c'étoit des cheveux épars: par-dessous cette chévelure feinte, qui a grand éclat, on voit paroître ses véritables cheveux, ajustez à leur façon, & ramassez en une seule trasse assez large, mais claire & déliée, ornée d'or, de perles & de joïaux destinez à cét usage. Telles robes ne se portent qu'aux nôces seulement, ou par l'épouse, ou par celles qui sont nouvellement mariées au-dessous d'un an, quand elles se trouvent en des ocasions pareilles; cét habit est tout-à-fait diférent des ordinaires. L'autre chose que j'avois à dire, est qu'il se fait encor aux épousailles cette cérémonie. Le Prêtre aïant demandé à la fiancée, si elle veut acepter un tel pour son légitime époux, elle ne répond, quoique l'homme ait déja dit oüi, ni à la prémiére, à la seconde, ni à la

Les Epousées y sont richement parées le jour de leurs nôces.

Circonstance curieuse touchant leur mariage.

troi-

troisiéme interrogation : c'est pourquoi alors une autre Dame, qui se tient derriére elle, lui frape de la main la tête, pour la lui faire incliner, & pour lui faire dire oüi : mais elle tient toûjours le col ferme & droit, sans le courber tant soit peu en devant ; au contraire, elle jette opiniâtrement sa tête en arriére. Avec tout cela, on supose qu'elle a dit oüi dans son cœur, mais qu'une pudeur discrette a retenu sa langue ; l'on dit pour raison, que qui se taît consent, & sans autre formalité l'on l'épouse : mais quant à moi, je m'assûre & suis convaincu que tels mariages sont nuls, ne pouvant alléguer aucunes preuves de leur validité, vû qu'il ne paroît pas même le moindre signe du consentement ni de la volonté de la femme.

Le sentiment du Sieur della Vallé sur ce sujet.

Dès le moment que l'anneau de mariage lui a été mis au doigt, le Prêtre prend en main un verre de vin, avec un morceau d'échaudée, qu'on a jetté dedans ; & quand il est bien trempé, il en fait goûter un peu aux mariez, aussi-bien que du vin, & tout ce qui en reste est consommé par le compére du mariage, qui paroît là comme eux, & à genoux, à la gauche de l'épouse : après on casse le verre, afin qu'il ne tombe pas entre les mains de quelques méchantes gens, qui pourroient y faire dessus des maléfices, pour faire desespérer ces pauvres amans, & les empêcher de consommer le saint mariage. Toutes ces choses, à mon avis, méritoient bien que je ne négligeasse pas de vous en informer. Si la lecture vous en semble trop longue, reservez le reste à demain, ou bien faites un peu atendre après vous cette foule de jeunes gens studieux,

dont il semble que les esprits soient tous les jours suspendus à vôtre bouche, & qui vous suivent continuellement pour aprendre de vous quelque chose de bon. Ils pourront même s'instruire & s'entretenir agréablement, quand vous leur ferez part de ces matiéres, qui leur sont nouvelles; après quoi je n'ai rien davantage à vous dire, sinon que j'espére de vous écrire bien-tôt l'arrivée de M. le Baile de Venise, que nous atendons d'heure en heure. Peut-être que cette ocasion nous fera voir quelqu'autre chose digne de remarque. Cependant je ne laisserai pas échaper de ma mémoire ce que vous m'avez ordonné, touchant les simples & le livre que Galien a fait de la Démonstration. J'ai déja cherché plusieurs fois ce livre, n'aïant pas mis en oubli ce que vous m'en dites en Italie: jusqu'à present je n'en ai apris aucunes nouvelles, & je croi qu'il ne se trouve point ici; car s'il il y avoit été, on en auroit eu déja la communication en nôtre païs; ou bien s'il y est, il est comme enséveli entre les mains de quelque ignorant qui ne le connoît point, y aïant ici maintenant très-grand nombre de telles gens.

Le Livre du Galien de la Démonstration.

Pour ce qui est des simples, je suis faché que vous ne m'aïez pas écrit précisément ceux que vous desirez, parce que je vous aurois peut-être donné satisfaction: mais de moi-même je n'y suis pas fort intelligent, & je doute si le soin que j'en prendrois pouroit réüssir à vôtre contentement. Néamoins je ne manquerai pas de vous porter du moins quelques fleurs étrangéres, quoique je sache fort bien qu'en Italie, & sur-tout à Rome, il est dificile de faire voir

Le Sieur della Vallé fait des offres de service à son ami.

voir quelque chose qui passe pour nouvelle, si ce n'est qu'on veüille bien donner ce nom à quelque espéce d'hyacintes verds, & à d'autres. Quoiqu'il en soit, je suis assûré d'avoir quelque chose; & si vous m'écrivez plus particuliérement sur ce point, je ferai ensorte de trouver ce que vous desirez, s'il se peut rencontrer ici. Ecrivez-m'en donc avec liberté, & commandez absolument, sans vous donner d'inquiétude si vous le pourrez faire assez-tôt; puisqu'il y a grande aparence que la réponse que vous ferez à la presente arrivera ici, avant que j'en parte pour aller plus loin: & quand même je n'y serois plus alors, je suis comme certain que je retournerai à *Constantinople* après mon voyage de *Jérusalem*, avant que je repasse en Italie; & cependant les lettres qu'on m'adressera seront ici en bonne main.

Je vous écris de la sorte, pour vous donner courage de me commander quelque chose pour vôtre service, ayant toûjours un ardent desir de vous obéïr en tout ce qui sera de mon pouvoir. Je ne suis pas bien certain de recevoir assûrément les lettres que l'on pourra m'adresser en *Cypre*, comme je n'ai guéres plus de confiance pour celles que l'on me feroit tenir en Candie. Mais en *Aléxandrie*, au *Caire*, à *Alep*, & en d'autres lieux fameux, où l'on aprend des nouvelles de tout ce qui se passe d'important dans le monde; vous n'avez qu'à m'écrire confidemment, & m'ordonner ce qu'il vous plaira, vous verrez que je ne manquerai nullement de toute la diligence possible. Quoique je ne fusse guéres avancé de cette feüille, je la voulois finir, mais tout

presentement je viens de recevoir un paquet de dix lettres d'un autre ordinaire, ausquelles je suis obligé de faire diverses réponses qui seront tenuës conjointement avec la presente; c'est pourquoi ce m'est un prétexte d'excuse, qui me poura procurer le pardon que je vous demande, pour vous avoir été ennuïeux; ce que je cesserai d'être jusqu'à une autrefois. Finissant ici, je vous baise les mains, avec la participation qu'y pouront prendre par vôtre moïen Messieurs Lucio, Gio, Battista, Ciommo, de Gennaro, & le reste de nos amis. *De Constantinople le septiéme de Février mil six cens quinze.*

Il s'aplique tout de bon à l'intelligence de langues.

J'ai été plus de deux mois en mauvaise humeur, de ce que mon Maître en langue Turquesque, lequel, comme je vous ai déja mandé, est très-habile homme, tant en celle de ce païs, qu'en l'Hébraïque, l'Arabesque & la Persienne, m'avoit quité pour s'ocuper à quelques afaires particuliéres qui le touchoient; mais il m'a ramené la joïe, aïant recommencé de me donner des leçons que je goûte fort. Pour en parler populairement, j'étudie d'une ardeur presque enragée, avec quelque sorte de progrès. Je vous ai rendu raison assez amplement dans ma précédente, pourquoi je m'apliquois avec tant de contention à l'étude de cette langue, & je vous ai aussi touché quelque chose de la sufisance de ce Maître qui me l'enseigne.

LET-

# LETTRE IV.

## DE CONSTANTINOPLE.

*Ce billet n'est qu'une lettre de créance, dont le Sieur della Vallé charge un Gentilhomme de ses intimes amis qui passe en Italie, pour obliger le Sieur Schipiano de lui faire civilité, & de le recevoir avec tous les témoignages d'afection dont il est capable.*

MONSIEUR,

C'est bien mon dessein de vous écrire, par l'ordinaire qui va par terre, une autre lettre que vous recevrez, comme les autres par la voïe du courrier de Rome; si ce n'est plûtôt, du moins ce sera plus sûrement. Je m'y aquiterai de la promesse que je vous ai faite, de vous décrire éxactement toutes les circonstances de l'entrée de M. le Baile de Venise en cette Ville, & tout ce qui s'observera de cérémonies pour ce sujet. Je ne vous adresse la presente, que pour vous complimenter par l'organe de nôtre M. de Poines qui s'en retourne à Naples. C'est un brave Gentilhomme, dont je n'entreprens pas de faire ici l'éloge, parce que je croi que vous le connoissez; du moins vous devez l'avoir vû en vos quartiers. Je vous ai déja mandé quelque chose de la parfaite amitié que nous avons mutuellement contractée en ce païs. Je vous prierai seulement de le recevoir pour l'amour de moi

Le Sieur della Vallé oblige ses amis de fort bonne grace.

avec des démonstrations d'une afection extraordinaire, tant en qualité de nôtre ami commun, que comme le truchement particulier & favorable d'un ami éloigné, qui vous parle par sa bouche, croïant que vous m'aimez si tendrement, que ceux qui vous en portent de bonnes nouvelles, telles que sont les miennes presentement, ne peuvent être que chéris de vous. Il vous pourra débiter fidèlement & de bonne grace tout ce qui est de ma conduite, & ce que vous desirerez savoir des maniéres d'agir de ce climat, dont je ne vous touche rien ici, me réservant de vous en parler avec plus d'étenduë dans l'autre lettre que je vous ai promise. C'est pourquoi me remétant entiérement à ce que vous pourra dire d'ailleurs ce Gentilhomme, je ne m'étendrai pas davantage, & me bornerai à vous prier de faire tenir promptement à nôtre ami le Seigneur André, la lettre que je lui adresse par vôtre même paquet. Je baise les mains, après vous, au Seigneur Coletta, & à tous Messieurs ses neveux. *De Constantinople le quatorziéme de Mars* 1615.

LET-

## LETTRE V.

## DE CONSTANTINOPLE.

*La superbe entrée du Baile de Venise dans Constantinople ; les cérémonies observées à la réception qu'on lui fit dans le Divan, & à la premiére Audience du Grand Seigneur, où il fut admis avec ceux de sa suite, seront le sujet de cette cinquiéme lettre ; mais selon la description que le sieur della Vallé en fait d'une maniére toute particuliére, il semble qu'il en ait été l'ornement, par la magnificence de ses habits, sous lesquels il y parut monté à l'avantage sur un cheval du païs richement équipé.*

MONSIEUR,

Je croi que vous lirez, avec quelque plaisir, la nouvelle que je vous écris de ce qui s'est passé de considérable à l'arrivée du nouveau Baile de Venise en cette Ville. Je vous en ferai la description, d'autant plus agréablement, que je vous l'ai solennellement promise. Pour prendre la chose dans son commencement, je vous dirai qu'un mécredi 11. de Février le Seigneur Hermolao, où pour parler comme eux, Almorò Nani, nouvellement nommé pour exercer ici la charge de Baile de la République, fut mis en ce Port par un vaisseau Anglois, qui l'avoit pris à *Scio*, jusqu'où l'avoient amené & escorté quelques galéres Venitiennes. Il

Arrivée de M. le Baile de Venise au Port de Constantinople.

entra dans le Port sur les 23. heures, & cependant je me promenois tout à propos avec M. l'Ambassadeur de France dans une cour d'où l'on peut découvrir assez loin sur la mer; & de-là nous vîmes & entendîmes la belle salve que fit son vaisseau devant le Sérail du Grand Seigneur, par une fréquente décharge de toute son artillerie, & toûjours avec des boulets, dont l'éfet contentoit la vûë, parce qu'on les voïoit friser la surface de l'eau, & quelques-uns eurent la force d'aller jusqu'au rivage oposé à celui-ci, du côté de l'Asie, ce qui n'eût pas fait plaisir aux barques, s'il s'en fût alors rencontré quelques-unes dans cét espace de mer. Ce Baile ne voulut mettre pied à terre que vers la nuit, pour éviter peut-être les rencontres de plusieurs civilitez importunes, & pour donner moins d'incommodité à plusieurs personnes obligées à lui venir rendre leurs devoirs: ces précautions n'empêchérent pas M. l'Ambassadeur de France, & aparament tous les autres, de lui envoïer son premier Secrétaire, sur les deux heures de nuit à l'Italienne, pour le complimenter de sa part jusques sur le bord de la mer: & le lendemain il alla lui-même l'honorer de sa visite en l'hôtel où il étoit logé, avec un cortége extraordinaire, non-seulement de ses gens, mais aussi de tous les François qui sont ici en grand nombre. J'y fus aussi de même, marchant ce jour-là habillé à la Françoise, jugeant qu'il étoit à propos que je rendisse quelque service à cét Ambassadeur en cette ocasion & avec cét habit, puisque j'avois l'honneur de loger chez lui. Quatre ou 5. jonrs après, je m'en allai seul, de mon propre mouvement & vétu à l'Italienne, pour faire

M. l'Ambassadeur l'envoie complimenter.

faire la révérence en mon nom à M. le Baile, qui me fit grand acueil : & entr'autres choses, sans que je lui parlasse de rien, il s'ofrit lui-même de me mener, avec le peu de suite qui devoit l'acompagner, quand il seroit introduit à baiser le bas de la veste du G. S. aïant déja apris de quelqu'un que j'avois ce desir, & que c'étoit mon dessein de lui en faire parler par M. l'Ambassadeur de France. J'acceptai de bon cœur une ofre si obligeante, dont je lui rendis mes actions-de-graces ; mais M. l'Ambassadeur me voulant faire un surcroît de faveur, ne laissa pas outre cela d'en parler non-seulement à lui, mais à l'autre Baile son prédécesseur, qui étoit le Seigneur Christofle Valiero, pour le faire avec plus de réputation, & montrer qu'ils faisoient cas de ce qu'il leur recommandoit. Ce nouveau Baile se préparoit à faire sa premiére entrée publique, en la forme acoûtumée ; & cependant il reçût les visites de tous les Ambassadeurs résidans à cette Porte, comme de celui d'Angleterre, de celui des Etats de Hollande, & de l'Agent de l'Empereur, n'y aïant point d'Ambassadeur presentement. Un Nonce extraordinaire de Pologne ne le vint pas visiter, à cause qu'il avoit déja pris congé de tout le monde pour s'en retourner ; mais le même jour que le nouveau Baile arriva sur le soir, il étoit allé voir l'ancien Baile pour lui dire adieu.

Le Sieur della Valle l'alla saluer le lendemain à son Hôtel.

M. l'Ambassadeur reçoit visite de tous les Ambassadeurs residens à la Porte.

Quand on fut assûré du jour ordonné pour cette entrée, qui fut le Mécredi vingt-cinquiéme de Février, nous fûmes tous invitez le soir de devant de l'aller acompagner le lendemain matin, & ensuite à dîner avec lui, dans un banquet solennel qu'il avoit fait préparer. Je partis avec le Secrétaire de

Il fait son entrée publique dans Constantinople le 25. Février.

de France, & les autres François, & nous nous rendîmes tous à l'aube du jour, les uns par mer avec des vaisseaux nommez *Pérames*, faisans mêner leurs chevaux par terre, & les autres toujours à cheval, à deux lieuës hors la ville en un certain lieu où finit le Port, où une petite riviére navigable à ces *Pérames*, & peut-être aussi à des félouques, se décharge, & donne le nom d'eaux douces à ce même endroit. Ce fut là le rendez-vous général de toute les brigades, où vinrent aussi l'un & l'autre Baile, & tout le monde étant monté promptement à cheval, on s'achemina, non pas du côté de Constantinople, mais vers le rivage de *Galata* ou de *Péra*, comme on voudra dire, qui est le lieu de nôtre séjour, où sont logez tous les Ambassadeurs. La cavalcade marchoit en cét ordre.

Ceux qui marchoient les premiers, étoient les quatre Janissaires du Baile; c'est-à-dire, ceux qui demeurent en sa maison, pour sa garde ordinaire & pour son service, ainsi qu'en ont tous les autres Ambassadeurs: mais ils n'alloient pas à pied, comme à l'ordinaire, ni avec le simple *Dulaman*, ou la sotannelle, qui leur est afectée particuliérement. Ils étoient sur de bons chevaux avec le *Peragé*, ou la *manteline* sur leur *Dulaman*, & vétu de rouge, comme tous les autres. Après ceux-là venoient environ trente autres Janissaires (il faudroit dire *Jenghiceres*, pour mieux parler) lesquels étoient de la milice ordinaire, & en leur habit commun à pied, armez de leurs grosses arquebuses, aïant à leur tête un *Sciorbagi*, qui est leur Capitaine, mais à cheval & à leur queuë, peut-être autant de

L'Ordre de la marche.

de Spahis tous à cheval, & sans leurs lances, n'aïant que l'arc & les fléches, & puis quarante *Chiaoux* aussi à cheval, après lesquels on voïoit quarante hommes, & peut-être davantage, de la maison du Baile, qui sont des Esclavons, vassaux des Vénitiens, qui apellent ces sortes de gens des Porte-Lettres, à cause qu'ils ne font autre chose que porter & raporter des Lettres d'ici à Venise, & de Venise ici, aux dépens de la République. Ils ne portent ces Lettres qu'à pied; aussi marchoient-ils à pied en cette rencontre, vétus de rouge à livrées, avec le *Féragé*, & le bonnet plissé à la Gréque; ils étoient suivis des estafiers, & d'autres gens du plus bas ordre des Domestiques, lesquels portoient aussi le rouge, & à pied: ensuite marchoient à cheval les *Dragomans*, ou les truchemens de la République, acompagnez de tous les *Dragomans* des autres Ambassadeurs, chacun en son rang, selon l'ordre des presséances.

*Le Chiaoux Basci*, qui est le Chef des Chiaoux, venoit immédiatement après; à sa droite, comme au lieu le moins honorable parmi les Turcs, étoit un *Spahiler Aga*; c'est-à-dire, Capitaine des *Spahis*; il étoit de leur troisiéme Cornette, dont il n'y a que six en tout; mais elles sont très-nombreuses. Je ne sai ni ne puis pas comprendre pour quelle raison celui-ci céde l'avantage de la marche au *Chiaoux Basci*, puisqu'à mon jugement sa dignité est plus grande & plus honorable, me persuadant que c'est bien plus d'être Colonel de plusieurs Compagnies de Cavalerie, que d'être Chef de certaines gens, qui ne sont pas plus considérables que le sont les couriers à

Rome.

Rome. Toutefois c'eſt une coûtume, qui paſſe comme en loi parmi eux, à cauſe peut-être que le *Chiaoux Baſci*, aſſiſte toûjours à la Cour, étant eſtimé comme un domeſtique du Palais : ou bien parce que ces Courriers qu'il commande, ſont des perſonnes que l'on choiſit ſouvent pour les envoïer en qualité d'Ambaſſadeurs vers les Couronnes ; & pour cét égard ils ſont conſidérez tout autrement que des Soldats. Enfin c'étoit de la ſorte qu'ils marchoient ; après eux ſuivoient le Baile ancien & le nouveau ; celui-là à la droite, prenant ainſi, à la mode d'Italie, le haut du pavé, juſqu'à ce que le Grand Seigneur eût reçû & agréé le nouveau. Cét ancien étoit en ſon habit ordinaire de couleur rouge, & n'avoit pas, ce me ſemble, celui que portent les Sénateurs à Veniſe ; mais il me ſembla autrement ajuſté, du moins par le bonnet, que portoit auſſi de même façon le nouveau Baile, mais avec un habit plus court, comme une perſonne de voyage : & l'un & l'autre étoient environnez de divers Oficiers à pied, tous habillez de rouge.

Derriére eux étoient les Secrétaires de France, de Hollande & de Veniſe, j'entens celui de l'ancien Baile, qui vouloit peut-être par courtoiſie céder le pas en cette Cavalcade à celui de Hollande. Ils marchoient deux à deux, avec les deux fils du nouveau Baile, qui l'ont acompagné de Veniſe juſqu'ici : j'étois auſſi de la partie ; voici comment. N'allant que deux à deux dans les ruës étroites, le Secrétaire de France ſuivoit immédiatement les Bailes, à main droite du fils aîné du nouveau ; puis le Secrétaire de Hollande à la droite auſſi du ca-

det-

det; & après, le Secrétaire de Venise étoit à ma droite. Quand nous étions dans des ruës assez larges, nous allions trois à trois; le Secrétaire de France au milieu des deux fils du Baile, & celui de Hollande entre celui de Venise & moi. Après nous, tous les autres venoient pêle-mêle en troupe, comme les gens de tous les autres Ambassadeurs; les Gentilshommes volontaires, tant de la Religion Gréque, que de la Romaine, les Marchands Chrétiens de toutes les nations, tous vêtus lestement, les uns à la mode de leurs païs, & d'autres à celle de celui-ci, avec les meilleurs chevaux, & le plus riche équipage qui leur fut possible: ce qui faisoit, je vous jure, une belle confusion qui plaisoit à la vûë, principalement par la gaïeté de ces habillemens étrangers de diverses couleurs, avec les selles & l'assortiment des chevaux richement parez à la Turque, les cimeterres éclatans, & autres galanteries bisarres, à qui la nouveauté ajoûtoit beaucoup de grace, du moins à ma fantaisie. Je croi qu'il y avoit bien deux cens cinquante chevaux, & une très-grande multitude de personnes à pied. Le Secrétaire d'Angleterre ne s'y trouva pas; je ne sai pas pourquoi, ne pouvant m'imaginer que ce soit pour le point d'honneur du haut bout, parce que cela a été réglé; & ce Roïaume l'a cédé franchement, & d'un plein gré, à la France: il y avoit pourtant des gens de sa suite, dont je reconnus quelques-uns.

Le Sieur della Valé tient rang en cette Cavalcade.

Le Secrétaire de l'Ambassadeur d'Angleterre a toûjours cédé le pas à celui de France.

Faites-moi la grace de ne pas trouver étrange si je vous parle si souvent de moi-même: j'en use ainsi, par la confiance que j'ai en vôtre amitié, qui me donne sujet de croi-

croire que vous avez une curiſioté particu-liére pour tout ce qui me regarde. Sachez donc qu'en cette Cavalcade, je voulus pa-roître avec un habit de couleur fait à l'Ita-lienne, avec de belles plumes au chapeau, & quantité d'autres gentilleſſes, à quoi je m'étois étudié de tout mon pouvoir; & ſur-tout avec une épée aſſez riche, & un beau poignard, que j'avois aporté de Naples; j'avois bien de la complaiſance pour moi, voïant l'une & l'autre à mon côté: car quand il ne m'eſt plus permis de les porter, com-me la coûtume ſemble l'interdire après les cérémonies, il me ſemble que je ſuis de même qu'un Paon ſans queuë. Je ne ſai pas s'il eſt défendu à ceux qui ne ſont pas du païs, & qui ne ſont pas ſoldats, de la por-ter : quoiqu'il en ſoit, cela ſe pratique d'ordinaire dans la Ville, à l'égard de tou-tes ſortes de perſonnes, ſoit Turcs, ſoit au-tres, hormis quand on va à la campagne, & lorſqu'on ſe rencontre dans les ocaſions de ſemblables Cavalcades; on eſt obligé en tout cas de ſe conformer à l'uſage du païs.

Il n'eſt permis à qui que ce ſoit de porter l'épée dans Conſtantinople.

Avant que de marcher par ordre, en aten-dant toujours Meſſieurs les Bailes, plu-ſieurs *Chiaoux* caracolérent à l'entour de moi, témoignans de la curioſité pour con-ſidérer mes habits & mes armes, que je fis voir à tous avec grande civilité: l'avidité qu'ils avoient de me regarder étoit telle, que je croi qu'il n'y en eut pas tant en ce feſtin ſolennel, qui ſe fit à Naples pour ré-galer le Duc Vincent de Mantouë, lorſque ſa toque, toute garnie de pierreries, paſſa par les mains de toutes les Dames, qui la vouloient voir les unes après les autres. Mes étofes de Naples agréérent à tous

auſſi-

aussi-bien que la lame de mon poignard, laquelle étoit de Pise, & persée à jour dans le milieu, avec un artifice exquis, & un joli mélange de ciselûres d'or & d'argent, enchassées les unes parmi les autres sur la garde, que l'on nomme Damasquinûre à la Persienne; & j'avois peine à me dégager de la foule de tant de curieux. Etant monté à cheval, nous poussâmes, comme j'ai dit, vers *Galata*, en tournant un peu à l'entour par le dehors; quand nous y fûmes entrez, nous la traversâmes, en toute sa longueur d'une porte à l'autre, jusqu'au lieu où sont les Hôtels des Ambassadeurs hors des murailles, mais dans un endroit fort peuplé, où ces Messieurs semblent se loger à dessein d'être plus en liberté, & pour faire un trafic de contrebande, soit des esclaves deserteurs, soit d'autres marchandises défenduës. Par les ruës, nous trouvions des assemblées aussi nombreuses que vous vous les puissiez imaginer en des ocasions pareilles, sans compter les femmes de diverses conditions, lesquelles ocupoient toutes les fenêtres. Ma maison fut honorée d'une belle compagnie de Dames Gréques, parentes de mes amis, à cause que l'issuë répond vis-à-vis l'Hôtel de M. le Baile, & l'on y a la commodité de la porter & de l'escalier en cette ruë, sans passer par la grande, & par la cour de M. l'Ambassadeur de France, outre deux grands balcons qui s'avancent en dehors. Comme je ne pouvois me trouver en deux endroits, Tomaset y demeura en mon absence, pour prendre le soin de les bien recevoir, & les servir; ce qu'il fit dans une collation honnête de confitures, & d'autres choses. Je ne

Le Sieur della Vallé atire les yeux de tous les curieux sur lui en cette Cavalcade.

Quelques Dames Gréques ocupent l'apartement du sieur della Vallé, pour le voir passer.

Un de ses domestiques leur fait la collation de sa part.

ne sai pas comme l'on s'y comporta; mais il dit qu'il s'en trouve fort bien; & je croi, puisqu'il est à croire qu'un jeune homme ne peut que bien réüssir en servant les Dames. Le Baile aïant été conduit ainsi jusqu'à son Hôtel, quelques-uns prirent le tems de s'arrêter pour dîner, & plusieurs s'en allérent pour vâquer à leurs afaires. Je l'acompagnai jusques dans sa chambre, & puis je retournai sur le champ chez M. l'Ambassâdeur, pour être avec lui, quand il iroit au banquet où il étoit invité, n'atendant plus que l'heure ordonnée pour s'y trouver. Tandis que l'on y préparoit tout, l'on fit manger les *Chiaoux* dans une sale, & les *Spahis*, les *Janissaires*, & d'autres moindres soldats dans la cour; & ce repas ne se fit point autrement, à ce que j'ai oüi dire, que de prendre & d'emporter promtement, à qui mieux mieux, ce qu'on leur presenta; les uns dans les mouchoirs, d'autres dans leurs vétemens, sans se soucier de les salir; desorte que tout cela fut bientôt expédié, sans nulle civilité, ainsi que des bêtes, dont leurs mœurs ne sont pas beaucoup éloignées. Après le repas brutal de ces vilaines gens, on vint apeller M. l'Ambassadeur de France, qui est le seul de tous les Ambassadeurs à qui l'on assigne une place dans ce festin; & nous y allâmes aussi-tôt avec plusieurs de ses Domestiques. Il y avoit dans la sale trois tables préparées; deux en long, d'un bout à l'autre, une entre deux, posée en travers, où étoient les places de Mrs. les Bailes, & de M. l'Ambassadeur, & les plus aparens d'entre nous. En cette disposition, au haut bout, à main droite, étoit assis l'Ambassadeur,

Le Sieur della Vallé acompagne M. l'Ambassadeur de France au banquet de M. le Baile.

deur, aïant vis-à-vis de lui, de l'autre côté, le Baile ancien; car le nouveau étoit du même côté de l'Ambassadeur, & au-dessous de lui; & tous trois sur de beaux fauteüils de velours rouge, à passements & à crespines d'or. On me fit asseoir à l'oposite du nouveau Baile, mais sur un banc de nôces, comme tous les autres; ces Seigneurs aïans tant de complaisance que de me faire cét honneur dans leur Hôtel: au-dessous de ce même nouveau Baile étoit placé un Chiaoux, qui étoit, comme je croi, celui qui lui avoit servi de conducteur & de guide, depuis Venise jusqu'ici; de même qu'après moi étoit assis le Secrétaire de France, qu'il avoit en face. Le Secrétaire de Venise du Baile ancien étoit au-dessous du Chiaoux; & vis-à-vis de lui l'un des fils du nouveau Baile; & près de ce Secrétaire, le premier Dragoman, ou interpréte de France; & ensuite, de main en main, les autres, dont je n'ai pas retenu les qualitez: mais à cette table nous n'étions en tout qu'environ vingt-cinq; parce que de l'autre côté je ne vis que douze Cavaliers, avec un Oficier de pied; & quoique civilement je ne pûsse pas regarder, ni compter tous ceux qui étoient de même côté que moi, je m'imagine qu'il y en avoit autant que de l'autre. Aux autres tables, chacun se rangea confusément, le plus diligemment qu'il pût; néamoins toutes personnes d'honneur. Je ne saurois vous dire au vrai leur nombre; mais je croi qu'il étoit bien de quatre-vingt, ou quatre-vingt-dix personnes dans cette sale seulement, sans parler des autres lieux du Palais, où l'on avoit préparé & garni d'autres tables, dont toutes les séances étoient

*Les séances des principaux qui furent invitez au festin.*

Le fes-tin ne dura pas long-tems.

étoient ocupées. Le banquet de la ſalle étoit convenable aux perſonnes, & digne de cette ſolennité, mais bien-tôt fini, à la mode d'Italie, & non pas à celle des Turcs & des Grecs, à qui l'on ne ſauroit faire quitter la table.

Durant le repas, on entremêloit pluſieurs diſcours, chacun ſelon ſon génie; les uns ſembloient prononcer des Sentences Sénatoriales, les autres diſoient cent choſes hors de propos, & d'autres avançoient des propoſitions impertinentes, fondées ſur l'Alcoran. M. l'Ambaſſadeur de France, très-vertueux Seigneur, & moi, pour ne pas paſſer en cette ocaſion pour des gens ſans eſprit, alléguions à propos, & non trop fréquemment, des paſſages de quelques Poëtes, & l'on parla auſſi quelque peu ſur ce que je ne bûvois que de l'eau, en me remontrant, par une douce raillerie, que j'étois le ſeul en ce feſtin, & peut-être en tout ce païs qui en uſât de la ſorte; ce qu'ils faiſoient en partie pour mettre en belle humeur le Chiaoux, qui pour paroître galant homme, & pour agréer à la compagnie, ne faiſoit point ſcrupule de violer un peu ſa loi, en bûvant du vin gaillardement comme les autres, qui le voyant faire ainſi, firent ſemblant de me blâmer, diſant hautement que je faiſois mal. Et après s'être fait les uns aux autres pluſieurs ſignes des yeux, ils conclurent enfin publiquement que je tenois de la bête; & l'on s'entretenoit ainſi en riant. Le repas achevé, Mrs. les Bailes ſe retirérent dans une chambre, avec M. l'Ambaſſadeur, juſqu'à ce que les tables fuſſent levées, & la ſalle nétoïée; enſuite ils ſortirent hors du Palais,

Divertiſſement durant & après le repas.

lais, avec toute la troupe qui leur avoit déja tenu compagnie, pour se divertir l'espace d'une ou deux heures à voir joüer des farceurs Juifs avec des instrumens, des chansons, des danses à la Turque, & faisant des sauts périlleux, avec des épées nuës contre la poitrine, & d'autres souplesses, semblables à celles de nos bâteleurs, qui joüent à Naples devant le Château.

Cela fait, M. l'Ambassadeur prit congé des Bailes, qui le conduisirent jusqu'à la premiere porte de la cour sur la ruë, & nous nous en retournâmes avec lui dans son Hôtel, ne restant plus rien à voir de cette pompe. Je ne vous parle point des autres circonstances, comme des tymbales, des tambours, grands & petits, & des trompettes, parce qu'on ne doute point que cela ne s'y trouve; mais ce ne fut que dans l'Hôtel des Bailes, non plus que les salves de fusées, de pétards, & d'arquebuses; car dans la Cavalcade, on n'entendit point d'autre son que d'une trompette, de laquelle joüoit fort bien un François, que nous y avions mené, lequel s'en aquita au contentement de tous, parce que les Turcs n'en ont point, ni ne s'en servent point: & de tous les instrumens de guerre dont le soufle anime les soldats, ils n'ont l'usage que de cette espéce de cornemuse, ou comme on la voudra nommer, que l'on entend à Naples sur les Galéres. Il m'étoit presque échapé de la mémoire de vous dire que nôtre Cavalcade étant arrivée assez proche du Palais du Baile, nous rencontrâmes dans une place les gens du Nonce de Pologne, dont je vous ai déja parlé, lequel n'étoit pas encor parti, & ils voulurent témoigner de bonne gra-

M. l'Ambassadeur s'en retourne en son Hôtel.

Les gens du Nonce de Pologne se joignirent à cette Cavalcade.

grace, qu'ils prenoient part à l'honneur que l'on rendoit à ce nouveau venu. Ils étoient tous à cheval; en équipage de voyageurs, aïant chacun l'arquebuse pendante sur les épaules en bandoliére, & habillez à la Polaque, comme dans leur païs. Le nouveau Baile s'étant fait voir à eux, ils lui firent la révérence en Cavaliers, & s'avançans un peu, ils se mêlérent dans nôtre même Cavalcade, derriére les Dragomans, & tinrent toûjours compagnie, jusqu'à ce que ce Seigneur fût décendu chez lui.

Cérémonies qui s'observent à la porte du Grand Seigneur par les Ambassadeurs étrangers.

Il me semble qu'il est bien-tôt tems que je parle de la seconde cérémonie, qui consiste à être introduit à baiser le bas de la veste du Grand Seigneur. Il est à remarquer premiérement, que quelqu'Ambassadeur que ce soit en ce païs, ne voit jamais le Prince que deux fois; l'une quand il arrive ici; & l'autre quand il est sur le point d'en partir; à toutes ces deux fois, en lui baisant la veste, ils le complimentent en peu de paroles, comme on fait aux Consistoires publics à Rome; mais le Grand Seigneur ne répond jamais, & n'est-là que pour entendre: car tout le reste du tems que les Ambassadeurs doivent demeurer à la Porte, ils ne traitent d'afaires qu'avec le Bassa; c'est-à-dire, avec le premier Visir, que l'on nomme, sans autre titre & par excellence, le Bassa, qui est le principal Agent, & Lieutenant Général de l'Empire Otoman, pour toutes sortes d'afaires. On les peut aussi communiquer dans les ocasions avec d'autres Ministres de la Porte, & même les faire passer jusqu'au G. S. en se servant quelquefois du crédit & de la recommandation d'un tiers, qui sera son favori, lui

fai-

faisant par ce moïen tenir des billets, ou dire quelque chose qu'on soupçonne que les Ministres n'ont pas raporté assez fidèlement : mais enfin, les Ambassadeurs ne peuvent immédiatement lui parler qu'à leur arrivée & à leur départ. Ces Princes sont en possession de vivre de la sorte, par maxime de grandeur & de majesté ; & pour atirer davantage de respect, ils se cachent non-seulement aux Ambassadeurs, mais à tout le monde, autant qu'ils le peuvent faire ; ce qu'observent aussi, à leur imitation, les plus considérables personnes qui sont à leur service en fort grand nombre dans le Sérail, dont nul ne peut sortir qu'avec le Grand Seigneur, & n'a pas permission de parler familiérement avec ceux de dehors, n'ayant là-dedans aucune conversation que celle qu'ils peuvent avoir entr'eux, si ce n'est à quelques-uns des principaux Ministres, encor très-rarement.

Le Grand Seigneur ne se fait voir que très-rarement.

On n'apelle le dedans, que ce qui est enfermé par la troisiéme porte : c'est comme on parle ici ; parce que jusques-là, ce qui est enclos des deux premieres portes, & même les deux premieres cours, jusqu'à la sale du Divan, ou du Conseil, où s'assemblent les Bassas, tout cela n'est point du dedans, quoique ce soient des apartemens du Sérail, & chacun peut y entrer & s'entretenir librement, comme il m'est déja arrivé quelquefois. Aussi tous les Ministres, & autres gens de service, qui sont en deux endroits du Sérail, les plus proches du dehors, ne sont pas apellez domestiques du dedans, & peuvent négocier & traiter au-dehors avec tout le monde : mais ceux que je dis, qui vivent tellement reti-

rez, sont ceux qui demeurent au-delà de la troisiéme porte, lesquels en propre personne voïent & servent le Grand Seigneur, vivans comme lui, éloignez de tout commerce extérieur; & de-là vient que l'on aprend si peu la vérité des afaires de cette Cour, que vous vous étonneriez sans doute de la dificulté qu'il y a de savoir même des choses de nulle importance, comme les noms des Sultanes, & d'autres pareilles bagatelles, dont quelquefois la curiosité m'a donné de l'inquiétude pendant des mois entiers, sur-tout dans le commencement: mais presentement que je me vois, par la grace de Dieu, plus expert & mieux dressé, tant par l'empressement & le secours de ma recherche curieuse, plus grande que n'en veulent avoir ceux du païs, que par le moïen des bonnes rencontres qui m'ont procuré une entrée favorable en divers lieux; je vous puis assûrer que souvent je pénétre dans la connoissance de plusieurs choses, dont ceux qui passent ici pour intelligens, n'ont pas la moindre lumiére. Enfin les amitiez & les finances font de grands éfets; & j'espére, à mon retour, que vous lirez avec satisfaction quantité de choses que je vous communiquerai, lesquelles ne viendront que de bons lieux.

Il est presque impossible d'aprendre aucune afaire de la Cour.

Il faut que je reprenne le sujet que m'a fait quiter cette digression, dont la longueur ne nuira pas à l'éclaircissement de ce que j'ai à déduire. Il fut ordonné le mardi dixiéme de Mars, que le nouveau Baile iroit au Divan, qu'on nomme le Grand, ou le Public; c'est-à-dire, le lieu du grand Conseil public; & que-là il seroit admis & introduit à baiser la veste du Grand Seigneur,

gneur, à la maniére ordinaire; après que l'on eut envoïé deux ou trois jours devant au Baile ancien, qui retient toûjours, comme j'ai dit, l'autorité jusqu'à ce que le nouveau soit reçû, quantité de vestes, tant pour lui que pour tous ceux qui doivent avoir entrée à cette cérémonie; parce que personne n'est reçû à faire la révérence au Grand Seigneur, s'il ne reçoit par son ordre des habits faits exprès; & ce vétement qu'il donne est fait de certain Brocarel de Bursie, de peu de valeur, & se nomme un *Feragé*, ou premiere veste de dessus, à cause qu'on le met sur l'autre *Feragé* que l'on porte ordinairement; ce qui se pratique à mon avis pour faire honneur au present du Prince, devant lequel on paroît ainsi ajusté, & dans une posture qui semble aussi extravagante, que si à Naples un homme portoit deux manteaux l'un sur l'autre. De grand matin nous nous assemblâmes au Palais du Baile, tous vétus à la Turque ou à la Gréque, pour parler plus honorablement, vingt-quatre que nous étions, choisis & destinez pour paroître devant le Grand Seigneur, & lui baiser la veste; parce que l'on n'y va pas en plus grand nombre: & c'est la coûtume d'y entrer habillé à la mode du païs. Surquoi je veux vous avertir qu'ici les habits, depuis le collet jusqu'en bas ne sont pas faits d'autre sorte pour les Turcs que pour les Chrétiens, tant Grecs que Latins; & pour la façon, ils sont communs à tous les hommes, de quelque condition qu'ils puissent être, n'y aïant point d'autre diférence, si ce n'est qu'ils sont plus ou moins riches, & plus ou moins longs les uns que les autres, à proportion de la qualité

Les étrangers ne paroissent devant le Grand Seigneur que sous des vestes qu'on leur envoïe de sa part.

On destine 24. personnes pour acompagner M. le Baile devant le Grand Seigneur.

lité des personnes; car les plus longs sont les plus honorables: & le Grand Seigneur, qui est le Maître, quand il veut se faire voir, laisse toûjours traîner à terre, de la longueur d'une palme ou deux, sa veste par magnificence: & à chaque pas qu'il fait en marchant, il lui donne de petits coups de talon, afin qu'elle ne le fasse pas broncher: mais il est le seul qui en use ainsi. Les autres gens de qualité les portent longues jusqu'aux talons, & les personnes de basse condition plus courtes, chacun à sa commodité, & pour en recevoir moins d'embaras. Il n'y a donc aucune diférence, comme j'ai dit, depuis le collet en bas; mais plus haut, c'est autre chose; particuliérement à la tête, où les Turcs font paroître des marques, qui expriment entr'eux les divers degrez de leurs Charges, ou leurs Ofices: même les Chrétiens se font aussi reconnoître & distinguer les uns des autres, par la diversité de leurs habillemens de tête; non pas comme les Turcs qui portent un turban, lequel doit être blanc, par les bandelettes que l'on entortille, & que l'on releve, parce que le petit bonnet qui s'éleve au milieu de ces bandelettes, est ordinairement d'autre couleur: néamoins il n'y en a pas sur tous les turbans; mais pour ces bandelettes entrelassées, il est tellement nécessaire qu'elles soient blanches, que parmi eux c'est une marque de religion: & s'ils avoient rencontré un Chrétien qui les portât sur la tête, il se verroit à l'extrémité ou de renier sa foi, ou de soufrir la mort.

Les Turcs sont distinguez les uns des autres, selon les diférentes charges qu'ils éxercent.

Les Turcs ont des turbans de diverses formes, & conformément à leurs qualitez, ou à leurs charges, qui mettent de la diférence à leurs

à leurs modes, comme je vous ferai voir à mon retour, avec la grace de Dieu. Il y a encor quelqu'autres gens qui portent le turban à Constantinople, quoiqu'ils soient Chrétiens; mais ils le portent plus petit, & d'une étofe de vil prix, raïée de bleu: ce sont certains Arméniens, dont le nombre n'est pas fort grand, lesquels se sont habituez ici & comme naturalisez, vivans néanmoins dans la bassesse, & en pauvre état. Pour les Chrétiens Grecs, qui sont véritablement originaires du païs, ils ont la tête rasée comme les Turcs; mais au lieu de turbans, ils se servent de certains bonnets longs, fourez & bordez de peaux, & ne les tirent que très-rarement pour saluer quelqu'un, ne faisant pour la plûpart cette action de civilité qu'à la Turquesque, seulement de la tête & de la parole; toujours sans colets, & sans qu'il paroisse aucun bord de chemise au col & aux poignets. Les Chrétiens Latins ont les cheveux faits comme nous & le chapeau de même, & font paroître à l'entour du col un rabat de chemise, que l'on apelleroit à Naples un coupeau, ou bien ils portent un colet tout uni, c'est-à-dire, qui n'est ni dentelé, ni gaudronné comme les nôtres; mais aux poignets nulle aparence de linge, à moins qu'ils eussent quité leurs manches, comme on fait quelquefois pendant l'été; car on peut voir entiérement les deux manches de la chemise ouvertes & larges à la Turque; mais hors du logis, les gens d'honneur ne voudroient pas marcher de la sorte, ni même les Grecs ni les Turcs.

Les étrangers y sont aussi distinguez.

Comme il étoit donc de notre devoir de paroître vétus, comme j'ai dit que c'est la

Le Sieur della Vallé, qui fut de la partie, y voulut paroître sur tous les autres.

coûtume & l'ordre commun d'être, depuis le collet jusqu'aux pieds, à la mode des autres, je m'imaginai que je ne pouvois prendre un plus noble modèle, ni une personne plus digne d'être imitée en cette ocasion que le Grand Seigneur même; & pour cét éfet, j'avois donné ordre que l'on me fit des habits à peu près semblables aux siens, je veux dire de la couleur qui lui agrée le plus, qui est le blanc, dont il est presque toûjours vêtu; & que pour me faire un *Feragé* de dessus, on m'allât acheter d'un certain brocard mêlé d'or & d'argent, avec de grandes lunes en broderie, dont je savois que l'on avoit levé peu de jours auparavant quelque piéce pour lui en faire une veste. Je voulus aussi que le *Dulaman* de dessous fût pris sur une piéce de toile d'argent de Venise, à grands fleurons d'or & de soye de plusieurs couleurs, dont on se pare quelquefois ici. Du collet en haut, je paroissois en Chrétien de la communion Latine, avec un rabat plissé, le plus beau que j'eusse, & un chapeau que j'avois aporté de Naples, lequel j'avois orné de quelques pierreries, aussi-bien que d'un pannache blanc, pour acompagner l'habit; & ce panache étoit des plus hauts, pour me faire remarquer de loin entre les autres. Parce que je devois aller à cheval, & que j'étois obligé de prendre des botines, lesquelles, comme aussi les souliers, sont ici ferrées sous la semelle, presque comme les paturons des chevaux; je voulus, par galanterie, faire mettre aux miennes des plaques d'argent, au lieu de ces fers, ce que le Prince même ne fait pas; cette gentillesse extraordinaire passa pour un specta-

Il se fait faire des habits magnifiques.

cle bien considérable, quoique la dépense n'en fût pas grande.

Quand nous nous vîmes tous assemblez, avec chacun notre équipage, dans le Palais du Baile, avec une multitude d'autres gens qui venoient pour nous escorter, comme il se pratique, nous entendîmes la Messe, après laquelle nous sortîmes avec les deux Bailes, qui étoient en habits de toile d'or, d'une façon très-majestueuse, précédez de toute la Brigade, qui marcha à pied jusqu'au *Topchané*, qui est l'Arsenal, & n'est pas fort éloigné du Palais du Baile, sur le rivage de la mer, où plusieurs de ces vaisseaux, qu'ils apellent *Pérames*, sont toûjours prêts pour faire passer à ceux qui s'y presentent, le trajet qu'il y a de-là à Constantinople: en cét endroit les Bailes entrérent dans une barque toute couverte, préparée exprès pour eux, & tous les autres dans des Pérames, qu'ils apellent des vaisseaux subtils, beaucoup plus legers & plus vîtes, que les gondoles de Venise; & ainsi nous passâmes promptement à l'autre bord, tandis qu'en ce trajet, quelques vaisseaux Chrétiens, qui étoient au Port, nous saluoient par des décharges de tous leurs canons. Nous décendîmes à terre un peu plus avant à une Porte de la ville, qui est la Porte surnommée des Juifs, à cause que leur ruë est de ce côté-là, où nous trouvâmes des chevaux qui nous atendoient, des Chiaoux, & d'autres Turcs qui s'étoient rendus là pour honorer la Cavalcade, dans l'espérance pourtant de quelque profit, parce qu'on leur paîe tant par tête, aussi-bien qu'à l'entrée.

La marche de cette Cavalcade.

Pour paroître mieux assorti, & me ren-

Le Sieur della Vallé monte un cheval Turc richement caparaçonné.

dre plus agréable, je voulus monter un cheval Turc, ajusté à leur maniére; & j'eus le bonheur d'en rencontrer un fort bien fait, que me prêta l'un des *Defterdars*, c'est-à-dire, Tresoriers ou Chambellans, comme ceux que vous commandez. Certainement je lui suis bien obligé de cette faveur; car ce cheval étoit parfaitement bon, & caparaçonné à l'avantage, étant garni presque par tout de turquoises, & d'autres pierreries, aïant la selle, & la housse de la croupe, relevées en broderie; les étriers, les boucles, les ardillons, & même la masse-d'armes, qui s'ajuste à l'arçon, à leur mode, d'argent doré bien travaillé; enfin c'étoit un cheval équipé à la roïale. Nous commençâmes donc de marcher en Cavalcade couverts de nos *Jagmurluchis*, qui sont certaine espéce de balandrans d'assez bonne grace, parce qu'il pleuvoit un peu, & la journée ne fut pas belle: & par la ruë ordinaire, qui est la plus large & la plus courte qui conduise au Sérail, où plûtôt Sérai, c'est-à-dire, Palais, nous y arrivâmes; & plusieurs Capigis, ou Portiers, qui par devoir & par coûtume gardent les portes, nous aïant ouvert la premiere, nous passâmes à cheval, comme font seulement les personnes les plus considérables, toute la premiere cour, qui est certainement aussi longue que la place du Marché de Naples, si elle ne l'est davantage, mais trop étroite à proportion de sa longueur; outre qu'elle n'est pas droite, & ne represente qu'une figure irréguliére. Nous y trouvâmes quelques compagnies de Spahis à Cheval, rangez en haïe d'un côté & de l'autre. Quoiqu'ils n'y fussent pas tous,

L'Ordre de la réception.

quel-

quelqu'un me dit qu'ils étoient bien cinq cens, ou environ; & tout aussi-tôt que nous étions passez devant eux, ils quitoient l'un après l'autre l'ordre des files qui composoient leurs aîles, & voltigeoient confusément, faisant mille petites courses dans cette cour, ou plûtôt cette Place.

Nous marchions toûjours avec même ordonnance que le jour de l'entrée, dont il n'est point nécessaire que je vous fasse ressouvenir; & nous arrivâmes devant la seconde porte, où il n'est permis à personne qu'au Grand Seigneur d'entrer à cheval, d'où nous décendîmes là, & ôtâmes nos manteaux à pluïe, ne montrant que nos seuls habits de parade, que chacun à l'envi avoit fait faire des plus lestes. Le tems étant devenu un peu plus beau, nous entrâmes à pied dans la seconde cour, qui est quarrée, & toute environnée de Portiques, soûtenus par des colonnes: elle est néanmoins d'une grandeur un peu moindre que la premiére; mais elle contient plusieurs belles alées; une au milieu, bien droite & fort large, qui va rendre à la Porte du Grand Seigneur, avec de grands ciprès des deux côtez; une autre à main gauche, qui aboutit à la sale du Divan, où les Bassas & les Visirs tiennent leurs assemblées pour le Conseil, & quelqu'autres alées traversantes ça & là, le reste du terrain étant comme un pré rempli d'herbes, où l'on voit paître des Dains familiers, des oiseaux privez, & quelqu'autres animaux domestiques.

M. le Baile avec sa compagnie est introduit jusqu'à la seconde Porte du Palais, où il met pied à terre.

La Description de cette seconde cour.

Sous les Portiques à main droite entrant, étoient rangez par files, en bon ordre, avec

grande modestie & silence, quatre mille Janissaires; (il faut que je les apelle ainsi, pour me faire entendre, quoique ce nom soit corrompu) ils avoient avec eux, outre leurs Capitaines particuliers, leur Colonel Général, qu'ils apellent Janissaire Aga, lequel étoit assis sous le portique, le plus proche de la troisiéme porte, dont il ocupoit l'entrée, qui est sa place ordinaire, & toutes les fois qu'il y a *Divan*, ce qui se fait deux ou trois fois la semaine, il faut que tous ses gens se tiennent là en même posture; mais en ce *Divan*, qui étoit public, ils y étoient en plus grand nombre que de coûtume, & leurs habits avoient un éclat extraordinaire. Sous l'autre portique, à main gauche en entrant, étoient les Chiaoux, comme en un lieu qui leur est afecté; & ils étoient quantité de gens, quoique je n'en sache pas bien le nombre. Tout le reste de la cour étoit vuide & dégagée de monde : & loin d'y voir, comme ailleurs, une multitude en foule, il n'y avoit pas une ame, & l'on n'y entendoit pas la moindre parole. Passans au milieu de ces troupes avec toute notre brigade, nous allâmes vers le *Divan*, ou les Visirs, les Bassas, & quelques autres Ministres, qui en telles ocasions ne font point, ou peu d'afaires, nous atendoient pour nous recevoir. Proche la porte du *Divan*, nous eûmes à la rencontre le Chiaou-Bassi, & d'autres Oficiers qui doivent s'y trouver avec des bâtons d'argent à la main, à peu près de la longueur de ceux dont s'apuient les personnes qui marchent avec dificulté. Ce furent eux qui nous introduisirent; & comme nous passions par un portique intérieur,

Quatre mille Janissaires rangés en haie vers la troisiéme porte du Palais.

térieur, qui sert comme d'antichambre au Divan, à niveau de la cour ; car les apartemens de ce lieu sont ainsi, & sans degrez, il se fit un son confus de piéces de monoïes, remuées par ceux qui étoient au-dedans, & qui feignoient d'être là pour d'autres affaires ; mais il y a aparence qu'ils le faisoient exprès, ou par une vaine magnificence, ou pour témoigner qu'ils tenoient à gloire d'ignorer ce qui se passoit parmi nous autres Chrétiens. Dans la sale du *Divan*, qui n'est ni grande ni bien meublée, étoit assis dans un banç au milieu de la face du bout d'enhaut vis-à-vis de la porte, le Bassa ; c'est-à-dire, le premier Visir ; & au-dessus de sa tête, il y avoit une petite fenêtre, avec une jalousie fort épaisse, où le Grand Seigneur vient quelquefois pour entendre ce qui s'y passe ; ou du moins par le bruit qu'il en fait semer, il retient les Ministres dans le respect & dans la crainte. A main droite du Visir, qui n'est pas le lieu le plus honorable, & sur le même banc, étoient assis huit autres Bassas ou Visirs, selon l'ordre de leurs presséances : & parceque ce jour étoit plus solennel que les jours ordinaires, je croi qu'ils y assistoient tous ; c'est-à-dire, ceux qui étoient pour lors à la Porte. La seconde place étoit ocupée par un Eunuque blanc Géorgien, qui étoit en haute estime pour la connoissance des afaires d'Etat, lequel on a surnommé le *Caimacam*, à cause que par deux fois, en l'absence du Grand Visir, il a fait les fonctions de *Caimacam*, c'est-à-dire, de son Lieutenant Général. Le Bassa de la Mer, ou autrement le Capitaine Bassa, qui est presentement en cette ville, avoit la cinquiéme

M. le Baile est introduit au Divan, avec ceux de sa suite.

Tous les Grands de la Porte s'y rendirent ce jour-là.

L'ordre de leurs séances.

place, non à cause de sa charge; car quand il n'est simplement que Général de la Mer, il ne doit s'asseoir qu'au-dessous de tous les Visirs; mais parce qu'outre cét Ofice, il est aussi Visir, & en cette qualité cette place lui apartient. Pour celle des autres Bassas, je n'en dirai rien, étant des personnes dont je n'ai nulle connoissance: mais j'ai bien voulu toucher quelque chose de ceux-là, pour les avoir entendu nommer, & à cause qu'ils sont en grande réputation entre les plus notables, du moins le Bassa de la Mer.

A main gauche du Grand Visir, mais un peu loin de sa personne, étoient assis sur ce même banc, qui faisoit face à l'oposite de l'entrée, les deux *Cadileschiers*, c'est-à-dire, Juges Souverains des Armées: premiérement celui de la Gréce, comme le plus noble, après celui de la Natolie; ensuite étoient de même, non en face, mais de côté, & un peu loin de ce banc principal, deux grands *Defterdârs*, ou Tresoriers; & derriére leur banc, en un lieu séparé, quantité de Notaires, ou d'Ecrivains, la plume à la main, & tous prêts à écrire, mais assis seulement à terre. A main droite de la sale en sortant, & à l'oposite de *Defterdars*, au-dessous des Bassas, mais assez loin d'eux & de côté, l'on voïoit le *Nisciangi*, qui fait l'ofice du Grand Chancelier, & qui signe tous les Commandemens & les Ordres du Grand Seigneur, en la presence de ces *Satrapes* en leurs siéges, & d'autres Ministres inférieurs, qui s'y tenoient debout. Les deux Bailes entrérent dans le Divan, avec quelques-uns des nôtres, du nombre desquels j'étois, tous les autres aïant ordre de demeurer à l'entrée. Aucun de ces Messieurs

Cérémonie observée à l'entrée de M. le Baile.

ne

ne se mit en devoir de sortir de sa place pour faire acueil aux Bailes, qui ne tirérent pas non plus leurs grands bonnets rouges à la Ducale, dont la forme est semblable à celle des Sénateurs de Rome, ainsi que pas un de nous autres n'ôta son chapeau; mais aussi-tôt qu'ils furent devant le Bassa, on leur presenta deux escabeaux sans apui, pour s'asseoir vis-à-vis de ce Seigneur, & nous étions debout derriére eux. On se dit, de part & d'autre, de belles paroles par l'organe du Truchement Major; & après quelques complimens, le Divan loüa l'ancien Baile de sa conduite; témoigna au nouveau, que l'on tiroit par avance de favorables augures de la sienne; & l'on se promit les uns aux autres la continuation d'une amitié réciproque.

Complimens réciproques.

Cependant on vint avertir qu'il étoit tems de dîner; oüi, bien pour les Turcs; mais à nôtre égard, il étoit trop tôt; le present de vestes que les Vénitiens ont coûtume de faire en telles ocasions, étoit déja consigné entre les mains des Turcs au portique du *Divan*: car ils sont de l'humeur de ces Thraces Odrysiens dont parle Thucydide, avec lesquels on ne pouvoit traiter d'aucune afaire les mains vuides; & de plus, ils voulurent, contre la coûtume, mesurer ces vestes, dont ils se plaignoient que quelques-unes étoient plus courtes qu'à l'ordinaire; ce qui me sembla d'abord une grande mesquinerie; comme en éfet, je doute, s'ils disent vrai, quand ils veulent soûtenir que cela tient plûtôt de la grandeur; parce qu'ils veulent témoigner par-là qu'ils reçoivent ces presens comme une espéce de tribut, & non pas comme des presens. Je dis

Mesquinerie de la part des Turcs.

dis donc que toutes ces cérémonies étoient déja faites, quand le Baſſa donna l'ordre aux *Scalchis*, qui ſont les Oficiers de table, d'aporter dequoi manger, à cauſe que l'on en portoit au Grand Seigneur: & c'eſt l'ordinaire, que quand l'on commence de le ſervir, on ſert en même-tems ceux du *Divan*, & tous ceux qui ſe trouvent alors dans le Palais, autant du dedans que du dehors.

Et certainement c'eſt une haute magnificence que de donner ainſi à manger tout à la fois, & tous les jours, des viandes aprêtées dans la cuiſine du Palais à tant de milliers de perſonnes qui s'y trouvent: & quoique leurs repas ne ſoient pas fort ſomptueux pour l'ordinaire, vû qu'ils ne conſiſtent qu'en pain, en ris & en viandes groſſiéres, toutefois la quantité coûte bon: & en ces ſolennitez on traite mieux que de coûtume, le Grand Seigneur déburſant pour cét éfet mille ſequins d'extraordinaire. On ſervit ceux du Divan en cét ordre. Premiérement on mit devant eux des linges blancs taillez en long, comme ceux de nos Religieux, afin qu'un put ſervir à pluſieurs; puis on leur donna auſſi-tôt à ſe laver les mains, les uns aprés les autres; & ces eſſuimains aïant ſervi à cét uſage, furent couverts d'autres piéces d'étofe raïée, de couleur à la Turque, taillées de même longueur, pour tenir lieu de ſerviettes. Aprés on mit devant le premier Viſir un petit eſcabeau, & par-deſſus une table ronde, qui pour les autres jours n'eſt que d'étain; mais en ces cérémonies on y en met une d'argent, de la grandeur du fond d'un tonneau commun. Elle n'eſt pas faite comme un baſſin, étant toute plate; mais je ne ſau-

On ſert à dîner à ceux du Divan.

L'ordre obſervé en cette cérémonie.

rois mieux la comparer, qu'à un couvercle de nos tourtiéres.

Ils mirent sur cette table, sans linge, plusieurs morceaux d'étofe taillez en long, qui pendoient tout autour, laissans un espace vuide dans le milieu, pour mettre le plat de viande, parce que les plats ne se servent que l'un après l'autre, & se levent de main en main à mesure que l'on veut goûter d'autres mets. Cette table ne contenoit que cinq personnes, le grand Visir, les deux Bassas, dont la séance est plus proche de lui, & les deux Bailes. On en plaça une autre, de semblable figure & moins riche, pour les autres Bassas, où ils dînérent tous; une autre devant les deux *Cadilesckiers*; une autre pour les deux *Defterdans*, & une autre pour le Chancelier seul; & ainsi, sans quiter leurs places, ils prenoient ensemble, & en même-tems, leur réfection. On nous voulut mener pour faire de même dans l'antichambre du *Divan*, où il y avoit diverses autres tables préparées, à cause qu'il ne mange personne dans cette sale, que les hauts Oficiers, les Ambassadeurs, & les Bailes : mais nous fîmes réponse que nous aimions mieux voir, que manger; & ainsi nous nous retirâmes à part, assez proche du Chancelier, d'où nous remarquions fort bien toutes choses, sans nous soucier aucunement de ce repas. On porta en même-tems, sur toutes les cinq tables, les mêmes viandes, & plat après plat, comme j'ai dit : quelqu'un des nôtres, qui avoit compté ces plats en passant, nous a dit qu'il y en avoit trente-quatre.

Les grands Oficiers mangent seuls dans le Divan.

L'on commença le service par la chair, que l'on finit de même, depuis le premier jusqu'au

qu'au dernier; comme avec des poulets à l'étuvée, en ragoûts couverts de ris, & d'autres rôtis, avec des saupiquets de plusieurs façons & mélanges, à leur goût; dans chaque plat il n'y avoit guéres que quatre poulets. On m'a dit qu'à la table du Bassa, outre la chair, il y avoit aussi du poisson pour les Bailes, à cause que c'étoit le Carême; mais je n'en vis rien, parce que ces Messieurs qui nous tournoient le dos m'en empêchoient. Diverses pâtes firent les derniers mets; & ce fut par-là que s'acheva le dîner: car dans les repas, les Turcs n'ont ni entrée de table, ni dessert, ni confections; ni confitures, ni fruits, quoique hors de-là on les en voïe manger plus que nous. Ils mangent longtems sans boire, & la boisson ne se prend que quand les plats sont levez, comme on fit en ce banquet, où sur la fin on aporta d'excellent Scerbet, de diverses façons, dans de grandes écuelles d'argent doré, de même figure que celles de porcelaine. Ils les veulent grandes, pour boire de bons coups; & le premier aïant bû, donne la même écuelle à son compagnon, le plus proche, pour en faire autant; & ainsi de main en main, jusqu'à ce que le tour soit fait. On portoit ces écuelles sur de petits plats, mais je ne sai pas au vrai s'ils étoient d'étain, ou d'argent; je crois cependant que c'est plûtot d'étain, à cause que ceux où l'on mangeoit n'étoient que de ce métal, & faits pour cét usage, avec un pied fort haut, aprochant de la figure de nos réchaux.

On ne leur sert ni entrée de table ni dessert.

Le Chancelier, qui mangeoit seul, & duquel nous étions assez proches, après avoir bû deux coups, envoïa son écuelle pleine aux deux fils du nouveau Baile, & à moi,

On le servit d'excellent Scerbet.

à moi, afin que nous bûssions aussi. J'en bûs gaillardement, parce que ces Scerbets plaisent à mon goût; d'où vous pouvez juger qu'après m'y être habitué, dans quelque sorte de volupté, avec quel dégoût je retournerai à l'eau pure, qui est mon breuvage familier. Je tâche de persuader à mon Thomas qu'il aprenne ici à le bien faire, pour en user quand nous serons au païs; je ne sai ce qu'il en fera. Tout le dîné, fini de la sorte, on leva les tables, & l'on ôta de devant ces Messieurs ces longues serviettes d'étofe de couleur, en leur laissant encor les blanches pour s'essuïer les mains; car on leur donna à laver, les uns après les autres, comme à la premiére fois; puis les Bailes prirent congé du Bassa, & sortirent de la sale avec nous tous, pour nous rendre ensemble, & pour nous asseoir dans un certain lieu de la seconde cour, destiné pour cela, lequel est tout proche de la troisiéme porte du Grand Seigneur, & hors des colonnes des Portiques, en atendant de nous voir indroduits à l'heure ordonnée: néamoins nous mîmes par-dessus nos habits des survestes, que l'on nous avoit envoïées quelques jours devant, par l'ordre du Grand Seigneur, presque toutes de même façon, rouges à freluches d'or filé, hors quelques-unes, qui tiroient un peu sur le bleu turquin. Ces sortes d'habits ne se portent qu'en cette cérémonie de l'introduction chez lui; puis après on les donne, par forme de régale, aux hommes de chambre du Baile. Outre les vestes, qui avoient déja été données aux deux Bailes, pour leurs personnes particuliéres, & pour leurs gens, qui n'étoient que vingt-quatre, le Bassa vou-

On en presenta au Sieur della Vallé.

M. le Baile & ceux de sa compagnie se mettent en état de paroître devant le Grand Seigneur.

voulut, par un present singulier & contre la coûtume, envoïer au nouveau Baile une veste, en son nom, à cause de l'afection qu'il portoit à un frére de ce Baile, qui fit, il y a quelque-tems, un voïage en cette ville; dequoi l'autre se tenant fort honoré, la mit encor sur ses autres habits, dont il étoit déja assez chargé. Le même Bassa en donna aussi une au Chiaoux, qui avoit amené ce Baile de Venise à Constantinople; car la plûpart des presens que l'on fait en cette Cour ne sont que de vestes.

Les Grands Oficiers du Roïaume les précédérent à l'audiance du Grand Seigneur.

Tandis que nous étions arrêtez en ce lieu, revétus de la sorte, en atendant l'heure, tous les hauts Oficiers allérent avant nous, selon la coûtume, à l'Audience du Grand Seigneur: & parce que les maniéres d'agir des Turcs sont presque toutes d'une autre méthode que les nôtres, au lieu que parmi nous les hauts Oficiers, paroissent les premiers aux Audiances des Princes, & les moindres aprés; chez eux, au contraire, les inférieurs y vont les premiers, & ensuite les plus relevez; ensorte que l'Aga des Janissaires s'y presente le premier, & seul, quoiqu'il ne soit pas obligé de se trouver à tous les *Divans*; mais il y va de tems en tems, comme il lui plaît, & selon les afaires. Sortant de la place où il étoit à pied, dans cette cour, & tout proche de la troisiéme porte, il fit quelques tours devant le Portique droit, où étoient rangez les Janissaires, & fut salué d'eux tous en fort bel ordre, chacun baissant la tête à mesure qu'il passoit, & demeuroient en cette posture, joignant aussi les mains avec de grandes démonstrations d'humilité à la Turque, jusqu'à ce qu'il fut plus éloigné.

Aprés

Après qu'on lui eut ouvert la troisiéme porte, qui est celle du Grand Seigneur, il le fut saluer & s'entretint un peu avec lui, puis il retourna par le même chemin, & avec pareille cérémonie, au poste d'où il étoit parti.

Les seconds, qui allérent à l'Audience, furent les deux *Cadilesckiers*, marchans à côté l'un de l'autre, néamoins celui de Gréce étoit à main gauche, qui est parmi eux la plus avantageuse; ce qu'ils firent depuis la sale du Divan, où nous les avions laissez, jusqu'à la porte, en traversant tous deux seuls cette cour, qui est fort grande, ce qui sembloit digne de compassion, & par où on reconnoît en éfet qu'en quelques hautes dignitez que soient élevez ces gens-là, ils ne laissent pas de vivre toûjours dans l'esclavage, Ainsi remarquoit-on visiblement, sur leurs visages, des signes aparens de leur profond respect & de leur crainte servile, quand il faut qu'ils paroissent en ce lieu; & certainement ils en ont sujet, parce qu'aucun d'entr'eux n'est assûré de retourner de-là avec la tête bien saine; ces Princes aïant acoûtumé de faire sommairement la justice, sans formalitez de procès & souvent pour des choses legéres: c'est pourquoi ils tremblent tous quand ils y vont: & plus la Charge d'un Oficier est grande, d'autant plus est-il en péril de sa vie. A la sortie des *Cadilesckiers*, les Bassas y furent tous ensemble, un à un, à la file, n'y aïant que le premier, qui est le grand Visir, qui porte la parole pour tous; car les autres ne peuvent confirmer ce qu'il dit, que par des signes, parce qu'il ne leur est pas permis d'y parler, s'ils ne sont inter-

Ils ne s'y rendent qu'avec beaucoup de respect & de crainte.

terrogez ; desorte que celui-là dit au Grand Seigneur toutes les choses d'un tel air qu'il lui plaît. Et parce qu'en ces journées d'Ambassadeurs, où il ne s'agit que de complimens, il ne se traite là d'aucunes afaires ; nous suivions immédiatement ces Bassas, un à un, en cét ordre.

La marche des Bailes, & de ceux de leur suite, à cette premiere Audiance.

Premiérement l'ancien Baile ; le nouveau ; ensuite le Secrétaire de l'ancien ; celui du nouveau, derriére lequel marchoient l'un après l'autre les deux fils du nouveau Baile, & moi, & ainsi tous les autres, jusqu'au nombre que j'ai dit ; si bien qu'en comptant par-dessus ce nombre les deux Bailes, & le Dragoman, qui devoit servir de Truchement, nous étions en tout vingt-sept. Aïant donc passé la troisiéme porte, dite du Grand Seigneur, laquelle est au milieu des Portiques de la cour, & vis-à-vis de celle qu'on nomme la seconde, les Bassas entrérent dans sa chambre ; & après lui avoir fait, comme je croi, la révérence en passant, ils s'allérent placer contre le mur à l'oposite de lui, se tenant de bout, les mains jointes, la tête & les yeux baissez, & nous après, un à un. Il faut que je vous dise qu'en cette troisiéme porte, il y a une allée semblable à celle de la porte du Palais Neuf de Naples, où les soldats Espagnols sont en faction la nuit. De cette porte, qui est double, aussi-bien que les autres, on rencontre au milieu de l'allée les Eunuques blancs, qui en ont la garde, avec plusieurs Oficiers, & gens du dedans ; ensuite on entre dans une cour toute découverte, de laquelle néamoins on ne voit presque rien, à cause que l'apartement où le Grand Seigneur donne Audience en ocupe tout le

Descri- ption de l'intérieur du Palais du Grand Seigneur.

mi-

milieu en forme d'Isle, & fait face vis-à-vis de la porte ; mais si près, qu'entre la porte, & cét apartement, il ne reste pour tout espace qu'un corridor large & tout pavé de marbre noir, ou de la couleur des Lavagnes de Génes. La porte de la chambre des Audiances est assez petite, & si peu large, qu'à peine deux hommes y pourroient entrer de front, & d'ordinaire les portes des Turcs sont beaucoup plus petites que les nôtres. Des deux côtez de cette porte on voit sortir deux petites fontaines, dont l'eau rejallit dans la chambre hors du mur, incrusté de divers marbres, où sont écrits & gravez des caractéres Arabesque & Turquesque, qu'ils estiment, & qu'ils mettent au nombre de leurs principaux ornemens. Pour entrer dans la chambre, il y a à la porte un degré ou deux à monter ; & quoique par le dehors cette porte soit au milieu de la façade, néamoins au-dedans elle est réduite au niveau de la chambre en un coin, qui termine sa largeur ; & la longueur de cette chambre s'étend après à main gauche, quand on y est entré ; mais à main droite en entrant, parce qu'on rencontre aussi-tôt le mur qui borne la même chambre, il est à croire qu'il y a quelqu'autre réduit la derriére : je ne puis pas dire ce que c'est, ne l'ayant point vû.

De la Chambre des Audiances.

Au bout de la même chambre, aussi dans une encognûre, en la partie la plus éloignée de la porte, il y a un *Soffa*, ou estrade, proportionnée à l'espace du lieu, laquelle est toute couverte de riches tapis de drap d'or façonnez à la Persienne, & toute la chambre de même, c'est-à-dire, que le pavé est tout caché de très-fines étofes. Les ornemens

mens des murs tout autour sont divers espièces de faïance fine, ou de porcelaine, qui sont fortement enchassées dedans, avec des Arabesques d'or, & de très-belles couleurs, le tout d'un ouvrage exquis. La chambre n'est pas plus grande que la mienne de Rome, où vous m'avez fait l'honneur de coucher quelquefois; même je la croi plus petite; mais dans ses dimensions elle est bien plus longue que large. Le Grand Seigneur étoit assis sur le Soffa, en cette partie qui est plus longue, & tout au milieu, aïant la vûë arrêtée sur les Bassas qui étoient devant lui, toûjours debout; de sorte que nous autres ne le pouvions voir que de côté en entrant: ce qu'ils font exprès, à mon avis, par maxime de grandeur, afin que leur visage, qu'ils croïent très-majestueux, ne se voïe pas si facilement. Les Bailes étant entrez les premiers demeurérent debout, jusqu'à ce que nous fussions tous dans la chambre, où étant arrivez, un à un au-dedans de la porte, nous nous vîmes entre deux *Capigis Bassis*, ou Capitaines des Portiers, qui sont je ne sai combien pour cét éfet, devant cette porte: & nous prenant doucement les mains; l'un deça, l'autre delà, àpeuprès comme font les Médecins, quand ils tâtent le pouls d'un malade, ils nous conduisirent devant Sa Hautesse, avec beaucoup de grace & de gravité. Nous étant aprochez de lui, non pas de fort près, mais autant qu'il sufisoit, nous fléchîmes un genoüil à terre, & avançans le coû & la tête le plus que nous pouvions, nous baisâmes le bord de sa veste qu'un *Capigi Bassi* tenoit élevée à la porté de nôtre bouche. Cela fait, nous nous tîmes droits sur nos pieds, & retournâmes

Ils sont tous introduits à baiser la veste du Grand Seigneur.

à l

à la même porte de la chambre, allans toûjours à reculons; & de-là nous nous rendîmes promptement dans la cour, toûjours à la file, en atendant le retour des Bailes qui étoient demeurez-là.

Vous saurez que nous n'étions admis à ce baiser de la veste que tour à tour; & les suivans n'entroient qu'à mesure qu'on faisoit sortir ceux qui les avoient précédez; ensorte que pour le peu de tems que l'on étoit-là, on en avoit si peu pour considérer le Grand Seigneur, que je n'y pûs observer plusieurs choses, dont j'étois curieux. Je remarquai néamoins assez atentivement la posture & les linéamens de Sa Hautesse, qui me favorisa d'un regard, en tournant gravement les yeux vers moi, prenant peut-être plaisir à voir mon grand bouquet de plumes, & les ajustemens extraordinaires dont j'étois paré: c'est une faveur qui ne passe pas pour commune parmi eux; vû que ce n'est pas sa coûtume de regarder qui que ce soit en semblables ocasions. Même les Ambassadeurs, & les Bailes, se tiennent fort honorez, quant à leur sortie il leur fait quelque signe de l'œil, ou quelque petit soûrire: car au reste, soit quand ils lui baisent la veste, aussi-bien que nous, soit quand après que nous nous sommes retirez, ils exposent leur Ambassade en peu de paroles, que le Dragoman lui explique en langue Turquesque, il ne répond ni ne se remuë non plus qu'une statuë, croyant que la gravité d'un Empereur tel qu'il est consiste en ce point. On fit entrer au-dedans les presents du nouveau Baile, qui furent portez devant le Grand Seigneur par les Capigis; mais non dans la même chambre de

Puis ils s'en retournérent, à la reserve des Bailes, qui y demeurérent.

Le Grand Seigneur y considéra le Sieur de la Vallé.

Le Grand Seigneur ne parle jamais en des audiences.

de l'Audiance; le Grand Seigneur les voyant seulement passer assez près, par une fenêtre proche du lieu où il étoit assis. Je remarquai aussi qu'il avoit sous ses pieds un petit marche-pié, pas plus haut que la paume de la main; & après-tout, le Soffa même sur lequel il étoit en sa plus haute Majesté, n'étoit pas plus élevé que nos siéges communs, & peut-être moins; de maniére que le Grand Seigneur, en cét état & avec son marche-pié, étoit assis fort bas, ce qu'ils trouvent plus commode qu'autrement, dans l'habitude qu'ils ont de s'asseoir contre terre la plûpart du tems. Il avoit proche de lui, sur un petit escabeau, une écritoire, qui étoit, à ce qu'on m'a dit, toute garnie de pierreries; mais ayant autre chose dans l'esprit, je ne m'amusai pas à la regarder, non plus que les riches diamans qu'il avoit aux doigts, & à la tête, à l'entour de ses plumes.

Il y parut vétu de blanc.

Il étoit vétu de blanc, comme il l'est presque toûjours; mais je n'en vis pas bien l'étofe: on m'a pourtant assûré que le *Dulaman*, ou la veste, étoit de toile d'argent, & le *Feragé*, qui est comme la hongreline, de satin blanc, avec la fourure de fines martres zibelines. Les deux Bailes, qui, après nôtre cérémonie achevée, étoient demeurez dans la chambre avec le Dragoman, exposérent succintement le sujet de leur Ambassade, comme j'ai dit. L'ancien demanda son congé, & le nouveau fit ofre de sa correspondance & de la bonne amitié de la République, & fit quelqu'autre compliment, le Dragoman redisant le tout en langue Turquesque: ensuite dequoi il falut qu'ils sortissent l'un & l'autre, sans avoir

avoir eu de réponse; ou s'ils en ont eu quelqu'une, saura été tout au plus par la bouche du premier Visir, qui aura dit à l'ancien, de la part du Grand Seigneur, qu'il lui souhaite un bon voïage; & au nouveau, qu'il est le bien venu. Quand les Bailes furent sortis de l'Audience du Grand Seigneur, nous nous rejoignîmes tous ensemble, marchans à grands pas, depuis la premiere cour jusqu'à la porte de la seconde; hors de laquelle, en nous déchargeant des vestes que nous avoit fait donner le Grand Seigneur, nous montâmes tous à cheval, & en nous retirant un peu à quartier, nous atendîmes que l'Aga des Janissaires fut sorti avec tous ses Gens-d'armes, dont la marche nous retarda quelque-tems: & nous après eux, ayant passé la premiere porte du dehors, prîmes le chemin du lieu d'où nous étions partis, avec la même Cavalcade jusqu'au rivage de la Mer, où nous devions nous embarquer, & dans le même ordre que nous avions tenu en venant, & en même-tems, tous les Bassas, excepté le Grand, & tous les autres hauts Oficiers, la cérémonie étant achevée, s'en allérent comme nous, chacun où il avoit afaire.

Les Bailes, & ceux de leur suïte, se retirérent après l'Audience dans le même ordre qu'ils y etoient allez.

Dans la créance dont je me flâte que la description assez longue que je vous fais des cérémonies de ces barbares, aura quelque chose qui ne vous déplaira pas, je vous envoïe dans une feüille de papier qu'enferme cette dépêche, pour vous les faire mieux comprendre, l'esquisse que j'ai dessinée du plan du Sérail; j'entens de cette seule partie que j'en ai vûë. Quoique ce dessein, que j'ai tracé à la hâte, ne soit juste, ni en ses mesures, ni en autre chose; je me pro-

Le Sieur Della Valé promet le plan du Sérail, qui n'est pas venu jusques à nous.

mets, qu'avec l'aide de cette lettre, votre bon jugement vous en rendra l'intelligence facile : & moi si je puis, avec le tems & avec la communication de quelque habile homme, je tâcherai d'en faire un autre qui soit plus net & plus éxact, pour l'emporter en Italie, quand j'y retournerai. Je ne sai si vos ocupations vous permetteront de prendre le tems & la patience de lire cette lettre si longue, qui, par ma promptitude, n'est pas seulement mal écrite, mais encor plus mal couchée. Si néamoins elle vous ennuie, laissez-là lire au Sieur Coletta, qui a moins d'afaires, & ne me blâmez pas du dégoût qu'elle vous pourroit aporter; mais prenez-vous-en à vous-même, qui m'avez écrit par vôtre derniére, que je vous donnasse avis de toutes sortes de nouvelles, & de ne pas même obmettre les plus legéres circonstances. C'est pourquoi si j'ai fait ce que vous m'avez ordonné, je ne mérite pas d'en être repris comme un causeur excessif: & l'on peut bien me pardonner cette longueur dans une ocasion si notable, vous promettant que je vous écrirai plus succintement à l'avenir, parce que je ne saurois plus guéres avoir ici de matiére, ayant vû & décrit déja ce qu'il y a de plus curieux. Il me reste encor quelque chose à voir au-dedans du Sérail, comme les jardins, les chambres où mange & couche le Grand Seigneur, & autres lieux semblables. On m'a promis de m'y faire entrer; mais c'est chose très-dificile, & qui ne s'acorde que très-rarement, à ceux-mêmes qui ont pour entreméteur quelque Grand des plus puissans, & encor faut-il que le Grand Seigneur soit entiérement sorti du Sérail.

On lui fait espérer d'entrer dans tous les apartemens du Sérail.

J'en ai cependant quelque espérance; & si céla arrive, je vous donnerai avis de tout ce que j'aurai vû, quoique je me persuade que je n'aurai que fort peu à debiter, m'imaginant que je n'y trouverai rien d'excellent; parce qu'en éfet ces gens-là pour la plûpart sont bêtes, & n'ont pas l'intelligence de savoir faire les choses comme nous.

Enfin, pour conclusion de la presente, je vous avertis que depuis peu on a transporté ici des Indes une drogue toute nouvelle, & qui est inconnuë aux plus experts Naturalistes de ce païs. Il pourroit bien être que vous l'auriez déja vûë, car on m'a dit que l'on en a fait tenir à Venise & à Rome. On n'en sait pas le nom; mais un Médecin de mes amis, & qui passe ici pour fort habile homme, l'a nommée canelle nouvelle, ne sachant quel autre nom lui donner, alléguant pour raison qu'elle à quelque ressemblance avec la canelle. J'ai oüi dire qu'à Venise on lui a donné un nom extravaguant, dont il ne me souvient pas: je vous en envoïe un petit échantillon ici enclos. Si vous ne l'avez pas encor vûë, & si vous avez envie d'en avoir davantage, faites-le moi savoir; parce qu'au plus tard à mon retour j'en ferai bonne provision, y en aïant ici fort grande quantité. Au reste, il ne me souvient plus d'autre nouvelle, sinon que celui qui étoit l'Aga des Janissaires, a été fait Bassa du Caire, qui est la premiere Charge hors de la Cour, & un autre a déja rempli sa place. Il partira, pour la premiere fois, dans un mois ou environ, avec des galéres; & je suis fort tenté de faire ce trajet avec lui: mais ce qui m'en déplaît, c'est qu'il me semble un peu trop précipité;

Il envoïe à son ami un échantillon d'une drogue des Indes.

car j'aurois fort envie de ne pas quitter si-tôt ce climat, qui me semble assez tempéré, pour m'exposer tant de tems à des chaleurs presque insuportables de cét autre païs. Il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu. Le *Chislar Aga*, Eunuque noir, Surintendant des Dames du Sérail, qui est un des plus beaux ofices, aïant été assez long-tems un des principaux favoris du Prince, est maintenant dans sa disgrace, à cause, dit-on, qu'étant puissamment riche, il entretenoit mille soldats à ses dépens, & les faisoit marcher toûjours armez à la suite du Grand Seigneur, disant qu'il les soûdoïoit seulement pour la garde de Sa Hautesse, & qu'il prenoit plaisir à dépenser ainsi au service de son Maître les grands biens qu'il avoit aquis par sa libéralité. Mais Muhamed premier Visir a persuadé au Grand Seigneur que cela n'étoit pas à propos, & qu'il ne devoit pas s'y fier, ne pouvant pénétrer ses desseins; vû qu'il se pouvoit faire, que quelqu'un de ses soldats prit un jour l'ocasion d'assassiner Sa Hautesse par quelque coup de trahison, ou par des entreprises de même nature.

Disgrace de l'un des principaux Oficiers.

Cét avis aïant fait impression sur l'esprit du Grand Seigneur, qui est un peu grossier, & très-défiant, lui a fait donner promtement congé à ce *Chislar Aga*, même avec insulte; desorte qu'il est bien déchu du rang qu'il tenoit ces jours passez; & c'est une espéce de miracle comme il ne l'a point fait mourir; parce que ce n'est pas ici la coûtume de laisser la vie à ceux que l'on met dans l'état de disgrace. Il y en a qui ont dit, que le Grand Seigneur lui-même lui avoit donné le coup de la mort, lui aïant cassé la tête

avec

avec une masse-d'armes, qu'il tient presque toûjours près de lui; ce qui n'est pas vrai, & il vit sans autre mal que celui de l'indignation de son Maître. Au jugement des plus avisez, il ne doit pas s'estimer encor en fort grande sûreté de sa personne; toutefois c'est un assez bon signe pour lui, d'avoir paré aux premiers emportemens d'une fureur si redoutable, & de ce qu'il n'est pas encor privé de son Ofice. De l'élévation ou de la chûte de ces hauts Oficiers, dépendent ici mille révolutions de leurs créatures, comme vous pouvez bien vous imaginer: par éxemple, le Bustangi Bassi, qui est le Chef des Jardiniers, & l'un des plus afidez de celui-là, devoit aller commander au Caire, en qualité de Bassa; mais tant s'en faut qu'il y aille, puisqu'on parle même de lui ôter son Ofice: & au lieu de lui; c'est celui que je vous ai déja dit, qui doit bientôt partir pour le Caire afin d'y éxercer cette Charge. Le premier Visir d'aujourd'hui passe pour un homme de bon jugement, & qui veut vivre avec honneur. Il ne désoblige personne; il n'expédie jamais d'afaire de grande importance de son propre mouvement; mais il les renvoïe à d'autres pour en juger dans l'équité. C'est un homme paisible, qui veut être bien avec tout le monde, & sur-tout avec les Chrétiens, pour prendre, comme je pense, la commodité de choquer puissamment le Persan, qui le brave par excès. Il traite avec toute sorte de gens dans une grande douceur; enfin, à ce que l'on en peut connoître, il s'étudie autant qu'il peut à ne se point faire d'ennemis à la Cour, où les inimitiez sont si dangereuses, quel-

Il arrive souvent de grandes révolutions parmi les grands Oficiers du Roïaume.

Le premier Visir s'étudie à ne se point faire d'ennemis à la Cour.

les font souvent tomber les plus gens de bien dans le précipice. Il a été aussi Bassa du Caire, où il a aquis de grands biens, par la mort de plusieurs personnes puissantes ; & quoiqu'il y ait eu des acusations & des reproches contre lui, il s'en est fort bien purgé, & a rendu bon conte de ses administrations. Enfin il ne se trouve point qu'il ait fait de vilaines actions, ayant seulement châtié ceux qui le méritoient, lesquels étoient des plus riches du païs : & par leurs confiscations, qui lui apartenoient de droit, ses richesses ont reçû une augmentation considérable. Vous pouvez croire, au reste, qu'en cette Cour, aussi-bien qu'en toutes les autres du monde, on voit la vérité de ce qu'a dit un habile homme, qu'il n'est pas besoin de beaucoup de grands esprits pour gouverner tous les Etats de l'Univers, parce que Dieu suplée aux défauts des hommes, & que par ce moïen les afaires iroient bien d'elles-mêmes, quand il ne se trouveroit personne capable de les manier adroitement.

Je fais scrupule de vous ennuïer plus long-tems; c'est pourquoi je finis, en vous demandant excuse encor une fois, d'un entretien si long; & vous priant de saluer de ma part tous nos amis, je vous baise les mains. *De Constantinaple, le* 20. *de Mars* 1615.

## LETTRE VI.

### DE CONSTANTINOPLE.

*Les plus Grands de l'Empire du Turc sont tellement soûmis aux ordres de leur Souverain, que le Grand Seigneur ayant destiné son premier Visir pour Général d'une puissante Armée qu'il fit lever contre le Persan, & lui ayant signifié ses volontez sur ce sujet; ce Visir se mit incontinent en équipage pour partir, sans avoir jamais osé témoigner la répugnance qu'il y avoit. La description que le Sieur Della Vallé fait en cette sixiéme lettre, de la montre de cette armée, & de son campement dans une campagne de l'autre côté de l'Asie, doit passer à mon avis pour quelque chose de fort curieux & de plus galant que nos Carousels.*

MONSIEUR,

Il semble que plus j'ai de desir de recevoir quelques-unes de vos lettres, plus vous témoignez d'en être avare à mon égard. Vous ne vous contentez pas d'avoir manqué depuis un long-tems à me prévenir de quelqu'une par civilité, puisque même vous devez des réponses à plus d'une des miennes. Si pour me païer de quelque excuse, vous voulez alléguer que vos lettres n'ont pas eu encor tout le tems qui est nécessaire pour être renduës ici, vous ne sauriez du moins

me satisfaire légitimement sur celle que vous a portée de ma part, depuis tant de mois, un Religieux Dominicain; puisque j'ai déja reçû des réponses de plusieurs autres que je lui avois confiées, & même d'autres de Naples de plus fraîche date, avec l'une desquelles je pourrois avoir eu réponse d'une autre que je vous ai écrite depuis, si vos sublimes pensées & le chagrin que vous peut causer l'assiduité de vos éxercices ordinaires, n'avoient diverti vôtre mémoire du soin de me consoler par quelques lignes. Qu'il en soit comme il vous plaira, quoique vous m'ayez traité en ce point d'une maniére un peu désobligeante, de mon côté je ne veux pas faire de même, ni manquer aux devoirs que peut éxiger de moi l'étroite & chére amitié qui a fait l'union de nos cœurs.

Civilité du Sieur Della Vallé envers le Sieur Schipano.

Pour continuer donc mon stile ordinaire, je vous donnerai avis de deux choses assez curieuses qui sont arrivées, & que j'ai vûës ici depuis ma derniére lettre écrite. La premiere est la montre générale de l'Armée, qu'on a levée pour aller contre le Persan, & qui se fit le jeudi 21. de Mai, de la sorte que je vais vous dire. Le Grand Seigneur étant tout-à-fait résolu, & de son propre mouvement, contre le sentiment de presque tous les Grands de sa Cour, d'envoïer cette Armée contre le Roi de Perse, dont il se tient avec raison très-fort ofensé, il envoïa enfin un ordre exprès & rigoureux à Muhammed Bassa, premier Visir, qui est son Gendre, de partir au plûtôt, de quelque maniére que ce fût; quoique celui-ci eût fait toute diligence, & tenté plusieurs expé-

Le Grand Seigneur fait faire revûë à son Armée pour aller contre le Roi de Perse.

expédiens pour ne pas être Général en cette expédition. Cela s'est fait par les persuasions & les ardentes poursuites d'un autre Muhammed Bassa second Visir, Eunuque blanc Géorgien, âgé de quatre-vingt-dix ans, & qui a très-grand crédit à la Porte, lequel poussé de l'ambition de faire encor, comme il a déja fait quelquefois, l'ofice de Caimacam; c'est-à-dire, de Lieutenant Général en l'absence du Grand Visir, qui a seul la direction de toutes les afaires, a dit tant de bien de lui au Grand Seigneur, lui remontrant qu'il ne pouvoit pas faire le choix d'une personne plus capable & plus digne de ce haut emploi, qu'enfin il a ôté adroitement, & d'une belle maniére, de devant ses yeux cét obstacle qui lui faisoit ombre; & il faut que le Grand Visir fasse état de partir sans délai.

La guerre étant déclarée dans les formes ordinaires, & toute la Soldatesque ayant été rangée par Compagnies d'ordonnance, aussi-bien que les artisans, qui ont acoûtumé de suivre le camp, il fut ordonné que tous les *Timarres*, & toute la Milice Gréque ne sortiroit d'ici, non plus que tous ceux du païs, que les Turcs apellent d'un nom Général, la *Rumelie*; ce qui se faisoit, à cause du soupçon de quelques nouveaux troubles qui devoient aparemment se soulever du côté de la Hongrie. De-là vient que l'armée destinée contre la Perse n'a pas monté ici jusqu'à ce nombre de cent mille hommes, & plus, dont on faisoit courir le bruit, & comme je vous l'ai mandé par une autre lettre, ou bien à quelqu'un de nos amis à Naples, parce que cette Milice de Grece est fort nombreuse, laquelle étant

L'Armée pouvoit être de cent cinquante mille hommes.

I 5 obli-

obligée de demeurer ici, est cause que toutes ces troupes ensemble ne font qu'environ vingt-cinq mille hommes. Il est bien vrai que dans la marche, elles seront augmentées de force gens de guerre de toute l'Asie : & sur les Frontiéres de la Perse, on espére que l'Armée sera composée de cent, ou cent cinquante mille hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Après que l'on eut rangé en bon ordre tous ces Soldats, que l'on avoit levez en un mois, & qui étoient comme j'ai dit, au nombre de vingt-cinq mille, sans en avoir pris aucun de ceux de Grece, ils s'assemblérent tous, selon la coûtume, ce même jeudi dans le Sérail, où se tenoit le Divan, qui est le Conseil; & là, outre les Oficiers ordinaires, se trouvérent aussi tous ceux qui étoient en quelque honneur à la Porte, pour honorer & acompagner le Bassa en cette solennité. Je pense vous avoir déja averti en quelque lettre, que la Cour s'apelle ici la Porte, & quelquefois aussi le Palais, ou la Maison Roiale du Prince, par une ancienne façon de parler des Orientaux, usitée parmi les Médes, jusqu'au tems de Ciassar Oncle de Cyrus, comme on lit chez Xénophon.

*Les Oficiers acompagnérent le Bassa au Divan.*

Le Divan fini, & après que tous ceux qui devoient aller à l'Audience du Grand Seigneur en furent sortis de la maniére que je vous ai marqué ailleurs, le Bassa y fut tout le dernier, ce qui s'entend toûjours du Grand & du premier Visir, quand on n'y ajoûte point de nom, & à l'heure même le Grand Seigneur lui donna ses Patentes & le dernier ordre, avec des complimens très-obligeans; ce qui est autant, que quand un Souverain parmi nous donne à un Géné-

ral

sal le Bâton de Commandement: & en même-tems, à la sortie de l'Audience, ce Bassa monta à cheval, & avec toute la Cour qui l'acompagnoit, & toute l'Armée qui l'atendoit dans les deux grandes cours du Sérail, il prit le chemin de la mer, pour s'embarquer, lui & tout son monde, dans huit grandes Galéres, & en quantité de Pérames & de Barques, qui étoient toutes prêtes au Port, pour les passer à l'autre bord du côté de l'Asie, où ils devoient camper quelques jours, dans une plaine proche de l'ancienne Chalcédoine, pour les éxercer un peu à la campagne avant que de partir, & pour leur donner le tems de se mieux préparer, afin de les tenir toûjours prêts à marcher au travers de l'Asie, qui étoit leur route. Allant du Sérail à mer, il passa par l'une des principales & des plus longues ruës, où il sembloit que tout le peuple de la ville se fût amassé, partie aux fenêtres, partie sur le pavé, pour voir ce spectacle assez extraordinaire: & le Grand Seigneur étoit dans une tour des murailles qui limitent les dehors du Sérail, un peu loin de la porte, où par de certaines jalousies faites pour cela, il voyoit passer cette montre en la compagnie de ses Sultanes; & assez près de lui, tout à l'entour, assistoit toute la Cour, composée de ceux du dedans, qui ne sortent point & ne vont qu'où va ce Prince. J'eus assez de bonheur pour être placé dans un lieu fort commode, justement devant la jalousie où regardoit le Grand Seigneur. M. l'Ambassadeur d'Angleterre me procura cette faveur, me voyant de sa place en chercher quelqu'une dans la ruë, pour me bien placer, parce que nôtre

Aprés l'Audience du Grand Seigneur, qu'il eut sur ce sujet, il en reçoit les ordres nécessaires.

Sans diférer, il se met en état de partir.

bon M. l'Ambaſſadeur de France n'y étoit pas. Nous vîmes fort bien, non-ſeulement la montre, mais auſſi le Grand Seigneur, & ſa petite Cour, à cauſe qu'en cét endroit la ruë n'eſt pas fort large; & dans une autre maiſon voiſine étoit la Sultane fille du Grand Seigneur, & femme du Baſſa Général. L'ordre de cette marche fut tel.

Les premiers étoient ceux qui portoient à cheval, & au bout de certaines lances, plusieurs grandes baniéres, leſquelles, comme preſque toutes les autres du Grand Seigneur, ſont rouges & jaunes, qui ſont auſſi mes couleurs; & tous les autres drapeaux étoient portez de même par des cavaliers; car ils n'en donnent pas à porter aux gens de pied, comme nous faiſons à nôtre Infanterie. Ils n'avoient ni tambours ni autres inſtrumens pour les acompagner, & étoient ſuivis de quantité de Chiaoux auſſi à cheval, deux à deux: puis ceux-ci l'étoient des *Topgis*; c'eſt-à-dire, des Canoniers, deux à deux auſſi, mais à pied, armez ſeulement du cimeterre & de l'arquebuſe; & puis d'autres Chiaoux, en même ordre que les premiers, & enſuite d'autres baniéres ſemblables, qui étoient celles des *Giebegis*, qui ont la garde & le ſoin des armes du Prince, leſquels ſuivoient en même ordre que les *Topgis*, & armez comme eux. Après on voyoit d'autres fantaſſins, portant je ne ſai combien de maſſes, de haches-d'armes & d'épées à deux pointes, ou à deux lames entées ſur une ſeule garde, faites en forme d'une paire de ciſeaux ouverts; & tout cela n'étoit que de bois peint; & chacune de ces piéces étoit ſi grande, que c'étoit tant qu'un homme pouvoit porter ſur l'épaule. Je ne

L'ordre de ſa marche.

ſai

sai pas ce que cela signifie, si ce ne sont les signes & les marques de la justice & du Gouvernement, comme autrefois les faisseaux Consulaires. Les *Spahis* de la Rumelie venoient après bien montez, quoiqu'ils ne dûssent pas aller avec l'Armée. Ils ne portoient pas des lances comme les autres, à cause qu'ils ne paroissoient pas pour combatre, mais bien des arcs & des fléches, & se montroient tout-à-fait bizarres, soit pour leurs habits, qui d'ordinaire sont courts & fantasques, soit pour diverses peaux de bêtes farouches, dont ils étoient couverts, & ceints tout au travers, comme on dépeint Hercule, & les autres Héros de l'Antiquité; ce qui me plût assez, me faisant souvenir d'Aceste, quand sur le rivage de la mer il osa défier Enée, & lui parut.

*Afreux par ses longs dards, & sa peau de Lione.*

Ceux d'après étoient les *Agiamoglans* à pied, en même ordre & armez de même que les *Topgis* & les *Giebegis*. Ces *Agiamoglans* sont en grand nombre; & c'est comme le plus bas étage de la Milice, representant plûtôt des goujats que des soldats; toutefois on ne laisse pas de les instruire & de les dresser comme des gens, qui avec le tems passent au rang des Janissaires, lesquels sont beaucoup plus considérez. Ils avoient en queuë leur Aga, qui est leur Chef, ou plûtôt leur Seigneur, qui étoit, conformément à la coûtume, un Eunuque blanc; & ensuite l'on voïoit toutes les baniéres des Janissaires, portées par des Oficiers à cheval: & immédiatement après tous les *Sciobargis*, qui sont leurs Capitaines, aussi à cheval, deux à deux, avec les arcs & les flé-

fléches seulement. Ma curiosité m'inspira de vouloir savoir le nombre de ces Capitaines, & j'en contai plus de cent, sans quelques autres que je ne pûs pas bien remarquer. Toutes les Compagnies des Janissaires les suivoient sans aucun ordre, mais comme à la foule, se perssans les uns les autres, remplissant presque toute la largeur de la ruë; ils ne laissérent pas de demeurer fort long-tems à passer, parce qu'ils étoient plusieurs milles. Ils ne portoient aucunes armes défensives, non plus que tous les autres dont j'ai parlé; & des ofensives, ils n'avoient que le cimeterre, l'arquebuse, & quelque petite hache à la ceinture, ou bien quelque petit hoïau: & ces deux derniéres piéces, plûtôt pour remuer la terre, pour couper le bois, & faire d'autres semblables ofices, que pour combatre; quoique l'on doive faire grand cas de ses sortes d'outils, pour l'ataque & pour la défense des Places assiégées.

Compagnies de Janissaires.

Réponse du sieur de la Vallé à une raillerie de l'Ambassadeur d'Angleterre.

L'Ambassadeur d'Angleterre, meilleur négociant que soldat, ayant vû les Janissaires, avec ces petites haches & ces hoïaux à la ceinture, s'en moqua en soûriant, & dit que ces gens avoient plus la mine de pionniers & de bûcherons, que de véritables soldats: & moi, riant en moi-même de ce qu'il avoit avancé; ces armes, lui dis-je, ne sont pas à mépriser, & ça été par leur moyen, plûtôt que par les canons & les arquebuses, que les Ottomans ont pris sur les Chrétiens les Rhodes, les Agries, les Javarrins, & tant d'autres Forteresses fameuses que l'on sait; puisqu'il est certain qu'une Place assiégée, devant laquelle cent mille hommes & davantage tra-

travaillent tous comme font ceux-ci, est assez empêchée de se défendre, ou par la force, ou par l'artifice. Parmi tous ces Janissaires, qui sont des gens de pied, l'on voïoit quantité de chevaux menez en main, d'espace en espace, du moins au nombre de deux cens, qui n'étoient destinez que pour leur porter de l'eau, & qui néamoins étoient ornez sur leurs bâts de festons, composez d'herbes, de fleurs, de cotton peint, & d'oripeau; comme aussi diverses banderolles, & de mille autres bagatelles. Ils étoient suivis d'autres gens, qui, comme les premiers dont j'ai parlé, portoient d'autres masses, haches-d'armes, épées, toutes semblables aux premiéres & de bois peint, aussi-bien que des canons de même matiére, & de petites Galéres, comme celles que l'on suspend par forme de Vœu dans nos Eglises: & dans l'une de ces petites Galéres paroissoient plusieurs marmousets avec des chapeaux, qui devoient representer les Chrétiens pris en quelque Bataille navalle.

Les Turcs, dans leurs representations, imitent en quelque façon les triomphes des anciens Romains.

Ces gens portoient aussi de grands globes, avec des haches & des épées entrelassées au-dessus, que signifioient peut-être qu'ils avoient, comme ils présument, subjugué tout le monde: ils menoient aussi un chameau bardé, environ de même maniére que nos chevaux de mascarades, & avec mille grotesques, à l'imitation peut-être de l'usage ancien des Romains, qui dans les triomphes faisoient porter devant eux des choses semblables, comme étoient des representations de fleuves, de Provinces conquises, & de pareilles images de tout ce qui acompagne les Victoires. Et je croi cela d'autant plus facilement, que j'ai observé

vé que les Turcs retiennent encor beaucoup de choses des coûtumes Romaines; dequoi on ne s'étonne pas, quand on les entend se vanter hautement, qu'ils sont les véritables Successeurs de l'Europe. Après ceux-là marchoient d'autres sortes de gens à pied, qui chantoient, ou plûtôt qui crioient en leurs langues, certains Motets, qui sembloient augurer un heureux succès au Bassa & à toute l'Armée; & à peine étoient ils passez, que l'on vit paroître aussitôt à cheval, tout seul, avec une pompe majestueuse le Janissaire Aga, qui est le Capitaine Général de la Milice des Janissaires, aïant tout à l'entour de lui plusieurs serviteurs domestiques à pied. On portoit derriére lui quatre grands étendarts roulez & envelopez, qui suivoient quelques Chiaoux à cheval; & après il y avoit une infinité d'autres gens à pied, distinguez les uns des autres par diverses baniéres qui régloient chaque Compagnie; & c'étoient leurs *Dervis*, autrement dits *Santons*, parce que nous autres Chrétiens, qui séjournons en ce païs, nommons communément ainsi, par ironie, ces hommes qui parmi les Mahométans, par une vaine apatence de sainteté, & une véritable & déplaisante hypocrisie, font profession de mépriser le monde & de mener une vie Religieuse.

Dervis, autrement dits Santons.

Ils parûrent, en chantant, en cette ocasion.

Ils chantoient & crioient, en sautant toûjours avec tant de chaleur, que je m'étonne comme ils y pouvoient fournir: l'un commençant tout seul je ne sai quel Motet, auquel les autres répondoient; après tous ensemble, & ainsi tour à tour, y entremêlans d'autres paroles de leurs chansons, entre lesquelles ils repétoient souvent *Allàh*, qui signi-

signifie Dieu, à quoi d'autres répondoient *Hù*; c'est-à-dire, il est, ou bien il est par lui-même. Tout cela passé, on vit paroître la baniére verte des Emirs, qui sont des gens qu'ils croïent du sang de leur faux-Prophête Mahomet, ou, comme ils disent Muhammed, qui, pour être discernez d'avec les autres, portent le Turban vert, qu'eux seuls ont droit de porter par privilége : & par excellence, on les nomme Seigneurs, ou Princes; parce qu'un qui commande souverainement, ou un Empereur, s'apelle en langue Arabesque, un Emir. Ils étoient à cheval, deux à deux, sans aucunes armes, suivans leur baniére, & après eux d'autres Chiaoux, & tous les Cadis qui étoient alors à Constantinople. Ces Cadis sont des Juges, dont il se trouve toûjours quelqu'un à chaque ville; & ce sont des hommes qui passent pour les plus savans dans les loix divines & humaines, aïant tout ensemble l'une & l'autre Jurisdiction, que n'ont que séparément à Rome les Juges & les Prélats. Nous voïons ici tous les jours quantité de gens, qui ont des afaires à la Cour, ou pour négocier quelque chose, ou pour rentrer dans les Ofices dont on les a privez, ou pour en briguer de meilleurs, comme il se pratique en toutes les Cours. Six Capigis Bassis, qui sont les Capitaines des Portiers du Grand Seigneur, marchoient ensuite à cheval, avec chaque Compagnie de Capigis, qui précédoient les étendarts Impériaux, trois desquels ne sont que des queuës de cheval, au bout de trois lances assés longues; & l'on dit que cette coutûme n'est introduite que depuis qu'en une certaine Bataille, après que l'éten-

Les Juges, parmi les Turcs se nomment Cadis.

Etendart fort considérable chez les Turcs.

l'étendart fut pris par les énemis, un simple soldat coupa la queuë de son cheval, & fit mervelles, l'aïant atachée au bout d'une demi-pique. Ils s'en sont toûjours servis, comme d'un symbole d'honneur, en mémoire d'une si belle action; quoique l'on dise que c'est chez les Romains que cela s'est fait, & que les Turcs ne s'en servent qu'à leur imitation. Quoiqu'il en soit, c'est un de leurs principaux étendarts: & quand le premier Bassa va faire la guerre, par l'ordre du Grand Seigneur, on en porte toûjours trois devant lui, au lieu que devant les autres Chefs inférieurs, tels que sont les Sangiachs, & quelques Oficiers du même degré, l'on n'en porte qu'un. Vous pouvez avoir vû à Naples un de ces étendarts; car il me souvient que du tems que j'y étois, le Galion du Vaïs en aporta un semblable, que ses conducteurs avoient pris en quelques terres des Turcs, qui étoit un lieu de résidence pour des Sangiachs, ou d'autres semblables Capitaines.

Etendart de diférentes couleurs.

Entre les étendarts Impériaux, il y en avoit un d'étofe blanche, au bout d'une lance plus longue que les autres, & un peu tortuë: ce n'étoit pas pourtant sa grande longueur qui l'empêchoit de paroître droite; mais je ne trouvai personne qui m'en sçût donner la raison. Il y avoit encor d'autres baniéres de soïe fort grandes, sous lesquelles marchoient de nouveau d'autres gens, tels que ceux dont j'ai déja parlé, chantans & crians devant l'étendart de leur faux-Prophête Mahomet; & cét étendart étoit porté après eux en grande vénération. Il est de couleur verte, & d'une forme diférente des autres, étant presque fait comme une pira-

piramide, ou une colonne, par le moïen des ornemens dont ils l'avoient ajusté, dont le mélange confus m'empêche de le bien décrire. Il faisoit beau voir ensuite plusieurs chevaux du Bassa menez en main harnachez de riches étofes, traînantes jusqu'à terre; ceux qui les menoient étoient ses Pages, vêtus de mêmes livrées que l'équipage de ses chevaux. Ils étoient aussi fort bien montez, sur d'autres chevaux de même parûre que les précédens, & armez d'arcs & de fléches, avec des cottes-de-maille sur leurs casaques, aussi-bien que sur la tête, couverte là-dessus d'un bonnet d'étofe semblable à l'habit. Puis deux Cadis les suivoient, marchant à côté l'un de l'autre: l'un étoit celui de *Constantinople*; l'autre celui de *Galata*, qui est cette ville où nous demeurons, que l'on apelle autrement *Péra*, divisée du territoire de Constantinople par un bras de mer, qui fait le Port de l'une & de l'autre; & elle à son Cadi & sa Cour à part, avec presque la même diférence qu'entre Rome & le Bourg.

Le Cadi de Constantinople, comme le plus digne, avoit pris le pas à main gauche, qui est parmi eux le plus honorable, parce que les Turcs, qui en jugent autrement que nous, suivent en cela l'ancienne coûtume de Cyrus, qui au raport de Xénophon, estimoit la main gauche le lieu d'honneur. Les deux *Cadilesckiers*; c'est-à-dire, Juges des Armes, & Cadis Souverains sur tous les autres, venoient après ceux-là. L'un est celui de la Grece, autrement Rumélie; l'autre, celui de la Natolie, qui s'entend de l'Asie Mineure, & peut-être de quelques autres lieux; néanmoins

Le côté gauche le plus honorable parmi les Turcs.

moins celui de Rumelie a le pas au-dessus de l'autre. Ils étoient suivis des Bassas Visirs; c'est-à-dire, de ces Bassas du Conseil, qui ont séance dans le Divan, parce que tous les autres Bassas, j'entens tous ceux qui sont, ou qui ont été Vicerois, n'ont pas place dans le Divan, ni ne sont pas Visirs; mais ceux qui l'y ont, sont apellez Visirs; c'est-à-dire, des principaux du Conseil, & ne sont en tout que neuf, y compris le Grand, qui est le premier.

Le Divan n'est composé que de neuf Visirs.

De ces neuf, il n'en paroissoit là que six, parce que le Grand marchoit à part, comme je dirai, & deux autres étoient absens pour éxercer leurs Charges: *Halil Bassa*, Capitaine de la Mer, étant avec sa Flote; & cét autre, dont j'ai parlé, étoit parti pour le Caire, jusqu'où j'avois dessein de l'acompagner; mais j'ai changé d'avis, & j'atens une ocasion plus commode. Celui qui marchoit le dernier des six, étoit *Mahmud Bassa*, Fils de ce fameux Cicale, & maintenant Beaufrere du Grand Seigneur: ce n'étoit pas qu'il fût tout le dernier des Bassas, mais bien celui du Caire, qui étoit éloigné. Celui-là, bien que jeune, est en singuliére estime, & fait concevoir de lui de grandes espérances, tant pour son esprit & son mérite particulier, que par la faveur de la Sultane sa femme, laquelle entre toutes les Sœurs du Grand Seigneur, est aparament la plus chérie de Sa Hautesse: & s'il est vrai ce que l'on m'a dit, elle est sa Sœur de pere & de mere, ce qui arrive rarement ici aux personnes du sang des Ottomans. J'ai voulu faire mention particuliére de celui-ci, de la conduite duquel la Porte atend de grands succès, dans la vrai-sem-

Mahmud Bassa fils du fameux Cicale.

blan-

blance qu'il y a que nous le verrons bientôt Baſſa de la Mer, & peut-être ne l'entendrons-nous que trop ſouvent nommer ſur nos côtes d'Italie. C'eſt ce qu'il deſire ardemment, par l'émulation qu'il a, comme je croi, d'imiter ſon Pere; & il a tenu à peu de choſe qu'il ne l'ait été cette année. Je croi toutefois que cela ne lui peut manquer, ſi ſes pourſuites ſont auſſi chaudes que ſes deſirs; & tout le favoriſe pour y réuſſir, quoique celui qui poſſéde cette Charge faſſe tout ſon poſſible pour s'y maintenir. Ceux qui étoient avec lui, étoient Calanter Baſſa, Daüd, auſſi allié du Prince; & deux autres, dont j'ignore les noms, & qui ne ſont pas d'une réputation pareille, qui étoient ſuivis de cét Eunuque blanc Muhamed, que je vous ai déja fait connôitre par écrit, qui eſt le plus ancien d'ofice; & de plus Lieutenant né du Grand Baſſa, ou bien chez eux, le Caimacam du grand Viſir. A ſes côtez marchoit le *Mufti*, qui eſt comme le Patriarche des Turcs, & pourtant ſujet du Grand Seigneur comme les autres, & avoit la main gauche au-deſſus de celui-là. Ce Mufti va devant tous les Viſirs, depuis le premier juſqu'au dernier, quoiqu'il n'entre pas dans le Divan; il s'apelle auſſi Muhamed, & a la meilleure mine & la barbe la plus vénérable que j'aïe vûë de ma vie; & pour cela ſeulement il a été jugé digne de cette Prélature par les Turcs, qui tirent des traits du viſage & de la barbe, des pronoſtics avantageux de la capacité & du bon jugement d'un homme.

Le Mufti précéde tous les Viſirs.

Après tout cela, il eſt tems de conſidérer Muhamed Baſſa, premier & grand Viſir, Géné-

Cérémonie du premier Viſir pendant ſa marche.

Général de l'Armée, qui marchoit seul dans une pompe extraordinaire, au milieu de plusieurs Oficiers à pied, ayant sur son turban une grande plume de héron, qui est la marque de sa Charge. Il étoit à cheval, monté d'importance, & regardoit & saluoit tout le monde de côté & d'autre par tout où il passoit; ce qu'il n'y a que le Grand Seigneur & lui qui fassent; parce que l'un & l'autre doivent être saluez de tous ceux qui les voyent, à qui ils tâchent de rendre la pareille le plus civilement qu'ils peuvent, en baissant la tête ça & là, avec une douce gravité & avec un visage plus serain que sévére, quand ils passent devant des personnes de haute condition, comme des Ambassadeurs, & quelques autres : néanmoins avec la gaïeté, qui paroît à l'extérieur, on remarque je ne sai quel air majestueux, qui passe encor celui des Espagnols. Surquoi j'ai à vous dire, & vous vous en étonnerez peut-être, qu'en tout le monde il n'y a point d'Espagnol, si ridicule que l'on le puisse imaginer, qui fasse des postures & des grimaces d'une gravité insuportable, comme en fait le moindre des Turcs. Je croi que vous n'avez jamais entendu parler de cela, & que vous auriez plûtôt cru le contraire; mais l'aïant vû, je le sai, & en suis persuadé comme d'une vérité constante.

*La cavalerie des Spahis est rangée sous six Cornettes.*

Immédiatement après le Bassa Général, on voïoit toute la cavalerie des Spahis, qui n'étoient pas ceux de la Grece, que l'on avoit réservez, & toutes leurs armes étoient des lances sans poignées, comme des demi-piques, & de peu d'éfet, & des arcs & des fléches; car pour armes défensives, ils

Ils n'avoient que des cottes-de-mailles, & non pas tous. Ils sont plusieurs milles, & tous rangez sous six Cornettes seulement; & l'on les connoît aux banderolles des lances, qui pour être de même couleurs, qui sont le rouge & le jaune, étoient néanmoins diférentes, étant faites de six diverses façons. Tous les Spahis passez, on vit encor deux Compagnies d'autres Cavaliers, armez comme ces Spahis, & c'étoient des gens de la suite du Bassa, lesquels nous nommions autrement, la Garde du Général. Les Banderolles de leurs lances étoient diférentes de celles des Spahis, étant de couleur rouge & blanche : & outre les armes des mêmes Spahis, une des Compagnies avoit des cottes-de-mailles, des morions, des rondaches, des étriers dorez; & des chevaux bardez de piéces de drap d'or, traînantes jusqu'à terre; & l'autre n'avoit que des chevaux sans parûres; mais chaque cavalier avoit en tête un morion fait à leur mode, de même que ceux qu'on vit à Naples dans ce Galion du Vaïs, dont je vous ai parlé, & tous fort bien dorez; pour le reste, ils étoient armez en Spahis, & vétus très-richement. Ce fut le dernier, & le plus beau spectacle de cette montre; & si-tôt qu'ils furent au Port, ils décendirent tous de cheval, s'embarquérent au bruit de plusieurs salves de canons, & passérent du côté de l'Asie, dont je croi que le trajet n'est pas plus long, que depuis le Mole de Naples jusqu'au Cap de Posilipe. Etant arrivez à l'autre bord, il se fit une autre montre, aprochante de la premiére, par d'autres gens qui étoient là passez exprès pour les atendre, & pour escorter le Bassa jusqu'à

Embarquement de toutes ces troupes.

sa

sa tente, où il s'arrêta quelque-tems, & toute l'Armée à l'entour, aussi sous des tentes.

Je dévrois, ce semble, vous décrire ici la diversité de leurs habits, qui font la différence des qualitez d'un chacun, & mille autres choses curieuses; mais il faudroit faire un volume plûtôt qu'une lettre: c'est pourquoi je me réserve jusqu'à ce que j'en puisse faire un espéce de livre, que j'emporterai à mon retour; car je commence à relier ensemble toutes les formes d'habits, du mieux que l'on les peut faire dépeindre en Turquie; & j'en ai deja plus de cinquante toutes diverses, sans les autres que je pourrai recouvrer. Je les collerai proprement; & si la patience ne m'échape point, je pourrai écrire sous chaque figure quatre vers de ma façon, qui seront comme autant de petits commentaires pour en donner l'explication. Vous verrez ce que c'est, si Dieu me fait la grace de repasser en Italie.

Curiosité du sieur della Vallé.

L'autre point, dont j'ai crû devoir vous donner avis, c'est que le 27. de Mai, M. l'Ambassadeur de France alla visiter le Bassa dans son Camp en Asie, où allant en sa compagnie, j'eus la satisfaction de remarquer la disposition du campement, & des Pavillons de toute l'Armée, qui ocupoit plusieurs milles à la ronde. Ils ne se servent ni de tranchées, ni de fossez, ni d'épaulemens, comme nous autres, s'ils ne sont en des lieux où le danger est extrême; ils se contentent de pointer toute l'Artillerie du côté de l'ennemi pour mettre le Camp à couvert; & dans celui-ci, il n'y en avoit pas plus de cinquante piéces, l'ordre portant commandement d'en prendre quantité d'autres en chemin. Ils les disposent à trois

M. l'Ambassadeur alla visiter le Bassa dans son Camp en Asie, avec le sieur della Vallé.

trois ou quatre pas les uns des autres, les enchaînant tous ensemble; desorte que l'afût & les rouës des canons, avec les chaînes qui les joignent, font un bon rampart à la face des troupes campées, & en rend les avenuës impossibles à la cavalerie ennemie, dont l'éfort est le plus à craindre en ces païs-là. Au reste, un Camp de cette maniére, avec tant de pavillons & de cordages tendus ça & là, est tellement embarrassé, sans causer néamoins de confusion à ceux du dedans, que vous pouvez croire que sans autre défense, il seroit de lui-même à l'épreuve des irruptions de la Cavalerie, s'il n'y avoit du danger à craindre, par la facilité qu'il y auroit de couper les cordes, & de jetter ces tentes par terre, dont seroient acablez & écrasez ceux qui seroient surpris dessous.

Ce qui me plût davantage, fut la grandeur & la beauté des Pavillons des hauts Oficiers, & particuliérement de celui du Bassa, dont le Grand Seigneur lui fit present, sur le point de leur séparation, de la valeur, comme on dit, de seize mille sequins. Je ne puis vous en dire autre chose en peu de paroles, sinon que je l'ai trouvé plus riche que je n'eusse pû m'imaginer: même ceux que décrivent si pompeusement nos Poëtes dans leurs fables, comme le Tasse en sa *Jérusalem délivrée*, & d'autres semblables, ne me semblent que fort médiocres en comparaison de ses véritables. On n'y voit point toutefois d'Histoires d'avantures mémorables travaillées en broderie, parce que les Turcs ne veulent point voir chez eux de figures humaines, soit en relief, soit en peinture, ou autrement, ni

Description du Pavillon du Bassa.

même des animaux ; mais au reste, pour la richesse, la grandeur, & l'artifice des machines, celles que j'y ai vûës valent beaucoup mieux que celles que j'ai lûës chez les Auteurs. Le Pavillon du Bassa, dans lequel j'entrai bien avant avec M. l'Ambassadeur de France, & seulement avec les Truchemens, le Secrétaire, & un autre Gentilhomme, contient plus d'un quart de lieuë de tour ; avec une grande place d'armes à l'entrée, tout cét espace n'ayant aucunes autres tentes contiguës, comme par respect.

Il ocupoit un quart de lieuë de tour.

On entroit d'abord dans un grand Pavillon rond, assez haut élevé, sous lequel étoient logez les serviteurs, & d'autres personnes, à qui il n'étoit pas permis d'entrer plus avant ; & ce fut-là que fut arrêtée la suite, qui acompagnoit M. l'Ambassadeur, hors moi, & ceux que je viens de nommer. Tout joignant ce premier Pavillon, qui étoit comme la face & le portique des autres apartemens, on avoit fait un grand circuit de tentes, dont la hauteur ne passoit guéres celle d'un homme, qui empêchoient de voir le lieu qu'elles environnoient, qui étoit une grande place vuide en forme de cour ; & toutes ces tentes paroissoient teintes de vert, du moins au-dehors, comme sont aussi presque tous les Pavillons, ou pour être de toile cirée verte, qui est la plus commune pour résister à la pluïe, ou plûtôt pour avoir plus de ressemblance à la verdure de la campagne, & pour confondre ainsi la vûë de ceux qui les voudroient discerner de loin. Mais au-dedans tout étoit rouge, dont étoient aussi couvertes diverses colonnes rangées en fa-

Sa magnificence.

çon de portiques : & entre deux colonnes pendoient des vases, ou des lampes feintes, qui avoient du raport avec celles de nos Eglises, & dont la vûë étoit assez agréable.

Ce premier Pavillon du dehors, dont j'ai parlé, & qui sert comme de portique principal pour entrer dans les tentes, étoit tapissé en dedans de grands feüillages à la Turque, sur une étofe, qui pour n'être pas de soie, ne laissoit pas de revenir à six cens sequins. Dans l'enceinte de ces tentes, où l'on entroit du premier Pavillon par une porte assez étroite, gardée par plusieurs Capigis, & tout au milieu de cette grande place, où l'air est libre, il y avoit un chemin couvert de tentes, non-seulement par dehors, mais même quelque peu des deux côtez, pour parer aux ardeurs du soleil ; & ces tentes étoient soûtenuës par des pieux fort hauts, rangez en bon ordre, peints & dorez, avec des pommes aussi dorées sur le sommet. Ces mêmes tentes, aussi vertes par-dehors, étoient par-dedans garnies de fort belles tapisseries, bigarées de divers feüillages à la Turque, & beaucoup plus riches & plus éclatantes que les premiéres.

Cette allée couverte, qui étoit un peu moins large que la ruë de Toléde, où est situé l'Hôtel du Nonce à Naples, & quelque peu plus longue, avoit au lieu du pavé, des tapis très-beaux, & si grands, que je croi qu'il n'en faloit que deux ou trois au plus, pour couvrir tout le terrain de cette allée, qui aboutissoit à un autre Pavillon, plus grand & plus beau, dont ceux qui entroient ne pouvoient apercevoir que la moitié jusqu'au point du milieu, où étoit planté le pivot qui le soûtenoit ; & l'autre moitié

Les avenuës couvertes ce tapis de pied.

étoit d'une courtine faite d'étofes précieuses de diverses couleurs, divisées par chaque lai, laquelle courtine étoit atachée au même pivot du Pavillon, & bien tenduë d'un côté à l'autre de sa largeur.

Sales pour les Audiences.

Dans ce Pavillon; c'est-à-dire, en cette moitié au-deça de la courtine, atendoient Audience, comme dans une antichambre, les personnes de haute qualité, comme des Bassas, des Cadileskiers, ou semblables Oficiers, en considération desquels on avoit mis par-dessus les grands tapis ordinaires, des étofes de soïe, beaucoup plus riches & mieux travaillées, sur lesquelles il y avoit encor des coussins de brocard d'or pour se reposer, & quelques petits escabeaux à leur mode, tous garnis du même brocard, quoiqu'ils ne s'en servent presque jamais.

Belle conduite des Turcs, que l'on dévroit imiter ailleurs.

Les autres Oficiers inférieurs, comme *Sciorbagis*, *Chiaoux*, & autres, qui atendoient aussi, ou pour traiter d'afaires, ou pour faire leur cour, & qui n'avoient pas séance dans ce Pavillon, demeuroient plus bas dans l'allée couverte, assis sur les tapis; les jambes croisées à leur ordinaire, faisant haïe de côté & d'autre, en laissant libre l'espace du milieu; & à chaque fois qu'il entroit quelques personnes de qualité, ils se levoient tous sur les pieds, & ayant fait la révérence, ils se remettoient aussi-tôt en leur premiére posture; parce-que les Turcs n'ont pas coûtume d'aller ça & là sans sujet, comme nous autres; au contraire, ils en ont aversion, comme d'une action de folie, aussi-bien que de causer ensemble en ces lieux de respect, si l'on n'a quelques afaires à communiquer: c'est pourquoi ils se tiennent toûjours dans le silence ou de pa-

pareilles ocasions, ce que sans doute vous admireriez, voyant souvent plusieurs milliers de personnes assemblées en un lieu, sans entendre une seule parole, ou du moins le moindre bruit.

Dans la partie intérieure de ce Pavillon, que la courtine étenduë empêchoit d'être vûë, il n'y avoit personne, & ce lieu n'étoit destiné que pour les Audiences du premier Bassa. Quand nous nous presentâmes, nous y fûmes introduits, & l'on donna à M. l'Ambassadeur un de ces petits escabeaux garnis de brocard d'or pour s'asseoir, parce qu'en qualité de Chrétien, il ne se couche pas à terre, comme font les Turcs; & nous autres étions debout à l'entour de lui. Le Bassa n'étoit pas encor levé, & son lit étoit au fond de quelques autres apartemens plus reculez, qui étoient aussi environnez de tentes en façon de murailles; & l'on y entroit par le lieu même où étoit M. l'Ambassadeur. Comme nous ne passâmes pas plus outre, je ne saurois bien vous décrire ces Pavillons du dedans; mais à ce que j'en pûs juger par-dehors, on remarquoit les sommets d'environ dix, assez spacieux, & joints de fort près les uns aux autres, qui servoient commodément à divers ofices, avec un autre lieu découvert en forme de cour, qui étoit dans cette enceinte particuliére; & ceux-ci étoient parez beaucoup plus lestement & plus richement que tous les autres, quelqûes-uns étant en broderie de soïe, d'autres en broderie d'or; & les tapis de terre devoient être de même à proportion, aussi-bien que les coussins & les tabourets. On y voïoit aussi, sous des tentes, les écuries & toutes les autres commo-

Le Sieur della Vallé acompagne M. l'Ambassadeur de France à l'Audience du Bassa.

ditez qu'on sauroit desirer dans un grand Palais. Pour le soin seulement de bien placer & de bien tendre ces Pavillons, le Bassa faisoit marcher devant lui trois cens hommes, gagez pour cét éfet ; & dans la marche on en fait porter toûjours deux, dont l'un le précéde d'une journée, avec l'avant-garde de l'Armée, pour le trouver disposé, quand il arrive en quelque lieu où il faille camper ; quoique les Oficiers à qui l'on s'en raporte, soient en si grand nombre & s'en aquitent si diligemment, qu'en peu de tems tous se trouvent en bon ordre.

Le Bassa lui donne Audience par l'organe d'un Truchement.

Nous étions donc là en atendant l'Audience du Bassa, qu'il ne nous donna que quatre heures aprés, quoique nous y fussions de grand matin, & quasi à la pointe du jour ; & il n'en use pas autrement vers tous les autres. Quand il commença d'être prêt à donner Audience, il la donna premiérement à un Bassa Visir, qui l'atendoit, & aprés à un *Cadileskier*, dans l'ordre qui s'observe parmi eux ; il les fit entrer plus avant dans sa chambre même, soit à cause que M. l'Ambassadeur étoit déja placé au lieu où il devoit les entretenir, ou bien parce qu'ils considérent ces gens-là tout autrement que nos Ambassadeurs Chrétiens. Mais l'entretien qu'il eut avec eux ne fut pas long : & les aïant quitez, il sortit incontinent pour se rendre où M. l'Ambassadeur l'atendoit depuis tant de tems, & se mit aussi sur l'un de ces petits escabeaux comme lui, & face à face, gardant néamoins sa presséance, à la mesure de la situation du Pavillon. Ils discoururent peu de tems ensemble, par l'organe des Dragomans, & se séparérent aussi-tôt. Afin que vous puissiez mieux

com-

comprendre la forme & l'état de ce fameux Pavillon, je tâcherai de vous en faire un grifonnement grossier avec la plume, autant que l'idée que j'en ai le pourra exprimer, n'osant pas me vanter de pouvoir representer un dessein parfait.

Il me souvient ici qu'en vous faisant la description de la montre de l'Armée, j'ai manqué à vous donner avis de deux choses; l'une est que dans cét étendart que les Turcs portent tout roulé à l'entour d'une lance, qui est la baniére que leur faux-Prophête avoit toûjours devant lui quand il alloit à la guerre, que Thomas, qui croit l'avoir bien remarquée, dit être plûtôt de drap que de soïe, & qui est néamoins considérable; entre ses principaux ornemens, il y a une petite pyramide au bout d'enhaut, sur laquelle est posée une boëte d'argent en forme de cœur, qui enferme, à ce que disent les Turcs, le poil de la barbe de Mahomet. Je ne sai pas ce qui en est; mais soit vérité, soit fable inventée par le vulgaire, j'ai trouvé bon d'en dire deux mots. L'autre chose, que j'avois oubliée, est que parmi la soldatesque on n'entend le son d'aucun de ces instrumens qui excitent au combat, hors quelques-uns, qui précédent le Bassa, comme des castagnettes à la Moresque, semblables à celles dont se servent les Courtisannes Espagnoles; des tambours à cheval, que nous apellons naccheres, & les Allemans timballes; des fifres, & des chalumeaux à la pastorale, dont on jouë aussi à cheval, & qui ne ressemblent pas mal à ceux que les forçats font quelquefois entendre dans les Galéres de Naples. Les Turcs, à ce que j'en ai pû connoître, n'ont point de trompettes

Superstition des Turcs envers leur Mahomet.

Les Turcs ne se servent point à la guerre de trompettes ni de tambours comme les nôtres.

ni de tambours comme les nôtres ; je veux dire de ces gros tambours dont se sert nôtre Infanterie ; c'est pourquoi je ne m'étonne pas pourquoi ces jours passez le Grand Seigneur, aïant entendu un trompette François, qui joüoit fort bien dans un Vaisseau de la même nation, l'envoïa aussi-tôt demander, voulant, à quelque prix que ce fût, qu'on l'introduisit dans le Sérail ; & il falut que nous le fissions disparoître adroitement, de crainte qu'à force de caresses & de presens, ils ne le portassent à se faire Turc, comme il n'arrive que trop souvent ; ensorte qu'ils ne pûrent le rencontrer, quelque diligence qu'ils fissent pour le chercher ; d'où vient que nous avons ordonné tous ensemble, qu'on ne sonnera plus de la trompette sur aucuns des Vaisseaux Chrétiens.

Le Grand Seigneur veut faire enlever un trompette François.

Vous ne pourriez croire que très-dificilement, ou sans caution, les malheurs de ce païs à la destruction de la Foi ; les extravagances que nous voïons tous les jours, & la facilité avec laquelle plusieurs renoncent au christianisme, aussi-bien que la maniére de vie qu'il nous faut observer, & la diligence que nous aportons, pour tâcher de retirer ces ames hors des mains de satan. Certainement c'est un grand sujet de compassion & de regret pour de véritables fidèles, de voir souvent des personnes qui viennent ici dans des postures de sainteté, qui les feroient prendre pour autant de Macaires ; & peu après ce n'est plus ce que c'étoit ; car lors qu'on y pense le moins, ils se font couper le prépuce, sans savoir pourquoi, & quelquefois ils s'en repentent quand on ne peut presque plus les en dégager. Je pourrois vous citer quantité de telles

les gens, & mêmes avec des circonstances de leurs histoires assez curieuses, dont je ne parlerai point, afin d'éviter la longueur. Je vous dirai seulement, comme une nouvelle toute fraîche, que depuis peu il est arrivé en cette Ville un certain personnage, qu'on apelle le Cham de *Betlis*; c'est-à-dire, d'une certaine Ville ainsi nommée, dont la situation est dans les Montagnes de la Mésopotamie, ou de l'Assirie, sur les Frontiére des Etats du Turc & du Roi de Perse. Ces Peuples sont apellez Curdes, & l'on dit que la Ville de *Betlis* est proche de celle de *Van*, dans l'Arménie. Celle-ci, dit-on, est très-fameuse en ces quartiers-là: & dans l'Epitôme Géographique de F. Philippes Ferrai que j'ai ici, l'aiant emporté par votre ordre, j'ai trouvé que cét Auteur Latin la nomme *Iban*, ne parlant nullement de *Betlis*. Ce Prince n'est venu que pour obtenir du Grand Seigneur son rétablissement entier dans quelques Terres dont Nassûd Bassâ, depuis peu mis à mort, l'avoit dépossédé, & dont il a déja recouvré quelque partie. Pour en témoigner une reconnoissance éfective, il a promis au Grand Seigneur douze mille soldats, levez & soudoïez à ses dépens, pour le servir en cette guerre contre le Persan, lesquels, à ce que j'en peux juger, seront tous de Cavalerie, à cause que dans ces Frontiéres on ne se sert guéres d'Infanterie. Le Bassâ est déja parti, avec toute son Armée, & je croi qu'il méne avec lui ce Prince de Betlis, lequel quand il alla au Divan & à l'Audience du Grand Seigneur, où l'on ne se presente point les mains vuides, a ofert pour presens deux jeunes enfans muets, deux beaux chevaux,

Il y a souvent des Chrétiens qui renoncent leur Foi dans Constantinople.

Un Prince Curde se rend à la Cour du Grand Seigneur.

Qualité du present qu'il lui fait.

deux chiens de grand prix, sans que je sâche si c'étoient des braques, ou des lévriers; cinq faucons, neuf vestes de velours, & autant de satin; neuf autres de damas, & pareil nombre d'autres d'une étofe de ce païs-là, entretissuës de laine & de soïe, avec un tapis de prodigieuse longueur & largeur, de deux cens pics en tout, qui est le nom d'une mesure, chaque pic revenant à un tiers de la canne de Naples. C'étoit tant que douze hommes pouvoient porter, & à ce qu'on pouvoit en juger confusément, il y avoit aparence que c'étoit un précieux & très-beau present.

Générosité du Sieur della Vallé.

Après vous avoir fait part de ces diférentes nouvelles, j'en aurois encor d'autres à vous debiter, touchant la Peste qui aflige grandement cette Ville; mais outre que je n'aurois jamais fait, si je prenois à tâche de vous mander toutes choses, je ne veux pas que vous autres Messieurs, qui nous faites l'honneur de nous aimer, trouviez dans mes Lettres la moindre ocasion de concevoir du chagrin, par la crainte que vous pourriez avoir du danger de nos personnes. J'ose vous dire que je n'en ai nulle apréhension; je ne sai pas pourquoi; mais il me semble que je ne dois pas mourir par les ateintes d'une maladie de cette espéce. Quoique je me conserve, je ne le fais que comme ceux du païs qui se sont acoûtumez, par une certaine familiarité, à cette maladie; & je ne suis pas homme à me tenir dans une boëte de coton; car en éfet, par la grace de Dieu, je passe doucement la vie, de la même maniére que ceux qui vivent sans crainte, & j'espére de faire à l'avenir ce que l'on m'a vû pratiquer jusqu'ici. Nôtre Thomas semble avoir

avoir perdu tout courage depuis quelques jours; & il s'est laissé tellement abatre, par la crainte qu'il a de ce mal, qu'il commence d'avoir mauvais visage, de maigrir considérablement, d'avoir la nuit des songes afreux, qui lui causent, à ce qu'il dit, des batemens de cœur; ce qui le rend tout méconnoissable. Mais nous nous sommes tant moquez de lui, & lui avons remontré tant de choses, aussi-bien que M. l'Ambassadeur, que sa mélancolie commence peu à peu à se passer, ou du moins la honte lui en fait faire le semblant. Le même Ambassadeur avoit dessein de se retirer d'ici, & de loüer quelque maison sur la Mer Noire, le plus loin qu'il pourroit, dont j'étois bien mortifié, n'aïant rien tant en aversion que de me voir dans des lieux solitaires, privé du commerce des hommes, & où l'on ne voit rien de semblable au Posilipe de Naples; car pour peu de séjour que j'y fisse, je tomberois infailliblement dans l'humeur mélancolique, qui est à mon égard beaucoup plus redoutable que la Peste; mais depuis, soit pour la dificulté qu'il y a de trouver de telles maisons à sa commodité, vû qu'en celle qu'il avoit arrêtée il est mort une ou deux persounes, ce qui l'a dégoûté d'y retourner; soit aussi par mes persuasions, il a résolu de ne point quiter son Hôtel ordinaire; m'étant éforcé de le convaincre & de lui faire avoüer qu'en tout ce païs il n'y a point de quatier où l'air soit meilleur qu'en celui où nous sommes logez : ce que nous connoissons par expérience, puisqu'un jeune homme de la maison de M. le Baile de Venise nôtre voisin, & une fille esclave qui servoit en nôtre Hôtel, l'un & l'autre

Il persuade à M. l'Ambassadeur de France de ne point quiter son Hôtel.

 ateints

ateints de la Peste ; celle-ci plus recemment, sont tous deux, par la grace de Dieu, en meilleure disposition ; & je croi qu'ils en échaperont, quoique cette maladie ait ici quelque chose de plus funeste qu'en d'autres contrées ; parce que l'on y est toûjours en danger de mort, jusqu'au quarantiéme jour ; au lieu qu'ailleurs, on est presque assûré de la convalescence au bout de sept jours.

Ceux qui sont afligez de la Peste à Constantinople, ne sont pas abandonnez comme ailleurs.

Tout bien considéré, quantité de personnes en guérissent, & s'en relevent ; outre que la chose n'est pas aussi déplorable qu'on la dépeint ; & ce qui rend cette maladie plus suportable, c'est que ceux qui en sont ataquez ne sont pas tout-à-fait abandonnez, comme ailleurs, vû qu'il se trouve, pour les secourir, bien des gens qui en ont fait une espéce d'habitude ; comme ceux qui leur donnent des alimens & des remédes corporels, & d'autres qui leur administrent les spirituels ; de maniére que l'on n'y meurt point sans quelque sorte de satisfaction. A ce mot de mourir, je vois Thomas qui me regarde fixement, en fronçant les sourcils, & qui me dit brusquement, mais c'est toûjours mourir ; & plus je vois que cette pensée l'inquiéte, plus j'éclate de rire, pour le guérir de cette humeur noire. Je vous demande pardon, comme j'ai déja fait dans mes autres Lettres, de ce que je continuë toûjours de vous ennuïer par ma longueur ; je fais cela avec tant d'ardeur & de promtitude, que je ne me donne pas le loisir d'écrire bien correctement. Votre patience supléera au défaut de celle que je ne prens pas de faire une seconde copie ; & vôtre bonté me fera la grace de saluer

luer tendrement, de ma part, tous nos amis; & sur-tous, M. Coletta, avec Messieurs ses neveux, aussi-bien que le Sieur André. Permettez que je finisse, en vous baisant les mains en esprit. *De Constantinople le 15. de Juin 1615.*

Je dessinerai le Pavillon du Bassa dans l'autre page: excusez s'il n'est pas dans sa juste proportion; quand je le fis, j'avois hâte, & point de compas.

## LETTRE VII.

## *DE CONSTANTINOPLE.*

*Les soins que le Sieur della Vallé se donne de trouver un Maître pour devenir savant dans la connoissance des Langues étrangéres, font voir dans cette Lettre d'assez beaux témoignages de ses bonnes qualitez, sans en emprunter d'ailleurs; & l'éloge qu'il y fait de M. de Harlai de Sansi, Ambassadeur de France à Constantinople, doit sufisamment persuader le lecteur de leur mutuelle & parfaite correspondance.*

MONSIEUR,

J'étois presque sur le point de me mettre en mauvaise humeur contre vous, & de me plaindre de vôtre négligence, qui a frustré si long-tems le desir dont je brûle d'aprendre de vos nouvelles par vous-mêmes, n'aïant reçu

reçû qu'une seule Lettre de vous depuis tant de mois. Vous avez enfin guéri mon inquiétude, par vôtre seconde Lettre datée du 3. Avril dernier, laquelle m'a donné tant de consolation, que ma plus forte éloquence ne la pourroit décrire que très-foiblement. J'ai à vous dire, & vous m'en devez croire, que s'il m'est doux de recevoir souvent des nouvelles de mes amis absens, ce m'est un contentement extrême d'en aprendre de ceux que j'aime extraordinairement, comme vous; & leurs Lettres ne me touchent pas moins, que celles des personnes à qui la nature m'a le plus étroitement uni. Je vous suplie donc, mon cher Mario, avec toute l'afection possible, & par ce que vous aimez le mieux, de ne me pas traiter avec tant de rigueur, que de me refuser 4. lignes de votre main, si vous ne voulez vous résoudre à soufrir que l'on vous acuse d'une espéce de cruauté; comme au contraire on vous loüera de charité, si vous prenez le soin de me consoler par vos Lettres, le plus souvent que vous pourrez, pourvû que cela ne vous incommode point; quand vous aurez le loisir de dérober quelque demi-heure à vos sérieuses ocupations. Ne diférez pas de me faire cette faveur, sous prétexte que vous me croiriez parti d'ici pour continuer mon voyage, & que vous craindriez que vos Lettres ne me fussent pas renduës; puisque j'ai mis par tout si bon ordre, qu'en quelque lieu que je puisse aller, les Lettres qu'on m'adressera me suivront de de tous côtez; & je les recevrai tôt ou tard, ce qui ne m'importe pas, pourvû qu'en quelque-tems que ce soit, je puisse goûter la satisfaction que j'en desire. Et quand mê-

Le Sieur della Vallé persuade à son ami de lui écrire souvent.

me quelqu'une s'égareroit par le chemin, ce que je ne croi pas, la perte d'une feüille de papier n'est pas un si grand dommage, que cette crainte vous doive détourner de m'écrire.

Je m'étonne comme la mienne, du 7. Février pour vous, laquelle étoit sous même envelope, que celle que j'adressois au Sieur André mon compére, ne vous a pas été renduë, vû que le Sieur Coletta a reçû celle que je lui écrivis de même datte, quoiqu'elle fût arrivée un peu à contre-tems dans des jours de pénitence: peut-être que vous l'aurez reçûë depuis, & que vous aurez apris d'elle, avec autant de fidélité que d'éxactitude, ce qui se pratique dans les Bâtêmes, les Mariages, & quelques autres cérémonies des Grecs nobles, où je me suis rencontré quelquefois, comme Thomas en a donné avis confusément, & cependant du mieux qu'il a pû, à M. Colletta. Je me persuade que toutes les Lettres que je vous ai adressées, viendront entre vos mains de tems en tems, & les unes après les autres, là où vous verrez que je vous rends conte de diverses ocasions curieuses; comme de mon introduction chez le Grand Seigneur; de la montre de l'Armée, destinée contre le Roi de Perse; du campement & de la disposition de leurs Tentes à la campagne, & de semblables observations que j'ai faites de jour en jour, après en avoir été spectateur, desquelles je n'ai point été paresseux de vous faire part, comme je ne manquerai pas de continuer à l'avenir, m'imaginant vous rendre un service agréable, dans la connoissance que j'ai de vôtre curiosité pour de telles nouvelles, dont les grands esprits ne se rebutent pas.

Il lui rend conte des nouvelles dont il lui a fait part.

Les

Il plaint le mauvais sort du Duc de Nocéra.

Les nouvelles que vous m'avez mandées de Naples m'ont été très-agréables, puisque je suis un Partisan des plus zèlez pour les intérêts de vôtre païs. Il y avoit déja quelque-tems que j'avois apris l'arrivée du Duc de Nocéra dans vôtre Ville, & j'en ai eu compassion, comme d'un Seigneur qui mérite d'être aimé de tout le monde. J'ai quelque espérance que ses afaires auront eu, ou qu'elles ont peut-être à cette heure un bon succès, ne pouvant m'imaginer que le Ciel, qui l'a pourvû de tant de belles qualitez, après lui avoir été libéral de ses plus dignes presens, lui pût être avare de ceux de la fortune. Les gens de guerre, que vous m'écrivez qu'on leve pour Milan, sont, à mon avis, plûtôt destinez pour la Flandres, ou pour l'Allemagne, vû que la guerre d'Italie, à ce qu'on nous fait entendre d'autres endroits, doit être bien-tôt finie par un Traité de Paix. Je me réjoüis, pour l'amour de Monsieur nôtre Docteur, dequoi M. Pruida est arrivé à Naples, pour être du Conseil d'Etat; & je croi que ce Docteur a quelque raison de s'être mis sur sa gravité, croïant peut-être que M. Pruida se gouvernera chez vous comme il a fait à Rome: mais qu'à sa considération celui-là quite ses anciennes conversations, ses divertissemens, & ses danses; c'est une févérité dont il n'est plus capable. S'il étoit ici avec moi, je vous jure que la Dame Aiscié Cadun lui enleveroit, malgré Pruida, son chaperon de dessus les épaules; & il se verroit réduit au point de ce Curé, & de cét Espàgnol, dont parle la chanson, lesquels entendans le son d'un instrument musical, qu'on nomme Ciaccone, quoiqu'ils fussent deux per-

son-

sonnes fort graves, quitérent tout aussi-tôt, l'un son bréviaire, l'autre quelques hardes qu'il portoit, & se mirent à danser comme des insensez.

*Faisant des miracles burlesques,*
*Par quantité de tours grotesques.*

Véritablement je remercie Dieu de ce que ce Docteur ne m'a pas tenu compagnie jusqu'en ce païs, parce que j'aurois eu sujet de craindre sa perte, & il n'y seroit pas le premier & le moins sage de ceux qui s'y sont défroquez; puisqu'il est certain qu'il s'en est vû de nôtre tems, desquels aparemment on devoit moins atendre que d'un Docteur, une apostasie aussi extravagante que déplorable. Les choses se passent ici d'une maniére qui mettroit vôtre jugement en suspens & en défaut; & tant s'en faut que Thomas ait passé les bornes par trop d'exagération, puisque même il n'a pas raporté la moitié de ce qui en est. Pardonnez-moi de grace tant de discours en l'air, qui vous donneront peut-être plus de dégoût que de divertissement. Je prens le mien particuliérement à m'entretenir par Lettres avec mes amis; & plus je les fais longues, plus je me satisfais, m'imaginant leur parler tête à tête, & cœur à cœur. Il est permis de rire au moins une fois l'année, & de debiter parmi ses semblables des paroles gaïes & des railleries innocentes; particuliérement en ce tems que le carême est passé, & qu'il fait des chaleurs qui rendent la récréation comme néceſſaire. Cette Lettre vous sera renduë assez à tems, pour être lûë à propos dans vos conversations vers le Posilipe; ce lieu qui m'est si cher, que dans mon éloignement je soûpire souvent pour lui,

Il raille avec son ami.

lui, & que j'en parle plus souvent que de tout ce qu'il y a de plus aimable en la vie. Je vous prie tous d'y faire souvent mémoire de moi, & de saluer mille fois en nom nom les Nimphes qui habitent ces écueils; les Syrénes non fabuleuses que l'on y voit, & que l'on y entend assez souvent chanter sur les eaux voisines. Je ne parle point des aimables Pêcheuses, ni de ma Clérine, à laquelle j'ai écrit plusieurs Lettres de divers endroits durant mon voyage, espérant lui en adresser encor d'autres de tems en tems, lesquelles nous verrons ensemble, & vous prendrez s'il vous plaît la peine de les corriger à mon retour; mais revenons au sérieux & au solide.

Je me conjoüis infiniment avec vous de ce que vous vous apliquez avec tant de ferveur à l'étude de la langue Arabesque, & d'autant plus que vous croyez avoir rencontré un habile Maître. Je vous jure que dès maintenant je m'ofre de bon cœur pour être vôtre Disciple: desirant de l'être encor une fois, si vous me voulez faire la faveur de me recevoir en cette qualité. De la façon que vous m'en parlez, & à ce que j'en puis connoître, vous y êtes déja bien avancé; & le profit que vous y avez fait est grand. Pour moi, depuis que je suis ici, je ne me suis point encor ataché à l'étude de l'Arabe, ayant toujours espérance de le pouvoir faire tout à mon aise en Italie. Je me suis adonné à la langue Turque, de laquelle à n'en point mentir, je me suis rendu fort amoureux, parce qu'elle est facile & belle, & de plus elle peut servir d'échelle pour ateindre plus promtement à l'Arabesque & à la Persienne. Elle me plaît aussi, à cau-

cause qu'elle est singulière & rare en nôtre païs, où je serai peut-être le seul qui la sache & qui la parle : & après toutes ces considérations, je les fais principalement par le motif de la commodité qu'il y a de l'aprendre facilement ici ; ce qui me seroit presque impossible en nos quartiers : mais mon ardeur pour l'aprendre n'a pas eu toûjours la fortune favorable ; je vous dirai comment.

Il s'étudie à la connoissance de la langue Turque.

Depuis mon arrivée en cette Ville, il se passa un long-tems avant que j'eusse pû trouver un Maître pour me bien instruire ; ensuite je tombai entre les mains d'un certain Juif qui montre aux petits enfans, lequel venoit chez moi pour me donner des leçons ; mais quoique je lui fisse voir que je connoissois fort bien les lettres, & que j'avois toute la disposition qu'il faloit pour lire parfaitement, laquelle j'avois aquise en étudiant l'Alphabet de Raïmond, qui est le meilleur qu'aïent les Turcs ; il vouloit, avec tout cela, que je commençasse à épeler dès la premiere lettre, comme les petits enfans ; *Bè, ostum, Bè*. J'avois beau lui dire que je le savois, il ne faisoit pas semblant de m'entendre, & me répondoit ; non, Monsieur, il est nécessaire de bien savoir ses lettres, ce qui me faisoit enrager. J'eus patience huit jours ; & enfin comme je n'en pouvois plus, je lui donnai congé, n'aïant rien apris de lui. M. l'Ambassadeur de France sçût le desir que j'avois de faire quelque progrès en cette Langue ; & parce que lui-même aussi prenoit des leçons d'Hébreu d'un autre Juif, très-capable en plusieurs Langues, il fit ensorte qu'il condécendit à me donner des leçons en lan-

Il se sert d'un Juif, qui enseignoit l'Hébreu à Mr. l'Ambassadeur de France.

langage Turc. C'étoit un Maître merveil-leux, qui pour avoir enseigné assez long-tems cét Ambassadeur, avoit réciproquement apris de lui, par maniére d'entretien, presque tous les termes de la Grammaire Latine; desorte qu'il savoit ce que c'est que d'un verbe, d'un nom, & des autres parties de l'oraison, avec leurs circonstances, & s'en démêloit fort judicieusement: & comme il entendoit parfaitement l'Arabe & le Persan, il m'expliquoit nettement tous les termes de ces deux Langues, dont la Turque est remplie; & m'en savoit dire non-seulement le sens, quant à l'intelligence Turquesque, mais aussi les propriétez & les métaphores, dont je recevois la plus grande satisfaction du monde.

Il prend de lui des leçons sur les Pseaumes.

Il me donna du commencement cinq leçons sur les Pseaumes, qu'il me traduisoit d'Hébreu en Turc, parce que nous n'avions point alors d'autres livres; & en cinq jours il m'enseigna tout ce qui apartient aux noms & aux verbes; enfin tout ce qui est de la Grammaire, en langue Turque. Nous trouvâmes depuis un certain livre contenant l'Histoire d'Aléxandre le Grand, qui est un des meilleurs ouvrages qu'aïent les Turcs, pour la pureté de la diction; mais pour la substance dont il traite, il est tout farci de mensonges, & de choses ridicules, de même que tout ce qu'ils écrivent: l'Auteur l'aïant composé exprès, pour en faire un Roman plûtôt qu'une Histoire véritable; surquoi néamoins ce Maître me donnoit des leçons, & j'y aprenois ça & là des termes qui ne m'étoient pas connus, lui m'expliquant & me faisant remarquer les choses que nous trouvions par rencontre du

ref-

ressort de la Grammaire, s'il y en restoit quelques-unes à discuter. Il ne nous servit d'entretien qu'onze fois seulement; car pour mon malheur, il arriva ici quelques Galions d'Aléxandrie, d'où l'on transporta plusieurs marchandises à la Doüane, ou ce Juif étoit interressé, ce qui l'empêcha de retourner chez nous. Après qu'il eût expédié ses afaires à la Doüane, il lui survint d'autres déplaisirs de famille; & pour conclusion, M. l'Ambassadeur ne s'est point servi de lui depuis ce tems-là; & quelque diligence que j'aïe pû faire, il n'a pas été en mon pouvoir de l'entretenir ensuite pour continuer. Cela a été cause que j'ai été près de trois mois sans Maître & sans leçon, dans un chagrin à me rendre la vie insuportable, & sans espérance d'aucun reméde, n'y aïant ici personne qui soit capable d'y bien réüssir comme lui.

Son déplaisir d'avoir perdu son Maître.

Enfin M. l'Ambassadeur, pour me consoler de cette perte, a fait ensorte qu'un autre Juif, qui est en estime parmi ceux de sa nation, commence à me donner de nouvelles leçons: c'est le *Chieccata* des Juifs; c'est-à-dire, celui qui est le Procureur Général de toutes leurs afaires. Je m'assujettis à son heure, & j'ai déja eu neuf conférences avec lui, qui m'assure autant qu'il peut de se rendre tous les jours chez moi pour cét éfet. Pour lui-même, il en sait assez; mais pour autrui, & particuliérement pour m'enseigner; non-seulement il est fort inférieur à l'autre, mais encor il me fait peiner comme un chien. Il est naturellement Arabe pour la langue, quoiqu'il soit originaire de Jérusalem, & a demeuré long-tems au Caire; c'est pourquoi il parle

Il en recouvre un autre, dont il n'est pas fort content.

Ara-

Arabe, comme moi Italien, n'étant pas non plus ignorant dans l'Hébreu ; mais comme ces gens n'y étudient pas par méthode, ni par ordre de Grammaire, & seulement par routine, il n'en entend pas bien facilement les termes. De plus, il ne parle pas distinctement d'un langage que je puisse entendre nettement, aïant lui-même beaucoup de dificulté à m'expliquer ce qu'il me veut faire comprendre, ce qui me fait mourir ; & vous auriez sans doute compassion de nous deux, si vous pouviez nous voir & nous écouter lire, & parler ensemble avec une contention d'esprit tout-à-fait pénible. S'il faut, par exemple, expliquer ce que signifient ces mots, *Mektublery Ghiundurdiler* ; il me dira moitié en Espagnol & moitié en Turc Espagnolisé, *Embiaron los Mektubes*, & mille autres de pareille bizarrerie : mais puisqu'on ne peut pas en avoir d'autres, & que celui-ci est sans doute le plus sufisant, il faut se résoudre à la patience, & faire du mieux que l'on pourra. Il me contente fort en une chose ; c'est qu'il me communique quantité d'écrits curieux, qui sont du tems de Sultan Murad, Grand pere du Sultan qui régne aujourd'hui ; & tous ces écrits viennent d'un certain Juif nommé David, dont peut-être vôtre Maître Arabe aura oüi parler, s'il est venu ici ; parce que c'étoit une personne fort en faveur, qui manioit des afaires importantes en cette Cour, & en traitoit presque chaque jour avec le Grand Seigneur même. Ce Rabi David étoit parent de celui que j'ai maintenant pour maître, lequel étoit fort jeune alors, & lui servoit néamoins comme de Secrétaire, aïant la main fort

Il lui communique quantité d'écrits curieux.

bon-

bonne, & assez d'esprit pour bien dresser & bien écrire tous les billets que David adressoit au Grand Seigneur, & aux principaux de la Porte.

Après la mort de ce même David, quantité de ces papiers, signez de la main du Prince, tant les propositions que les réponses touchant plusieurs grandes afaires d'Etat, dont quelques-unes regardoient divers Princes Chrétiens, sont restez entre les mains de mon Maître. Je vous prie de croire que ce sont des choses très-curieuses, & dont j'ai jugé à propos de faire presentement ma principale étude, faisant à moi-même, comme dit le proverbe, d'une seule corvée deux services: & j'espére de pouvoir tirer de lui quelques-uns de ces mémoires, que je tiendrai encor plus précieux, si je puis les emporter jusqu'en Italie. Cette étude me captive, avec plaisir, assez souvent tout le long du jour. En vingt-cinq ou trente leçons, que l'un & l'autre Maître m'ont données en tout jusqu'aujourd'hui, dans les nécessitez où l'homme a quelquefois besoin de se faire entendre à d'autres, je suis intelligent en cette langue, au point de ne pas mourir de faim dans les terres du Turc, faute de demander ce qu'il me faut; & même en toute sorte de choses, je me rendrois peut-être intelligible, en partie par des paroles, en partie par des signes qui leur sont familiers. Je trouve l'écriture assez facile: mais de lire parfaitement en cette langue, je croi que vous n'ignorez pas qu'il est comme impossible, sans points, sinon quelques termes que l'on entend; j'en aprens bien tous les jours une trentaine; & ceux que je posséde je les lis fort bien, pour

*Le Sieur della Vallé a apris la langue Turquesque en peu de tems.*

vû qu'ils soient en caractéres fort clairs & distincts ; car ils en ont de douze ou de quinze sortes. Maintenant je commence à lire les plus dificiles, & je m'y avance avec courage.

Ses soins pour s'en faciliter l'intelligence.

Je fais encor une autre diligence ; car ayant parmi mes hardes le Livre qu'a fait Alunno de la Structure du Monde, où vous savez que les marges sont grandes, j'y copie tous les mots que j'aprens chaque jour ; & cela me pourra tenir lieu d'une espéce de Dictionnaire, quoique je manque peut-être d'en ranger plusieurs justement, faute de les bien posséder ; en tout cas, cela servira toûjours à quelque chose. J'ai aussi un autre Livre, dans lequel j'écris tout au long les significations de tous les mots ; enfin je m'évertuë autant qu'il m'est possible, & je ne manque point de bonne volonté ; au contraire, je l'ai si grande & si forte, qu'il ne se peut pas davantage. Je me pourvois de Livres quand j'en puis rencontrer, & je ne manquerai pas d'en remporter quelques-uns. Pour les Livres Arabes, dont vous m'avez donné la commission, je les fais chercher diligemment, & j'en ai donné le soin à mon Maître, qui est Arabe de nation ; & peut-être, avant que je ferme la presente, je vous en donnerai quelqu'avis plus particulier : car vous pouvez vous assûrer que je ne serai point paresseux quand il s'agira d'éxécuter vos ordres, en tout ce qui pourra contribuer à votre satisfaction, qui est l'unique but de mes desirs, & de mes ambitions.

Ses réfléxions sur les afaires de sa maison.

Au reste, je suis obligé de répondre à cette partie de vôtre Lettre, où vous prenez le soin de me donner tant de bons avis, & des

des conseils si salutaires, jugeant bien qu'ils procédent de la sincérité de votre ame, de la pure afection de vôtre cœur, & de l'amour desintéressé que vous avez pour ma personne, & pour mon véritable bien. A ce que vous me dites que mon voïage vous met en peine, & que du moins une fois le jour vous songez à ce cadenas dont on dévroit avoir scellé ma maison; je vous répons, & vous jure que j'ai continuellement la même chose dans la pensée & peut-être beaucoup plus que l'on ne s'imagine; mais il faut que j'avouë que cette ardeur naturelle que j'ai de parvenir à certaines fins loüables, me donne quelquefois des transports qui m'ofusquent pour un peu de tems, sans m'aveugler tout-à-fait le *Bars*, ou le *Basiret*; c'est-à-dire, la vüë de l'esprit: mais je prétens être digne d'excuse, plûtôt que de blâme, en ce que mes pensées & mes desseins ne rampent pas dans la bassesse, & sont éxemts de lâcheté; qu'ils ne me détournent point de mon devoir, & ne me font rien faire qui choque la bienséance; qu'ils n'avilissent point les mouvemens de mon ame, jusqu'à des choses abjectes; qu'ils ne m'ont proposé pour objet de mon amour que la gloire seule, laquelle, après-tout, n'est que la fille de la vertu, & qui est sans doute la plus belle & la plus aimable de toutes les choses passagéres de cette vie, donnant infailliblement de l'amour à tous ceux qui veulent s'élever au-dessus du commun. De plus, l'obligation morale qui me porte à l'aquérir, n'est pas simplement fondée sur mon intérêt particulier; il y va de l'intérêt de toute la famille qui doit y prendre part, & qui peut gagner un surcroît de réputation, à mesure

Sa résolution dans ses entreprises.

que la mienne s'augmentera ; desorte qu'il me semble que ceux de ma race doivent être satisfaits de ma conduite, quand je travaille avec beaucoup de peines pour la gloire commune, & des ancêtres & de la postérité. Que si je risque quelque chose, il faut considérer qu'en ce monde il n'y a point de trafic avantageux, qui ne soit acompagné de quelque danger, & qu'on ne blâmera jamais celui qui dans le commerce aura hazardé un pour cent, comme on ne peut acuser de foiblesse d'esprit, celui qui achetera des diamans & des perles précieuses au prix raisonnable de quelque monoïe que ce soit, fut-elle d'or ou d'argent.

Je me doute bien que mon éloignement fait un peu soufrir ma maison, & j'en ai du déplaisir ; mais comment la ferai-je connoître, & moi aussi parmi le monde, si je ne me fais voir en diverses Nations, puisque Dieu ne m'a donné ni des Roïaumes, dont la richesse & la puissance puissent faire éclater mon nom dans les païs étrangers par le bruit des armes, ni la douce & charmante veine de nôtre Apollon moderne Guarini, avec laquelle je puisse de telle façon gagner les cœurs des Nations les plus éloignées de la nôtre, que l'on y prenne plaisir à me chanter sur des instrumens de leur musique barbare, comme on fait de lui tous les jours ? Quelle réputation peut avoir un homme à qui il sufit d'être connu & d'être aimé des seuls parens & amis de son païs ? Quelle gloire peut atendre une famille des plus belles actions de ces sortes de gens, dont le nom est renfermé & borné dans les murailles de leur maison, & demeure enseveli dans le même tombeau qui couvre leur

Et son détachement des biens de la terre.

cada-

cadavre? Je suis autorisé, Monsieur mon ami, dans cette maniére d'agir, par l'exemple de mes prédécesseurs. Nicolas de la Vallé, l'un des plus chers à ma mémoire, & qui vit encor aujourd'hui glorieusement en la bouche des hommes de mérite, ne m'enseigne-t'il pas ces maximes, comme font aussi d'autres, dont je n'écrirai point ici les noms? Enfin tous mes bons Ancêtres ne m'ont pas recommandé cette molle tranquillité de vie, dont tant de monde se flâte, parce qu'ils m'ont laissé, comme par Testament, ces vers qu'on voit encor en ma maison au-dessous de leurs portraits, & qui m'ont tenu fort souvent l'esprit en perpléxité; ils parlent ainsi:

Généreux motifs du sieur de la Vallé.

*La Noblesse, les biens, & le plus heureux sort,*
*Tous, hormis la vertu, doit céder à la mort:*
*Rien n'est perpétuel, ni même la Nature;*
*Nôtre seule vertu brave la sépulture:*
*Si vous la suivez bien, chére Postérité,*
*On verra nôtre honneur par le vôtre augmenté.*

Cette espéce de Testament des principaux de ma race, & particuliérement la clause du dernier vers, que j'ai toujours gravé dans le cœur, parce que l'auteur ne se contente pas que l'on imite seulement ses bonnes actions, mais éxige encor que l'on enchérisse par-dessus, me servira d'excuse auprès de vous, pour quantité de choses, & pour tout ce qui vous pourroit donner de l'inquiétude touchant ma conduite; sur-tout quand vous considérerez bien l'état de ma condition, & que la fortune m'a privé d'autres moïens plus commodes pour

Il veut imiter ses Ancêtres.

me signaler par des desseins glorieux. Je ne vous aporterai point d'autres raisons pour faire mon apologie ; & il me sufit de vous en avoir seulement éfleuré quelque chose pour ma justification, non pour me mettre à couvert des charitables remontrances de mes amis, que je recevrai toûjours de bon cœur, & avec grande satisfaction ; mais pour parer aux coups des langues médisantes de ceux qui me voudroient calomnier, s'il s'en rencontroit quelques-uns. Je vous promets souvent d'être court en mes Lettres, & je ne saurois m'empêcher d'être long ; parce que le plaisir que je prens à vous déclarer mes pensées me fait remplir des feüilles entiéres, sans que j'y prenne garde, & comme malgré moi ; mais avant que je finisse, j'ai encor quelque chose à vous dire.

Il informe son ami de quelques fleurs.

Je desire fort de remporter en Italie des curiositez qui ne soient pas communes, m'imaginant que chacun est obligé d'enrichir, autant qu'il peut honnêtement, sa patrie de ce qu'il y a de beau dans les païs étrangers. Pour ce qui est des fleurs, entre autres choses, je croi que l'on en pourroit trouver ici qui seroient fort nouvelles en nôtre climat, lesquelles sont néamoins ici en grande quantité, & où plusieurs personnes font profession de les bien connoître & de les bien élever ; mais étant fort peu intelligent en cét art, je ne me suis point informé si celles qui sont en ce païs, sont en Italie ou non. On vient tout presentement de m'en donner une qui paroît fort belle, & que l'on nomme *Zulfichiar*, ou peut-être pour mieux dire, *Zulfuighiar* ; c'est-à-dire, friseure de Dame ; nom tiré en langue Turque, des cheveux annelez des

Dames, avec lesquels ses feüilles entortillées ont bien du raport. Ils m'assûrent qu'elle est moderne, & c'est leur pensée; mais il est certain que quelquefois ils font cas de certaines fleurs, qu'on voit croître en abondance dans les campagnes de nos quartiers: par éxemple, cét arbuste qui vient dans nos haïés, & qui produit cette fleur, qu'on apelle Muguet, ne s'y trouve en aucun lieu, quoiqu'il soit ardament desiré de tous les fleuristes. Voüs verrez dans ce paquet cette fleur de Zulfichiàr, que j'ai fait dessiner, non pas bien parfaitement, mais assez passablement pour vous la faire connoître: imaginez-vous néamoins que l'original naturel est beaucoup plus beau, quoiqu'il y en ait de plusieurs espéces, lesquelles cependant n'aprochent point de la beauté de celle-ci, parce que sa partie supérieure finit par des pointes qui ont beaucoup d'agrément. Il lui en envoie quelqu'une qu'il a fait peindre.

Je vous écris toutes ces choses, croïant que vous êtes curieux de savoir comment je passe ici la vie. Après tant de discours, dont l'excès vous pourroit ennuïer, je veux finir cét entretien par la fin de cette page, vous baisant les mains de tout mon cœur, & vous conjurant de m'aimer toûjours comme vous avez acoûtumé. *De Constantinople le 17. de Juin 1615.*

# LETTRE VIII.

## DE CONSTANTINOPLE.

*Le Lecteur doit être persuadé que je lui aurois communiqué très-volontiers les portraits que le Sieur della Vallé fit faire à Constantinople de quelques Dames de sa connoissance dont il fait mention en cette huitiéme Lettre, si je les avois pû obtenir de Rome, néamoins la description qu'il en fait ne sera pas inutile à ceux qui se plaisent à la peinture, pour en faire quelque esquisse.*

MONSIEUR,

Si vous êtes persuadé, comme je le crois, de l'estime que je fais de vos Lettres, vous ne devez pas douter de la satisfaction que m'a donné vôtre derniére du 10. Avril, dans laquelle, outre la nouvelle de vôtre bonne santé & de tous les vôtres, j'aprens aussi que vous avez reçû la mienne du 7. Février, dont je suis fort aise; parce qu'aïant été si long-tems dans le chemin sans vous être renduë, je doutois si elle pourroit avoir bonne issuë, comme je doute pareillement d'une autre, qui est peut être la plus curieuse de toutes, datée du 20. Mars dernier, par laquelle je vous rendois conte de tout ce qui se passa lorsque je fus avec M. le Baile de Venise, baiser le bas de la veste du Grand Seigneur. J'ai, dis-je, quel-

quelque raison de craindre la perte de cette même Lettre, parce qu'aïant eu réponse de Rome à une des miennes, qui y étoit arrivée, entre le 9. & le 16. Mai, & reçû de Naples quelques autres Lettres, datées du 29. du même mois, je m'imagine que si vous aviez reçû celle dont je suis en peine, vous n'auriez pas manqué à m'y répondre particuliérement, non plus qu'à toutes les autres ocasions où vous avez bien daigné me faire cette grace : néamoins je n'en desespére pas encor tout-à-fait ; car il me semble que ce seroit un accident bien étrange qui auroit causé son naufrage depuis Rome jusqu'à Naples ; sur-tout dans l'assûrance que j'ai qu'elle devoit être mise en bonne main, telle qu'est celle du Sieur Crescentio, qui m'a déja écrit qu'il l'a reçûë & qu'il vous l'a fait tenir sûrement à Naples. Sur cette confiance, je ne m'arrêterai point à vous redire des nouvelles que je vous ai mandées dans cette Lettre, que j'écrivis alors tout exprès, celle-ci n'aïant commission seulement que de vous porter mes actions-de-graces, au plus haut point d'honneur cependant que vous avez eu la bonté de procurer à mes Lettres, comme je l'aprens de la vôtre, les aïant fait voir plusieurs fois dans les belles conversations qui vous sont ordinaires. En vérité je ne les juge pas dignes des oreilles des personnes de bon sens, si ce n'est peut-être pour la nouveauté des choses qu'elles contiennent, & pour la fidélité avec laquelle j'en fais la description, d'un stile commun & sans contrainte, mais pourtant autant bien que je puis. Toutefois il me sufit, si mes productions vous font connoître ce

Le Sieur della Valé est exact dans le debit des nouvelles dont il fait part à son ami.

Elles sont publiées dans les belles conversations de Naples.

qu'elles sont en éfet à vôtre égard; c'est-à-dire, toutes embrasées d'une véritable afection; car je suis tout assuré que si vous prenez la peine de les lire devant d'autres, l'énergie de vôtre parole, & le bel air dont vous les animerez, les fera paroître beaucoup meilleures qu'elles ne sont.

Vous ne sauriez vous imaginer à quel point m'est cher & précieux l'avis que vous me donnez de ce commerce secret, que que vous & vos plus fidèles amis entretenez encor avec les Muses; & je louë pareillement le conseil & le dessein que vous avez pris de concert entre vous de dissimuler & de vous en éloigner en aparence, principalement pour ne vous pas mettre en bute aux traits de l'envie; car il est certain que le vulgaire est en éfet un grand fou: mais avec tout cela, pour n'être pas tenu insensé par les fous mêmes, dont le nombre est le plus grand, il est quelquefois nécessaire, pour le bien de la paix, que nous feignions de l'être aussi-bien qu'eux, en nous retenant néamoins toûjours le droit de nous moquer de leur folie, qui n'est que trop véritable & nullement feinte. Je verrai, avec grand plaisir, quand il en sera tems, le Poëme intitulé, *Fabrica*, avec la chanson & les devises; & c'est ma créance que ces gentillesses ne seront pas mal adressées ni mal reconnuës sous le passe-port du Seigneur dont vous parlez, qui est certainement fort entendu en ces matiéres, & qui s'y plaît extraordinairement; outre qu'elles ont un grand avantage de lui être presentées par M. le Recteur de Belle-Ville, qu'il a en estime, & duquel j'ai entendu dire forces loüanges en plusieurs endroits, & particuliére-

Il entretient agreablement son ami.

liérement à M. de Poines, que vous ne connoissez pas, dites-vous, par ce nom.

Ne vous en étonnez point, je vous prie; car quand ce Gentil-homme est à Naples, il prend un autre nom & d'autres qualitez, & semble se rendre tout-à-fait diférent de lui-même, comme vous le saurez chez M. le Recteur de Belle-Ville, où vous pourrez même avoir communication avec plaisir d'une Satire Latine qu'il fit sur les mœurs de ce païs, lorsqu'il étoit en cette ville, pourvû qu'il l'ait achevée. Et peut-être aurons-nous aussi quelques nouvelles de nôtre M. André, si on le trouve, & s'il peut recevoir une lettre que je veux mettre pour lui dans cette dépêche. Puisque vous vous éxercez encor à composer des devises, je desire qu'à mon retour nous en concertions ensemble quelqu'une pour moi, sur le sujet de mes voïages, & je la conserverai chérement, aussi-bien dans ma mémoire que dans mes papiers, avec d'autres semblables galanteries que j'ai dans ce goût. Je n'ai garde d'oublier la commission que vous m'avez donnée de vous trouver des livres Arabes. J'en ai un desir particulier, en portant sur moi la liste, aussi-bien que celle de quelques autres que je cherche; mais presentement toute ma diligence seroit inutile, par l'obstacle qui y met la peste, à cause que les *Chogias*, qui sont ceux qui gardent les livres, qui en tiennent registre, & ausquels il faut nécessairement avoir afaire, vont confusément & témérairement parmi les morts, pour les laver, pour reciter auprès d'eux des priéres, & faire plusieurs autres choses apartenantes à ce ministére: c'est pourquoi nous évitons au-

Il le prie de faire quelque devise sur ses voïages.

tant que nous pouvons, leur fréquentation comme périlleuse, aussi-bien que nous nous abstenons de leurs marchandises. Je perdis même l'autre jour une belle ocasion pour cette raison ; car l'on vendoit les livres d'un homme qui étoit mort, entre lesquels il y en avoit beaucoup d'Arabes ; mais parce que cét homme étoit mort de la peste, ni mon Maître, ni moi n'osâmes en acheter. Les Turcs n'y aportent pas tant de précaution ; c'est pourquoi il en meurt beaucoup plus que des autres. Pour ne pas m'éloigner de mon sujet, assûrez-vous que je serai diligent à m'aquiter de ma promesse, aussi-tôt que la furie de ce mal sera un peu ralentie, & que nous trouverons quelque chose de beau ; si ce n'est ici, ce sera au Caire, ou en Sourie ; car l'on y rencontre des hommes plus savans qu'en ce païs, où je laisse des gens qui auront, après mon départ, autant de soin que moi-même, afin de m'en trouver & les tenir prêts pour quand je serai de retour. Je m'ocupe toujours à l'étude de la langue Turque, & j'en étois ce matin à ma quarante-deuxiéme leçon ; car je tiens conte de toutes. Pour ce qui est de l'entretien ordinaire, je me fais déja bien entendre aux Dames, & j'entens presque toutes choses, en partie parce que je sai la Langue, en partie aussi par un esprit de discernement, sur-tout avec les personnes que je fréquente familiérement. J'y fai aussi lire & écrire assez raisonnablement, & ma lecture ordinaire est très-exquise, ne traitant que des afaires d'Etat ; avec plusieurs ordres écris de la propre main du Grand Seigneur, & d'autres piéces curieuses, dont j'espére emporter quel-

Sa curiosité pour des livres étrangers.

ques

ques-unes, que vous verrez avec satisfaction.

Il ne me reste plus rien à aprendre de cette Langue, si ce n'est quelque quantité de mots; car pour le reste, j'entens fort bien les régles de la Grammaire; & comme elles ne sont pas en grand nombre, j'ai assez de courage pour vous les expliquer, & vous les faire comprendre toutes en quatre jours au plus, ensorte que vous les saurez mieux que moi. Toutefois je vous serai inutile en ce point; parce que vôtre Maître, qui doit savoir parler Turc, aïant demeuré ici longtems, vous les aura sans doute déja enseignées. Mais tout l'embarras est dans l'Arabe: car pour la Langue Turque la plus polie, si vous la partagez en cinq, vous trouverez que les trois parts sont purement Arabesque, & les deux autres, mélangées de Turc, d'Arabe & de Persan, comme vous pourrez voir dans mes livres. Cette Arabesque me donne de la peine & me fâche, non pour l'incapacité de mon Maître, car il y est en éfet fort versé, mais il ne peut pas bien me l'expliquer, parce qu'il n'a pas les propres termes de Grammaire, qui sont nécessaires pour la faire entendre. J'en aurois besoin, seulement pour ce qui est des noms, parce que les Turcs ne se servent pas des verbes Arabes; & ce Maître ne me sauroit dire ce que c'est qu'un comparatif, un positif, un participe, & le reste: outre que de l'expliquer en Italien, ou en Espagnol, c'est une chose qui nous est souvent fort dificile; à nous, dis-je, qui avons quelquefois bien de la peine à nous entendre l'un l'autre en ces deux langues. Cette occupation m'est extrêmement pénible; néamoins

Sa disposition pour l'intelligence des Langues.

La langue Arabesque lui fait de la peine.

moins, à ce que j'en puis juger, je commence d'y comprendre quelque chose; & je me promets que quand je serai en Italie, pourvû que j'aïe un Maître tel que le vôtre, je pourrai m'y rendre des plus capables en peu de jours. C'est pourquoi, sans perdre nullement courage, pour les dificultez qui s'y rencontrent, je m'avance toûjours avec très-grande vigueur, & je reserve mes doutes, pour en tirer l'éclaircissement de quelque personne que je puisse mieux entendre, & de qui je sois mieux entendu que de mon Maître.

Ses dificultez.

Ces doutes ne consistent en autre chose, qu'à reconnoître chaque mot par ses expressions naturelles; & quelquefois à bien savoir discerner si leurs explications sont propres ou tirées par métaphore, ou par la ressemblance d'une chose avec une autre; comme par éxemple, je sai que *Rahmet* signifie compassion ou miséricorde; & que l'un & l'autre, ou quelqu'autre terme aprochant ne sont qu'une même chose, & que je puis m'en servir indiféremment; mais je ne sai pas lequel de ces termes est le propre ou le métaphorique. Je sai que *Scadet*, *Doulet*, *Scerif*, & autres semblables, sont des titres d'honneur qui se donnent aux personnes relevées, pour marque de leur noblesse & de leur dignité; mais je ne sai qu'imparfaitement si leurs significations sont propres, quoique je discerne bien que *Scerif* veut dire noble, & que *Scadet* & *Daulet*, noms feminins signifient; le premier, félicité ou béatitude; le second, prospérité ou richesse. J'ai mille doutes semblables, qui ne m'ont pas pourtant empêché d'y aquérir quelques lumiéres, & tout

ce

que j'y rencontre me sert pour me perfectionner dans la Langue Turque, d'autant plus que ces subtilitez sur lesquelles je rafine, & que je tâche de pénétrer à fonds, sont des choses que la plus grande partie des Turcs ne savent pas. Mais si en Italie, ou ailleurs, je puis ateindre à la parfaite connoissance de l'Arabe par de bonnes régles, seulement quant aux noms, je vous promets que j'incaguerai le Mufti même. J'ai déja recouvré un fort beau Dictionnaire Turc, où sont tous les mots rangez par ordre alphabétique, avec les Arabes, & les Persiens qui sont en usage; mais il n'y a point d'explication; ensorte que jusqu'ici je n'en retire pas grand profit. Je ne laisse pas de le tenir bien cher, parce qu'avec le tems il se pourra expliquer; & dans le besoin je le pourrai copier moi seul, à cause que tous les mots y sont fort bien rangez, & que le plus grand travail en est fait. J'aurai aussi quelques autres livres; quoiqu'il y ait des Poësies en cette même langue, lesquelles je n'entens pas encor fort bien; mais ce sont des choses qui ne valent pas la peine de les lire. Qu'il vous sufise néamoins, si je vous donne assurance que nous ferons quelque chose de loüable.

Dictionnaire Turc, par ordre alphabétique.

J'ai encor une nouvelle à vous dire, qui est une furieuse persécution contre le sexe feminin; mais comme cela n'a pas de raport avec vôtre humeur, je me suis contenté d'en mander tout le détail à nôtre M. André, de la lettre duquel vous pourrez l'aprendre. Il semble que la peste se ralentit un peu; mais c'est bien peu en éfet; cependant on espére qu'elle cessera vers la fin de ce mois; car on a souvent observé qu'elle

suit

suit ce train d'ordinaire. Soit qu'elle cesse ou non, il faudra me résoudre d'aller passer quelques jours dehors avec M. l'Ambassadeur, & que je l'acompagne encor ailleurs où il a dessein d'aller, quoique je n'en aïe guéres d'envie: il m'en a déja plusieurs fois écrit; & il n'est pas de la bienséance que je le refuse, lui étant obligé comme je le suis. Pour cét éfet, je me suis pourvû de tentes, pour loger à la campagne, moi & mes gens; mais je tarde le plus que je puis à me mettre en chemin, pour séjourner moins aux champs, & pour ensuite revenir avec lui: car si j'y vais, comme je ne m'en puis dispenser, je suis certain qu'il ne me permettra pas de retourner ici sans lui, quoique ce me soit un grand déplaisir de laisser mes études interrompuës, aussi-bien que le travail de certaines peintures que je fais faire ici, pour satisfaire quelque jour nos amis curieux. Et afin que vous sachiez quelles sont celles qui méritent le plus que je prenne le soin de vous en faire part; je vous dirai qu'outre tant de petites figures peintes, qui representent tous les habits des Turcs de l'ün & l'autre sexe, lesquelles comme je vous ai déja écrit, j'ai fait faire assez éxactement, & au nombre de plus de soixante, pour les ajuster toutes ensemble dans un livre, aïant dessein de mettre quatre vers au-dessous de chacune, pour donner à entendre ce que c'est; outre tout cela, dis-je, il se rencontre maintenant ici au logis de M. l'Ambassadeur un jeune Peintre Flamand, qui a été amené de Venise en ce païs par le même Vaisseau, qui m'y a fait surgir long-tems avant lui, & ainsi j'en pourrai tirer avantage pour mes des-

Il acompagne dehors M. l'Ambassadeur pour quelques jours, à cause de la peste.

Son assiduité pour satisfaire son ami.

Il fait travailler un Peintre Flamand.

desseins. J'ai été assez heureux pour gagner son amitié, & j'ai l'espérance, aussi-bien que le desir de le mener avec moi quand je partirai d'ici, pour vivre comme moi dans tout le reste de mes voïages; quand ce ne seroit que pour lui faire dépeindre quantité de choses curieuses que nous pourrons remarquer en divers lieux: nous nous entretenons fort souvent ici ensemble, & je lui ai fait faire plusieurs beaux portraits assez bons & d'après nature, peints en huile sur toile, & dont la stature paroît depuis la tête jusqu'aux pieds, en aïant déja achevé une partie, & travaillant avec assiduité à rendre bien-tôt le reste en sa perfection.

Le premier portrait qu'il a fait pour moi, est celui d'une Dame Gréque, la plus belle peut-être qui se puisse rencontrer entrer les Gréques Chrétiennes de ce climat; c'est la Dame Smeralda Catinolina; ma Comére, encor assez jeune & assez fraîche, dans un habit aussi curieux que galant, comme on les porte en ces quartiers; mais pour obtenir d'elle la permission de la tirer, il a falu faire bien des façons; à cause que les humeurs superstitieuses de ce païs prennent mauvais augure de ceux qui se font peindre, & croïent que c'est un signe de mort prochaine, disant qu'on ne doit faire des portraits que de ceux qui sont morts. Afin donc de l'afranchir de cette crainte, & pour lui montrer qu'il n'y avoit nul danger, puisque bien d'autres se font tirer sans mourir; je fis faire le premier mon portrait par ce Peintre Flamand, justement de la même maniére que le Sieur Crescentii prit la peine de m'en faire un à Rome, un peu avant mon départ; & je l'envoïai, enchassé proprement

Superstition des Turcs sur ce sujet.

ment

ment dans un quadre bien doré à Madame ma Commére par forme de present, qui ne lui fut pas desagréable ; & elle l'a mis solennellement au plus bel endroit de sa salle, où vont plusieurs curieux pour le voir : par ce moyen j'éfaçai de son esprit cette terreur panique, ensorte qu'elle consentit que je fisse faire un tableau qui la representât, afin de le pouvoir emporter en Italie. J'ai aussi celui de la Dame Aiscé ma voisine, dont la beauté est telle qu'elle a charmé le Sieur Crescentio Crescentii, qui en partant d'ici m'en laissa la connoissance & la conversation, comme par héritage : & je puis recevoir cét honneur, aussi facilement que fréquemment, à cause du voisinage. Elle est peinte en habit Turquesque, tout simple & sans ornement, tel que les Turques ont acoûtumé de le porter en été dans la maison seulement, comme je la voi assez souvent de ma fenêtre.

Il fait faire le portrait d'une Dame Gréque, qui étoit sa Commére.

Cét habit est une espéce de chemise blanche, très-déliée & transparente, large & longue jusqu'aux pieds comme une veste, & avec des manches fort larges à leur mode. Au travers de cette toile claire, on entrevoit depuis la ceinture jusqu'au coude-pied, ses calçons & ses bas-de-chausses, qui sont d'une toile plus forte & plus épaisse, avec des bigarûres de diverses couleurs à l'aiguille ; & depuis les épaules, jusqu'à la ceinture & plus bas, elle a une hongreline, ou un jupon de satin bleu, assez grossiérement garni de coton, qui n'est fermé que d'un bouton, négligemment ataché au-dessous de la poitrine, afin de n'en pas dérober tout-à-fait la beauté aux yeux de ceux qui la regardent. Il va en étrecissant, à me-

Descri-ption des habits que portent d'ordinaire les femmes à la maison.

sure

ture qu'il décend vers la ceinture; & ses manches, qui sont assez étroites, ne vont que jusqu'à la moitié du bas, d'où se dégage jusqu'au poignet, avec beaucoup de grace, tout le reste de ces mêmes manches larges de la chemise; & jusqu'à la moitié de la cuisse tout est plissé d'une maniére qui fait un bel éfet. Si vous aviez vû tout cela, avec la grace qu'y ajoûte la coéfure fantasque, l'or, & les joïaux que ces Dames se mettent aux bras, aux jambes, à la ceinture, & ailleurs, vous jugeriez comme moi qu'il ne s'en peut faire que des portraits bien galans.

Un autre que je fais faire d'une Dame nommée *Isnichàm*, non moins belle que modeste, paroîtra avec plus d'ornement; j'entens avec la grande veste sur le jupon, laquelle est fort ample, & traîne jusqu'à terre, faite de ces riches brocars, les mieux travaillez & les plus estimez parmi eux, avec des manches étroites & aussi longues que la veste, quand elles sont pendantes; mais quand on y met les bras dedans, par-dessus la chemise seulement jusqu'au poignet, elles se froncent en divers plis, & n'ont que la longueur nécessaire: dans un autre tableau, il y aura trois figures assises sur un tapis, qui seront representées dans les conversations familiéres, en bûvant le Cahué à leur mode, dont l'une sera la Dame Salché, femme d'aussi grand esprit que de bonne mine, vétuë aussi de la veste de parade, mais d'une maniére diférente, aïant les manches courtes, qui ne passent pas le coude, & couvertes par-dessus à la Levantine, d'où sortira la manche large de sa chemise, toute plissée par ondes, avec beaucoup de gentillesse; l'autre ressemblera à l'une de ses

Description d'un autre habit, sous lequel il fait peindre une autre Dame.

ses tantes, qui se proméne souvent avec elle, & qui ne manque pas encor d'embonpoint, ni d'agrément, quoiqu'elle ne soit plus jeune, sa survesté sera comme d'un fin drap, & sa coéfure entrelassée de la même façon qu'elles la portent, quand elles sortent du logis pour marcher dans les ruës; & la troisiéme sera quelqu'autre, qui aura du raport avec les deux premiéres, mais d'une posture & d'un habit diférent, dont nous n'avons pas encor pris le dessein.

Il fait peindre aussi le profil de la ville de Constantinople.

Je fais faire aussi un profil de toute la ville de Constantinople, dans son plus bel aspect, & du lieu où l'on peut mieux la considérer; ce sera de la main d'un Peintre aussi Flamand, qui est ici; mais sans avoir de demeure fixe, quoiqu'il soit en réputation en ce genre de tableaux. On y verra cette Ville, autant bien dépeinte qu'elle le peut être, & d'un coloris fort aprochant du naturel: & parce que tout l'ordre de l'architecture y sera assez éxactement observé, faisant paroître ses tours, ses Mosquées, & mêmes jusqu'aux ornemens de ses balcons, sans oublier le moindre de ses donjons, ni ses allées d'arbres, & mille autres agrémens qui la rendent recommandable, je m'assûre que l'on en fera cas en Italie. Je ne parle pas seulement du lointain, & de la perspective; car il met le détail de tout en huit feüilles de grand & fort carton à la Flamande; ensorte qu'à les regarder de près, il semblera que ce soit plûtôt miniature que peinture; & ces feüilles, quoique jointes ensemble, ne seront nullement embarassées, & auront toute leur étenduë aussi juste que libre, desorte que tout ce que j'en ai déja vû de fait me contente fort. Je ne sçai s'il

pour-

pourra avoir achevé cét ouvrage avant que je parte d'ici ; mais quand il ne l'auroit pas fait, il demeurera en bonne main ; car j'en laisserai le soin à des personnes qui ne manqueront pas de diligence pour en voir la fin & la perfection, non plus que de fidélité à me le bien garder jusqu'à mon retour en cette Ville, d'où je ne croi pas partir plûtôt que vers le milieu, & peut-être vers la fin du mois de Septembre : mais avant que cela arrive, je vous écrirai encor une fois, & vous ferai une déduction plus ample & plus nette de toutes choses. Je finis presque contre mon gré, me trouvant pressé d'ailleurs ; je ne laisse pas de vous baiser les mains de toute mon afection, aussi-bien qu'à M. Coletta. *De Constantinople le 8. d'Août mil six cens quinze.*

# LETTRE IX.

## DE CONSTANTINOPLE.

*Il n'apartient qu'aux savants d'être curieux des bons Livres & d'en connoître la valeur. Le Sieur della Vallé, qui en fait profession, en cherche par tout, & n'y épargne rien pour s'en mettre en possession. Ceux dont il fait mention en cette neuviéme Lettre, & qu'il fit empaqueter, avec le reste de son équipage pour passer en Egypte, étoient assûrement en quelque considération parmi les Turcs, puisqu'il n'a pû s'en rendre le Maître, sans beaucoup d'argent & sans quelque contestation de la part des Dervis.*

MONSIEUR,

Le Sieur della Vallé répond à quelques-uns de ses amis de Rome sur des matiéres d'Etat.

Comme je fais gloire de vous rendre conte de mes actions, autant que l'éloignement le peut permettre; il faut que je vous dise que j'écrivis fort amplement, par le dernier ordinaire, au Sieur François Crescéntio, pour répondre à quelques points particuliers que l'on m'avoit proposez & envoyez de Rome, touchant les matiéres d'Etat, ou plûtôt les afaires de guerre. Et quoique j'aïe fait ce discours à la hâte, je n'ai pas laissé de le trouver assez curieux, soit pour la matiére dont il traite, soit pour la fidélité que j'y aporte, fondée sur des bons & solides mémoires que j'ai eus de tou-

toutes ces choses. C'est pourquoi j'ai prié le même Sieur Crescentio de me faire la grace, non-seulement de montrer cette partie de ma Lettre à qui il apartient; mais aussi d'en tirer une copie pour vous la faire tenir, dans la croïance que j'ai que la communication ne vous en déplaira pas.

Je ne veux pas vous celer, que pour avoir le livre intitulé *Camus*, il me falut avoir démêlé avec les Turcs, à cause qu'un impertinent & sot Dervis fit insulte au Marchand, ne voulant pas qu'il le livrât entre les mains de mes hommes, aïant jugé que mon Thomas qui le marchandoit étoit Chrétien; & ce maroufle disoit pour ses raisons, que c'étoit mal fait de donner leurs livres & leurs travaux à des *Ghiaures*, qui est le nom qu'ils nous donnent par mépris. Enfin, il fit le diable; mais nous en sommes venus à bout malgré lui, en partie, parce que le Marchand, qui avoit besoin d'argent, le voulut vendre; en partie aussi pour des raisons qui apaisérent en quelque façon ce mutin: car pour le faire taire, nous lui donnâmes à entendre que nous ne l'avions acheté que pour en faire present à quelqu'un des hauts Oficiers du Sérail; ensorte que par la grace de Dieu, le livre est à nous; mais vous ne sauriez croire la dificulté qui se rencontre souvent dans ces ocasions de vendre ou d'acheter quelque chose de ces brutaux, par des raisons semblables à celles de ce Dervis. M. l'Ambassadeur de France ne vient que d'acheter un cheval du Mufti dernier mort, dont je vous ai parlé en quelqu'une de mes Lettres; & l'on a trouvé matiére de chicane en cét achat, quelques Strapes ayans mis en avant qu'il n'étoit

Un Dervis lui fait insulte sur ce sujet.

Les Chrétiens ne peuvent rien acheter qu'avec bien de la peine.

pas raisonnable qu'un *Ghiaure* montât un cheval qui avoit apartenu au *Mufti*, qui est le *Sceich elislàm Mufti elenani* : & quelque Turc aposté s'est rencontré-là, pour en ofrir la même somme, afin que les chrétiens n'en fussent pas les maîtres. M. l'Ambassadeur le fut pourtant, mais en le faisant acheter au nom d'un autre Turc de nos amis. Ces sortes de gens ne laissent pas d'être quelquefois de belle humeur ; mais ce n'est que quand nous les y mettons par galanteries : car quoiqu'ils puissent faire, en s'y excitant eux-mêmes, ils en savent toûjours beaucoup moins que nous.

J'ai acheté aujourd'hui trente Médailles antiques de métal commun, pour ajoûter à peu d'autres que j'avois déja ; partie du même métal, partie d'or & d'argent. Je ne sai si se pourra être quelque chose de bon, parce que je ne suis pas fort entendu en ces curiositez ; mais maintenant je fais ici, comme on dit, faisseau de toutes herbes, me reservant d'en faire après un choix particulier en Italie, par le conseil de mes amis qui s'y connoissent mieux que moi.

Sentimens du Sieur della Vallé sur l'Architecture de Sainte Sophie.

Je suis retourné depuis peu à Sainte Sophie, & j'ai pris plaisir de monter jusqu'au plus haut de son dôme, ce que je n'ai pas fait à S. Pierre de Rome, qui est ma ville natale. J'ai vû, revû, & fort bien consideré tout ce qui en est, en faisant réflexion sur les témoignages de Bélon, que je retiens fidèlement imprimez dans ma mémoire. Qu'il me pardonne, si je dis qu'il n'avoit pas l'esprit bien present quand il en fit son raport, & qu'il a fait une bévûë dans ce sujet particulier. Nôtre Rotonde vaut cent fois mieux, & l'Architecture

de

de Sainte Sophie me sembla aussi grossiérement éxécutée qu'aucune autre que j'aïe vûë : & pour ce qu'il apelle gentillesse, je croi que ce sont les piliers du second ordre d'enhaut qui l'ont abusé, lesquels à la vérité sont petits & déliez ; mais il n'a pas judicieusement considéré les grosses colonnes de dessous, & les murs qui les flanquent, & qui leur servent de suport : il semble même qu'il n'ait pas sçû que, pour le regard des arcades, toute la pesanteur de l'ouvrage est beaucoup mieux suportée par les colonnes que par les murs.

Le dôme, qui est fort exaucé, est digne de considération pour l'artifice ; mais il n'est pas fort large, & n'a rien de comparable à la Rotonde, outre qu'il est fortifié tout à l'entour, d'un grand nombre d'étançons, en forme d'arcs-boutans, qui seroient capables de servir d'apui à un fardeau beaucoup plus pesant. En sortant de-là, je fus voir, pour la derniére fois, avant que de quiter Constantinople, le Sépulchre de ce grand Empereur Sultan Soliman, dont je ne pûs regarder le Cerceüil sans être touché de quelque sentiment d'estime & de compassion, quoiqu'il fût Turc, à cause des actions de valeur qu'il a faites lorsqu'il vivoit. La Mosquée qu'il a fait bâtir est petite : mais pour le dessein, je vous puis dire, sans mensonge, qu'il me plaît davantage que Sainte Sophie ; & quoiqu'il n'y ait pas tant de marbres de diverses couleurs, parce que tout y est presque blanc, l'ouvrage m'en semble d'autant plus agréable, qu'il paroît tout uniforme, & comme bâti solidement, d'une seule pierre depuis le bas jusqu'au haut, sans que l'on y remar-

Cerceüil du Sultan Soliman.

que

que des briques. Et tant par ce bâtiment, que par d'autres preuves, on peut croire & dire que cét Empereur avoit en éfet le jugement fort bon; & qu'en tout ce qu'il a fait il a eu une grande conduite.

Nouvelle Mosquée que le Grand Seigneur fait bâtir.

La nouvelle Mosquée que fait bâtir le Grand Seigneur d'aujourd'hui, que j'ai aussi revûë ce matin, va fort lentement pour l'ouvrage, que je ne trouve pas fort avancé: elle sera néamoins belle quelque jour, étant enrichie de force marbres, la plûpart blancs, & quelques autres bigarrez; mais après tout, on connoîtra enfin par cét édifice que celui qui le fait faire n'a pas d'esprit. Je m'assûre que ceux qui conduisent cét ouvrage dérobent à ce simple homme la moitié de la dépense; outre un autre tiers qu'ils lui font dépenser mal à propos, par l'ignorance des ouvriers & des machines, des outils, & choses semblables, qui se pourroient faire à moins de frais. Tout l'avantage qu'aura cette Mosquée, est que son frontispice sera immédiatement sur l'Hipodrôme, qui est une belle Place. Avant que je parte d'ici pour la Palestine, je veux revoir l'une après l'autre toutes les choses que j'ai déja vûës, & ferai encor de même à mon retour, pour m'en rafraîchir de plus en plus la mémoire: & je ne laisse pas avec tout cela, de faire faire une peinture éxacte de Constantinople, pour la porter avec moi: quand elle sera achevée, ce sera sans doute une belle chose. Il est tard, & l'heure du soupé m'avertit de quiter la plume: demain, si j'ai le tems, je vous écrirai le reste.

Cette lettre jusqu'ici est d'hier 3. Septembre: aujourd'hui 4. il se presente ocasion de vous

vous dire de plus, que ce matin mon Maître de Langue est venu chez nous, portant plusieurs livres Arabes qui sont à vendre, afin de me les faire voir. L'un est *Giami*, que je croi qui a commenté la *Kafia*, & deux autres Auteurs, qui ont commenté le *Mirah*; dont l'un s'apelle *Diucuz*, & l'autres s'est échapé de ma mémoire. Il m'a aussi aporté un livre, qui traite de la Médecine, dont l'Auteur est Turc, que je ne connois pas; & il me semble que ce livre est intitulé *Sinàn Ben*, lequel n'est pas du Catalogue de ceux que vous demandez. Je ne l'ai pas rebuté, pour être de Médecine; je l'ai vû & retenu avec les autres, que l'on doit acheter par mon ordre. Au reste, je suis tous les jours sur le point de partir, & le Galion qui me doit porter est déja arrivé ici de la Mer Noire, lequel est un Vaisseau tout neuf, & si récemment fait, qu'il n'est pas encor parfaitement achevé d'équiper. Il est grand, & fort bien conditionné pour un vaisseau Turc, apartenant au Caimacam, avec lequel M. l'Ambassadeur de France à une étroite amitié, ce qui sera cause que j'y serai fort bien reçû.

Nouvel achat de livres par le Sieur de la Vallé.

L'on fait expédier aussi pour moi un Commandement du Grand Seigneur, qui parlera en ma faveur, & pour ma sûreté, en très-bonne forme, aussi-bien que pour tous ceux qui viendront avec moi, lesquels seront environ sept: je vous ferai voir quelque jour ce Commandement en Italie. Nous pourrions bien avoir aussi avec nous, dans cét embarquement, un certain Médecin Juif fort-capable, qui témoigne quelque desir d'aller encor une fois par Vœu en Jérusalem; je croi que sa compagnie ne me se-

Ses amis lui procurent un Passeport du Grand Seigneur, pour sa sûreté dans les voyages auquels il se prépare.

ra pas moins utile qu'agréable, étant un homme de bel esprit, de conversation curieuse, & qui posséde les belles lettres. Il y a déja quelque-tems que je le connois, & nous sommes, pour ainsi dire, venus ensemble depuis Venise, où il passoit pour savant, jusqu'en ces quartiers dans le même Vaisseau. Je méne aussi un Peintre, garni de pinceaux, de couleurs, & de tout ce qui est nécessaire, pour pouvoir dépeindre par le chemin mille galanteries étrangéres. Je desire, & j'espére aussi, parce qu'il est capable de quelque chose de bon, de l'avoir toûjours auprès de moi, à quoi je sai qu'il consentira volontiers, du moins jusqu'à mon retour en Italie, & même autant de tems qu'il y demeurera; car il a dessein de s'y arrêter, pour se perfectionner davantage en son art. Vous pouvez bien juger par-là que nôtre voyage se fera aussi noblement que gaïement.

Il est sur le point de partir de Constantinople.

Nôtre embarquement se doit faire & nous devons quiter ce Port environ dans quinze jours; nous atendons seulement après quelque reste d'équipage & de hardes, que l'on acheve de mettre dans le Galion. Si cependant je n'avois pas le tems de vous écrire encor une fois avant que je parte, dès maintenant je prens congé de vous, & vous prie de me faire l'honneur de me commander quelque chose pour votre service en Egypte & en la Terre-Sainte: mais si j'ai du loisir assez, comme j'espére, je vous écrirai de nouveau, laissant du moins ici la Lettre, afin qu'on vous la fasse tenir après mon départ; & je m'aquiterai d'autant plus volontiers de ce devoir, s'il se presente dans cét intervale quelque ocasion de vous man-

der

der ce que j'aurai vû de curieux dans la partie la plus interieure du Sérail, ou ceux de dehors n'ont nul accès, & où néamoins je dois être introduit après-demain bien avant; vous pouvez vous assûrer que j'y verrai des choses que peut-être aucun Chrétien n'aura vûës jusqu'à present; celui qui me l'a promis, peut bien le faire, s'il ne change d'avis. Cette introduction doit être moïennée par des personnes extraordinaires, avec lesquelles j'ai fait sous-main adroitement connoissance & amitié, & se sera aussi par une intrigue extravagante, que nous méditons ensemble depuis quelque tems. Il faudra que je dise & que je fasse semblant d'être Marchand de pierreries & de joïaux, & que j'en porte en éfet avec moi; & par ce moïen, non-seulement je m'ouvrirai l'entrée chez le Grand Seigneur; mais peut-être verrai-je aussi tout son tresor du dedans; parce que comme à un Marchand étranger qui se vantera d'être des plus entendus en ce commerce, & que d'autres feront passer pour tel, on ne fera point de dificulté de me montrer toutes les pierreries de ce Prince: & quand pour me les faire voir on m'aura conduit dans le *Chaznà*, qui est le tresor le plus reculé, je verrai aussi le lieu où est serré l'or & l'argent monoïé de l'épargne. Enfin je suis assûré d'y voir tout ce qui sera visible; & non-seulement dans le Sérail, où demeure le Grand Seigneur actuellement; car on me doit encor mener ensuite dans le vieux Sérail, qui n'est habité que de ses Courtisannes, & m'y montrer, autant qu'il se pourra, ce qu'il y a de plus considerable. Je croi même que je pourrai bien mener Thomas

On lui promet, avant son départ, de l'introduire dans le Sérail.

Il contrefait le joüaillier pour y entrer.

avec moi ; cette faveur ne sera pas petite, parce que je sai de bonne part que quelqu'Ambassadeur a desiré la même chose, sans avoir pû l'obtenir ; il me sufira de vous en écrire après coup. Aussi-tôt que je me serai satisfait de ce côté-là, qui est la seule afaire qui m'arrête ici, je dois aller à vingt milles de cette Ville voir un lieu proche de *Tanghusderè*, pour prendre congé de M. l'Ambassadeur de France, qui est encor campé là sous des tentes, où il me veut voir avant que de retourner ici. Je prévois qu'il me voudra retenir quelques jours auprès de lui ; c'est pourquoi j'y ferai porter ma tente, qui est en état de me bien tenir clos & couvert à la campagne, où je pourrai joüir un peu des délices des bocages voisins, & des agréables rivages de la Mer Noire, dont on me mande des merveilles. Faites-moi la grace de ne rien diminuer de l'afection que vous m'avez promise, & ne vous lassez point de faire souvent mention de moi parmi tous nos amis communs, non plus que de m'écrire quand vous en aurez le tems, vous en conjurant, par ce que vous avez de plus cher au monde, avec assûrance que quand je serai parti d'ici, les Lettres que l'on me fera tenir d'Italie, comme je vous ai déja dit, ne laisseront pas de me suivre en quelque part que j'aille ; & pourvû qu'elles soient adressées à *Constantinople*, je ne manquerai pas de les recevoir, quoiqu'un peu tard. Envoyez-les toûjours à Rome, comme vous avez fait jusqu'à present ; parce que ceux à qui j'en ai donné la commission, savent comme ils se doivent gouverner pour me les faire tenir sûrement.

Il va prendre congé de l'Ambassadeur de France.

La Peste cesse en quelque façon depuis peu; c'est-à-dire, sa plus grande furie, au fort de laquelle il mouroit jusqu'à trois mille personnes dans un jour: quelques-uns en meurent encor, mais le nombre n'en est pas si considérable. Nous voïans échapez d'un si grand mal, il me semble que nous avons raison d'en apréhender fort peu d'autres. Cette dangereuse maladie a emporté, depuis deux mois & trois semaines, six-vingt mille Turcs, deux mille Juifs, & dix-huit mille Chrétiens, ce qui fait en tout 140000. personnes. Dans Galata il ne s'est pas trouvé une maison qui n'en ait été ataquée, excepté la nôtre; ce que j'ai diféré long-tems à vous mander: je le fais maintenant, avec une liberté d'autant plus franche, que je sai que vous aurez moins sujet de me plaindre, vû l'amour que vous me portez, que de prendre part, aussi-bien que tous nos amis, à la joïe que j'ai de me voir tout-à-fait exemt de ce péril. *De Constantinople le 4. Septembre 1615.*

La rage de la Peste dans Constantinople.

# LETTRE X.

## DE CONSTANTINOPLE.

*Le Sieur della Vallé sur le point de quiter Constantinople pour passer en Egypte, quoiqu'il fût extrémement ocupé, à cause de son embarquement, en donne avis à son ami par ce petit Billet, qu'il remplit de plusieurs circonstances fort curieuses.*

MONSIEUR,

Puisque le Galion, qui me doit porter en Alexandrie me laisse le tems de respirer encor un peu en ces quartiers, je ne puis m'empêcher de vous écrire ces lignes, vû l'ocasion qui se presente aujourd'hui du Courrier, qui est sur son départ aussi-bien que moi, qui ai déja fait embarquer mon équipage, & qui n'atens que l'ordre du Patron pour monter dans le Vaisseau, & faire voile avec les autres. Dans ces momens qui me restent, je vous informerai de deux choses; l'une sacrée, & l'autre prophane, que j'ai remarquées depuis la derniére Lettre que je vous ai écrite: mais ne croïez pas que ce soient les particularitez du dedans du Sérail (où on m'avoit fait espérer que j'entrerois) parce que cela n'a pû se faire, en partie à cause des soins que je dois à mon embarquement, en partie aussi à cause que celui qui me devoit introduire dans ces Palais enchantez, n'a pû se dispen-

Le Sieur della Vallé sur le point de s'embarquer, écrit quelque chose de curieux à son ami.

penser de ses ocupations. Ce n'est pas non plus ce mulet extraordinaire, qui a le poil raïé de trois couleurs, de blanc, de noir, & de fauve, qui est dans l'écurie du Grand Seigneur, que je devois voir, si mes afaires me l'eussent permis; mais les deux choses dont j'ai à vous informer sont telles, que l'un de ces jours passez je fus visiter l'Eglise, qui est aujourd'hui la Patriarchale des Grecs, où ma curiosité ne m'avoit pas encor porté; je dis aujourd'hui, parce que celle que les premiers Chrétiens respectoient autrefois, lorsque Constantinople étoit dans sa splendeur, n'est plus, comme je croi, qu'une infame Mosquée entre les mains des Turcs. L'Eglise donc que j'ai vûë, & qui est la Patriarchale, est d'une grandeur assez raisonnable, de forme plus longue que large, & dont les Grecs ont beaucoup de soin. Ils m'y montrérent des choses dignes de considération, entr'autres un morceau de cette funeste Colonne, à laquelle Nôtre-Seigneur fut ataché pour être flagellé, à peu prés de la hauteur & de la grosseur de celui que nous possédons à Rome; d'où je fus persuadé que l'un & l'autre étans joints ensemble, pourroit en quelque façon rétablir cette Colonne, qui avoit eu autrefois sa juste proportion; mais que depuis elle avoit été divisée, pour la distribuer en divers endroits, afin d'obliger d'autant plus les fidèles à honorer la Passion du Sauveur. De vous dire si la couleur du marbre de l'un & de l'autre est semblable, je ne l'ai pû remarquer à cause de l'antiquité; & je vous avouë qu'il ne me souvient pas bien de quelle façon est le morceau que nous en avons à Rome. Ils me mon-

Les Grecs conservent dans l'Eglise, qu'ils ont à Constantinople, un morceau de la Colonne de Nôtre-Seigneur.

montrérent aussi, à côté de l'Eglise, en entrant à main droite, dans un lieu fermé d'une grille de bois sous de bonnes clefs, qui sont entre les mains de certaines personnes à qui on les confie, trois chasses de corps Saints; l'une de Sainte Théodose, l'autre de Sainte Vénérande, & la troisiéme d'une autre Sainte. Ils me firent remarquer aussi, au milieu de l'Eglise, devant le grand Autel, une grande couronne de bois, qui y est suspenduë, environ comme nos lampes le sont dans nos Eglises, & d'un diametre extraordinaire, enrichie de sculpture, & d'autres galanteries, qu'ils apellent le chœur; parce que sous cette couronne, les Prêtres s'assemblent, pour y chanter leur Ofice. Un peu plus-bas, on y voit une grande lampe de laiton suspenduë, de pareille hauteur, & qui est environnée de plusieurs chandeliers, que les Grecs apellent *Polycleos*; c'est-à-dire, la charité de plusieurs, parce qu'elle est entretenuë des charitez & des aumônes des fidèles. Et plus bas encor, vers la porte, toûjours au milieu, & de semblable hauteur, j'y remarquai plusieurs lampes de cristal, suspenduës en forme d'une grande rouë, également distantes les unes des autres, qui étoient ornées d'œufs d'Aûtruches, & d'autres gentillesses. Il me souvient aussi d'en avoir vû de semblables dans les Mosquées des Turcs; peut-être pour se conformer à la façon de faire des Grecs, & pour leur témoigner qu'ils n'ont pas moins de curiosité qu'eux, pour l'ornement & l'embellissement de leurs Temples.

Ils y ont aussi quelques chasses de corps Saints.

La chose profane dont j'ai à vous entretenir, est l'arrivée du tribut annuel de l'E-

gypte,

gypte, dont je fus spectateur comme les autres ces jours passez, & du present du Bassa du grand Caire, qui est Lieutenant pour le Grand Seigneur en cette Province. Il y avoit six cens mille sequins de la monoïe nouvelle de ce païs-là; & cela s'apelle la rente ou le tribut ordinaire, que le Grand Seigneur reçoit tous les ans de cette Province; mais, parce que le Bassa y ajoûte toûjours quelque chose du sien, par magnificence, tous ces sequins étoient portez sur des bourriques, dans autant de paniers faits de verges d'argent; & toute cette riche ânerie étoit suivie de plusieurs beaux chevaux d'Egypte, superbement harnachez, dont on fait grand état en ce Païs, où aprés cela je n'ai rien remarqué davantage digne de vôtre curiosité, que les campagnes qui sont sur les côtes de la Mer Noire, que je vis par occasion il n'y a pas long-tems, en allant prendre congé de M. l'Ambassadeur de France, qui m'arrêta quatre ou cinq jours avec lui, jusqu'à ce qu'il se fût résolu de retourner en cette ville, où il ne se parle plus de peste depuis plusieurs mois. Ainsi aïant passé la nuit du Dimanche, nous arrivâmes de compagnie chez lui le lundi suivant: toutes ces campagnes néamoins que je traversai, me semblérent moins agréables que je ne croïois. Il n'y a presque point d'arbres, & elles sont fort peu habitées. Enfin me voilà maintenant épuisé de nouvelles, & je cesserai de vous être importun. Les inquiétudes mêmes que m'inspire le trajet que je dois faire me le commande; soufrez donc, je vous prie, que j'en demeure-là, & me faites la grace de m'aimer toûjours, & de vous souvenir de moi en atendant que j'ar-

Le tribut ordinaire que l'Egypte rend tous les ans au Grand Seigneur.

Il prend congé de son ami.

rive en Egypte, d'où je ne manquerai pas de vous écrire, pour vous y engager davantage. Ce sera de ce quartier-là que vous recevrez de mes nouvelles; mais je crains qu'elles ne soient de vieille datte; parce que je serai obligé de vous les envoïer par terre, ne le pouvant autrement d'ici à *Constantinople*, qu'en leur faisant traverser toute *l'Asie*. J'espére néamoins qu'elles ne tomberont point en d'autres mains que les vôtres, & qu'elles vous informeront de tout ce qu'il y a de beau & de curieux en ce Païs: vous particuliérement qui fûtes autrefois à nôtre Europe, le Pere de mille curiositez; & si vous me faites l'honneur de m'écrire quelquefois, que ce soit, je vous prie, par le ministére de mes gens, qui sauront bien me faire tenir vos Lettres, lesquelles me seront toûjours fort agréables, en quelque-tems que je les puisse recevoir. Adieu donc, mon cher Mario, jusqu'aux nouvelles que je vous promets d'Egypte. Cependant je vous baise les mains, & à tous nos Messieurs de Naples qui se souviennent de moi. *De Constantinople le 19. Septembre 1915.*

LET-

# LETTRE XI.

## DU CAIRE.

*Quoïque cette Lettre, dont le Sieur della Vallé régale son ami, excéde les bornes que l'on se propose ordinairement en ce genre d'écrire, j'espére néamoins que la lecture n'en sera pas ennuïeuse, & que ceux qui seront curieux de savoir au vrai la structure & les dimensions de ces fameuses Pyramides d'Eygpte, & la façon que les Egyptiens enséveliſſoient leurs Mumies, avoüeront qu'il n'est rien de plus éxact que la description qu'en fait nôtre illustre & savant Voïageur.*

MONSIEUR,

Il est desormais tems que je vous fasse part de l'heureux succès de mon voïage de *Constantinople* en ces quartiers, & que je vous informe de plusieurs choses qui ne vous seront pas desagréables. Vous avez sû, comme je croi, que le 25. Septembre de l'année passée 1615. qui étoit le premier jour du *Ramadhàn*, ou du grand Carême des Turcs, je partis de Constantinople à trois heures du matin, sur un Galion, le plus grand de tous les Vaisseaux des Turcs, & qui apartenoit à un Bassa, nommé Georges Muhammed, *Caimacàm*; c'est-à-dire, Lieutenant du premier Visir dans Constantinople, acompagné seulement de neuf personnes

Le Sieur della Vallé s'embarque pour l'Egypte.

sonnes, sept Chrétiens & deux Turcs, savoir le Pere François Jule de Conté Rubbiano, Commissaire Général de l'Ordre de S. François, qui après avoir satisfait aux obligations de sa charge, desiroit encor par dévotion de visiter la Palestine; mon F. André, Religieux de S. Augustin, que j'avois amené d'Italie; M. de Verniers Flamand, jeune homme doüé de très-bonnes qualitez, qui avoit demeuré quelque-tems dans la maison de M. l'Ambassadeur de France, & pour lors extrêmement abatu de la fiévre, lequel nonobstant cét incident, ne laissa pas de me prier que je ne l'abandonnasse point, tellement que contre le sentiment des Médecins, & le mien, il voulut venir, protestant que la mort lui étoit indiférente, pourvû qu'il fût avec moi; ainsi je ne pûs pas lui refuser cette consolation. Mon Peintre, qui étoit aussi Flamand, & duquel je vous ferai voir à Naples quelques ouvrages; Paul Grec, qui étoit lors mon truchement, & qui avoit de très-bonnes inclinations, mais malade aussi à mourir d'une fiévre étique, nonobstant laquelle, & les avis de plusieurs, je me laissai vaincre à ses priéres, & à celles de sa mere, je fûs contraint de le mener avec moi; un certain Thomas, qui a l'honneur d'être connu de vous, qui porte maintenant la qualité d'Intendant de ma maison; Laurent, que vous connoissez aussi, & les Turcs; un *Capigi*, ou Portier du Grand Seigneur, nommé Hussein Beigi, & Aloi son serviteur. Un certain Médecin Juif, excellent homme, & frére d'un de mes amis, devoit être aussi de la partie; mais, à mon grand déplaisir, ses indispositions l'obligérent de rester.

Il prend sept personnes à sa suite.

M.

M. l'Ambassadeur, voïant que j'étois résolu de partir, pour me combler de ses faveurs, voulut se donner le soin de me procurer un *Capigi* de la Porte, qui reçût un ordre exprès du grand Seigneur de m'acompagner, moi & les miens, par tout mon voyage; mais avec des circonstances les plus avantageuses dont ils ont acoûtumé de se servir quand ils veulent obliger quelqu'un, & en vûë desquelles ni Bassas, ni Visirs, ni quelque Oficier que ce soit de l'Empire, n'ont aucun droit, ni Jurisdiction sur le *Capigi*, non plus que sur ceux qui sont sous sa conduite. Et afin que ce commandement du Grand Seigneur sortît pleinement son éfet, M. l'Ambassadeur le fit tomber entre les mains de ce Hussein, parce qu'il tenoit rang de Chef parmi les autres Capigis. De plus, M. l'Ambassadeur me fit avoir une Lettre du *Mufti*, à quelques principaux Oficiers de Jérusalem, ausquels il me recommanda bien favorablement. Enfin, il n'obmit rien, pour me faire passer avec tout l'honneur & avec toute la sûreté possible. Mais ce ne fut pas tout; comme il craignoit encor que l'on ne me fît quelque insulte, tant à cause du Païs d'où je suis, que de l'avarice insatiable de ces Oficiers, éloignez de *Constantinople*, qui font mille extorsions, & qui dans l'ocasion se font connoître tels qu'ils sont, sans que l'on puisse y remedier. Pour me mettre à l'abri de leurs persécutions, soustraire à un chacun l'ocasion de m'être incommode, & de contrôler mes actions, il eut la bonté de publier par tout que j'étois son neveu, & me fit passer pour tel dans toutes les Lettres qu'il écrivit en ma faveur, telle-

M. l'Ambassadeur lui obtient un Passeport favorable du Grand Seigneur.

tellement qu'avec toutes ces précautions, & la compagnie que je vous ai spécifiée ci-dessus, je m'embarquai, & fîmes voile vers *Aléxandrie*, où il faloit prendre terre pour voir l'Egypte, & aller, selon mon intention, au *Mont Sinaï*, auparavant que de visiter la Palestine. Je vous écris toutes ces particularitez, qui ne vous seront pas comme je croi indiférentes, non plus qu'à mes amis, qui m'en ont autrefois sollicité; si néamoins elles vous sont importunes, ne vous en prenez qu'à vous-même: mais sans nous excuser davantage, nous eûmes le vent si favorable sur le Détroit de Constantinople, qui a deux cens milles de longueur, que le jour suivant nous arrivâmes à *Gallipoli*, précisément à midi, où nous fûmes contraints de moüiller l'anchre, pour nous faire expédier nos Passeports, comme nous fîmes aussi ceux *d'Abido*, que nous envoïâmes quérir avec une barque, pour n'être pas obligez de baisser les voiles une seconde fois; ensorte que le 27. nous reprîmes nôtre chemin, & le même jour étans sortis du Détroit, nous passâmes aussi, à la faveur du vent de Nord que nous avions en poupe, l'Isle de *Ténédo*, dans le canal entre la terre-ferme & l'Isle: de-là, je vis encor une fois & saluai de loin le Palais *d'Ilion*. Le 28. la bonace nous aïant un peu arrêtez, nous côtoïâmes l'Isle de Scio dedans & dehors, à la fin néamoins nous la passâmes sur le canal du dedans, qui en fait la beauté. Le mardi 29. nous tenans toûjours à main gauche sur les côtes de l'Asie, nous passâmes, avec un vent favorable, au milieu de *Samo* & *d'Icaria*, que l'on nomme aujourd'hui *Nicoria*. Nous découvrîmes

Il fait voile du côté d'Aléxandrie.

Description du Détroit de Constantinople.

mes

mes ensuite *Pathmo*, & en peu de tems nous laissâmes derriére nous quantité de petites Isles qui ne sont pas fort connuës, comme *Iorni Leroi*, qui est l'ancien *Ireon*; selon Bélon, *Arei*, & *Palatte*; mais entre cette Isle & un cap de terre-ferme, que je ne connois que sous ce mot Turc de *Carabagda*, qui signifie la vigne noire, le calme nous obligea de rester un peu de tems: cependant le 1. d'Octobre nous nous éforçâmes dans le canal, qui sépare la terre-ferme de l'Isle de *Cò*, remarquable pour avoir porté ce fameux Maître de la Médecine *Hippocrate*, que les Turcs apellent par corruption de langage *Stangiò*, formant ce nom, comme font beaucoup d'autres de la Grece, de l'article Grec, & de la préposition *Stin*, & de *Giò*, qu'ils prononcent mal, comme si on disoit *stingò*. Quelques Latins la nomment *Langò*; & ainsi cette Isle a autant de diférents noms, que l'ignorance ou le caprice en inspire à ceux qui en parlent, comme il arrive souvent à l'égard de plusieurs autres lieux dont on fait mention. A peine avions-nous passé la nuit, que tout-d'un-coup un vent contraire s'éleva, qui nous contraignit de relâcher & de retourner sur nos pas, & continuant le lendemain, qui étoit le 2. du mois, il nous fit résoudre de donner fonds, pour prendre quelques nouvelles provisions dans cette Isle, d'où auparavant nous n'avions pû aprocher. Je vous avouë que, selon ma coûtume, je ne fûs pas des derniers à prendre terre, où d'abord que je fus décendu, j'allai visiter le Château qui est sur le bord de la mer, & qui est plus considérable pour son artillerie que pour ses murailles, qui me semblérent extrême-

L'Isle de Cò, où Hippocrate à pris naissance.

Sa Description.

ment

ment basses, & de peu de défense : je m'avançai aussi un peu dans la campagne, que je trouvai parfaitement belle; mais principalement la plaine, qui est au pied des montagnes, où la ville est située. En éfet, elle étoit toute verdoïante d'orangers, de limons, de toutes sortes de fruits, & enfin cultivée en toutes ses parties, & remplie de quantité de vignes & de plusieurs beaux jardins, d'où j'entrai ensuite dans la ville, qui est jolie, assez peuplée, & où je fis rencontre d'un honnête homme, que je reconnus pour tel à sa phisionomie. Je le saluai à la Gréque, & commençant à m'entretenir avec lui, nous contractâmes en même-tems une amitié très-étroite. D'abord une troupes de ces Barbagiens curieux nous vint environner, & furent extrêmement surpris de voir un homme vétu à la Françoise qui parloit leur langue; mais leur étonnement ne me surprit pas; car véritablement l'Isle de *Cò* est fort éloignée, & je ne croi pas qu'ils y eussent jamais vû de Chrétiens, mais seulement des Turcs; je croi même que fort peu de leurs Vaisseaux y abordent; desorte que ce n'est pas merveille, si je leur semblai extraordinaire. Cét honnête homme, avec qui je m'entretenois, s'apelloit Sebastien, & étoit le Pasteur de l'Eglise, ainsi il pouvoit être informé des antiquitez du Païs, vû même qu'il n'étoit pas tout-à-fait ignorant. Je lui demandai d'abord s'il y restoit encor quelque marque ou quelque vestige d'Hippocrate; il me dit que pour peu qu'ils en avoient conservé, il me le feroit voir, tellement que nous fûmes de compagnie hors de la ville dans les faubourgs, où il me fit

Le peuple de ce lieu s'étonne de voir le Sieur della Vallé.

Maison d'Hippocrate.

fit remarquer qu'anciennement il y avoit eu une petite maison, que la tradition donnoit à Hippocrate, & avec quelque fondement, puisqu'aujourd'hui ils le nomment *Pucrà*, qui est un mot Turc, qui signifie *Hippocrate*, comme je l'ai observé en plusieurs Auteurs. Ce bon Sebastien me dit de plus, que dans cette Isle il y avoit un lieu apellé *Heraclis*, du nom d'Hercule, qui, selon leur opinion, y avoit demeuré, peut-être quand il la saccagea, & qu'il y tua le Roi Euripile, ou pour le punir des voleries qu'il y éxerçoit, ou pour enlever & joüir de sa fille Chalciopé, dont il étoit passionément amoureux; mais je croi plûtôt qu'une certaine Eglise de Chrétiens, qui y est maintenant dédiée à S. Jean, étoit autrefois le Temple d'Hercule, & que pour cela le lieu en a retenu le nom. Il me dit de plus, qu'il y avoit encor un autre lieu qu'ils apelloient *Pili*, du nom de *Pelée*, Pere *d'Achilè*, qui y demeuroit autrefois; mais, selon moi, ces sortes d'Historiens ne sont pas fort recevables; ils savent si peu que rien, & n'ont pour fondement des choses qu'ils racontent, que de simples traditions de personnes crédules & imbéciles. Nous fûmes ensuite visiter toute la ville, où en plusieurs endroits nous trouvâmes des marbres, des piéces de colonnes, des statuës, & autres ruines de bâtimens, qui marquoient assez ce qu'ils avoient été. J'y trouvai aussi, auprès de la maison d'Hyppocrate, une fontaine avec un pilier de marbre, que les Modénois y avoient construit; enfin après avoir vû tout ce qu'il y avoit de plus curieux, je me retirai dans nôtre Galion. Le lendemain néamoins,

Temple d'Hercule, converti en une Eglise dédiée à S. Jean.

Fontaine d'Hypocrate.

moins, on ne parla point de lever l'anchre, parce que nous avions toûjours le vent contraire; & comme le Ciel & la Mer nous menaçoient d'une grande tempête, je ne voulus point sortir du Vaisseau, de peur que j'avois de le perdre, parce que le lieu où nous avions pris terre n'étoit pas un Port, ni même un endroit assûré pour nous. Je m'y divertis donc autant qu'il me fut possible; & de-là on me fit remarquer en terre-ferme, vis-à-vis de l'Isle de *Cò*, le Cap de *Criò*, qui porte encor ce nom-là aujourd'hui, & qui est le lieu où fut autrefois *Gnide*, lequel aïant été dédié à *Vénus*, & si voisin de *Cò*, je ne m'étonnai plus de ce que j'avois entendu dire, que les Dames de *Cò* ne sont pas moins bien faites, qu'elles ont de penchant à la galanterie.

La tempête obligea le vaisseau de demeurer à l'anchre en cette Isle.

La nuit, qui précéda le 4. d'Octobre, Fête de S. François, le mauvais tems s'augmenta; mais comme notre Vaisseau étoit d'une grandeur extraordinaire, que trois grosses anchres avoient rendu immobile contre cette tempête, nous ne nous en aperçûmes presque point; nous entendîmes seulement le bruit des flots de la mer dans celui du tonnerre parmi le brillant des éclairs, qui nous portoit plûtôt au sommeil, qu'il ne nous fut importun. La tempête à la fin cessa avec la pluïe; néamoins comme je vis que le matin on ne parloit point de se remettre en mer, parce qu'elle n'étoit pas tout-à-fait tranquile, je décendis dans l'Isle une seconde fois pour entendre la Messe, parce qu'outre que ce jour-là l'Eglise célébroit la Fête de S. François, je m'y voïois obligé, par la loi qu'elle impose à tous les fidèles d'y assister le Dimanche qui concou-

Le Sieur della Vallé retourne une seconde fois pour y entendre la Messe.

roit

roit avec cette Fête. Nôtre Pere Commissaire dit la Messe, avec les ornemens qu'il avoit aportez pour cét éfet: mais parce que les Grecs ne permettent pas volontiers aux Latins de dire la Messe dans leurs Eglises, & qu'il n'est pas permis aux nôtres de l'y célébrer, tandis qu'il ne conte pas qu'ils soient Catholiques, nous l'entendîmes dans une maison qu'un dès leurs, qu'ils apellent *Papas*, nous prêta, par une permission particuliére que ce P. Commissaire avoit du Pape, de la célébrer en quelque lieu qu'il lui plairoit. Plusieurs personnes y acoururent par curiosité, entr'autres plusieurs Dames, parmi lesquelles il y en avoit beaucoup de jeunes & de bien faites. La Messe étant finie, je pris congé du Maître de la maison, qui s'apelloit *Diaco Papa-Alexis*, qui ne me voulut point quitter; tellement qu'avec toute cette escorte d'hommes & de femmes qui nous suivirent, je fus voir une Eglise dédiée à Nôtre-Dame, qu'ils apellent *Gorgopicu*, nom que les plus intelligens me dirent avoir été corrompu de *Gligoraipacui*; c'est-à-dire, éxauce promtement. Pendant que je m'amusois en cette Eglise à copier de certaines Inscriptions anciennes, qui étoient maçonnées dans les murailles, le nombre des curieux qui vouloient me connoître s'augmenta prodigieusement; & tous, tant hommes que femmes, prenoient plaisir de me parler, de me presenter des fleurs, de m'inviter à faire colation chez eux: enfin c'est tout vous dire, qu'ils me firent mille civilitez. Je leur faisois cependant distribuer quelques âpres, dont toutes en particulier, tant les vieilles que de certaines jeunes enjoüées, témoignoient une satisfaction

Divertissement du Sieur della Vallé en cette Isle.

tion

tion extraordinaire ; & s'estimoit heureuse, celle qui en pouvoit recevoir de ma main, comme si ç'eût été une indulgence. Mais Thomas, qui a toûjours été de bonne humeur, en jetta une poignée au milieu de cette troupe de filles, qui commencérent tout de bon à travailler à qui en auroit, jusqu'à se tenir aux cheveux : je vous jure que de ma vie je n'ai eu de divertissement semblable, & en particulier je puis dire que j'ai reçû de ces bonnes gens des témoignages de bienveillance tout-à-fait extraordinaires: à la fin cependant je pris congé de toutes ces filles, & soufris qu'une troupe d'hommes m'acompagnât jusques sur le bord de la mer, d'où je les congédiai aussi avec mille actions-de-graces de leur civilité, & grande promesse de les recevoir ailleurs, au moins dans Constantinople, où ils ont acoutumé de trafiquer beaucoup, & de porter grande quantité de fruits : je fis aussi mes complimens à ce premier Sebastien que j'avois connu ; & m'étant laissé vaincre à ses priéres, je lui donnai mon nom, mon surnom, ma patrie, & m'allai embarquer, chargé des bénédictions, des souhaits de toutes ces femmes pour ma prospérité, & l'heureux succès de mon voyage. Le jour d'après, on leva les anchres ; & sur les deux heures de nuit, nous mîmes les voiles au vent, néamoins les satisfactions que j'avois reçûës dans *Cò*, avoient fait une si forte impression sur mon esprit, que je ne pouvois m'en taire ; tellement que comme je m'en entretenois avec Thomas, il me dit là-dessus qu'une de ces femmes avoit demandé à Laurent si j'étois de Naples, & qu'elle l'avoit assûré qu'une de ses parentes y étoit

La joie que les femmes & les filles de ce païs eurent de le voir.

escla-

esclave: mais Laurent, qui est de ces gens qui ont mistére de tout, & qui par leur réserve deviennent insuportables, ne m'en parla jamais: néamoins j'eus la pensée que *Cò* pouvoit être le païs de Mad. Catherine, qui demeure chez vous; & en même-tems je fis réfléxion sur la lettre que je reçûs à Constantinople de la part de M. Colleta, qui me prioit instament, si je passois par le païs de cette Dame, de faire quelque diligence, & d'agir éficacement en faveur de certaines personnes qui sont esclaves à *Naples*. Pour lui rendre service, je m'en informai dans Constantinople; mais personne ne m'en pût donner de nouvelles. Cependant par les discours de cette femme, qui s'informoit de l'état des esclaves de Naples, dont m'entretenoit Thomas, & de ce nom Turc de *Stangiò*, qui me fit souvenir que ce pouvoit être le païs de lad. Dame Catherine, je crus que ce l'étoit éfectivement: mais je pensai perdre patience n'y voïant plus de remede, parce que le Vaisseau avançoit toûjours. Je vous assûre que le déplaisir que j'en ai soufert, a surpassé infiniment les douceurs que j'ai goûtées dans *Cò*, où pour retourner, j'aurois donné bien volontiers ce qu'on auroit voulu, dans l'espérance d'y trouver quelques-uns des siens pour les informer de ses nouvelles, lesquels m'auroient fait beaucoup plus de caresses, & avec qui j'aurois sans doute contracté une plus solide amitié: enfin j'en ai eu tout le regret possible; & sur la route je priois Dieu incessamment qu'il lui plût de me favoriser d'un vent contraire, afin de m'en retourner à *Cò*, mais ce fut inutilement. Faites-moi la grace cependant de dire à Madame Catherine que je me recommande

Son déplaisir de ne s'y être pas souvenu d'une esclave de Naples de sa connoissance.

fort

Religion, & l'autre d'un Grand Maître, que nous apellons aujourd'hui de *Malthe*: plus avant, je trouvai une autre porte, parce qu'il y a double muraille, sur laquelle je vis aussi des armes, des statuës, & des inscriptions de la Religion, que j'ai toutes copiées. Je fus encor plus avant dans la ville, jusqu'à une autre porte par où on en sort, qui est faite de terre, & qui est celle par où les Turcs y entrérent lorsqu'ils s'en rendirent maîtres. De-là j'allai voir les fauxbourgs & les villages circonvoisins, qui sont habitez par les Chrétiens Grecs, ausquels il n'est pas permis de demeurer dans la ville; & le même matin, après avoir fait dire la Messe, dans une Maison particuliére, je fus invité & même régalé par un Grec, qui étoit un des maîtres mariniers de nôtre Galion, de qui & de tous les matelots je reçus toutes sortes de bienveillances : mais parce que le lieu de sa retraite étoit trop éloigné du Vaisseau, je ne voulus pas y rester la nuit, ni même y retourner davantage. Tant que nous demeurâmes-là, je couchai toûjours dans le Vaisseau, & le long du jour je me promenois de côté & d'autre pour voir ce qu'il y avoit de curieux. Dans le peu de tems que nous séjournâmes à Rhodes, j'y ai vû tout ce qui s'y pouvoit voir; & sous la protection de mon *Capigi*, à la faveur de quelques Oficiers de ses amis qu'il y trouva, j'eus un avantage dans cette Forteresse qu'aucun Chrétien n'a jamais eu & n'aura jamais; c'est-à-dire, que je fis plusieurs fois le tour des murailles dedans & dehors, & que j'entrai dans les fossez, dans les casemattes, & de tous côtez, avec la liberté de les observer éxactement. Je

Il se proméne aux environs de la ville de Rhodes.

Il y reçût des faveurs très-particuliéres.

vis même toutes les piéces d'Artillerie, les unes après les autres; je pris le calibre de quelques-unes; je me fis instruire combien elles portoient; je voulus voir les charges; j'entrai dans le lieu où ils tiennent leurs munitions; je montai jusqu'au haut du Château, & me promenai tout autour: enfin je puis dire qu'excepté d'en avoir tiré le Plan, ce qui étoit impossible, & dont moi seul je ne serois jamais venu à bout, j'ai fait tout ce qui se pouvoit faire, pour reconnoître éxactement & avec soin les forces d'une Place de cette importance: mais toûjours néamoins avec une certaine négligence, que ni ceux du païs, ni mon Capigi même, ne s'aperçurent jamais de mon dessein, & que ce fût autre chose que la curiosité qui me portoit à éxaminer les beautez de leur ville. Je serois trop longtems maintenant à vous raconter par ordre ce que j'y ai remarqué; je vous dirai seulement en peu de mots que *Rhodes*, après *Malthe*, est la plus belle & la plus forte Place que j'aïe jamais vûë: il est bien vrai que je ne la croirois pas imprenable de la part des Turcs; & je ne m'étonne plus qu'ils s'en soient rendus les maîtres; premiérement à cause du voisinage de la terre-ferme ennemie, sans laquelle l'Isle ne peut subsister; secondement, parce que je suis parfaitement informé de l'état des troupes que le Turc met sur pied, & de leur façon de faire, & que tous les soldats sont autant de pionniers infatigables, qui de cent ou de deux cent mille qui seront pour assiéger une ville, travaillent tous avec le hoïau & la pelle, & vont au feu comme à la nôce, dans ce sentiment qu'ils portent leur destin

Description de la ville de Rhodes.

ſur leur front. Mais, ce qui eſt de plus conſidérable, c'eſt que comme le terrain de Rhodes, tout ſablonneux, mouvant & inculte qu'il eſt, ſe liant & s'uniſſant avec de petites branches d'arbres devient ferme & ſolide, il me ſemble qu'il auroit toûjours été très-facile aux Turcs de faire, comme ils firent alors, de grandes tranchées & des buttes de terre dont ils comblérent l'un & l'autre foſſé, quoique large extraordinairement, par le moïen deſquelles ils forcérent les murailles: je ſuis aſſuré que ſi elles euſſent été encor une fois auſſi hautes, ils s'en ſeroient toûjours rendus les maîtres de cette façon-là, étant impoſſible qu'une poignée de gens empêche le paſſage à une *infinité*, quand les murailles ſont abatuës, que les foſſez ſont comblez, & qu'une armée entiére peut entrer facilement ſans craindre la violence des aſſiégez: mais de tout ceci, & de beaucoup d'autres choſes ſemblables, je vous entretiendrai à loiſir, lors que j'aurai l'honneur de vous voir; il me ſufira de vous dire maintenant, que j'y trouvai une infinité de titres de l'Ordre de Saint Jean, qui ne leur ſervent nullement, & qu'ils conſervent cependant ſoigneuſement. J'ai vû l'Egliſe, qui eſt à preſent une Moſquée, & un lieu découvert, comme un des tribunaux de Naples où on tenoit le Conſeil; le Palais du Grand Maître, l'Hôpital, pluſieurs belles maiſons, qui étoient comme je croi, les Auberges des Nations, & pluſieurs autres bâtimens, avec les armes & les deviſes particuliéres de pluſieurs familles, qui ne me ſont pas inconnuës, & dont j'ai pris quelques mémoires: ſur-tout je vis quantité d'endroits

char-

chargez de la mémoire d'un grand Maître, qui s'apelloit F. Pierre Daubusson, & qui, je croi, fut Cardinal en 1478. On voit son nom & ses armes sur les trois portes de la ville, sur les murailles, en plusieurs endroits, & particuliérement sur une piéce d'artillerie, la plus grande qui y soit. Elle porte 44. *hocca* Turchesques, & chaque *hocca* est de 400. dragmes : mais ce que j'admirai davantage en cette piéce, c'est qu'outre le calibre, qui est tel qu'un homme peut entrer facilement dedans, elle a plus de longueur que quelque canon, & quelque coulevrine que ce soit, & porte la balle à plusieurs milles sur la mer. Il y est representé dessus à cheval, & cette piéce est montée sur le boulevard, entre le Port & celui des Galéres, qui sont deux Ports assez spacieux.

Canon d'une prodigieuse grosseur.

Le matin du 11. d'Octobre aïant vû avec plaisir toutes ces curiositez, nôtre Galion leva l'anchre pour partir : mais comme nous étions sur le point de faire voile, on aporta nouvelles à *Rhodes* que dix-huit *Caramusaulx* avoient été pris par des Galéres de *Sicile*, de *Malthe*, & de *Florence*, ce qui obligea nôtre Patron de prendre fonds de nouveau, & de ne point quitter le Port sans être assûré de la liberté du Passage. Cependant il chercha les moïens d'en donner avis au Capitaine Bassa, qui commandoit l'Armée à Negrepont, afin qu'il vint, ou qu'il lui envoïât des Galéres pour l'escorter ; parce que, comme je vous ai dit, nôtre Vaisseau apartenant au *Caimacam*, il en faloit avoir un soin extraordinaire ; & je m'assûre que le Capitaine Bassa se seroit aquité bien volontiers de cette

Prise de quelques vaisseaux sur les Turcs.

commission. Il ne pût néamoins se résoudre de lui expédier une barque, à cause que *Negrepont* étoit trop éloigné : mais bien de se tenir à l'anchre jusqu'à de meilleures nouvelles. Tous ces bruits furent cause qu'on renforça les gardes dans *Rhodes*, & que l'on observa davantage les esclaves Chrétiens, qui y sont en grand nombre, & nous autres étrangers francs, qui avions été plusieurs fois par la ville, & contre la coûtume; parce que rarement les étrangers libres prennent Port en ce quartier, où ordinairement on ne leur permet pas d'entrer; desorte qu'un jour, comme nous voulions nous promener dans la ville, à nôtre ordinaire, on nous arrêta à la seconde porte, d'où les gardes nous dirent qu'ils avoient ordre de ne nous pas laisser entrer, sans la permission du *Beis*, ou du Gouverneur & Capitaine.

On refuse l'entrée de Rhodes aux étrangers.

Nôtre Capigi en fut fort surpris, & alla incontinent trouver le *Beïs*, duquel il obtint que nous irions par tout dans la ville où il nous plairoit; que nous pourrions même y rester la nuit si nous voulions; mais avec cette restriction néamoins qu'on ne nous conduiroit point sur les murailles, ni à l'artillerie: je m'en moquai cependant, parce que j'y avois déja été une fois auparavant; & je connus en éfet que ces pauvres Turcs ne sont pas d'un mauvais naturel; en cela beaucoup plus simples & plus civils que nous autres, comme je l'ai expérimenté en plusieurs ocasions: quoi qu'il en soit, j'y entrai à l'heure même avec tous les miens : mais depuis, pour ne leur point donner d'ombrage, je ne quittai plus nôtre Vaisseau; j'envoïois Laurent, seulement

Les Turcs ne sont pas d'un mauvais naturel.

le

le matin & le soir, pour y prendre nos provisions. Et parce que je commençai à m'y ennuïer, je priai le Patron de me dire en conscience, combien de tems nous serions encor à l'anchre devant *Rhodes*; parce que s'il m'eût assûré d'y demeurer encor cinq ou six jours, j'avois résolu, avec mon *Capigi*, de prendre un *Caïque*, & de retourner en l'Isle de *Cò*, pour y rendre service à Madame Chaterine; mais il ne me voulut assûrer de rien précisément, parce qu'il n'atendoit que des nouvelles de l'armée pour se mettre en mer: ainsi il me falut avoir patience & rester encor à l'anchre; mais ce ne fut pas pour long-tems, parce que le 17. du mois d'Octobre, trois Galéres de Rhodes, qui venoient de l'armée, arrivérent le matin à la pointe du jour, & nous aportérent la nouvelle, que les Chrétiens s'étoient retirez avec leur butin, & que le passage étoit libre. Nôtre Patron se disposa pour partir, fortifia nôtre Galion de quelques nouvelles piéces d'artillerie; & les aïant toutes chargées, & donné les ordres nécessaires; sur le midi, ou environ, les anchres étans levez, nous fîmes voile vers Aléxandrie, d'où le chemin est ouvert en plaine mer sans prendre terre, & où avec un vent de Nord en poupe, qui tire ordinairement en cette saison, on a coûtume d'arriver en trois ou quatre jours, au plus. Mais nous fûmes malheureux, parce qu'encor que nous fussions arrivez en trois jours à la vûë de l'Egypte, & jusqu'au dedans du Nil, qui conserve dans un grand espace de mer, la douceur & la blancheur de ses eaux; néamoins par l'ignorance & le peu d'expérience des Mariniers, Turcs & Grecs, qui n'ont

Le Nil conserve bien avant dans la mer la blancheur de ses eaux.

n'ont pas l'usage de la carte, & qui a peine savent gouverner la Boussole, quand nous découvrîmes la terre, nous nous trouvâmes à soixante milles au-dessus d'Aléxandrie, à *Rosette*, que les Turcs apellent *Rescid*, d'où l'embouchure est plus grande que celle du Nil : desorte qu'avec une patience extraordinaire, il nous falut retourner sur nos pas sans pouvoir aller qu'en louviant; mais je vous assûre, que par la même insuffisance de nos mariniers, & le peu de disposition qu'avoit nôtre Vaisseau à cette sorte de navigation, nous reculions plus que nous n'avancions. Je vous laisse à penser les malédictions que nous leur souhaitions, tant au Pilote qu'à ses Matelots. J'étois sans doute le plus en colére de la compagnie, parce qu'ils m'avoient mis dans la derniére impatience. Je pris ma Boussole, & le traitai cent fois de bête & d'ignorant. Quelques Turcs de condition, qui passoient de compagnie avec nous, se vinrent mettre autour de moi; & comme ceux qui croïent, quand ils voïent quelqu'un qui parle plus que les autres; qu'il en sait davantage, ils me disoient que j'avois raison de marquer ainsi mon ressentiment. Enfin c'est tout vous dire, qu'il s'y fit un bruit étrange; & qu'il falut pour m'apaiser que les plus anciens Pilotes me vinssent faire satisfaction, avec leurs instrumens à la main, disant pour leur excuse, que comme le Vaisseau étoit d'une grandeur extraordinaire, ils ne s'étoient écartez que pour éviter les écueils qui se rencontrent vers le couchant. Quoiqu'il en soit, nous demeurâmes d'acord : mais ce fut à cause que je ne pûs pas tenir plus long-tems ma colére;

L'impatience du Sieur della Vallé envers le Pilote de son Vaisseau.

par-

parce que le soir du vingt-cinquiéme, entre les deux & trois heures de nuit, nous donnâmes fonds à l'embouchure du Port d'Aléxandrie, où le Galion pût aprocher. Je serois trop long-tems à vous entretenir de ces oiseaux de passage, & des autres choses que j'ai vûës sur la mer. Je vous dirai seulement, qu'après ce que j'en ai observé, je suis dans le sentiment de Bélon, qui dit que presque tous les oiseaux passent la mer, excepté quelque peu d'espéces particuliéres, lesquelles à cause de leur compléxion délicate, ne peuvent vivre ailleurs que dans un païs qui leur est convenable, ou chaud, ou froid. Je demeurai cette nuit-là dans le Vaisseau; mais dès le matin, après avoir fait une décharge de nôtre artillerie, pour saluer le Château, qui reçût nos civilitez de très-bonne grace, j'en sortis avec mes gens; & sur le bord de la mer, je trouvai le Truchement, & les Janissaires du Sieur Gabriel Fernosi Consul de France, qui y réside, lequel aïant apris mon arrivée, avoit envoïé au-devant de moi; desorte que je fus conduit dans sa maison, où il me reçût avec tous les honneurs & la civilité possibles. Il aborde au Port d'Aléxandrie.

Je demeurai peu en *Aléxandrie*, parce que l'air ni est pas sain, & qu'il y a fort peu de choses à voir: mais dans le peu de tems que j'y séjournai, j'y vis tout ce qu'il y avoit de curieux, sous la conduite de M. le Consul, qui ne m'abandonna jamais; lequel comme savant qu'il est, & qui a vieilli dans le païs, depuis 15. ans qu'il éxerce cette charge, m'informa des particularitez qui ne me déplûrent pas. La ville en dedans est toute ruinée; & ce qui reste de maisons est Descri-ption de la ville d'Aléxandrie.

maintenant au-dehors sur le bord de la mer, pour la commodité du Port & de la Doüane. Les murailles sont celles-là mêmes qu'Aléxandre fit bâtir autrefois, avec de grosses tours qui les défendent : mais tout va en décadence, parce que les Turcs ne s'atachent jamais à réparer de vieux bâtimens ; & quand un des leurs est ruiné, ils en font un autre pour y supléer. Ils aiment mieux en édifier de nouveaux, quand bien même ce qu'ils font ne les vaudroit pas, & qu'ils pourroient les rétablir à moins de frais : ensorte qu'aujourd'hui les maisons, les Eglises, & les autres édifices d'Aléxandrie, sont la moitié par terre ; ce qui est certainement une chose digne de compassion. Enfin, on n'y voit que des murs abatus ; dans les ruës une poussiére insuportable, qui n'est blanche que de la chaux & des pierres de ces bâtimens ruinez, qui font croire cependant qu'ils étoient magnifiques, pour la quantité de marbres, de colonnes, & d'autres semblables & riches ornemens, qui s'y voïent rompus en divers endroits. Néamoins je m'étonne fort d'Agathis, qui dit que de son tems les édifices d'Aléxandrie n'étoient ni solides ni spacieux, dans la description qu'il fait d'un tremblement de terre qui y arriva ; vû même que par le débris qui en reste aujourd'hui, on en peut juger tout le contraire. Ce qui me plût davantage, ce sont les cîternes, qui y sont en très-grande quantité, fort amples, & si proches les unes des autres, que l'on peut dire que la ville est toute en l'air en forme de voûte, soutenuë sur une infinité de colonnes de marbre, qui est assûrément quelque chose de beau à voir.

Il y a des cîternes en grande quantité.

Et

Et parce qu'il ne se trouve point de source en ce quartier, les cîternes se remplissent en certain tems de l'année, par le moïen d'un bras du Nil, qui entre dans la ville, par des canaux soûterrains, & par lesquels, aux dépens du Prince, qui y est obligé une fois l'an, l'eau étant un peu purifiée est portée dans les cîternes par de certaines roües, dont je ne parle point, après la description que Bélon en a fait: selon moi, ce n'est pas une grande merveille que ces sortes de machines-là, pour publier qu'Archiméde les ait autrefois inventées en Egypte, afin d'arroser la terre, comme raporte Diodore Sicilien. Ce qui m'agrée fort encor, ce sont deux Pyramides, ou deux obélisques en forme d'aiguille, dont l'une est toute entiére, & fort enfoncée dans la terre; mais peut-être plus haute que celle de S. Pierre de Rome: pour l'autre, elle est entiérement ruinée. On y voit aussi, hors les murailles de la ville sur une petite éminence, la Colonne qu'ils nomment de Pompée, qui est toute entiére, avec son chapiteau, sa base & son piedestal, faite de même marbre que les Pyramides, & beaucoup plus haute que celles du Portail de la Rotonde de Rome, & plus haute encor que celle que le Pape Paul a fait élever devant Sainte Marie Majeure, & qu'aucune que nous aïons en nôtre païs. Assurément c'est un beau morceau: mais pourquoi ils l'apellent de Pompée, je n'en sai rien, si ce n'est à cause de la victoire que César remporta sur Pompée, & qu'elle y ait été dressée pour en conserver la mémoire. De plus, j'ai vû la petite Eglise de S. Marc, qui étoit autrefois la Patriarchale, que les Chrêtiens *Coftis*, c'est-à-dire, les

Elles fournissent de l'eau dans la ville.

Colomne de Pompée.

Eglise de S. Marc.

les Egyptiens, ocupent encor aujourd'hui, où vous remarquerez, s'il vous plaît, que ce terme *Egittio*, qui signifie Egyptien, signifie aussi *Guptios*, si on en soustrait l'E, qui est au commencement, & que l'on prononce le G, comme anciennement, & la lettre I, comme si c'étoit un V; or au lieu de *Guptios* ou *Gubti*, selon les Arabes; les nôtres disent plus correctement, *Cofto*. Je vis aussi dans la même Eglise le lieu où reposoit anciennement le corps de S. Marc, duquel les Venitiens firent une translation chez eux, sans toutes les cérémonies que l'Eglise prescrit. Je vis aussi une croix dans une ruë, où ils disent que ce grand Saint fut décapité, & dans l'Eglise de Sainte Catherine une petite colonne de marbre, sur laquelle on lui trencha la tête. Vers le milieu de la ville, sur une éminence, on voit les ruïnes d'un grand bâtiment ancien, que quelques-uns atribuent au pere de Sainte Catherine; d'autres disent que c'étoit une Eglise du tems des Chrétiens: quoiqu'il en soit, il est certain néamoins qu'elle est postérieure à cette belle Eglise qui fut dédiée à S. Jean, que les Chrétiens bâtirent, avec l'aplaudissement de tout le monde, sur les ruïnes de ce fameux Temple de *Sérapis*, duquel le Cardinal Baronius fait mention dans ses Notes sur le Martyrologe, fondé sur l'autorité des anciens Auteurs. Sur le bord de la mer, proche les murs de la ville, où sont les deux Obélisques, on voit les ruïnes d'un bâtiment superbe, considérable sur tous les autres, qui avance beaucoup dans la mer, qui a des issuës & des fausses-portes pour entrer & sortir de la ville par les murailles, d'où M. le Consul me

Palais du pere de Sainte Catherine.

dit,

dit, que je pouvois juger & tenir de-là pour certain, qu'il avoit été autrefois le Palais de Cléopatre; & il y a bien de l'aparence, parce que cette maison Roïale d'Aléxandrie, dont il est fait mention dans les Commentaires de César, conjointement avec le Théâtre, qui devoit être au lieu où sont les deux Obélisques & avec les issuës hors de la ville, que Strabon décrit aussi être à main gauche en entrant sur le grand Port, ne pouvoit être mieux ni plus avantageusement située en quelqu'autre endroit de la ville que celui-là. L'Isle de Pharo, dont parle Strabon, & tous les autres anciens Auteurs, n'est plus reconnuë pour telle, parce qu'elle s'est unie à la terre-ferme, & n'est plus qu'un Continent.

Celui de Cléopatre.

*Tant la longueur du tems peut changer toutes choses.*

Pour leurs habits, je vous dirai que tant en *Aléxandrie* qu'au *Caire*, par toute l'*Egypte*, l'*Arabie*, & ailleurs, où j'ai voïagé jusqu'à present, les habitans, qui sont Arabes ou Mores, comme ils disent, & non pas Turcs, vont vétus comme les peintres nous representent dans les tableaux que les Apôtres l'étoient, mais le plus souvent fort pauvrement & fort salement. Les femmes aussi sont vétuës comme on a acoûtumé de nous representer la Vierge, particuliérement dans ces anciens tableaux. Seulement, pour se conformer à la loi de Mahomet, elles se couvrent le visage d'un morceau d'étofe, qui a tout-à-fait raport, selon Bélon, à un capuchon de ces Pénitens du Jeudi-Saint. Je vous ferois un trop long discours, si je voulois vous raconter la misére & la pauvreté de ces bonnes gens, qui vivent

Les hommes & les femmes d'Aléxandrie vont extraordirement vétuës.

comme des bêtes par les campagnes sous des tentes, & dans des cabanes. Je ne vous parlerai pas non plus de ces arbres qui portent la casse, ni des sicomores, qu'ils apellent figuiers de Pharaon, qui produisent des fruits qui nous sont inconnus, ni d'une autre sorte de fruits, dont j'ai goûté, qu'ils nomment *Mouz*, dont la forme a beaucoup de raport à un de nos petits cocombres ; mais du reste fort semblables à nôtre figue ; l'écorce en est verte extrêmement & fort tendre ; mais sous l'écorce, le fruit est tout blanc ; & ouvert, il est tout rempli de petits grains colorez. Il a une saveur aigre-douce, avec une odeur aromatique, qui ne me plaît nullement, quoiqu'il soit les délices de mes gens. L'arbre, ou la plante qui le produit, a de grandes feüilles à peu près comme une branche de palmier, si toutes ses feüilles étoient jointes ensemble les unes aux autres, d'où ceux du païs veulent conclure mal-à-propos, que ce fut d'un semblable figuier que nôtre premier Pere (après sa desobeïssance) détacha des feüilles dont il se fit un habit pour couvrir sa nudité. Je ne me mettrai pas non plus fort en peine d'herboriser en Aléxandrie, d'y chercher beaucoup d'autres plantes qui y naissent, & que nous estimons pour leur rareté, parce que Bélon, à qui je me remets de tout cela, en a traité fort éxactement : c'est pourquoi je me contenterai de vous dire, qu'aïant satisfait ma curiosité dans *Aléxandrie*, je pris congé de M. le Consul, le premier jour de Novembre après-dîner ; de sorte que sous la conduite d'un de ses Janissaires qu'il me donna pour guide, nous partîmes sur nos chevaux, & avec quelques chameaux

Arbres curieux & extraordinaires.

Le Sieur della Vallé quitte Aléxandrie pour aller à Rassete.

meaux qui portoient nos hardes, pour nous rendre à *Rescid*, ou *Rossette*, qui est sur une des embouchures du Nil, & à mon avis la *Canopique* ancienne, où il faloit nous embarquer pour arriver au *Caire*; vû que le bras du Nil qui passe par Aléxandrie n'est pas navigable aujourd'hui.

M. le Consul me fit l'honneur de me donner la plus grande partie de ses gens, qui m'acompagnérent deux ou trois milles hors de la ville; mais le nombre des miens fut diminué de trois, parce que le Pere Commissaire de l'Ordre de S. François, aïant apris qu'une caravane devoit partir peu de tems après pour Jérusalem, où il desiroit se rendre, pour y célébrer la Fête de Noël, sachant que je ne pourrois y être alors, & que ma curiosité m'obligeroit de rester quelques jours au *Caire*, il me demanda la permission, que je lui acordai, de s'en aller devant: afin qu'il n'y allât pas seul, comme il voïoit volontiers mon frére André, je voulus qu'il lui fît compagnie jusques-là, & lui donnai de quoi se défraïer jusqu'en *Jérusalem*, & pour s'en retourner de-là en Italie, sans avoir besoin d'aucun secours étranger; desorte qu'en voilà déja deux de partis: pour le troisiéme, qui étoit le pauvre Paul Grec, mon truchement, je l'avois laissé en *Aléxandrie*; parce qu'étant à *Rhodes*, & aïant voulu se servir de remedes violens, que ceux-mêmes de son païs lui préparérent dans un bain, selon leur coûtume, son mal s'augmenta à un point, que n'osant l'exposer aux incommoditez du voïage, je le mis dans la maison d'un Grec, auquel je le recommandai particuliérement, & le priai d'en avoir soin jusqu'à ce qu'il plût à Dieu

Générosité du Sieur della Vallé.

Son truchement meurt en Aléxandrie.

Dieu d'en disposer à sa volonté ; & s'il revenoit en convalescence, de le faire conduire à *Constantinople* ; mais le pauvre garçon nous afranchit bien de tous ces soins ; car auparavant que je partisse de-là, il mourut ; ainsi nous fûmes obligez d'y rester pour lui rendre les derniers devoirs, & le faire enterrer honorablement. Sa mort ne m'étonna pas beaucoup, parce que nous l'avions prévûë, & dans *Constantinople* je voiois mourir ordinairement deux ou trois mille personnes le jour ; plusieurs même dans mon quartier autour de ma maison, qui se portoient bien, étoient emportez de la peste en vingt-quatre heures, & quelquefois aussi en moins de tems ; desorte que comme je vous ai dit, sa mort ne me surprit nullement, après avoir gardé le lit six mois auparavant. Je le laissai donc en paix dans *Aléxandrie*, & je partis environ sur le midi, avec les six autres qui me restoient, & cheminâmes toute la nuit suivante, afin de gagner plutôt *Rosette*, d'où il y a soixante milles : mais à moitié chemin, il nous falut passer une riviére dans une barque ; & je croi certainement que c'est un bras d'eau salée qui entre dans la terre ; mais parce qu'il étoit fort tard quand nous la passâmes, je ne m'en assûrai pas davantage. J'arrivai à *Rosette* un peu devant le jour ; étant décendu d'abord dans la maison d'un Italien, qui y est Vice-consul, & qui fait toutes les afaires de nôtre Nation, je me couchai, & y dormis jusqu'à neuf ou dix heures du matin, pour me refaire de la fatigue du chemin ; sur le haut du jour, je fus voir la ville, qui est petite, mais bien peuplée & remplie de Marchands, parce qu'elle est

Il arrive à Rosette.

Situation de la ville de Rosette.

sur

sur l'une des embouchures où arrivent les marchandises qui viennent du *Caire*. Le Nil passe au pied de ses murailles, du côté qui regarde le levant, où il forme l'un de ses plus grands canaux; pour l'autre, qui est plus oriental, va à *Damiette*, où si je ne me trompe, est la bouche Pelusiaque; au sujet de laquelle je vous dirai que les sept embouchures du Nil, dont Strabon fait mention, & tous les autres anciens Auteurs, ne se trouvent plus aujourd'hui; parce qu'il n'y a que ces deux bras, que je vous ai spécifiez ci-dessus, qui soient navigables; outre lesquels je n'en connois point d'autres que celui qui décend en Alexandrie, pour remplir les cîternes, avec un autre petit canal qui fait le quatriéme: les autres branches dont les anciens ont parlé, ou elles sont comblées, parce qu'elles ne coulent plus, ou plûtôt elles sont devenuës de petits ruisseaux inconnus, & qui n'ont pas même de nom, ou torrens en certains tems de l'année, durant ces grandes chutes d'eau. Mais enfin je n'en ai eu aucune connoissance: & il ne s'en faut pas étonner, vû que depuis plusieurs centaines d'années on a négligé d'y aporter les soins & d'y faire ces grandes dépenses que nous lisons chez les anciens Auteurs; jusqu'aux soldats qui étoient destinez pour garder & entretenir les chaussées & les canaux du Nil, de la façon dont on étoit convenu; quand, dis-je, il n'y auroit eu que cette négligence, le Nil assûrément pourroit toûjours avoir causé depuis long-tems, par ses innondations, mille vissicitudes extraordinaires dans le païs, & particuliérement dans l'Egypte inférieure, qu'il arrose en divers

Les embouchures du Nil.

sur divers endroits ; & d'autant plus qu'il est tel de sa nature, à cause de la quantité de sable & de bourbe qu'il traîne ordinairement avec soi. Hérodote même a crû que l'Egypte inférieure, où les Grecs trafiquoient & portoient leurs conquêtes de son tems, ait été dans les premiers siécles un acroissement de terre, & comme il dit, un present de ce fleuve ; & quoique le bras, qui passe à *Rosette*, soit le plus petit de ceux qui portent vaisseaux, il est toûjours aussi large que le Tybre ; mais, selon moi, il n'est pas si profond ; parce que je n'y ai point vû de si grands Vaisseaux que ceux que l'on voit à Rome. Vers le *Caire*, on se sert de certaines barques, qu'ils apellent *Gemges*, qui gaïent peu, & sont fort spacieuses. J'en arrêtai une ; le troisiéme de Novembre je m'y embarquai ; & voguant contre le courant du fleuve, parce que le païs d'Egypte étant bas, plenier & sans arbres, le vent n'y est pas incommode, je pris la route du Caire. Nôtre navigation fut de trois jours & demi, cependant nous avancions beaucoup, ou à la voile, ou à la corde, quand le vent nous manquoit, parce qu'ils ne se servent point d'avirons. Nous passions quelquefois la nuit dans les villages que nous rencontrions deçà & delà sur les bords du fleuve ; mais je n'y ai rien vû de remarquable, que quelques fournaux à cuire des briques, qui me firent souvenir des marmites des Hébreux, & quelqu'autres petits fournaux, qui étoient dressez je croi pour fondre les métaux, par des restes que j'y trouvai & que je vous montrerai à mon retour. J'y remarquai aussi de curieux la matiére dont les Egyptiens font du feu, qui

Le canal qui passe à Rosette, est aussi large que le Tibre.

Le Sieur della Vallé s'embarque pour aller au Caire.

qui n'eſt autre choſe, parce qu'ils manquent de bois, que de la fiente de bœuf bien ſéche, & quelquefois des mottes de terre, qu'ils ont expoſées long-tems au ſoleil. La diſpoſition que ceux du païs ont à nager me plût beaucoup. Comme il leur arrive ſouvent de paſſer le fleuve, ou ſeuls, ou avec des troupeaux qu'ils conduiſent, ſoit hommes, ſoit femmes; ils quittent incontinent leur chemiſe, qui eſt leur unique vétement & le plus ſouvent de toile bleuë, large & longue juſqu'aux pieds, couſuë tout à l'entour ſur les côtez, à la façon des veſtes, & avec des manches fort larges; ou, ſi ſous leurs chemiſes ils ont une autre petite tunique qui eſt ordinairement de la même façon, ils la quitent auſſi, & après en avoir fait un paquet qu'ils lient ſur leurs têtes, ils paſſent la riviére avec une viteſſe incroïable; & d'abord qu'ils ſont arrivez de l'autre côté, ſans ſe mettre en peine de s'eſſuïer, ils reprennent leurs chemiſes & continuent ſimplement leur chemin. Je vous aſſûre que l'on ne voit autre choſe tout le jour ſur le fleuve; & ce qui me ſemble plus étrange, parce que cette pratique eſt contraire à l'uſage des Turcs, qui ſont de la même ſecte, c'eſt que je n'ai point vû de païs, où tant les hommes que les femmes, ſe mettent moins en peine de couvrir leur nudité qu'en celui-ci. Ils ſont preſque toûjours nuds; ceux qui veulent les regardent, mais ils ne s'en cachent pas davantage. Il eſt vrai que ces païſanes ont la chair ſalle & vilaine extrêmement, & ſi deſſéchée & noircie par les continuelles ardeurs du ſoleil, qu'elles excitent plûtôt le mal de cœur, qu'elles ne réveil-

Les Egyptiens manquent de bois pour brûler.

réveillent le feu de la concupiscence.

A Bulac, le Nil se divise en plusieurs branches.

Nous étions à une demi journée du *Caire*, quand nous découvrîmes trois des plus grandes & des plus proches Piramides; & ce même soir, qui étoit la Fête de tous les Saints, nous arrivâmes à *Bulac*, village situé sur la côte orientale du Nil, & qui est le Port du Caire, parce que la ville est éloignée du Fleuve d'environ deux milles. Auparavant d'arriver à *Bulac*, je vis le bras qui va en Alexandrie, celui qui va à *Damiette*, & les autres qui se répandent diversement; & à *Bulac* on peut dire que le Nil est tout entier; mais un peu plus haut, il est certain qu'il se divise en deux, & forme en même-tems une Isle qui est raisonnablement grande. Cette nuit-là je dormis dans nôtre barque: & le matin aïant chargé nos hardes sur des chameaux, & nous autres étant montez sur des bourriques, parce qu'il n'est pas permis à qui que se soit d'aller à cheval, ni à Mores ni à Turcs, à moins qu'ils ne soient *Spahis*, ou Oficiers de considération, nous allâmes au *Caire*. Je croi qu'ils ne font dans ces formalitez, que parce que les chevaux du païs sont parfaitement bons & bien taillez: comme ils y sont rares, ils ne les veulent pas ruiner; ils les conservent seulement pour s'en servir au besoin contre leurs ennemis: quoiqu'il en soit, on ne fait point de dificulté d'aller sur des ânes. Ils portent sous la selle une petite housse fort jolie, qui est faite exprès, & vont le trot à merveille: pour moi j'en ai pâmé de rire. Enfin les personnes d'honneur, & les Dames mêmes, n'ont point d'autres montures. Ce fut aussi avec cette pompe que nous fîmes nôtre entrée dans le

Le Sieur della Vallé arrive au Caire.

*Caire*; après avoir passé depuis *Bulac* jusqu'à la ville par une belle plaine, d'où l'eau du Nil s'étoit retirée quelques jours auparavant; desorte quelle commençoit à se revétir de ses beautez ordinaires, tant de palmiers, que de diverses sortes d'herbes & de fruits les plus agréables à la vûë qui se puisse dire. Je croïois y trouver ce Micocoulier d'Egypte, qui est une espéce de Lys dont Hérodote a écrit, que même on en faisoit du pain: mais aujourd'hui il y est inconnu, au moins sous ce nom-là; & quant à l'usage, peut-être que si j'eusse eu le loisir je m'en fusse informé davantage. Tout ce chemin est fort fréquenté, & fort divertissant à cause du commerce continuel: mais sur-tout il est parfaitement beau en un endroit qui s'appelle *Uzbequie*, dans les faubourgs du Caire, proche de la porte de la ville. C'est une plaine dans un fonds presque comme une conque toute entourée de maisons, qui est autant agréable à la vûë dans la saison, quand les prés sont émaillez de leurs fleurs, que quand elle est innondée des eaux du Nil; en éfet, il semble pour lors que ce soit un lac. Etant arrivez dans le Caire, nous fîmes décendre à la maison de M. le Consul de France, où son Econôme me reçût par son ordre dans son apartement, & où je fus régalé splendidement: mais à present que je suis en repos pour quelques jours, il est tems que je vous entretienne un peu de ce que j'ai vû, & de ce que j'ai fait jusqu'à cette heure.

Il n'est permis qu'à des Oficiers de conséquence d'y aller à cheval.

Le Sieur della Vallé loge chez M. le Consul de France.

Il est certain premiérement que la ville du *Caire* est beaucoup plus grande que *Rome*, que *Constantinople*, & que quelqu'autre que je sache; & ce qui est de plus remarquable, telle-

Description de la ville du Caire.

tellement rempliede maisons,quejusqu'aux dehors des murailles de la ville, on y en voit quantité de belles & bien bâties, d'où plusieurs ont pris sujet de dire, que le *Caire* n'avoit point de murailles, parce qu'en éfet cette quantité de maisons, qui les environnent, les couvrent entiérement; & néamoins il y a de grandes portes, que l'on peut fermer quand on veut. En un mot, selon la suputation de quelques célébres Auteurs, le Caire a dix-huit milles ruës: & selon d'autres vingt-six milles; mais sans exagération, vû qu'elles ont toutes leur nom, & qu'il y a des portes qui sont fermées tous les soirs, par des gens qui sont gagez du Roi, pour empêcher les brigandages & les desordres qui y pourroient arriver. Pour la grandeur des ruës, je ne puis vous en parler précisément, parce qu'elles sont inégales comme ailleurs. Il y en a qui sont grandes comme nôtre ruë de France, à laquelle trois ou quatre autres aboutiront, qui seront raisonnablement longues: quoiqu'il en soit, je ne croi pas qu'il y en ait aucune qui ait moins de cent pas; mais je vous avouë que les maisons y sont étroites; & d'autant plus que la plus large & la principale ruë de la ville, n'est pas plus spacieuse que celle du Mont de Piété, où je demeurois à *Naples*, ou que celle du Pape à Rome, que nous apellions Della Vallé, du nom de nôtre maison qui y est située. Les ruës aussi sont très-étroites, tellement que pour faciliter le chemin à celui qui auroit afaire de côté & d'autre dans la ville, où il n'y a point de ruë, on en a fait sous les maisons, mais extrêmement basses, étroites & obscures, & que l'on ferme néamoins tous

Elle contient vingt-six milles ruës.

les soirs, avec la même éxactitude que les portes de la ville. Le long du jour on y passe, ou à pied ou sur des ânes, & presque tóujours dans l'obscurité, qui est la chose du monde la plus ridicule : & il est indubitable que si nous avions quelque chose de semblable dans nôtre païs, nous serions dans un embarras continuel. Les bâtimens sont fort éxaucez, & de bonnes pierres ; mais la chaux, qui est faite de terre, n'y vaut rien ; ce qui cause qu'ils ne sont pas de durée. De toutes les Mosquées qui y sont, & que j'ai vûës, celle de *Campson Gauro*, avec sa sépulture au-devant, dont nôtre *Jovio* a tant parlé de fois, est la plus belle : mais par-dehors elles n'ont point d'aparence, à cause que les ruës sont trop étroites, & les bâtimens trop serrez. Hors de la ville, il y a une ruë fort longue, qui me plaît beaucoup, qui aboutit à une belle place, qui est aussi grande que le Marché de Naples, & qui fut faite du tems des *Circassiens* ou *Mammelus*, pour y éxercer les chevaux, & faire d'autres semblables representations. Les murailles, qui environnent tant la Place que la ruë, sont chargées d'une belle gallerie, ornée de creneaux, d'où plusieurs personnes peuvent voir ce qui se passe ; & au pied, elles sont enrichies de plusieurs fenêtres, faites au niveau du chemin, le vuide desquelles, au lieu de grilles de fer, ou de jalousies que nous avons acoûtumé de mettre à de semblables fenêtres basses, est rempli d'une pierre, percée en plusieurs endroits, par où on peut regarder, & céla pour la commodité des Dames : parce qu'étant à ces fenêtres, elles peuvent voir, sans être vûës, tout ce qui se fait dans

Elles y sont toutes obscures & incommodes.

La grande Place y est parfaitement belle.

la ruë, & dans la Place. D'un autre côté, une certaine ruë fort longue & fort large, me sembla belle : on n'y voit que des Mosquées, qui ne sont pas grandes à la vérité, mais très-propres, & d'une très-belle architecture. Chacune à son petit Palais, & une riche sépulture à la Turque à côté, dont la structure est attribuée aux Circassiens, du tems desquels chaque personne de condition se faisoit bâtir son Palais, avec la Mosquée, pour y faire sa priére & lui servir de sépulture, & à toute sa famille. Cette ruë là est une des belles choses qui y soit, parce qu'elle est très-large, & longue de plus d'un mille, aux deux côtez de laquelle on ne voit que ces Palais, & ces Mosquées, dont les dômes & les clochers plaisent merveilleusement à la vûë. Ce quartier-là néamoins, pour être trop éloigné n'est plus habité, & est presque desert; tous ces bâtimens s'en vont en ruine; & de ce qu'il en reste encor aujourd'hui, dont je vous entretiendrai, on peut dire que le *Caire* a changé en divers tems plusieurs fois de situation, quoiqu'avec peu d'éloignement. Cette ville étoit autrefois sur le Nil, à cause de la commodité, je croi, de la riviére; & aujourd'hui ce même lieu est encor tout plein de ruines, avec quelque peu de maisons, séparées de murailles dans le milieu, où demeure une poignée de Chrétiens Egyptiens, qui y ont quelques Eglises. J'y en vis trois, un jour que j'y fus; une de Sainte Barbe, avec quelques Reliques de la même Sainte, & de quelques autres Saints qu'ils me montrérent; une autre de S. George, située sur une éminence, d'où on voit agréablement le *Caire* ancien, le

Le Caire a souvent changé de situation.

le nouveau, & les campagnes qui les environnent. Ce sont aujourd'hui les Religieuses Gréques qui y demeurent, sans y garder la clôture, aussi sont-elles toutes fort âgées, & entretenuës aux dépens de leur Patriarche. La troisiéme, que je devois nommer la premiére, qui est la plus dévote, & la principale, comme je croi, des *Cofti*, au moins de ce détroit, est bâtie sur les ruines d'une petite maison, où la Sainte Vierge demeura fort long-tems lors qu'elle vint en Egypte. Les restes de cette divine maison se voïent encor sous le grand Autel de cette Eglise, dans un lieu profond & fort obscur, où sur les petites colonnes qui soutiennent la voûte du grand Autel, on conserve encor quelques morceaux des poutres qui devoient autrefois apüier le plancher de cette auguste maison, & qui sont, à cause de leur antiquité, non-seulement noirs & enfumez, mais même putrefiez. Tout ce païs de ruines, qui est fort spacieux, & qui s'étend jusque sur le fleuve, s'apelle le vieil *Caire*; mais le *Caire* nouveau, qui est habité aujourd'hui & qui est justement entre les ruines du Caire ancien & cette belle ruë des Circassiens, de laquelle je vous ai fait mention ci-dessus, est éloigné du fleuve & plus orienté, proche d'une coline qui a été fortifiée, avec la citadelle qui est le château de la ville. Les murailles de ce nouveau Caire commencent précisément où se terminent les ruines du vieil, duquel l'étenduë est si grande, que le nouveau, comme je vous ai dit, est éloigné du fleuve de deux milles : mais je croi que le Caire, dans sa naissance, a toûjours été où le nouveau est maintenant ; & que l'ancien

On y voit une Eglise qui a été bâtie sur les ruines d'une maison où la Sainte Vierge a demeuré fort long-tems.

Caire

Sentiment du Sieur della Vallé touchant la situation du Caire.

Caire est l'ancienne Babilône d'Egypte, colonie autrefois des Caldéens, qui aians obtenu ce détroit du Roi d'Egypte, selon Strabon, & Diodore Sicilien, l'y édifiérent, & lui donnérent le nom de l'autre Babilône, d'où ils étoient originaires. J'apuïe cette opinion de deux raisons : la premiére, que les ruines du Caire vieil, sont trop anciennes & trop confuses pour être seulement du Caire; la fondation & le nom duquel, comme sa fabrique le témoigne encor en partie, sont atribuez, par les histoires des Turcs, à une certaine Dame moderne de la secte de Mahomet; la seconde, que la Babilône de l'Egypte, selon Strabon, & les autres anciens, est située sur le *Delta*, à la gauche du *Nil*, voguant toûjours contre le courant de l'eau; c'est-à-dire, vers sa rive orientale, & comme avec le fleuve au milieu, vis-à-vis de Memphis. Selon Hérodote, & tous les autres, elle est située sur le rivage occidental; & quoique j'aïe cherché Memphis pas à pas sur ce rivage, je vous assure qu'il m'a été impossible d'en trouver aucune marque; & néamoins, par les Pyramides qui n'en sont pas éloignées, & qui sont de sa dépendance, conformément à ce Vers de Martial,

*Ne vante plus Memphis, tes vastes Pyramides.*

L'Isle apellée Delta.

Et par la proximité du Cap du *Delta*, d'où, selon Strabon, elle étoit seulement éloignée de quatorze ou quinze milles, & par l'Isle située justement au milieu du fleuve de laquelle Diodore Sicilien fait mention comme d'un lieu oposé à *Memphis*, & par mille autres indices, il est évident

que

que *Babylône* ne peut avoir été ailleurs qu'en ces quartiers, vis-à-vis le Caire, & par conséquent de l'autre côté du fleuve, où sont les ruines de l'ancien *Caire*. Le lieu que l'on y voit encor aujourd'hui, où étoit la maison que la Sainte Vierge daigna choisir pour sa demeure, apuïe fort mon sentiment; parce que s'il n'étoit du territoire de Babylône, sans doute il n'en étoit pas fort éloigné; puisqu'il est vrai de dire que la Sainte Vierge eut plûtôt choisi pour sa demeure une bonne ville, d'où elle pouvoit tirer quelque avantage, qu'une méchante bourgade; & que cette ville n'est autre que *Babylône*, vû que sa situation dans le même détroit le manifeste assez; suposé néamoins que les villes & les villages d'Egypte fussent anciennement en si grand nombre, & si proches les uns des autres, comme les Histoires en rendent témoignage. Mais à présent qu'il n'y en a plus, & que le tout est presqu'en friche, sans aucune marque évidente de ce dont elles font mention, il est très-facile de se tromper, & de prendre la situation d'un lieu pour un autre. Quoiqu'il en soit, jusqu'à present je ne suis pas encor fort éclairci de tous ces doutes; je m'en raporte seulement aux anciens Historiens, à l'opinion desquels je ne puis me rendre encor, parce que je n'ai pas leurs livres entre les mains, ni je ne sai qui en a ici, joint au souvenir de ce que j'ai lû, ne me peut servir beaucoup, non plus que les remarques que j'ai tirées de tems en tems en parcourant les Auteurs; mais j'espére avec la grace de Dieu, que nous nous rendrons savans dans toutes ces choses en Italie, où l'abondance des livres ne

Curiosité touchant la situation de Babylône.

ne nous manquera pas. A sept milles du Caire, allant toûjours entre un canal & un petit lac, que les eaux qui restent de l'innondation du Nil ont formé, par un beau chemin tout ombragé de gros arbres qui y sont, nous trouvâmes un bourg, qu'ils apellent la *Matarée*, où il y a une maison dans laquelle la Sainte Vierge demeura long-tems avec Nôtre-Seigneur & S. Joseph, lorsque fuïant la persécution d'Hérode, ils vinrent en Egypte. Il s'y voit encor une petite fenêtre, qui étoit comme une armoire, sous laquelle les Prêtres de l'Eglise Latine célébrent la Messe. On y voit aussi un ruisseau dans lequel, selon la tradition, la Sainte Vierge avoit acoûtumé de laver les langes de son Fils adorable. Et là tout auprès, dans un jardin où Bélon a vû un arbrisseau de baûme qui n'y est plus maintenant, j'y remarquai un grand arbre qui produit de ces figues qu'ils apellent de Pharaon, dont j'ai fait mention ci-dessus, & qui a beaucoup de raport aux sicomores. Cét arbre tire, à ce qu'ils disent, son antiquité du tems de Pharaôn; les Turcs mêmes, qui ont encor ce lieu en singuliére vénération, pour l'amour qu'ils portent à *Jesus*, qu'ils croïent un grand Prophête, en racontent je ne sai quel miracle apocrife, qui a cependant du raport au véritable, que raconte Nicéphore & Sozoménes des Arbres *d'Hermopoli* en Egypte, lesquels à l'arrivée de Nôtre-Seigneur s'émûrent tous, & quoique hauts & puissans, se courbérent jusqu'à terre, comme pour l'adorer & lui rendre leurs respects. Pour moi je n'ose vous en assûrer, ni que la *Matarée* fût l'ancienne *Hermopoli*, ni que ce miracle

Maison dans le bourg de Matarée, où la Sainte Vierge a demeuré.

Figuier de Pharaou.

cle se soit fait sur cét arbre, qui se voit encor aujourd'hui à la *Matarée;* tant parce qu'il seroit très-dificile qu'un arbre de ces tems-là eût pû se conserver jusqu'à present l'espace de mille six cens ans, quoique celui de Matarée soit parfaitement beau, que parce que l'arbre que l'on y voit encor aujourd'hui, est un sicomore, ainsi que je vous ai dit : mais tous les Auteurs qui en ont écrit tombent d'acord que les arbres *d'Hermopoli*, sur lesquels ce miracle s'est fait, sont de ceux-là même qu'ils apelloient *Persidi*, ou *Persées*, dont il ne se trouve plus en Egypte; ou s'il y en a, le lieu m'est inconnu, ou il faut qu'ils ayent un autre nom. La description même qu'en fait Mathiole, dans ses Commentaires sur Dioscoride, fait voir assez clairement qu'il n'a aucun raport avec le sicomore, dont les fruits tirent fort à la couleur de la nésle, principalement quand ils sont dans leur maturité; au contraire, de la Persée qui les produit tout verds comme de l'herbe, avec un noyau au-dedans que les autres n'ont point. Pour le lieu, il est certain que Ptolomée met deux villes en Egypte sous le nom d'Hermopoli; mais une dans le détroit d'Aléxandrie, qui ne peut être la *Matarée*, parce qu'à mon avis elle dévroit être plus méridionale : & l'autre dans la Thébaïde. Néamoins si nous nous tenons à la tradition des Chrétiens du Païs, à laquelle nous devons quelque chose, & si on peut faire passer la situation de la *Matarée*, qui est sur la route de *Jérusalem*, d'où Nôtre-Seigneur vint en Egypte, parce qu'elle est sur le *Delta*, pour la Thébaïde, qui est sur les Frontiéres de l'Egypte supérieure, on

Arbres apellez Hermopoli.

pourra peut-être croire que *Matarée* au moins étoit cette *Hermopoli*, qui lui servit de rettraite au premier pas qu'il fit en Egypte : ce qui s'acorderoit assez à la pieuse tradition des Chrétiens du païs, si Ptolomée ne mettoit Hermopoli de l'Egypte supérieure à l'Occident du fleuve, & *Matarée* à l'Orient, proche de laquelle il y a un lac qui se forme des eaux qui restent de l'innondation du Nil, & qui se séche en certain tems de l'année. Au milieu de ce lac on voit une fort belle aiguille qui est entiére, & beaucoup plus haute que celle d'Aléxandrie ; c'est tout ce qu'il y a à voir dans le Caire, & aux lieux les plus considérables qui l'environnent.

Curiosité qui concerne l'Histoire.

Je n'ai pas assisté à une de leurs fêtes principales, où paroissent les premiers de la ville, lorsque l'on coupe la chaussée pour faire entrer le Nil dans l'aqueduc : mais j'ai vû ouvrir une digue de terre, pour faire couler l'eau dans un canal, qui passe au milieu de la ville, & qui s'emplit assez pour porter de petites barques dans lesquelles on se va divertir. Ce canal néamoins, comme tous les autres que l'on ouvre en divers endroits de la campagne pour innonder les champs, coule petit à petit, jusqu'à ce qu'il se tarisse. On coupe la chaussée au mois d'Août, & l'eau du Nil demeure deux mois sur la terre, qui en devient très-fertile. Tout le païs cependant n'est pas arrosé de ces bienfaisantes innondations ; il n'y en a qu'une partie : & l'autre, qui n'en peut être favorisée, demeure en friche ; parce que les pluïes y sont très-rares, joint que le fonds n'en vaut rien, étant sable mouvant où il ne croît pas un

Fête que les habitans du Caire célébrent avec bien de la réjoüissance.

brin

brin d'herbe; d'où je conclus que cette Egypte si fameuse, n'est pas un si beau Païs que plusieurs se l'imaginent. Je n'ai donc point vû cette belle fête, où assiste le Bassa, & que les habitans célébrent avec beaucoup de réjoüissance, parce que leur subsistance dépend entiérement de ces innondations: d'où ils nous pronostiquent, comme faisoient aussi les anciens, lorsqu'elles sont à un certain degré de hauteur, l'abondance ou la stérilité de l'année.

Autrefois, selon Strabon, on observoit la hauteur de l'eau, qui croissoit ou diminuoit dans de certains puits, avec celle du Nil; maintenant on consulte une petite Pyramide (je l'apelle petite, si on la compare aux autres) que l'on a élevée exprès en un endroit commode, qui est à peu près de la grandeur de celui où se voit encor aujourd'hui la sépulture de Cestius, proche la porte S. Paul à Rome. La fête où je me trouvai depuis, est bien plus curieuse: c'est de la marche de la Caravane pour la Mecque, qui est composée d'une infinité de Pelerins, qui y vont rendre leurs vœux & faire leurs dévotions Mahométanes. Cette Caravane entreprend ce voïage une fois l'année, sous la conduite d'un *Sangiac Beighi*, qui en est le chef, de la part du Bassa du Caire, & qui est chargé de l'ornement pour la sépulture & la Chapelle de leur Prophête, que le Grand Seigneur y envoïe de *Constantinople*, avec ordre de lui raporter celui qu'il avoit donné l'année précédente, qu'il distribuë par morceaux comme des reliques aux principaux de la secte. Il y va tant de pelerins de toutes les Nations, que la Caravane est d'ordi-

Les innondations du Nil sont les richesses du païs.

Present que le Grand Seigneur fait tous les ans au sépulcre de Mahomet.

naire de quarante, cinquante & soixante mille chameaux, & quelquefois même de quatre-vingt mille. A leur dire, elle n'étoit pas considérable cette année, quoiqu'elle fût composée de quarante-cinq mille chameaux, sans conter les chevaux, les ânes & mulets qui étoient en grand nombre. De-là vous pouvez juger de la quantité de Pelerins, qui se sont trouvez quelquefois jusqu'à 200000. Il est bien vrai qu'il y va force pauvres mandians à pied, sans argent, ni aucune provision, pour lesquels néamoins, il y a plusieurs chameaux de la part du Roi, du Bassà, & de quelques autres des plus riches, qui éxercent cette charité envers eux, jusqu'à subvenir à tout ce qui leur est nécessaire pour la vie, & à les faire porter même quand ils sont fatiguez du chemin, ou qu'ils sont malades. Il faut que les Pelerins qui vont à la Mecque aïent soin de faire leurs provisions pour tout le voïage, jusqu'à l'eau, parce qu'il ne s'y en trouve presque point sur cette route; ce qui me fait dire qu'une partie de l'Arabie heureuse, comme celle que les Turcs apellent aujourd'hui, *Iemen*; & l'autre, où la ville de la Mecque est située, qu'ils apellent *Hagias*, & qui reconnoît pour Seigneur un Prince du sang de Mahomet, qu'ils nomment *Scerif*, dévroit être plus justement comprise dans la pierreuse ou infertile, que dans l'heureuse ou abondante. La dépense du Grand Seigneur en ce seul pelerinage de la Mecque, sans conter celle des particuliers, monte à six cens mille sequins, qui est un quart du revenu annuel que l'Egypte lui fait indispensablement, & qui se divise en quatre, de cette façon;

Charité des Turcs envers les pauvres qui vont à la Mecque.

six

six cens mille Sceriffi, qui sont de pur or, & qui valent un peu plus que les sequins de Venise, en monoïe nouvelle, que le Bassa est obligé d'envoïer tous les ans à Constantinople, sous peine de la vie. Cette somme est destinée pour les menus plaisirs du Grand Seigneur, avec trois cens mille autres semblables qu'il reçoit de *Iemen*. De tout cela cependant il ne s'en dépense jamais au plus que cent cinquante mille, ou environ, de conte fait, d'où vous pouvez voir combien tous les ans il en met en réserve; six cens milles autres sont emploïez pour la Caravane, comme je vous ai dit; six cens mille sont destinez au païement des troupes de l'Egypte; & des six cens milles qui restent, on croit pieusement que le Bassa s'en divertit avec ses confidens. Mais pour ne me pas écarter davantage de nôtre Caravane, je vous dirai qu'auparavant qu'elle se mette en chemin, il se fait une revuë générale des Pelerins, des chameaux, & des chariots, qui traversent la ville dans un assez bel ordre, depuis le Château, où demeure le Bassa, jusques dehors les portes dans une campagne, où ils s'atendent & demeurent quelques jours pour se préparer au voïage. Ils passent comme je vous dis par le milieu de la ville, & leur marche est de plus d'un jour. Ils sont acompagnez de la plus grande partie de la milice, des Oficiers, & des plus considérables du Caire; des écoliers, dont le nombre est infini, de tous les Dervis & Santons, qui y paroissent dans des postures les plus extravagantes du monde; desorte que celui de ces maîtres fous qui marche le plus nud & le plus découvert,

Emploi du tribut que le Grand Seigneur reçoit tous les ans d'Egypte.

Description de la marche de la Caravane.

est estimé de cette canaille le plus dévot & le plus religieux. Ensuite de tout cela, on voit éclater ce parement que le Grand Seigneur envoïe pour la Sépulture de leur Prophête, & auquel les Turcs, qui sont spectateurs de cette marche dans les ruës, font toucher leurs mouchoirs par dévotion. L'ordre de cette Procession, dont je fus spectateur comme les autres le 12. Novembre, est tel. Plusieurs cavaliers, qui précédoient la Caravane, étoient suivis immédiatement des artisans dont on peut avoir besoin, comme des maréchaux, des boulangers, des cuisiniers, des vivandiers de toutes sortes; & tous ces artisans avoient chacun leurs chameaux. Ceux des maréchaux marchoient devant, sur le premier desquels, sous un pavillon de soïe enrichi de plusieurs beaux ornemens, étoit un jeune homme, fils du capitaine des maréchaux, parceque chaque métier avoit son chef, auquel les autres doivent obéïr. Deux fauconneaux, tirez chacun par deux chevaux, suivoient les artisans. Les chevaux du *Beig* Capitaine de la Caravane, chargez en partie de vaisseaux pleins d'eau, en partie aussi de son équipage, venoient après; ensuite sa litiére, qui étoit portée par deux chameaux : quantité d'autres chameaux, qui lui apartenoient, suivoient aussi, les uns chargez & les autres à vuide, pour porter les pauvres malades dans le besoin. Plusieurs autres venoient après, qui apartenoient les uns à des particuliers qui alloient à la *Mecque*, & les autres à des personnes de condition, qui les destinoient par charité aux mêmes emplois. Parmi tout cela, on voïoit d'espace en espace une quan-

Les artisans dont on peut avoir besoin y ont leurs chameaux.

Plusieurs chameaux pour les pauvres.

quantité de cavaliers, dont les uns faisoient le voïage, & les autres les acompagnoient hors la ville pour leur dire adieu. Il y avoit aussi plusieurs Soldats pour escorter la Caravane; les uns portoient l'arquebuse, quoiqu'ils fussent à cheval; ils la portoient sur l'épaule, comme fait nôtre Infanterie; & les autres étoient armez d'arcs & de fléches. Il y avoit encor quantité d'Archers à pied, lesquels en passant sous un échafaut qui traversoit la ruë, auprès d'une Mosquée, apellée la *Gauria*, & du lieu d'où je regardois cette belle marche, ils décochoient leurs fléches en haut contre cét échafaut; & on me dit que ces superstitieux Pelerins tiroient, je ne sai quel bon ou mauvais augure des événemens de leur voïage, par la chûte de leurs fléches ou par l'impression qu'elles faisoient sur le bois. On y voïoit aussi grand nombre de fuzeliers, qui étoient suivis d'une troupe incroïable de Pelerins, tous à pied, laquelle étoit acompagnée de toutes les Communautez de ces faux Religieux qui sont dans le *Caire*, & qui étoient distinguées par autant de baniéres presqu'infinies. Ces bons hipocrites alloient deux à deux, chantans à deux chœurs, à peu près comme font nos Religieux quand ils spalmodient. Parmi ceux-là il y avoit une troupe de leurs Santons, dont la vie est extrémement austére, lesquels, sous une diversité d'habits, de postures ridicules & extraordinaires, se tuoient de crier *Hù*, comme je crois vous en avoir entretenu autrefois. Les autres s'en alloient tout nuds, à pied, à cheval, prostituans librement leur nudité aux yeux de tout le monde, pour

Les Dervis étoient de la partie.

donner de plus grandes marques de leur sainteté. Il y en avoit un d'entr'eux qui étoit à cheval, à qui par ordre de la justice on avoit coupé la main quelques années auparavant, pour avoir été surpris en quelque larcin : mais s'étant adonné depuis à l'hipocrisie, comme ce genre de vie est estimé parmi les Mahométans, ils le considéroient comme un Saint à cette Procession; & par tout où il passoit, le peuple lui baisoit ou les bras, ou la main qui lui restoit. La compagnie des Janissaires venoit la derniére, avec leurs arquebuses & leurs plus beaux ornemens de tête, chargez de bouquets de plumes. Ils étoient suivis du Capitaine de la Caravane, avec plusieurs autres Oficiers de considération; & immédiatement après eux on portoit le petit pavillon pour couvrir la Sépulture de Mahomet. Il étoit tout de soïe, en broderie d'or: on le voïoit déplié & élevé en haut sur un chameau, qui pour avoir eu cét honneur, est éxemt de porter jamais aucune charge. Les autres chameaux suivoient après; mais équipez à merveille, & en si grand nombre, qu'il en passoit encor le lendemain: enfin je vous avouë que c'est quelque chose de curieux a voir & où je pris bien du plaisir. A huit jours de-là, je n'en reçûs pas moins, parce que je sortis de la ville, pour voir cette même Caravane qui n'étoit pas encor partie, & qui étoit campée au milieu d'une belle pleine sous une infinité de tentes. Certainement il y avoit plaisir de voir tant d'hommes & tant de bêtes ensemble, dont la confusion empêchoit de les pouvoir discerner les uns d'avec les autres.

L'aveuglement du peuple envers ces hipocrites.

Horrible superstition de ce peuple.

Mais

Mais il eſt tems ce me ſemble que je vous entretienne des Pyramides que je fus voir le 8. Décembre: elles ſont bâties, comme je vous ai dit, ſur le bord occidental du Nil; mais éloignées du fleuve environ de douze milles, au milieu d'une campagne fort ſtérile, unie & ſablonneuſe. Diodore Sicilien les met à quinze milles de Memphis, & à cinq & demi environ du Nil; peut-être de quelques-uns de ſes canaux qui couloit pour lors; parce qu'anciennement c'étoit un lac qui les environnoit, que le Roi *Myri* avoit fait faire. Aujourd'hui néamoins il ne s'y voit plus d'eau, & les choſes ont été rétablies dans leur premier état. Pour y aller du Caire, on paſſe le Nil au-deſſous des ruines de l'ancien Caire, & toûjours du côté de l'Occident. Nous le paſſâmes deux fois dans une barque; la premiere, le plus petit bras qui forme l'Iſle; & de-là par l'Iſle nous traverſâmes le fleuve & d'autres petits ruiſſeaux, que nous trouvâmes enſuite ſur la rive occidentale; mais ils ne nous firent pas beaucoup de peine, parce qu'ils ne coulent que dans le tems des innondations. Il y en a néamoins un plus grand que les autres, qui eſt, je croi, toûjours plein d'eau, & qui pourroit être celui que Diodore décrit n'être pas éloigné des Pyramides. Mais je me perſuade, avec Bélon, que toutes ces petites riviéres ont donné ocaſion aux anciens Egyptiens d'inventer les fables des fleuves d'enfer; non-ſeulement de celui de *Lethé*, comme il dit, mais auſſi du *Cocyte*, & de ces étangs que Caron faiſoit traverſer aux ames, après qu'elles ſont ſéparées des corps, pour les mettre en poſſeſſion du rang qu'elles de-

Situation des Pyramides d'Egypte.

Curioſité pour l'intelligence de la fable.

voient tenir, conformément à ce que dit Diodore Sicilien, que j'ai déja cité tant de fois & qui a écrit le plus éxactement des curiositez de ce Païs; que ce fameux *Cāron*, s'apelloit le Batelier chez les Egyptiens, parce qu'il passoit les corps de l'autre côté du lac pour les enséveli aux Pyramides. C'est aussi ce qui a donné lieu à la fable de *Caron* chez les Grecs, qu'*Orfée* leur debita aprés son retour d'Egypte; & comme cette funeste loi n'étoit pas hors de propos, qui défendoit le trajet de ce lac, à ceux dont les corps n'étoient pas enſévelis; ainsi on peut dire que le desir que les ames avoient d'y passer étoit très-juste, au raport de *Virgile*, puisque tous les Egyptiens en particulier y sollicitoient avec empressement un lieu pour y être enterrez; en éfet, il est naturel à un chacun d'avoir cette pensée.

*Pour trouver, en mourant, un séjour de repos.*

Sentiment du Sieur della Vallé touchant les Pyramides.

Les premiéres Pyramides donc, qui sont ces trois grandes desquelles Bélon fait mention, sont à douze milles du fleuve, & ce sont celles-là mêmes que nous découvrîmes, avec une infinité d'autres, en venant du *Caire*, de la beauté desquelles, sur-tout des plus grandes, il me sufira de vous dire que Bélon en a parlé trop succintement, & que c'est à juste titre qu'elles passent pour une des sept Merveilles du monde: & puisque je le dis, moi qui viens d'Italie & de Rome, vous devez être persuadé de cette vérité. Je vous avouë neamoins que l'on n'y remarque aucune gentillesse d'architecture, ni ces galanteries de piéces de relief, non plus que ces beaux caprices, & les autres ornemens dont nous avons acoû-

tumé

tumé d'enrichir nos bâtimens, ni moins encor ces édifices que nous élevons dans les nuës, comme nos dômes, qui doivent leur beauté à nôtre adresse; parce que les Egyptiens n'eurent jamais la pensée de bâtir pour plaire à la vûë, mais pour l'éternité. En efet, il y a aparence que cela ne manquera jamais; & pour y réüssir, ils ne pouvoient rien entreprendre de mieux que cette forme solide de Pyramides, qui est un corps quarré, fait de très-grandes pierres de marbre, qui va toûjours en diminuant par le haut, suivant laquelle proportion, & sa vaste étenduë, n'est pas selon moi fort élevé. Etant donc composé de matiére solide, comme est le marbre fin, sans que le fondement soit surchargé, & la Pyramide étant remplie par-dedans, à proportion qu'elle s'éleve en pointe, il est impossible qu'elle ne résiste très-facilement à toutes les influences du Ciel, aussi-bien qu'aux tremblemens de terre, n'aïant pas moins la solidité que la forme d'une montagne naturelle. D'abord cela paroît peu de chose; & d'assembler tant de marbre dans une campagne sablonneuse, où il ne s'y en trouve pas, ce n'est point une entreprise dont le succès soit impossible, vû que l'Egypte en a des montagnes qui ne sont pas fort éloignées, d'où il est très-facile de le transporter sur le Nil: & du Nil jusques-là il n'y a pas loin, à joindre que le chemin est fort uni: desorte que d'en former simplement des Pyramides d'une juste figure, qui ne paroissant guéres plus élevées que le dôme de S. Pierre de Rome, n'est pas un si grand ouvrage. Je vous avouë que je n'ai eu ni le loisir ni la patience de les mesurer: mais à les voir, & par ce

Leur solidité.

que

que j'en ai entendu, de divers curieux qui s'en sont donnez la peine, je croi que les dimentions que Bélon en a prises sont très-conformes à la vérité : savoir, que chaque face de ces Pyramides a par le pied trois cens cinquante pas de longueur, d'un angle à un autre, & de hauteur environ deux cens cinquante degrez, qu'il est impossible de pouvoir conter ; parce qu'il y en a de rompus en plusieurs endroits ; & chaque marche peut être large de plus de demi pied, & haute un peu moins d'un pied. Desorte que par la description que je vous en fais, elles ne sont point d'abord si merveilleuses ; je vous assure aussi qu'elles ne firent point sur moi d'autre impression. Néamoins quand on s'en aproche de près, & que l'on considére plus atentivement la prodigieuse grandeur des pierres, beaucoup plus hautes que les architraves du Portique de la Rotonde, que celles du Colisée, que quelques autres que j'aïe vûës, & que l'on fait réfléxion comment elles ont été portées avec tant de facilité, jusque sur la cime de ces montagnes artificielles, soit par le moïen des cables, ou des gruës, & de plus, qu'elles aïent été posées de niveau chacune à sa place, avec tant d'adresse & de jugement ; on commence à connoître l'artifice, & on est contraint d'avoüer que ces hommes étoient ingénieux, & qu'ils savoient beaucoup. Mais quand on est parvenu jusqu'au milieu, & que l'on y considére la porte taillée, avec une justesse incomparable, dans une épaisseur de pierres si prodigieuses, lesquelles quoique d'une grandeur démesurée, sont posées en voûte, dans un ordre admirable d'architecture, il faut

Leurs dimentions.

L'adresse de ceux qui y ont travaillé.

convenir qu'il y a du bon, parce que si nous admirons à Rome la porte de la Rotonde pour sa grandeur, dont les jambages avec l'architrave sont d'une seule piéce, selon quelques-uns; les sept ou huit pierres de cette Pyramide nous doivent bien surprendre davantage, chacune desquelles est peut-être plus grande dans toutes ses dimentions, que la porte de la Rotonde n'est large; parce qu'étant élevées à cette hauteur, & jointes parfaitement ensemble dans le plus bel ordre qui se puisse dire, elles servent de voûte à une petite porte. Mais il y a à s'étonner davantage en entrant dedans, & cheminant par la route dont Bélon fait mention, qui conduit jusqu'au centre de la Pyramide, où reposent les corps, & qui est presque faite comme un puits; non pas à plomb, mais penchant, & si rapide, qu'il est comme impossible d'y cheminer. Mais je croi que cela s'est fait à dessein; parce qu'en éfet, ils ne vouloient pas que personne y allât troubler le repos des défunts par une vaine curiosité. La porte même, quand on y avoit enséveli quelqu'un, se fermoit de la même grande pierre, avec tant de soin, que par-dehors on ne pouvoit s'apercevoir si elle avoit été remuée; ensorte que comme tout le reste de la Pyramide étoit solide; souvent, après avoir été long-tems à chercher cette entrée, on ne la pouvoit trouver sans en rompre quelque chose. Et je croi que ce chemin par où l'on va avec des flambeaux, jusqu'au centre de la Pyramide, parce qu'il n'y a aucun soûpirail pour recevoir la lumiére du soleil, n'a pas moins de deux cens pas de long. Il est tiré à la ligne, comme

Description de l'intérieur de ces Pyramides.

je vous ai dit, & taillé entre quatre rangs de pierres; dont l'un fait le toit, l'autre le pavé, & les deux autres les côtez. La largeur & la hauteur est telle, qu'un homme, non pas debout, mais baissé, y peut cheminer: tout cela, je croi, pour en rendre l'entrée plus dificile. Les pierres qui l'environnent sont si grandes, qu'elles ont presque toutes sept ou huit pieds de longueur. Au bout de cette carriére, il y a comme une petite chambre où l'on se peut reposer, non pas sans grande nécessité, parce que de décendre par un chemin fort penchant, & toûjours courbé, ainsi que je vous ai dit, & quelquefois le ventre contre terre, à cause des pierres qui se détachent de la masse, & qui empêchent la liberté du passage, il est impossible que l'on ne soit extrêmement fatigué: outre que comme dans ce lieu renfermé, on ne respire qu'un air échaufé de l'haléne des uns & des autres, & de la lumiére des flambeaux, la chaleur s'y augmente à un point, que moi & ceux qui m'acompagnoient, fûmes percez de sueur. De cét espace où nous reposâmes, nous prîmes un autre chemin fort rapide, qui conduit plus haut, où il falut grimper de nouveau; il est précisément fait comme un de nos escaliers voûtez. Sa voûte néamoins n'est pas ronde, mais plûtôt elle se termine en angle, & est faite dans l'épaisseur de cette Pyramide, par le moïen des pierres extrêmement grandes & très-égales à plusieurs étages les unes sur les autres dans l'ordre de l'Architecture; ensorte que celles qui sont dessus, ont plus de saillie que celles de dessous; & ainsi allant toûjours en s'étrecissant petit-à-petit, elles for-

On ne s'y peut rendre qu'avec bien de la peine.

forment ce vuide dont j'ai parlé, & le chemin dont il est question maintenant. Je vous assûre que pour y monter, il n'y a point de degrez, & qu'un manchot y seroit bien empêché. On s'y rend, par le moïen de quelques pierres qui avancent de côté & d'autre, qui seroient inutiles sans l'usage de la main, & sans mettre les pieds dans des trous, qui doivent leur existence à beaucoup de prudens curieux, qui y ont travaillé : avec tout cela, il faut être bien alerte ; parce que ces saillies de pierres qui servent de degrez, sont éloignées de six palmes les unes des autres ; & les trous qui ne le sont pas moins, engagent les Pelerins à ouvrir furieusement les jambes; desorte que pour s'en rendre maître, il n'y a pas peu à travailler ; d'où on peut penser, ou que les Anciens ont voulu par ce moïen rendre cette route dificile, ou qu'ils étoient d'une plus haute taille que les Egyptiens d'aujourd'hui ; s'il est vrai que pour se rendre cette montée plus facile, ils en aïent ainsi disposé les degrez. J'y montai néamoins, l'observai éxactement & avec plaisir ; & en éfet, après l'ordre qu'ils ont gardé en la disposition de ces grosses masses de pierres, il ne se peut rien voir de mieux. Du haut de cét escalier on entre dans la chambre du sépulcre, qui est longue de quarante pieds ou environ, sur vingt & un de large. Sept pierres la couvrent toute, chacune desquelles posée en largeur est apuïée de côté & d'autre ; & le reste se soûtient en l'air, en forme d'une voûte fort unie, comme de nos planchers.

Réflexions curieuses du Sieur della Vallé.

La chambre du sépulcre.

Le sépulcre qui est bâti au bout de cette chambre ; est situé de travers & séparé de

la masse : l'on y voit aussi un grand pilier gros extrêmement, d'une seule pièce de cette pierre d'Egypte, que Bélon en plusieurs endroits apelle Thébaïque, de laquelle j'ai éprouvé la dureté, par les coups de marteau que j'y donnai, sans en avoir jamais pû détacher seulement un éclat ; & ce qui m'agréa davantage, c'est qu'elle rendoit un son comme une cloche ; mais si doux & si éclatant, que si j'eusse fait cette expérience dans un lieu découvert, on l'auroit sans doute entendu de bien loin. Au reste, le sépulcre n'a point de couvercle ; je ne sai s'il a été rompu, ou s'il en a jamais eu, parce que le Roi, à ce que dit le peuple de ce quartier ignorant & grossier, qui a fait bâtir cette Pyramide, n'y a jamais été enséveli, & que pour cela elle est demeurée ouverte : la porte même ne se trouvant plus, à la diférence des autres Pyramides voisines qui sont toutes fermées. Quoiqu'il en soit, le sépulcre a été fabriqué au centre de cette Pyramide en travaillant à sa construction, parce qu'il n'est pas croïable qu'il y ait été transporté depuis, vû l'entrée qui est si étroite, & plusieurs autres dificultez.

Le Sieur della Vallé monte sur le sommet de la Pyramide.

Je n'eus pas moins de plaisir à voir la Pyramide par-dehors, parce que je montai jusques sur la cime, d'où on découvre la mer & l'Egypte, avec beaucoup de païs qui l'environne qui fait le plus bel *aspect* qui se puisse dire. Sur le plus haut de la Pyramide, du côté qui envisage l'Italie, je gravai mon nom, & celui de la personne du monde que j'honore davantage ; & avant de m'en écarter, je pris plaisir à faire tirer quelques fléches par mon Capigi, & par quelques autres Turcs qui étoient avec

nous ;

nous; mais je vous assûre que quelques puissans & vigoureux qu'ils fussent, ils ne purent jamais en pousser si loin, qu'elles ne retombassent toûjours sur les degrez de la Pyramide, au pied de laquelle m'étant rendu, je fus voir les autres, sur lesquelles on ne peut monter; & là, tout auprès, j'admirai une grande tête, qu'ils apellent le *Sphinx*, qui est assûrement un beau morceau de pierre, de la même forme qu'on nous le represente. Je ne me souviens pas bien d'avoir lû si ce rocher est naturel en cét endroit, ou s'il y a été transporté, comme il y a plus d'aparence, à cause que la campagne est fort unie & sablonneuse; & c'est dont on ne peut s'apercevoir, parce que le sable s'est augmenté de telle sorte, que le Sphinx y est enterré presque jusques aux épaules; ensorte que s'il y a été transporté, le travail en a été beaucoup plus considérable que celui des Obélisques; parce qu'en éfet il est fort grand, quoique de sa forme & de sa situation, il soit indubitable qu'il y a plus de facilité à conduire de semblables ouvrages, qu'à bâtir ces sortes de Pyramides, au moins on ne craint pas tant de les rompre. Je n'avois pas encor satisfait ma curiosité, lorsque la nuit me surprit; & pour l'aller passer dans un petit hameau, éloigné de quelques milles, où je desirois voir d'autres Pyramides qui y sont, je fus obligé de marcher deux ou trois heures dans l'obscurité. Nous y arrivâmes à la fin; & parce qu'il étoit fort tard, nous n'y voulûmes point entrer: nous dressâmes seulement nos tentes au pied de ses murailles, dont nous étions toûjours munis, & de toutes les autres cho-

Sphinx d'une prodigieuse grandeur.

Le Sieur della Vallé avance plus loin dans le païs, pour y voir d'autres Pyramides.

ses

ses nécessaires à la vie, pour nous précautionner contre l'extrémité. Ce hameau s'apelle *Abusir*. Bélon qui l'a vû, croit que ce soit l'ancienne *Busiris*; mais je soutiens que non: parce que *Busiris*, selon Hérodote, est située au milieu de l'Isle de *Delta*; & celui-ci en est fort éloigné. De plus, c'est que cét *Abusir* est un nom Arabe, qui signifie Pere de *Sir*, qui est le nom propre de quelque homme; & de cette façon j'ai trouvé plusieurs noms de châteaux & villages d'Egypte, composez d'*Abu*, qui signifie Pere, & des noms propres d'hommes.

Le jour suivant, qui étoit le 9. Décembre, aiant levé la tente de grand matin, nous allâmes voir les autres Pyramides, qui sont plus éloignées, & desquelles Bélon fait mention, comme de plusieurs autres petites; mais non pas d'un autre, beaucoup plus haute, qui est fort éloignée dans ces campagnes de sable du côté du midi. Ces Pyramides s'apellent des Mumies, parce qu'elles sont situées dans le païs sablonneux, où se trouvent les Mumies. Sur le chemin on ne voit autre chose que des pleines de sable très-délié & jaunâtre, comme celui dont nous nous servons sur le papier, sec extremêment; & tour autour, d'espace en espace, quantité de Pyramides, de diférente hauteur; mais toutes sous une même forme. Cette plus grande, que je fus voir, est éloignée de plusieurs milles, fort haute, & parfaitement belle; mais par-dehors le tems l'a tellement ruinée, qu'il est presque impossible d'y monter jusqu'à la cime; c'est aussi dequoi je ne me mis pas fort en peine; mais je la voulus examiner par le dedans, parce que l'entrée étoit

Pyramides ruinées par le tems.

étoit ouverte & me parut plus belle que cette autre que j'avois vûë auparavant, parce que le chemin qui conduit au-dedans, & qui est fait en façon d'un puits, prend sa naissance d'un lieu plus élevé. Enfin il est indubitable qu'il est deux fois plus profond que celui de cette autre Pyramide; il n'est pas si rapide, & par conséquent on y chemine plus facilement; mais il va si bas, que je croi assûrément qu'on peut décendre jusqu'aux fondemens. Néamoins quoique cette allée soit moins penchante que l'autre, elle nous fut fort ennuïeuse, parce que comme la Pyramide est toute ruinée par-dehors, il en est tombé de grosses pierres, qui l'ont tellement embarrassée, qu'il est impossible de se dispenser de nager sur les pierres, comme le Docteur de Naples fait sur l'eau: & quelquefois nous passions par des endroits si dificiles, que je ne savois qu'en penser; parce que si par malheur une de ces pierres se fût ébranlée, ou que quelqu'un par malice, vû que nous étions parmi des Infidèles, en eût fait rouler une autre qui nous eût fermé le passage, c'étoit fait de nous, & nous nous fussions vûs tous vivans dans le sépulcre; mais si jamais j'étois tenté d'y retourner une autrefois, je vous jure que pour me précautionner contre tous les événemens, je voudrois mettre des gardes à l'entrée, avec ordre encor, que si j'y tardois trop, d'y décendre avec des pics; parce que ceux de dehors, comme maîtres de la place, pourroient toûjours rendre beaucoup plus de service que ceux du dedans, quelque provision qu'ils eussent faite de pics & de bêches, parce qu'il est impossible qu'un homme se puisse faire passage; & de crier

Le Sieur della Vallé décend dans celle qui lui sembla plus grande.

crier pour se faire entendre, l'espérance seroit inutile. Enfin nous nous y rendîmes sans toutes ces précautions; au pied de cette décente, nous ne trouvâmes point de degrez comme à l'autre Pyramide; mais seulement un caveau fort spacieux, haut à proportion, dont la voûte se termine en angle, à la diférence de l'autre, toûjours en s'étrecissant par le haut: de ce réduit, par une petite porte fort basse, on entre dans un autre de la même grandeur & de la même façon, parce qu'il se peut faire que plusieurs personnes ont contribué à la structure de cette Pyramide; mais ni dans l'un ni dans l'autre je ne trouvai aucun sépulcre; desorte qu'il faut nécessairement qu'on n'y en ait jamais fait, ou qu'ils aïent été rompus. Il est bien vrai que dans le second caveau, il s'y voit une porte abandonnée parmi les marbres, d'où aïant détaché une pierre, je m'aperçus qu'elle alloit plus avant; mais la hauteur est telle, qu'il faudroit une grande échelle pour y monter; quelques-uns du païs assurent que le sépulcre est dans cette troisiéme chambre. Je ne vous en dirai rien, parce que je ne le pûs voir; mais je n'aurois pas de peine à le croire, afin que le corps qui y seroit fût plus en sûreté, par la dificulté qu'il y a d'y entrer. Nous ne fûmes pas plûtôt sortis de cette Pyramide que la nuit nous surprit, ensorte qu'il nous fût impossible d'aller voir les Mumies. Je remis la partie au lendemain, afin de satisfaire la passion que j'avois d'y passer quelque-tems, & d'y faire foüiller, dans la pensée que j'y trouverois quelque chose de curieux. Nous nous retirâmes dans un village apellé *Saccara*,

Description de quelques caveaux qu'il y trouva.

Il convient avec quelques habitans du lieu de plusieurs Mumies.

*Cara*, qui est le plus proche des Mumies, dans lequel demeurent ceux qui les trouvent, & qui ont acoûtumé de les aller chercher pour en tirer dequoi faire subsister leurs familles, ne sachant à quoi s'ocuper plus utilement, à cause de la stérilité du païs. Nous passâmes la nuit dans une maison de ce village; le soir il y eut quelque contestation entre les habitans, à qui nous retireroit; & sur la bonne opinion que je conçûs d'une maison, sur la porte de laquelle il y avoit une inscription hiéroglifique, j'y voulus demeurer; parce que je me persuadai que le maître à qui elle apartenoit, qui avoit sû l'orner de la sorte, avoit sans doute plus d'esprit que les autres. Nous couchâmes donc là; & parce que j'étois à peu près informé de la façon de procéder pour ces Mumies, le soir même je fis publier par le village, que ceux qui en auroient à vendre, je leur en donnerois de l'argent; & que qui seroit bon pionnier & adroit à déterrer les Mumies, ne manquât pas de se rendre le matin dans mon logis, avec les instrumens nécessaires à cette entreprise, dont je voulois être spectateur, & que sur les lieux je les récompenserois à leur discrétion.

L'espérance du gain fit tant d'impression sur ces bonnes gens, que le lendemain dès le matin, je m'en vis environné de plus de cinquante, dont les uns m'aportoient de petites idoles, les autres me promettoient de me conduire en des endroits qui leur étoient connus, & qu'ils satisferoient ma curiosité: enfin ils firent tant, que je convins avec eux tous, & allâmes de compagnie aux lieux qu'ils m'avoient indiquez. J'avois bien trente hommes avec moi, sans

Plusieurs se rendent à lui pour ce sujet.

Il va avec trente hommes au lieu où l'on trouve les Mumies.

sans les pionniers; parce qu'outre ceux de ma maison, & quelques soldats que j'avois pris pour nous escorter, vû qu'éfectivement il n'y a point de sûreté parmi ces Infidèles, plusieurs de mes amis du Caire se joignirent à moi par ocasion pour faire ce petit voïage. Nous voilà donc en chemin, armez comme des Saints Georges; étans arrivez aux Mumies, je reconnus un peu le païs, & ne vis qu'une campagne de sable à perte de vûë, comme les autres que j'avois déja passées, & dans laquelle on a bâti autrefois une infinité de puits très-profonds, au fond desquels on voit tout autour des lieux bien voûtez, à peu près de la façon que le sont nos cîternes, où l'on a taillé des tombeaux, & fabriqué de petites caves, dans lesquelles on ensévelissoit les corps de la façon que je vous le dirai plus bas; ensuite dequoi on combloit si justement les puits, du sable même qui couvre la campagne, qu'il étoit impossible après de les reconnoître; dans chacun de ces puits, on enterroit plusieurs corps, qui devoient être d'une même famille, comme nous, qui avons une cave pour toute la nôtre. Je suis persuadé de cette vérité, sur le raport de Bélon, & par les puits découverts, que l'on a vuidez, que j'ai vûs dans la campagne, d'où les Mumies avoient été tirées en divers tems, par les habitans du païs qui les courent incessament. Je ne voulus point décendre dans aucun de ces puits vuides, comme font plusieurs, & comme il est évident que Bélon en a eu la curiosité; parce que mon but principal étoit de voir les corps comme ils sont ensevelis, pour en pouvoir parler, sans m'en rapor-

porter à ce que les habitans en auroient entendu dire. Cependant comme j'avois beaucoup de pionniers avec moi, je laissai à part tous ces puits qui avoient été foüillez, & les ocupai tout de bon à en chercher quelqu'un qui n'auroit point été éventé: mais parce qu'ils ne savoient pas au vrai où il y en avoit, je donnai nôtre travail & nos soins au hazard. J'observai donc où le terrain me sembla moins labouré & moins remué, parce que les endroits que les habitans ont plusieurs fois sondé inutilement, se connoissent assez; là j'atachai mes pionniers en divers quartiers de la plaine; pour leur donner courage, je fis dresser mon pavillon au milieu de ce champ de bataille, avec résolution de ne le point quiter, que premiérement ils n'eussent trouvé quelque chose. Parce que je ne pouvois pas être par tout, pour empêcher que mes pionniers ne me trompassent, j'avois mis un de mes gens en sentinelle à chaque fosse qu'ils creusoient, afin qu'ils m'apellassent aussi-tôt qu'ils auroient découvert quelque sépulture, ou quelqu'autre chose, qui en valut la peine. Pendant que l'on travailloit avec une ferveur incroïable, un de ces habitans, qui le soir précédent témoignoit avoir quelque chose à me vendre, s'aprocha de mon Truchement & lui dit à l'oreille, qu'il avoit une Mumie toute entiére, parfaitement belle, qui n'étoit pas éloignée; que si je la desirois acheter, il me la montreroit; mais sur-tout qu'il ne vouloit pas que ses compatriotes le sussent, de peur qu'ils ne partageassent avec lui, selon leur coûtume, la récompense qu'il en espéroit; que si je la voulois voir, il faloit

Adresse du Sieur della Vallé.

Il fait dresser sa tente, au milieu de la plaine.

loit que j'allasse sans eux, où il me conduiroit. Je fus tellement satisfait de l'avis que mon Truchement m'en communiqua, qu'aïant donné l'ordre à tous ceux qui travalloient, & aïant pris avec moi Thomas l'interpréte, & le Peintre, je suivis à pied cét habitant, qui étoit acompagné de deux ou trois de ses parens. Il nous fit cheminer plus d'un mille, & peut-être plus de deux: c'est tout vous dire, que cette traite me sembla longue, quoiqu'il me dit toûjours, prenons courage, nous y voici. Nous arrivâmes enfin à ce lieu tant desiré, où proche d'un puits, qui étoit découvert & foüillé depuis trois ou quatre jours, il avoit caché sous le sable une Mumie qu'il en avoit tirée, c'est-à-dire le corps entier d'un homme mort, qui me parût quelque chose de beau & de galant, pour avoir été parfaitement bien conservé & enséveli le plus curieusement qu'il se puisse dire. Ce cadavre sembloit être nud, & tout étendu; mais emmailloté très-étroitement, envelopé d'une infinité d'aunes de toile fine, & embaumé de ce bitume, lequel incorporé avec la chair, s'apelle Mumie parmi nous, dont on se sert en médecine. Ces bandes, & tous ces ligamens, me firent souvenir d'abord du Lazare ressuscité, qui nous est representé de la sorte. De plus, il y avoit tout autour du corps une couverture de même toile, bien peinte & bien dorée, cousuë autant qu'on sauroit dire, cirée comme je croi & cachetée de tous côtez de plusieurs impressions sur du plomb, qui marquoient assez la condition de la personne; de plus sur cette toile extérieure, qui envelopoit le corps, comme sur le couvercle d'une cassette,

On lui donne avis d'une Mumie découverte.

Description curieuse d'une Mumie qu'on lui vendit.

te, on avoit peint l'éfigie d'un jeune homme, qui étoit sans doute le portrait du mort, mais revétu de ses habits, orné depuis les pieds jusqu'à la tête de tant de bagatelles peintes & dorées, avec si grande quantité d'hiéroglifiques, de caractéres, & de semblables fantaisies, que selon moi c'étoit la plus jolie chose du monde; outre que par ces marques évidentes, les personnes savantes peuvent tirer mille beaux témoignages de l'antiquité de ce tems-là. Les habits de ce jeune homme sembloient être longs, depuis le col jusqu'aux pieds, & de toile fine, dont selon Hérodote, les Egyptiens de son tems avoient acoûtumé de se vétir. Mais de plus, on voïoit sur cette toile qui couvroit ce mort, quantité de petites piéces d'or, avec plusieurs ornemens de pierres précieuses, & de caractéres inconnus, dont l'impression paroissoit encor un peu. Un ornement d'or, enrichi de belles pierreries lui couvre la tête, sous lequel on voit ses cheveux noirs & frisez, qui poussent dehors: sa barbe aussi, quoiqu'il en ait peu, est noire & frisée, d'où je puis juger de la couleur de son visage & de ses mains, qui est brune extrémement, presque couleur de terre, & fort aprochante de celle des plus clairs Ethiopiens, qu'il étoit originaire de ces parties les plus méridionales de l'Egypte supérieure, plûtôt que de celles de Delta, d'où les hommes ne sont pas ordinairement si bruns. Après tout, il est évident qu'il étoit de condition, tant par ces ornemens d'or & de pierres précieuses ci-dessus mentionnez, que par ces cachets de plomb qui pendent de tous les côtez de cette toile, dans laquelle le corps

Les soins que se donnoient les anciens pour ensévelir les morts.

est enséveli, & sur lesquels on ne reconnoissoit qu'avec peine un animal qui y étoit representé.

Ornement dont cette Mumie étoit chargée.

Un témoignage encor que ce jeune homme étoit de qualité, c'est qu'il portoit au col une chaîne d'or à peu près de la façon de nos Chevaliers de la Toison, au milieu de laquelle, sur la poitrine, on voit une Médaille d'or qui y est atachée, sur laquelle la figure d'un oiseau, chargé de quantité de caractéres qui nous sont inconnus, est representée; selon Diodore Sicilien, les Preteurs des Juges portoient anciennement en Egypte de semblables chaînes d'or avec la figure de la vérité: ainsi on peut dire que celui-ci avoit éxercé cette Charge; & peut-être même que la representation de cet oiseau qu'il portoit sur la poitrine, ne signifioit que la vérité, ou quelqu'autre chose semblable. Il tenoit dans la main droite une tasse d'or pleine d'une liqueur rouge; je ne sai si c'est vin ou sang, mais je croi que c'est plûtôt du vin, & conformément à ce que dit Hérodote, je suis assûré qu'il signifie quelque ofrande en sacrifice: de la main gauche, aux deux doigts de laquelle, à savoir à l'index & à l'auriculaire, il porte un anneau d'or, qui ne passe pas la jointure la plus proche de l'ongle, & tient je ne sai quoi fait en ovale, de couleur fort obscure, qui a beaucoup de raport, si je ne me trompe, à un de ces fruits qui s'apellent en bon Toscan *Petronciani*, par les Lombards *Melanzanes*, à Rome *Marignani*, & vulgairement à Naple *Molegnane*, & je croi même que ce n'est pas sans quelque mistére. Il a les jambes & les pieds nuds, seulement avec des sandales noires, qui ne cou-

Circonstances très-curieuses.

couvrent que la plante des pieds, où il y a un lacet noir qui prend par-dessous la semelle, entre le gros orteil & l'autre doigt qui le suit, & qui lie les deux quartiers qui viennent de derriére le talon, qui font un bel éfet sur le pied. Mais le plus curieux est une écharpe qu'il porte à la ceinture, sur laquelle on a écrit en lettres noires & caractéres Egyptiens, dont je parlerai ci-après, cette parole, EV † VXI. c'est-à-dire, *Eutiche*, ou *Eutichio*, qui signifie en Langue Gréque, ***bonne avanture***, d'où je pense qu'il en portoit le nom, & peut-être même que c'est par corruption de la langue du païs qu'il est écrit par un I final, & non par H, S, selon le dialecte Grec, comme on peut dire encor de la †, qui signifie Dieu chez eux aujourd'hui, & dont ils se servent au lieu de la lettre T, & qui est sans doute ce fameux *Tau* des anciens Hébreux, & des autres Nations, en forme de Croix, selon Origéne & S. Jérôme, qui est la marque des prédestinez, dans l'Exode & dans l'Apocalipse; & que les Juifs les plus modernes, selon Ezéchiel, comme le remarque fort bien le docte Génébrard, ont malicieusement corrompu & changé en haine de la Croix, en un autre figure de la façon qu'ils s'en servent aujourd'hui, & que l'on peut voir parmi leurs caractéres. Il se pourroit bien faire aussi que cette parole EV † VXI, fut un verbe à la troisiéme ou seconde personne de l'impératif, supposé que par quelque raison de la langue Egyptienne, en cela diférente de la Gréque, la terminaison de la derniére sillabe, ne répugnât point, & qu'elle voulût dire, qu'il soit heureux. Paroles peut-être qu'ils ont acoûtumé de

Curiosité Hébraïque.

dire sur les morts, pour la derniére de leurs cérémonies, & qui sont assez conformes à la priére que nous faisons pour les nôtres, quand nous disons, qu'ils reposent en paix; de la même façon que Virgile introduit Enée, lequel pleurant sur Pallas, qui étoit mort, & qu'il envoïa à son Pere pour le faire enterrer dans le tombeau de ses Ancêtres, dit,

*Mon cher Pallas, adieu pour la derniére fois.*

Le Sieur della Vallé achette cette Mumie à bon marché.

Quoiqu'il en soit, je pris grand plaisir à voir cette Mumie, & en même-tems je convins de prix avec le Marchand pour trois piastres, que je lui donnai incontinent, faisant quasi conscience d'avoir une chose de si grande conséquence à si bon marché., & le priai que s'il en avoit davantage, qu'il me fît la grace de me les montrer. Il me répondit que dans ce même puits, il y en avoit une autre, qui n'étoit pas moins belle, mais je lui témoignai qu'il m'obligeroit fort de l'y laisser, & que pour contenter ma curiosité, je desirois y décendre. Je ne gagnai rien néamoins sur son esprit; & l'avidité de toucher de l'argent de cette seconde Mumie fut si grande qu'il ne m'en voulut pas donner le loisir. Il fit donc décendre un de ces compagnons au fonds du puits, par le moïen d'une corde, & la tira dehors en ma presence. Elle étoit parfaitement belle, acommodée de la même façon que l'autre, & portoit la figure d'une jeune Demoiselle, qui devoit être sans doute, ou la femme ou la sœur de celui que nous avions déterré; parce que les habitans me dirent, & même j'en fus témoin oculaire, que ces deux corps étoient dans un

Mumie curieuse d'une jeune Demoiselle.

un même sépulcre, l'un auprès de l'autre. Le vêtement de cette Demoiselle est beaucoup plus enrichi d'or & de pierreries en peinture, que n'est celui de l'homme. Sur les piéces d'or qui y sont representées, outre plusieurs marques & caractéres, on y voit de certains oiseaux & de certains animaux qu'on y a gravés, qui sont presque faits comme des lions; sur une, qui est plus bas, vers le milieu, on y voit un bœuf ou une vache, qui doit être le simbole d'Apis ou d'Isis; sur une autre, qui pend sur la poitrine, à la plus basse chaîne, parce qu'il y en a plusieurs, le soleil est representé. Le peintre lui a fait aussi des pendans-d'oreilles de pierreries; des brasselets aux bras & aux jambes; plusieurs bagues aux deux mains; c'est-à-dire, une à chaque doigt de la main gauche, excepté le pouce; & à l'index, elle en porte une seconde à la jointure qui est la plus proche de l'ongle: à la main droite elle n'en porte que deux seulement, qui sont au doigt annulaire, dont elle tient un vase d'or fort petit, presque de la forme d'un bocal dont on se sert à Rome pour donner à laver, quand on se doit mettre à table, & il semble qu'elle le tienne négligemment, avec deux doigts seulement. De la main gauche elle tient comme un paquet de certaines choses longues & rondes, que je ne puis discerner; & pour vous faire voir de quelle façon les Mumies sont ensévelies dans le sable, je n'ai pas encor voulu nétoïer celle de cette Demoiselle: au contraire, j'y ai laissé du sable en beaucoup d'endroits, qui a même un peu éfacé de la peinture. Cette Demoiselle n'est pas de couleur si brune que le jeu- Ses ornemens.

ne homme. Elle a néamoins les cheveux noirs, plûtôt frisez qu'autrement, & flotans tout alentour sur le visage: elle a les yeux & les sourcils noirs, qui sont fort épais, & qui se joignent de même qu'ils les aiment encor aujourd'hui en ce païs. Elle a de plus les yeux fort ouverts & bien fendus; & il semble que les paupiéres de dessus & de dessous soient un peu obscurcies, dont j'attribuë la cause à l'antimoine qui est fort en usage encor à present parmi toutes ces femmes d'Orient, de la façon que la Sainte-Ecriture en parle touchant l'ancienne *Jezabel*. Au reste, je vous dirai que la peinture, tant de l'homme que de la femme, n'est pas l'ouvrage de quelque excellent peintre: elle est à peu près de la maniére que nous voïons à Rome des figures du tems passé & grossiéres, qui representent des Saints. Auparavant que ce païsan me demandât quelque récompense, je lui contai d'abord une fois autant de piastres que je lui en avois déja donné; mais je lui dis qu'absolument je voulois décendre au fonds de ce puits, & qu'il faloit qu'il m'y aidât; mais parce qu'il étoit très-profond, au moins de cinquante ou soixante palmes, & qu'il étoit si large, que je doutois, moi qui ne suis pas un géant, si je pourrois m'apuïer des pieds & des mains contre les pierres, joint à ce que je ne me fiois pas beaucoup à un homme seul qui étoit au bas: pour plus grande sûreté de ma personne, j'en fis décendre un autre qui m'aidoit par-dessous; mais ce fut après que Thomas s'y fut rendu au fonds, avec quelques armes, pour se précautioner contre les accidens; m'étant fait une ceinture d'une corde

Le Sieur della Vallé décend par curiosité dans un puits où il y avoit des Mumies.

de qui étoit assez longue, j'en abandonnai la conduite à ceux que je laissai en haut: de cette façon je me fis couler en bas fort doucement, & je trouvai la décente beaucoup plus facile que je ne croïois; ensorte que sans autre secours que celui de cette corde, je m'y rendis facilement & en fort peu de tems. Etant donc arrivé sous ces voûtes, je trouvai des sépulcres remplis de corps morts, d'où on pouvoit conclure que le païsan nous avoit dit la vérité, & qu'il n'y avoit pas long-tems que ce Puits avoit été découvert. Les corps y étoient couchez sans ordre dans le sable, comme je vous ai dit, lequel par sa sécheresse les maintient & les préserve de la corruption; ils étoient tous ensévelis de la même façon, dans de semblables écharpes & de pareils parfums; avec cette diférence néamoins que je n'y en trouvai qu'un dans ces ajustemens d'or & de peintures, que j'ai remarquées sur ces deux dont nous avions déja troublé le repos, & dont j'ai fait mention ci-dessus; encor n'étoit-il pas bien conditionné, par l'imprudence peut-être de ces païsans, qui l'avoient gâté en le foüillant. Tous les autres, dont le nombre étoit assez considérable, étoient seulement envelopez dans de simples bandes, & embaumez de bitume commun, sans ces ornemens que je vous ai spécifiez, d'où l'on peut juger que ceux qui avoient été ensévelis avec tant de soin, étoient des personnes de condition & chefs de famille, & que les autres n'étoient sans doute que serviteurs, ou nullement qualifiez, conformément à ce qu'en ont écrit Hérodote & Diodore Sicilien, que les Egyptiens ensevelis-

Il y en trouve plusieurs.

vestissoient les corps, avec plus ou moins de dépense, selon la qualité des personnes, & de la façon que je l'ai vû ici. Celui dont je vous parle, qui avoit ces ornemens d'or & de peinture, fut trouvé par le païsan dans une caisse de bois, sur laquelle on avoit gravé l'éfigie d'une Demoiselle, que l'on reconnoissoit telle à sa coéfure, avec cette bande large & égale autour du visage, flotante des deux côtez vers la poitrine, comme on nous represente celle du Sphinx, symbole de la fertilité de l'Egypte, par les innondations du Nil, qui arrivent justement quand le Soleil se trouve au signe du Lion & de la Vierge, auquel tems, selon Gilles Solin, les Prêtres Egyptiens croïent que le monde a été créé; & pour cela ils feignent que ce monstre portoit la figure du Lion, depuis la ceinture en bas, & du reste celle d'une Vierge; d'où il est évident que cét ornement de tête, qui étoit taillé sur cette caisse de bois, est la coéfure d'une Vierge, fort diférente de celle d'une autre femme, que je trouvai enterrée proche d'un homme, qui étoit sans doute son mari. Or il me souvient qu'Hérodote, auteur très-ancien, fait mention que les Egyptiens conservoient les corps dans des statuës de bois, au lieu de caisses, qui representoient l'éfigie du mort; tellement que la caisse ou la statuë de la Demoiselle avoit été ouverte dans la même sépulture, l'éxaminant de près j'y trouvai dessus plusieurs hiéroglifiques qu'on y avoit gravez; comme cela me plaisoit, je la fis tirer dehors: mais pour le corps de la Demoiselle qui étoit dedans, & que l'on reconnoissoit encor à sa petitesse, je ne

Le Sphinx est un hiérogli-fique parmi les Egyptiens.

Diver-sité de Mumies.

me souciai pas de l'avoir tout entier, vû que comme je vous ai dit, les païsans, l'avoient gâtée en foüillant; mais je le fis rompre par morceaux en ma presence, autant pour juger du mêlange des os avec le bitume, que pour avoir de cette matiére dont on se sert en médecine, & qui est estimée, comme vous savez; joint à ce qu'ils soutiennent ici, que celle des Demoiselles & des corps vierges est la meilleure; & de plus encor, pour voir s'il ne se trouveroit point dedans ou autour parmi les bandes, quelque curiosité de petites idoles ou choses semblables, parce qu'on me dit au Caire, que ces petites idoles, dont il y a grande quantité & de plusieurs sortes, se trouvoient dans ces Mumies, vû que quand ils ensévelissoient les corps, pour la sûreté du mort, ils en renfermoient dans la poitrine, comme leurs Dieux tutelaires : parce que celle-là étoit des plus richement ornées, & peut-être la fille des deux que nous avions tirez, il y avoit toutes les aparences que nous y trouverions quelque chose de curieux plûtôt qu'en aucune autre. Je la mis donc en piéces, mais je n'y trouvai rien du tout; ce qui ne me surprit pas; car de la façon que je vis qu'elle étoit, je crus comme impossible que dans ces corps on pût renfermer de ces petites idoles, sur-tout de la grandeur de celles que j'avois vûës au Caire, & qui étoient de jaspe; d'autant plus que j'avois remarqué chez Hérodote qu'ils n'éventroient pas toûjours les corps, mais bien que quelquefois ils les nétoïoient par dedans & leur faisoient sortir les entrailles par le moïen de certaine liqueur de cédre qu'ils séringuoient, & tiroient la

Superstition des anciens Egyptiens à l'égard de leurs morts.

cervelle par le nez avec des instrumens faits exprès; ainsi sans ouvrir les corps, ils les embaumoient de la sorte. Cependant pour ce qui est des particularitez de ces petites idoles, qui se trouvoient dedans ou parmi les bandes qui envelopent leurs corps, je m'en raporte à ceux qui en auront vû davantage; car je vous avouë qu'en défaisant le corps de la Demoiselle, je ne trouvai qu'une grande quantité de bandes & de bitume, qui faisoient la solidité de son envelope, parce que les os avec la chair sont tellement desséchez, consommez & diminuez, qu'on les prendroit plûtôt pour des brins de pailles, ou chose semblable, que pour ce qu'ils sont, tant est grande la force & la vertu du bitume; même dedans les corps, soit qu'ils fussent entiers, ou remplis de cette liqueur de cédre, ou éventrez, ce qu'on ne peut connoître, tout y étant tellement plein de bitume, que ce n'étoit plus qu'une masse de pâte; desorte qu'en aïant rompu un morceau, il étoit impossible de pouvoir discerner le bitume d'avec les os : mais une chose remarquable, est que cette matiére étoit devenuë si dure & si solide, que pour en rompre un morceau, il falut bien donner des coups de marteau, d'où je conclus de l'aveuglement de ces Egyptiens, qui se persuadoient que par ce moïen ils pourroient conserver les corps & les ames pour l'éternité.

*La vertu de bitume, dont ils se servoient pour les embaumer.*

De cette Mumie que j'avois rompuë, j'en conservai la tête toute entiére, avec un morceau de bitume, & une poignée de ces bandes: pour le reste, parce que je pouvois en avoir autant que je voulois pour de l'argent, je l'abandonnai à ces pauvres païsans,

*Les habitans du Caire vendent chérement les Mumies.*

sans, qui ont acoûtumé de les rompre par morceaux, & de les porter vendre au Caire à des Marchands qui en tirent grand avantage. Je trouvai encor dans le même tombeau le buste d'une Dame, qui portoit la coéfure d'une Demoiselle; il étoit fait de toile, endurcie & engommée, fort grosse & avec beaucoup de mélange, creuse par-dedans & dorée par-dehors, au moins la face & le col, avec les sourcils d'ébéne, ou de quelqu'autre bois noir qui y étoient enchassez, & tout le reste fort enjolivé de peinture, principalement sur la poitrine & sur les épaules, avec grande quantité de petites figures des Idoles des Egyptiens, de caractéres & hiéroglifiques mistérieux; & ce buste, sous la forme d'une masquarade, avoit servi de cercueil à la tête & à la poitrine d'un corps que les païsans avoient mis en piéce quelque-tems auparavant. Les yeux n'y sont point; il est évident qu'ils ont été taillez depuis peu, ce qui me fait croire qu'ils étoient de pierreries, ou de quelque métail précieux, & que les païsans d'abord les ont arachez, abandonnant le reste comme une chose inutile. Il y a un trou au milieu de la tête sur le front, sur lequel régne une bande d'or, toute gravée de caracteres hiéroglifiques, & on voit fort bien qu'on en a tiré quelque chose, soit pierreries, or, ou quelqu'autre semblable matiére précieuse, qui representoit, comme je croi, la tête d'un éprevier, qui étoit un des hiéroglifiques les plus estimez parmi les Egyptiens; parce que les aîles de cét oiseau, & le reste du corps, avec les pieds & la queuë, se voïent peints au naturel sur le voile qui couvre la tête de cette De-

Caracteres hiéroglifiques sur une Mumie que le Sieur della Vallé trouva au même endroit.

Demoiselle, sans que pour cela les cheveux paroissent aucunement: il n'y a seulement que les oreilles, qui sont dorées, qui soient en évidence. Sur le derriére de ce même voile, on voit la figure d'une femme parée de quantité d'ornemens noirs, laquelle de ces deux mains soûtient je ne sai quoi d'une forme extraordinaire, & sur la tête, elle porte une plaque ronde, ornée de quelqu'autre chose semblable. Pour moi je ne sai ce que c'est; mais je m'imagine que ce sont des figures mistérieuses & hiéroglifiques; & que par cette femme, est representée quelque Déesse *Libitine*, ou quelqu'autre semblable Divinité qui présidoit aux funérailles, & qui conservoit les droits des morts. Je pris aussi une petite Idole de terre cuite, qui se trouva-là parmi le sable, & qui étoit la tête de bœuf d'*Apis*; enfin après avoir satisfait mes pionniers, au-delà de ce que nous étions convenus, je quitai ces lieux sombres & remontai en haut, d'où j'envoïai un des nôtres au quartier que nous avions quité, pour nous amener des montures; tant pour nous, que pour charger les choses que nous avions trouvées, parce qu'il étoit trop éloigné pour y aller & les porter à pied. Etant arrivez, je m'en allai de ce côté-là même, où aïant païé & congédié tous les autres pionniers qui y avoient travaillé inutilement en plusieurs endroits, je fis lever ma tente pour m'en retourner; mais ce fut après avoir bien acommodé mes Mumies dans des branches de palmiers, pour les conserver entiéres sur les chariots. Là-même encor on m'en aporta une autre d'un enfant emmailloté, mais dans de simples ban-

Idole de terre cuite, representant la tête de bœuf d'Apis.

bandes de toile, sans peinture ni aucun ornement; je la pris néamoins & la mis avec les autres. Aïant donc donné les ordres nécessaires, je retournai au Caire, comme en triomphe, chargé de butin; non sans avoir fait pester les autres de ne s'être pas trouvez à cette défaite; desorte qu'après avoir cheminé le reste du jour, & passé le Nil par l'endroit le plus proche, nous y arrivâmes sur les deux ou trois heures de nuit. Il ne faut pas que vous vous étonniez que nous soïons demeurez trois jours dehors, n'étans guéres éloignez du Caire que d'une petite journée. J'avois seulement tourné, faisant le cercle au-delà du Nil, sur les fontiéres de la Province de *Sahid*, qui est l'Egypte, selon l'Epitôme Géografique, que les Anciens apelloient supérieure: mais je croi que *Sahid* est maintenant plus grande que l'Egypte supérieure; parce qu'on me dit, que du côté du Midi ce nom s'étend dans l'Afrique plus de trente ou quarante journées de chemin: mais tout est en confusion à present; & comme anciennement cette partie de l'Egypte supérieure, qui est entre le Nil & la Mer, s'apelloit Arabie, selon Strabon, aujourd'hui néamoins tous ces païs-là pourroient bien plus justement en porter le nom; puisque par tout, tant dans la Province de *Sahid*, que dans l'Egypte & dans toute l'Arabie, non moins que sur l'une & l'autre côte de la mer rouge, on ne parle absolument que la langue Arabesque. Mais puisque nous sommes sur le sujet des Langues, je vous veux dire une autre curiosité de mes Mumies, que je vous ai marquées ci-dessus, quand je vous ai promis de vous entretenir des caractéres Egyptiens. Il faut donc

Le Sieur della Vallé retourne au Caire avec les Mumies.

donc que vous sachiez que parmi les Chrétiens, que j'ai nommez autrefois *Cofites*, j'ai remarqué une langue particuliére, avec une écriture dont les caractéres, tant à la forme, qu'au nom, sont tous Grecs, bien qu'un peu altérez quant à la prononciation, à l'exception seulement de huit lettres qu'ils ont plus que les Grecs, fort diférentes de forme & de prononciation; sur lesquels m'étant un peu ataché pour en tirer quelque connoissance, j'y trouvai quelque raport avec celles des Grecs, & quelque chose aussi de particulier, dont les Grecs mêmes ne pouvoient pas me rendre raison. Par exemple, les *Cofites* écrivent les nombres d'arithmétique avec les lettres de l'alphabet, comme font les Grecs: mais parce que les Grecs n'ont pas assez de lettres pour exprimer tous les nombres, vous savez qu'ils y supléent par d'autres figures, & qu'ils marquent particuliérement le six, par un *sigmataf*; & partant je dis que si les lettres ne sufisent pas, & qu'ils inventent d'autres caractéres, cela va bien: mais pourquoi marquer d'abord le six, par un *sigmataf*, & ne pas suivre l'ordre de l'alphabet, jusqu'à la derniére lettre, & supléer à celles qui manquent? Je vous avouë que je n'ai encor trouvé aucun Grec qui ait pû me résoudre cette dificulté, & me rendre raison de cette transposition que j'ai trouvée dans l'écriture des *Cofites*, parce qu'il se voit une sixiéme lettre dans leur alphabet que les Grecs n'ont point, dont la figure est justement comme un *sigma*, aussi l'apellent-ils *so*, & la prononcomme *S*, mais en quelque façon diférente du *sigma*; & ainsi cette figure ocupe fort à pro-

Caractéres particuliers parmi les Cofites.

Curiosité sur ce sujet.

propos le sixiéme lieu entre les nombres d'arithmétique. De plus, la figure dont se servent les Grecs pour exprimer 90. n'est pas fort diférente de la lettre des *Coftes*. Enfin, après avoir bien raisonné, je soûtiens que, sans doute, l'écriture des *Coftes* tire son origine de la Gréque, ou la Gréque celle des *Coftes*, quoique ces deux Langues soient très-diférentes entr'elles, & que les Grecs aïent donné les caractéres aux *Coftes*, il ne s'ensuit pas pour cela que leur nom, pour être Grec, soit moderne. Selon quelques-uns, il ne signifie autre chose que *taillé*; & pour cela ils disent, qu'ils ont été ainsi apellez, à cause que les Chrétiens, qui suivirent autrefois les sentimens hérétiques d'Eutichez, & de Dioscore, auparavant le Bâtême, avoient acoûtumé de se circoncire, d'où ils furent surnommez *Chrétiens de la ceinture*; c'est-à-dire, de la ceinture en haut; parce que de la ceinture en bas, à cause de la circoncision, ils étoient plûtôt Juifs. De plus, nous savons qu'Aléxandrie reconnoît Aléxandre pour son auteur, & qu'il laissa des colonies en Egypte, qui ont pû informer les peuples de l'écriture qui est en usage chez eux, comme de la langue qu'ils parlent aujourd'hui, vû qu'il s'y trouve fort souvent quelques termes Grecs, mais prononcez à l'antique, avec les mêmes diphtongues, comme l'H, au lieu de l'E, & d'autres semblables circonconstances, que les Grecs modernes ont changées depuis. Mais aussi, au contraire, je remarque que les *Coftes* dans leurs livres s'apellent Egyptiens, comme je vous l'ai fait observer dans le commencement; & que peut-être ce nom de

Circonstance curieuse touchant l'origine de la langue Gréque.

de *Coftes*, ou par ignorance eſt corrompu, ou qu'il leur a été impoſé par les Grecs pour les railler, à cauſe qu'ils étoient circoncis; parce que le terme *Cofto*, qui ſignifie en Grec *taillé*, a un peu de raport au nom *Guptios*; c'eſt-à-dire, Egyptien, dont ils ſe qualifient en leur langue: mais ſelon moi elle en a encor davantage à *Cubti*, qui ſignifie ſeulement Egyptien; nom qui leur eſt donné par les Arabes, peut-être pour avoir été tiré de celui de la ville de *Coptos*, qui a été un tems la principale d'Egypte, c'eſt-à-dire, de la Thébaïde, & commune, ſelon Strabon, aux Egyptiens & aux Arabes. Que ſi j'ai peine à croire que cette ville ) dont on n'a point de preuve qu'elle ait été la principale de toute l'Egypte ) ait pû donner le nom à tous les Egyptiens, encor qu'elle le donnât à une ſeule Province dont elle étoit la ſouveraine, parce que, ſelon Ptolomée, c'eſt d'elle qu'elle étoit apellée *Coptiteſnomos*; néamoins il ne ſeroit pas impoſſible que les Arabes, qui l'avoient ſi fort en uſage, attribuant ſotement, comme il arrive ſouvent, le nom d'une partie au tout, euſſent donné à tous les Egyptiens le nom de *Coptos*, qui ne convenoit proprement qu'aux habitans de cette ville, qui étoit la plus conſidérable qui fût en Egypte, & qu'enſuite l'uſage prévalut, principalement depuis que les Arabes s'en rendirent les maîtres, deſquels aujourd'hui on y parle la langue communément, la *Cofte* ou l'Egyptienne étant ſuprimée parmi eux. Ils en ont néamoins conſervé quelques livres ſacrez, & célébrent encor la Meſſe en cette langue; mais parce que fort peu l'entendent bien, tous les livres

Etimologie du nom Cofto.

vres

vres sont traduits en Arabe : & l'Evangile, avec l'Epître qu'il est nécessaire d'entendre, ils les lisent deux fois, en *Cofte* & en *Arabe*, de la même façon que le Pape la fait lire en Grec & en Latin dans une Messe solennelle. Cette supression de la langue *Cofte* ne s'est faite, que depuis que les Arabes se sont rendus maîtres de l'Egypte, qui en défendirent l'usage, comme il est arrivé depuis. Etant donc véritable que les *Coftes* sont Egyptiens, nous devons croire qu'ils sont fort anciens : s'il est vrai que les peuples de l'Egypte soient beaucoup plus anciens que ceux de la Gréce, l'écriture sans doute dévroit suivre encor l'antiquité. Mais il n'est pas vrai-semblable que les Grecs l'aïent reçuë des Egyptiens ; puisque *Cadmus*, qui en fut inventeur chez les Grecs, l'aporta de la *Phénicie*, qui n'est pas fort éloignée de l'Egypte, où pour lors on se servoit peut-être des mêmes caractéres qu'en Egypte. Il est indubitable qu'ils s'en sont servis, vû que Diodore Sicilien assûre évidemment que *Cadmus* étoit originaire de *Thèbes* en Egypte : on sait cependant que la ville qu'il bâtit en Gréce porta aussi le nom de *Thèbes*, & qu'en ces tems-là les Egyptiens étoient en possession de leurs caractéres, puisqu'on ne conteste pas qu'ils n'aïent été très-savans.

La langue des Coftes est fort ancienne.

La preuve que j'ai avancée du *sigma*, inconnu aux Grecs, de la prononciation des diphtongues, de la lettre H, & de l'Y, qui marquent toutes une antiquité beaucoup plus grande, au moins que le nom de *Cofto*, qui est moderne sans contredit, me confirme entiérement dans l'opinion de l'antiquité de l'écriture Egyptienne, ou des

Le Sieur della Vallé le prouve doctement.

des *Coftes*. Enfin voilà ce que j'en puis dire; & en éfet, la queftion eft curieufe. Mais fur-tout mes Mumies apuïent fort la feconde opinion, que l'écriture des *Coftes* eft très-ancienne, & peut-être plus que celle des Grecs; parce que fur une de mes Mumies que je trouvai entiére, entre les ornemens & les peintures dont je vous aï entretenu, je remarquai encor des lettres *Coftes* ou Egyptiennes, que je reconnus d'abord, qui forment le nom propre comme je croi, & qui me la font d'autant plus eftimer; la Mumie eft fans doute très-ancienne, puifqu'elle eft du tems que les Egyptiens fe fervoient d'hiérogliphiques; ce qui fe prouve non-feulement par les petites idoles peintes, & par les mémoires que les Hiftoires qui ont traité de leur façon d'enfévelir les morts nous fourniffent, mais encor par la connoiffance que j'en ai, pour être décendu dans le puits même d'où cette Mumie a été tirée, & y avoir trouvé & touché ce Bufte de toile gommée, fur le front duquel il y a plufieurs caractéres hiérogliphiques, & cette caiffe de bois qui en eft toute chargée. Or comme toutes ces chofes étoient dans le même puits, il eft indubitable qu'elles étoient d'un même tems, ce qui prouve non-feulement l'antiquité de l'écriture Egyptienne, mais encor une autre chofe particuliére, qui n'eft pas moins curieufe; favoir, qu'en ce tems-là les hiérogliphiques n'étoient pas autrement que les lettres ordinaires & communes des Egyptiens, comme l'ont crû quelques-uns; mais qu'ils avoient un autre moïen caché d'exprimer leurs penfées, de même que nos énigmes; ou bien s'il eft

Les Egyptiens fe fervoient de caractéres fort diférens.

vrai que ce fussent des lettres, comme je le croi, c'étoient des caractéres sacrez, dont on ne se servoit pas communément en toutes choses, conformément à ce que dit Diodore Sicilien, & à ce qu'Hérodote, beaucoup plus ancien que lui, nous en a laissé par écrit, que les Egyptiens avoient deux sortes de lettres, sacrées & prophanes, & que la commune & ordinaire lettre d'Egypte de ce tems-là, étoit cette *Cofte* dont je parle. Que si Hérodote dit au même endroit que les Egyptiens, au contraire des Grecs, écrivoient de droit à gauche, ce qui ne paroît pas cependant par l'écriture des *Coftes*, il se peut faire néamoins qu'il l'entende de l'écriture sacrée hiéroglifique seulement, sans y vouloir comprendre toutes les deux: & comme sans doute pour écrire hiéroglifiquement, on doit commencer du haut en bas; ainsi peut-être qu'il y avoit plusieurs lignes, ou bien une seule qui traversoit, elles devoient aller de la droite à la gauche, comme Hérodote le dit, & que je sai qu'il en est de même des caractéres *Cinésiens*: quoiqu'il en soit de cette écriture Egyptienne des *Coftes*, j'en ai déja quelques petits livres, comme le Pséautier de David, l'Evangile de S. Jean, & quelques-autres, que je pourrai montrer & lire à ceux qui en seront curieux en Italie, si Dieu me fait la grace d'y retourner: au moins ils pourront servir d'ornemens dans ma Bibliotéque. Mais entr'autres j'en ai un que j'estime un bonheur d'avoir trouvé, qui contient la Grammaire de cette Langue Egyptienne, par quatre Auteurs qui l'ont écrite en Arabe: j'avouë que c'est fort succintement, mais peut-

Loüable curiosité du Sieur della Vallé.

peut-être sufisament. J'ai aussi deux Dictionnaires, environ de six milles paroles Egyptiennes, dont les plus importantes sont interpretées en Arabe, avec beaucoup de fidélité: desorte que si dans Rome, ou en quelqu'autre endroit où la Langue Arabesque seroit en quelque vénération, il se trouvoit quelqu'un qui en eût quelque connoissance qui pût traduire ce livre en Latin; & que comme j'y aporterai toutes les diligences possibles, nous pussions par le moïen des copies que nous entirerions de dessous la presse, le communiquer par tout le monde aux personnes savantes, j'espérerois par ce moïen faire revivre la Langue Egyptienne des *Coftes*, quoi qu'elle semble éteinte, & ensévelie pour jamais, même avec un notable avantage pour les belles lettres, à cause de son antiquité, & pour l'Eglise aussi, dont elles sont les seules marques qui nous restent aujourd'hui de ces Egyptiens très-anciens Chrétiens; mais Schismatiques & séparez de l'Eglise Romaine depuis plusieurs siécles. Comme ils ont toute la Sainte Ecriture en cette Langue, & plusieurs autres choses encor qui concernent la Religion, tout ce qui se trouvera parmi eux de conforme avec nous, sera un argument invincible contre les Hérétiques modernes de l'Europe, qui s'écartent de nous sur tant de chefs, desquels néamoins les Chrétiens Orientaux & séparez d'avec nous depuis si long-tems conviennent entiérement avec nous. Vous avez entendu sur divers sujets de grandes digressions, que je n'aurois jamais faites avec d'autres qu'avec vous; parce que de pareils discours semblent de pures pédanteries

Son zèle pour la Religion Catholique.

teries

teries aux oreilles des personnes peu intelligentes, il faut cependant, dans le tems où nous sommes, s'acommoder au goût & à l'humeur des autres, au moins en aparence. Mais, après tout, j'ai pris plaisir de vous raconter ces choses dans toutes les circonstances, parce que je sai que vous n'aurez pas moins de satisfaction à les entendre qu'à les voir, quand je vous montrerai à *Naple* mes Mumies, que j'ai déja envoïées en *Italie* par la route de *Sicile*, d'où je les porterai en passant par-là à mon retour. Enfin il me semble que je n'ai pas fait une petite aquisition en Egypte. S'il nous est permis de nous servir du stile des Poëtes, dans la description fabuleuse qu'ils font de l'enfer, je pourrai dire que j'ai passé la barque de *Caron*, que je suis décendu aux enfers, & que j'en ai tiré dehors, comme vous savez, en dépit de Pluton, & contraint, pour ainsi dire, trois personnes de considération, de joüir derechef de la lumiére du monde, qui feront part aux savans de mille belles curiositez, qui concernent la vérité de l'histoire & la connoissance des coûtumes les plus anciennes de l'Egypte; & de cette façon j'aurai plus fait que ne fit jamais ni Enée, ni Orphée, ni Thésée. Mais laissons-là les railleries, pour nous entretenir des circonstances de mon voïage du Mont Sinaï, qui mérite vôtre curiosité.

Raillerie agréable du Sieur della Vallé.

Je me reposai trois jours depuis mon voïage des Mumies, qui atirérent quantité de Chrétiens & de Turcs par curiosité chez M. le Consul, où je demeurois, assûrans tous, & même les plus anciens & les plus intelligens sur ces matiéres, que jamais il

ne

ne s'en étoit vû de semblables, quoique très-souvent il leur en fût tombé entre les mains. En ces trois jours, je les encaissai, & les envoïai en *Aléxandrie* pour de-là être transportées à *Messine*, comme je vous ai dit, & je me disposai aussi tout de bon pour le voïage du Mont Sinaï; enfin aïant réglé toutes choses, je pris congé, avec des lettres de recommandation de l'Archevêque du même lieu, qui réside au Caire, qui me donna un de ses Religieux pour m'acompagner, avec ses voituriers, ausquels il avoit commandé de se tenir prêts pour le quatorziéme de Décembre, que je me mis en chemin, un peu auparavant la nuit, aïant avancé beaucoup ce jour-là d'être sorti de la ville, d'avoir ajusté les sommes, & chargé les chameaux; à quoi ces maudits Arabes passérent une journée entiére en dépit du monde, avec mille tintamarres, & des bruits étranges, qui ne finissent jamais. Nous allions sur des chameaux, parce qu'il n'y a point d'eau sur cette route, & que les autres animaux ne peuvent pas fatiguer sans boire, à joindre que d'en porter leur provision, c'est une chose trop incommode. Mais ces chameaux d'Arabie, qui sont petits & diférens de ceux du Caire, qui vont en Sourie & en d'autres endroits, cheminent 3. ou 4. jours sans boire. Il s'y trouve pourtant un peu d'eau d'espace en espace, mais elle est très-mauvaise; outre cela, comme les Arabes à qui apartiennent ces chameaux sont du païs, ils savent ces chemins, & ce sont eux qui font ordinairement le voïage; je croi même qu'ils en païent tribut aux Religieux du Mont Sinaï: enfin on ne peut pas se servir d'au-

Il se dispose au voïage du Mont Sinaï.

Le Sieur della Vallé se sert de chameaux pour aller au Mont Sinaï.

d'autre commodité ; les Religieux le veulent de la sorte. Pour moi, qui ne trouvai pas fort à propos d'aller sur un chameau, exposé aux ardeurs du soleil & aux injures du tems, comme de la pluïe & la nége qui pouvoit survenir, je voulus aller au Mont Sinaï dans de certains paniers, quoique ce fût une chose fort nouvelle dans le Païs, de la même façon que j'en avois déja vû, & dont plusieurs de ceux qui vont ordinairement à la Mecque & ailleurs, se servent fort commodément sur de grands chameaux. Ces paniers sont couverts environ comme les brancards d'Italie ; mais fort jolis, dorez, bien peints, & ornez de plusieurs galanteries. Deux personnes peuvent s'y tenir fort à leur aise sur un chameau, mais avec les jambes croisées comme les Turcs, sans pouvoir les étendre, parce que les paniers quoique larges sont fort courts : & moi qui ai déja contracté l'habitude de m'asseoir de la sorte, je trouvai cette façon d'aller fort commode ; de plus j'y étois à mon aise, y dormois, & enfin y prenois mes divertissemens. Tous mes gens m'acompagnoient, excepté M. de Vernie, & le serviteur du *Capigi*, qui demeurérent un peu indisposez ; mais à leur place, un Religieux Grec fut de la partie, un Orfévre qui étoit Maltois, que je trouvai ici, & qui s'apelloit Dimitrio Chidoni. Je l'engageai à ce voïage, & m'en servis depuis pour truchement de la Langue Arabesque, au lieu de celui que j'avois pour la Turquesque, qui mourut en Aléxandrie ; & selon moi nous l'y laissâmes fort à propos, parce qu'il nous auroit été fort inutile en ces quartiers, où la connoissance de la Langue

Il se fit faire de grands paniers pour y aller plus commodément.

gue Arabesque est seulement nécessaire.

Nous avions neuf chameaux pour porter les hommes & les hardes, & quelques ânes, pour nous en servir sur les montagnes & aux passages dificiles que nous n'eussions pû surmonter dans nos paniers.

Escorte que prit le Sieur della Vallé.

Outre mes gens, j'avois avec moi une fois autant d'Arabes qu'il y avoit de bêtes, avec des habits, des cimeterres, des lances, des piques & des rondaches de cuir de poisson, les plus galants du monde: nous en avions deux ou trois qu'ils apelloient *Cafari*, ou guides, personnes de considération parmi eux, qui montroient & assûroient le chemin, & qui avoient ordre de l'Archevêque de faire main-basse sur tous ceux qui nous le contesteroient : mais je croi, après ce que j'en ai vû, que si l'ocasion se fût presentée de se servir de leurs armes, ce commandement leur auroit été fort inutile, peut-être qu'ils auroient été des premiers à fuir bien loin devant les autres; parce qu'en éfet, sur la route ils marquoient moins de courage qu'aucun de la compagnie. Je savois, dès l'Italie, que les chemins en ces quartiers étoient dangereux, & quelques-uns même dans le Caire me le confirmérent aussi, c'est pourquoi j'y avois pourvû, & mes gens étoient en état de se bien défendre, s'il en eût falut venir aux mains; mais les Religieux, qui craignent que les Chrétiens, quand ils sont armez, ne maltraitent les conducteurs Arabes sur le chemin, dont eux-mêmes ont afaire tous les jours, firent leur possible pour nous faire quiter les armes, disant qu'elles étoient inutiles, & vouloient même pour cela que le Capigi restât au Caire; je m'y oposai géneren-

néreusement voulus qu'il vint, & que chacun marchât sous les armes. Toutefois ils me persuadérent si bien, qu'au moins à leur considération je fisse laisser les arquebuses, comme d'un trop grand embarras, & je fus assez simple de les croire; mais je m'en repentis, parce que j'eusse fait très-sagement de les porter, puisqu'en éfet ce sont les armes qui font par tout la sûreté des chemins: & après ce que j'en ai vû, il est indubitable que dans l'Arabie une douzaine de bons fuzeliers pourroient batre toute la campagne sans craindre les Arabes, quelque nombre qu'ils fussent. Nous allâmes donc seuls, & ne voulus point m'engager dans la Caravane des autres, pour aller plus à mon aise, me persuadant que nous seuls en faisions une assez considérable; puisque deux ou trois Grecs de ma compagnie, avec leurs chameaux valoient une fois autant d'Arabes, le Capigi seul n'en valoit pas moins de deux, & cinq Chrétiens que nous étions, qui en eussions batu plus de vingt-cinq.

On lui persuade de ne point porter d'armes sur cette route.

Nous portions nos provisions de bouche pour tout nôtre voïage, parce qu'il nous faloit passer des deserts, par des païs qui ne produisent rien, & d'où on ne peut rien espérer. Nous fîmes la provision pour un mois de tems, que nous croïons emploïer à ce voïage : je vous assûre que nous n'y épargnâmes rien, afin de l'augmenter & de la rendre plus forte, pour en pouvoir donner à ceux que nous trouverions sur le chemin, & nous précautionner contre les accidens qui pourroient arriver, parce que d'en avoir toûjours de reste n'est jamais incommode. Mais ne croïez pas que ma pro-

Il fait de grandes provisions pour son voiage.

vision fût de chair salée, dont parle Bélon, ni de légumes grossieres, ou d'autres semblables nourritures, qui peuvent nuire à la santé, à la conservation de laquelle je m'atache beaucoup plus pour le manger, qu'à tout ce qui peut flâter le goût : mais au lieu de tout cela, je fis porter, selon ma coûtume, de grandes cages d'osier pleines de poulets vifs, quantité d'orge mondé, & de ris, desquels je me trouve parfaitement bien en mon particulier, tant dans mes voïages par mer que par terre, principalement quand ils sont assaisonnez de sucre & d'épices, ou qu'ils sont cuits avec les amandes, ou avec le lait & le beurre, selon l'usage de ce païs. Nous avions aussi toutes nos utenciles de cuisine, & tous les soirs où la nuit nous arrêtoit, on plantoit des piquets, on dressoit la tente, & le feu étant allumé, de quelques branches d'arbres, ou de quelques autres morceaux de bois que nous avions trouvé sur le chemin, nous aprêtions à manger, & nous nous portions fort bien : puis après avoir soûpé, à la chandelle, nous ne pensions plus qu'à dormir sous la tente; mais chacun sur son matelats, avec de bonnes couvertures, qui nous tenoient chaudement. Pour moi j'avois des draps; ainsi je me deshabillois, & changeois même de chemise tous les soirs. Je me repentis bien de n'avoir pas fait aporter la bassinoire, dont il ne me souvint pas, parce qu'au Caire, où il ne fait point de froid, je ne m'en étois pas servi; mais une autrefois je ne l'oublirai pas, je vous assûre, & ferai bonne provision de petits charbons seulement pour cét éfet. Toutefois on n'a jamais manqué de chaufer ma chemise

Il mene vie de soldat sur cette route.

mise, non plus que mes habits, quand je m'habillois le matin; l'eau chaude aussi ne me manquoit pas pour me laver le visage, parce que le matin & le soir je faisois toûjours faire grand feu.

Les Arabes, qui conduisoient les chameaux, auroient desiré bien souvent que je n'en eusse point fait, parce qu'ils craignoient qu'on ne s'en aperçût de loin, & que ces gens de mauvaises afaires, comme ils disent, n'y acourussent, dont (comme pagnotes & timides qu'ils sont) ils apréhendoient les surprises. Ils m'en firent même prier plusieurs fois par le *Capigi*; mais je répondois qu'absolument je voulois du feu; que les Arabes n'avoient qu'à venir; que si c'étoit pour avoir à manger, parce qu'ils ne cherchent rien autre chose, comme j'en avois de reste, je leur en donnerois volontiers; que si c'étoit pour nous incommoder, je conseillois à ceux qui les apréhenderoient, de se retirer de bonne heure. Le *Capigi* eut honte de m'en parler davantage, & les Arabes mêmes n'en dirent plus mot, voïant que je ne leur refusois point dequoi vivre, & que je leur faisois donner abondamment dequoi manger, dont la pensée ocupe le plus l'esprit de ces misérables gens. Tous les soirs, après avoir dressé le pavillon, trois ou quatre de nos Cameliers s'éloignoient un peu du quartier en divers endroits, & crians de toute leur force en leur langue, avec certaines paroles & cérémonies usitées parmi eux, ils disoient, que si là aux environs il y avoit quelqu'un, tel qu'il fût, qu'il ne devoit point avoir peur de nous, que nous allions au *Mont Sinaï* pour nos afaires; mais qu'il

Sa belle & généreuse conduite.

Il campoit tous les soirs sur cette route.

aprochât, que nous lui donnerions à manger, & lui ferions caresse; & à chaque fois cette cérémonie se faisoit presque comme un cri public, qui me donnoit la vie. A ce tintamarre, il y eut certains pauvres misérables qui aprochérent un soir, bien plus capables de nous toucher de compassion en les voïant, que de nous inspirer de la crainte : ils avoient quelques armes, comme des Javelots faits de branches de palmier, que l'on peut couper fort facilement avec le cimeterre; ils portoient aussi de certains petits poignards courbez, que nous apellerions des faulx, dont tous les Arabes, aussi-bien que les Turcs, sont armez aujourd'hui. Il y a même aparence que c'est une chose fort ancienne, vû que Xénophon raporte que de son tems, les Chalybes & les Laconiens en portoient de semblables. Ils avoient aussi des cimeterres; & quelques-uns, des mieux armez, portoient un arc & des fléches: mais au reste, déchaussez, tous nuds, & en fort mauvais ordre; & ce qui m'étonne davantage, c'est de voir comment ils peuvent vivre parmi ces deserts; parce que vous devez savoir qu'au sortir du Caire, sur la route qui est entre le Midi & l'Orient, nous entrâmes dans un desert, qui est celui-là même où les Hébreux demeurérent l'espace de quarante ans, & que ce desert en cét endroit n'est autre chose que des campagnes unies & très-stériles, couvertes non pas de sable jaune, comme celui de *Sahid*, aux Pyramides & aux Mumies, mais d'une terre séche, qui n'est je croi infructueuse, que parce qu'elle n'est jamais humectée, & dont la plus grande partie ne produit pas un brin d'her-

Il parcourt les deserts, que les Hébreux avoient habité l'espace de quarante ans.

d'herbe, quoique d'espace en espace on trouve en de certains endroits les plus humides, quelques racines, comme sur les côtes de la Mer Rouge, où sont les fontaines qu'ils apellent de Moïse, qui est le lieu où les Hébreux prirent terre, après avoir passé la Mer Rouge.

Nous cheminâmes trois jours entiers dans cette afreuse solitude, sans rencontrer quoique ce soit. Mais le soir du dix-septiéme Décembre, aïant commencé à découvrir de loin quelque petite montagne, nous cheminâmes un peu dans la nuit, pour tâcher de camper au pied des murailles d'un Château apellé *Agirud*, que les Turcs ont bâti depuis quelques années pour la sûreté du chemin, & pour la conservation d'un grand puits plein d'eau qui est en ce détroit, dont Bélon fait mention, sans parler du Château, parce que de son tems il n'y en avoit point. Etans arrivez de nuit, nous saluâmes les soldats qui y étoient en garnison, avec beaucoup de civilité, dont on n'est pas capable en ces quartiers; ils permîrent nôtre logement au pied de leurs murailles, & que nos tentes y fussent dressées. Le matin, auparavant que nous partissions, la porte fut ouverte; ils nous aportérent du *Cahué* pour nous régaler, & ensuite me firent l'honneur de m'introduire chez eux & sur les murailles; enfin ils ne me cachérent rien. Ce poste-là, pour être petit, n'est pas mal bâti, quoiqu'il ne soit pas habité & en fort mauvais ordre, parce que la Garnison y est très-médiocre, & très-mal païée; comme ce lieu est à l'extrémité du desert, il est aussi fort stérile, & ils m'assûrérent qu'ils tiroient toutes leurs

Les Turcs lui font civilité.

Il ne pleut presque jamais en ces deserts.

provisions du *Caire*. Le Capitaine me raconta qu'il y avoit fort long-tems qu'il commandoit en cette Place, & que quatre années s'étoient quelquefois passées sans avoir vû de pluïes, d'où naît sans doute la stérilité du païs. A la fin je pris congé de lui, & le même soir je fus coucher aux Fontaines de Moïse, dont je vous ai fait mention ci-dessus, qui sont à un mille & demi ou environ de la Mer Rouge: pour y aller, je pris le grand chemin qui est tout droit, laissant la ville de *Suës* à main droite, dans le dessein de l'aller voir à mon retour proche ces Fontaines de Moïse, qui ne piquent pas la curiosité. Tout autre que moi, plus intelligent dans la connoissance des plantes, y auroit observé avec plaisir quelques simples curieux & extraordinaires, que je vis en passant le lendemain; parce que comme j'avois acoûtumé tous les matins de faire quelque peu de chemin à pied, j'avançois toûjours un peu à la vûë de la mer pour y prendre apétit. Nous ne nous arrêtions jamais le matin pour déjûner, afin de ne point perdre le tems à faire & défaire les sommes; mais après un peu d'exercice, en cheminant toûjours, nous faisions colation de biscuits, de raisins secs, d'amandes, de dattes, & d'autres choses semblables, qui me plaisoient merveilleusement, & qui m'augmentoient si bien l'apétit, que j'eusse mangé, je vous jure, les choses que j'aurois rebutées en un autre tems: plus nous avancions, plus aussi l'aspect étoit beau; parce que nous commencions à découvrir, non-seulement tout le canal de la Mer Rouge, que nous avions à main droite au Couchant, mais encor

au-

au-delà de la mer, les montagnes de *Sahid*, ou de l'Egypte ſupérieure, derriére leſquelles je vis ſur le ſoir le ſoleil ſe coucher, & entre leſquelles je découvris une belle valée, où ſelon quelques-uns, les Hébreux ſe rendirent pour entrer dans la mer, lorſqu'ils furent pourſuivis par l'Armée de Pharaon. L'Ecriture-Sainte fait voir aſſez clairement qu'ils habitérent l'Egypte ſupérieure, & que leur marche vers la mer fut de ce côté-là, lorſque parlant des plaïes d'Egypte du tems de Pharaon, elle dit que Dieu par les priéres de Moïſe fit ſoufler un grand vent d'Occident qui porta toutes les Locuſtes dans la Mer Rouge, laquelle par conſéquent étoit au Levant, auſſi-bien que la demeure des Hébreux, & le Palais de Pharaon, où Dieu exerçoit ſa juſtice. Que ſi elle eût été autrement; c'eſt-à-dire, dans l'Egypte inférieure, qui a la mer Rouge au Midi, le vent d'Occident n'auroit jamais eu cét éfet: de plus, la fuite des Hébreux, & leur marche par le milieu de la mer, qu'ils auroient pû éviter, s'ils euſſent voulu aller par terre dans ces deſerts de l'Arabie & du côté de la Paleſtine, tournoïans ſeulement la mer l'eſpace de quelques milles, a dû ſe faire de la ſorte; parce que l'Armée de Pharaon qui les pourſuivoit, auroit pû ocuper ce poſte, par où ſeulement ils pouvoient paſſer, & où Dieu pour les délivrer ouvrit le chemin par le milieu des eaux, les leur faiſant traverſer à pied ſec, par un Miracle le plus ſurprenant & le plus évident qui ſe puiſſe dire, & duquel même les Gentils ont eu quelque connoiſſance, quoiqu'imparfaite, comme on le peut remarquer par les écrits de Dio-

L'endroit où les Hébreux paſſérent la Mer Rouge.

Le Miracle que Dieu fit en faveur des Iſraëlites.

dore Sicilien, encor que tout Païen qu'il étoit, il l'ait attribué malicieusement à des causes naturelles. Mais retournant à mon voïage, nous commencions à laisser la mer, tenans toûjours la main droite, où nous trouvâmes les campagnes un peu pierreuses, toutes pleines de nitre, & de talc, dont l'éclat faisoit un éfet fort agréable. Environ au 25. Décembre, aïant quité les plaines, nous commençâmes peu-à-peu à prendre le chemin des montagnes, qui d'abord n'étoient pas fort élevées, mais qui allant en augmentant insensiblement, il me sembloit que nous étions déja dans l'Arabie pierreuse, qui tire son nom, selon quelques-uns, d'une ville apellée *Pétra*, Métropolitaine des peuples *Nabathéens*; & selon quelques autres, des pierres mêmes qui la rendent stérile, puisqu'en éfet ce ne sont par tout que montagnes de pierres très-dures, que nous apellons marbre, dont nos obélisques, & d'autres semblables ouvrages, que nous voïons en Italie, sont fabriquez.

Etimologie de l'Arabie pierreuse.

Ce païs n'est pas moins stérile que l'autre, que nous avions déja passé, puisqu'il est certain que les pierres ne peuvent produire d'herbes. Néamoins en quelques petites valées étroites, parce que j'en trouvai plusieurs de très-belles entre les plus hautes montagnes, & presque semblables à celle de *Stretura*, qui se voit sur le chemin de Lorette, où il y avoit pour lors un peu d'eau & de terre, je vis plusieurs arbres, soit palmiers, ou de ceux qui distilent la gomme Arabique, que j'éxaminai par curiosité, & que je trouvai tels que Bélon les décrit. Entr'autres endroits où il y avoit

Arbres qui distilent la gomme Arabique.

avoit de l'eau, je vis une petite fontaine naturelle dans un fonds, parmi les Rochers de certaines Montagnes de très-dificile accès, laquelle pour sa beauté méritoit d'être peinte, si nous eussions eu le loisir de nous y arrêter; mais parce que la veille de Noël nous ne pûmes pas aller le grand chemin des Montagnes, à cause de nos paniers, nous prîmes le grand tour, par un chemin plus large, dans de certaines valées. Passant de l'autre côté, à l'Orient du Mont Sinaï, & à la fin nous voïans proche du Monastére, nous mîmes pied à terre sur le soir, & fîmes ainsi le peu de chemin qui nous restoit, par des sentiers fort étroits, entre des Montagnes extrêmement hautes, desorte qu'environ à demi heure de nuit, avec la grace de Dieu, nous joignîmes ce saint lieu. Nous trouvâmes la porte du Monastére fermée, quoique le *Caloyer*, qui étoit avec moi fût parti devant dès le matin pour en donner avis; parce que ces bons Religieux n'osent jamais la laisser ouverte à cause des Arabes, dont il y a toûjours deux ou trois cens autour des murailles de ce Monastére, lesquels décendans de diverses Montagnes, & même très-éloignées, viennent, tantôt les uns, tantôt les autres jusques-là, seulement pour avoir à manger; & il faut que ces *Caloyers*, leur en donnent à tous; mais c'est par le moïen d'une corde, parce qu'ils ne les veulent pas laisser entrer dans le Monastére, & par une fenêtre qui est fort élevée, au-dessous de laquelle ils crient jour & nuit comme des possédez, avec des menaces le plus souvent, s'ils ne sont servis, comme ils desirent, de rompre la porte, de brûler, couper les arbres, & quelques-

Le Sieur della Vallé arrivé au Monastére du Mont Sinaï.

uns de leurs petits jardins qui ſont-là aux environs, & cent autres inſultes de la ſorte. Il faut que ces pauvres Peres aïent une patience de Job, & faſſent une furieuſe dépenſe: mais c'eſt une coûtume ancienne, & qui eſt maintenant comme d'obligation; parce que Mahomet, qui, ſelon quelques-uns, étoit dans le commencement le muletier, ou le camelier de ce Monaſtére & un de ces pauvres miſérables Arabes, étant devenu riche & puiſſant en biens & en poſſeſſions, comme fort reconnoiſſant envers ce Monaſtére des graces qu'il en avoit reçûës, il obligea tous ceux de cette nation des environs de rendre ſervice aux Religieux, à condition qu'ils les nourriroient; voilà ce qui a donné lieu à toute cette hiſtoire. En éfet, il y en a quelques-uns qui ſervent le Monaſtére; mais ceux qui y fréquentent le plus, ſans travailler, deviennent importuns & veulent qu'on leur donne dequoi ſubſiſter; ce qu'il y a de vrai, ce ſont des gens ſi faineans, & ſi adonnez à l'oiſiveté, que pourvû qu'ils ne travaillent point, toutes les autres fatigues, comme la faim, la ſoif, le chaud, ou le froid, leur ſont indiférentes. Ils n'ont ni maiſons, ni habits, ni proviſions; & pour peu de bonnes terres qu'ils aïent, ils ne les veulent point labourer. Ils ſe retirent miſérablement ſous des montages, dans des grotes preſque inacceſſibles, errans ça & là comme des vagabons, ſe contentant de leur ſort; & tous tant qu'ils ſont, parce qu'ils ne veulent point ſervir, n'obeïſſent à perſonne. Il faut qu'ils vivent, & cependant ils ne labourent ni ſement, deſorte qu'ils périroient ſans le Monaſtére qui leur fait la charité,

Les Arabes de ces quartiers menent une vie miſerable.

ou

ou de bonne volonté, ou parce qu'il ne s'en peut dispenser, afin de se soustraire à leurs violences; quand ils en sont trop éloignez, ils en vont chercher où ils peuvent : s'ils n'en trouvent point d'ailleurs, ils mangent des racines, & des feüilles d'herbe, si par hazard ils en rencontrent. Ils pourroient bien aller au Caire, & en d'autres détroits de la jurisdiction du Turc, où ils auroient la vie plus commodément; mais ils ne s'en soucient nullement, afin de se conserver libres, & selon moi ils ne l'entendent pas mal. Ils ne païent point de tribut, & ne sont aucunement dans la dépendance : ils ne reconnoissent ni Juges, ni Oficiers de Justice. Les Turcs ne vont point en leurs païs, ni ne peuvent ou ne veulent pas y aller, parce qu'ils y mourroient de faim, vû qu'il n'y a point de commerce; le Grand Seigneur s'apelle seulement le maître du païs, dont ils sont contents; ils vivent ainsi dans l'indépendance, & menent la même vie que faisoient ceux, comme je croi, qui vivoient dans le siécle d'or, que plusieurs vantent souverainement, & que j'estime beaucoup plus défectueux que le nôtre de fer, dans lequel au moins les hommes vivent comme des hommes, & non pas comme des bêtes.

Ils ne vivent que des charitez que leur font les Religieux du Mont Sinaï.

Etans donc arrivez à la porte du Monastére, qui étoit fermée, comme je vous ai dit, nous y trouvâmes un grand nombre de pauvres misérables Arabes; mais les Religieux voïant que nous y étions, vinrent à nous, nous ouvrirent la porte, firent entrer promtement nôtre bagage, &, selon leur coûtume, la fermérent aux Arabes; ensuite le Vicaire de l'Evêque me vint re-

cevoir, avec les autres Religieux; lesquels, après m'avoir fait compliment, me menérent à l'Eglise, qui est fort basse, & presque au milieu du Monastére, ils y chantérent quelques Antiennes à la Gréque, & delà je fus conduit dans la Chapelle, où l'on voit la Chasse, qui renferme le Corps précieux de Sainte Catherine, aux pieds de laquelle nous fîmes nos priéres; ensuite ils me firent entrer dans une autre Chapelle, derriére la tribune de l'Eglise, qui est l'endroit où Moïse vit ce Buisson ardent qui ne se consumoit point: la marque y est encor sur une pierre, qui paroît sous l'Autel, que Sainte Heléne y a mis; car c'est elle qui a premiérement fait faire cette Chapelle, que l'Empereur Justinien renferma depuis dans la grande Eglise qu'il fit bâtir, avec le Monastére qui est en forme de Château, de la même façon qu'on le voit aujourd'hui, & que Procope en parle.

Le Prieur & les Religieux du Monastére reçoivent le Sieur della Vallé avec beaucoup de civilité.

Ils le régalent le soir à souper.

Après avoir donc visité les lieux Saints, sans avoir encor rien pris de la journée, je fus conduit au réfectoire, où l'on nous donna fort bien à manger, sur une grande table, mais sans nape: après avoir soupé avec le Vicaire, qui seul de tous les Religieux se mit à table avec moi par cérémonie, ils m'acompagnérent tous auprès d'une Chapelle, que les Chrétiens ont fait bâtir parmi les cellules du Monastére, où j'en trouvai une fort propre & fort jolie qu'ils m'avoient destinée, avec quelques autres aussi pour mes gens; & là ils prirent congé de nous, & nous laissérent en repos toute la nuit.

Le lendemain matin, qui étoit selon nous la Fête de Noël, & selon les Grecs le hui-

huitiéme jour auparavant, à la persuasion des Religieux qui ne nous conseillérent point de nous exposer si-tôt à de plus grandes fatigues, je fus visiter le Monastére qui est assez vaste, mais dont les cellules sont fort petites. Il est tout fermé de murailles très-hautes, comme d'un Château. Un petit ruisseau, que forme une source en cét endroit, passe au milieu; & ils disent que c'est le même où Moïse abreuvoit ses troupeaux, lorsqu'il les faisoit paître & qu'il les gardoit sur la montagne voisine: mais parce qu'en ces quartiers, lorsque Moïse y conduisit le peuple Hébreu, qui étoit vagabond dans les deserts, la disette d'eau fut si grande, qu'il se vit obligé de faire ce Miracle si étonnant, de tirer de l'eau d'une pierre; je me persuade que si celle dont on boit aujourd'hui dans le Monastére y couloit de ce tems-là, sans doute elle n'eût pû sufire, étant aussi peu considérable, pour désaltérer cette multitude de personnes, que s'il n'y en eût point eu.

Entr'autres choses, je visitai parmi les cellules du Monastére 23. Chapelles qui y sont, sans 9. ou 10. qui sont dans l'Eglse, où après-dîné je fus à leur Ofice, auquel les Religieux se rendirent, non pas au son de la cloche, mais au bruit de certains marteaux sur des barreaux de bois & de fer, qui rendent un son & une harmonie fort agréables, & qui n'est guéres diférente du carillon du Monastére de Sainte Catherine de *Funary*, que l'on entend quelquefois à Rome. Le jour de S. Estienne, je résolus d'aller sur la Montagne; mais parce que celles *d'Horeb* & de *Sinaï* n'en font qu'une, qu'elles naissent toutes deux, pour ainsi dire

Description du dedans du Monastére.

re

re d'une même racine, qu'elles se divisent entr'elles par le haut, d'autant plus qu'elles s'élevent, & étant impossible de visiter l'une & l'autre en un même jour, je fus premiérement sur la Montagne *d'Horeb*, qui n'est pas si haute que l'autre, & aux pieds de laquelle, du côté de l'Orient, dans un fond environné de murailles, le Monastére est bâti.

Le Sieur della Vallé va voir le Mont Sinaï.

Je marchai donc, avec tous mes gens, sous la conduite d'un Caloyer: & en même-tems quelques autres Religieux s'en allérent de l'autre côté de la Montagne, par le même chemin d'où nous étions venus au Monastére, dans un de leurs Convens, apellé les quarante Peres, pour nous y recevoir, parce que nous devions nous y rendre le soir même pour y coucher. Comme ce Convent n'est pas ordinairement habité, ils firent porter des lits, & les autres choses nécessaires pour y passer la nuit, le plus commodément qu'il se pourroit. Je montai donc sur la Montagne *d'Horeb*, du côté du Couchant; & regardant le sommet, je m'étonnois qu'il faloit un jour entier pour y monter & en décendre; ne me semblant pas plus haute que celle de Sainte Marie de bon Secours de *Capri*; cependant je me trompois, parce que celle que je voïois n'étoit pas autrement la cime, mais la racine, ou le pied d'une autre montagne. En éfet, il y a cinq ou six montagnes fort hautes l'une sur l'autre, aux pieds desquelles on ne voit que la plus basse, les autres étant cachées à la vûë, à cause de la grosseur de la montage, & de la hauteur & rapidité des premiéres, qui servent comme de remparts à celles qui sont plus éle-

vées,

vées. Si vous avez jamais vû, soit dans les livres de Bélon, ou ailleurs, la Montagne *d'Horeb* dépeinte avec celle de *Sinaï*, & que les deux sommets y soient representez, avec plusieurs autres particularitez, comme le Monastére & choses semblables, vous ne devez pas vous y arrêter, mais penser seulement que le Peintre n'y a rien entendu, ou qu'il l'a faite sur ce qu'on lui en a dit, sans l'avoir jamais vûë: car il est impossible de representer, non-seulement ces deux montagnes; mais même la découverte de celle *d'Horeb* d'une seule vûë n'est pas possible: ainsi le Monastére, & les autres choses qui l'acompagnent, ne sont que bagatelles. J'avois le Peintre avec moi; & si cela avoit pû se faire, je l'aurois fait travailler; mais j'en ai reconnu l'impossibilité. Quoiqu'il en soit, la hauteur du lieu, non plus que la dificulté du chemin ne me firent point perdre courage; & nonobstant toutes ces dificultez qui se presentoient à moi, je résolus de monter jusques sur la cime, à la faveur de la plus belle journée que l'on eût pû desirer. Aïant donc déja fait un peu de chemin, je trouvai parmi des rochers une fontaine d'eau vive, aussi bonne au goût qu'agréable à la vûë, & qui n'étoit pas néamoins fort ancienne en cét endroit. Ils l'apellent la fontaine du Cordonnier, à cause d'un certain personnage de ce métier qui l'a trouva le premier, il n'y a pas longtems. Un peu plus haut, je trouvai une Chapelle dédiée à la Vierge, qui fut bâtie autrefois en cét endroit, où ils disent que Nôtre-Seigneur aparût à de certains Religieux, qui alloient ordinairement faire leurs priéres sur le sommet de cette montagne;

Sa description très-éxacte.

tagne; je trouvai ces entrées étroites & fermées de portes, dont Bélon fait mention, avec des arcades de pierres fort petites. Au tiers, ou environ de la montagne, je trouvai peu de nége, parce qu'alors le tems étoit fort doux, & qu'il y avoit quelques semaines qu'il n'en étoit tombé. Elle me servit de boisson en mon pélerinage; & pour me rafraîchir sur le chemin, j'en mangeai de la plus blanche, avec un peu de biscuit, que je trouvai fort excellent. J'arrivai ensuite sur une plaine, où je remarquai quatre petites Eglises ou Chapelles, dont l'une est dédiée à S. Georges; & les trois autres, qui se joignoient vis-à-vis celle-là, dont la premiére est dédiée à Sainte Marine, la seconde à S. Elisée, & la troisiéme à S. Elie, derriére l'Autel de laquelle il y a une petite grote qui ne peut recevoir qu'une personne, où ils disent qu'Elie demeura caché, quand pour se soustraire à la persécution de *Jesabel*, il jeûna l'espace de quarante jours sur cette montagne. Un peu plus haut, on voit une pierre, qui est penchante & percée à jour: les simples croient qu'un Ange la tailla, lorsqu'il s'aparut à Elie, qui vouloit monter sur la cime de cette montagne; que de cette façon il lui fit croiser ce passage & lui defendit de n'aller pas outre: mais cette histoire ne se lit point dans la Sainte Ecriture. On monte encor plus haut, & enfin l'on arrive, non sans beaucoup de peine, jusques sur le sommet, où Dieu donna la Loi à Moïse. Il y a là une pierre, sous laquelle il semble qu'on ait gravé si profondément tous les membres d'un corps humain, qu'elle en fasse le cercueil; ils disent que

Les routes en sont fort étroites.

Histoire fabuleuse d'une pierre qui s'y trouve.

que c'est celle-là même dans laquelle Moïse fut trouvé, & sous laquelle il se cacha pour ne pouvoir soûtenir l'éclat & la majesté de la gloire de Dieu, qui couvroit cette montagne, & que par miracle cette pierre est demeurée de la sorte comme un moule du corps de Moïse, cédant ainsi à son vaincu, & à un corps épouventé, conformément aux paroles de la Sainte Ecriture; *Ponam te in foramine petræ.* Sur cette roche on a élevé une petite Eglise, que les Grecs apellent *Agia Corsi*; c'est-à-dire, Sainte Cime, ou échelle du Ciel; & vis-à-vis, à nôtre confusion, il y a encor un reste de Mosquée, qui est en vénération parmi les Turcs & les Mores, qui y vônt quelquefois faire leurs priéres.

Impression du corps de Moïse sur une autre pierre.

Aïant vû toutes choses, & particuliérement la cime de la montagne de *Sinaï* voisine, qui étoit toute couverte de nége, & beaucoup plus haute que celle *d'Horeb* où j'étois, je retournai par le même chemin d'où j'étois venu, jusqu'à l'Eglise de Saint Elie; mais ensuite je décendis par l'autre côté de la montage, qui regarde l'Occident, afin de me rendre au Monastére des quarante Peres dont je vous ai parlé ci-dessus, & qui est situé dans une valée très-profonde & très-étroite, entre *Horeb* & *Sinaï*. J'y arrivai un peu tard; mais je vous proteste que je fus beaucoup plus fatigué à décendre cette montagne, que je ne l'avois été en y montant. Les Religieux me firent celle de Sinaï extrêmement dificile dans un tems de nége, y aïant toutes les aparences dès le soir qu'il en tomberoit; néamoins comme j'avois une extrême passion d'y aller, je conçûs une telle mortification du mau-

Le mauvais tems n'empêche point le Sieur della Vallé de se rendre sur cette montagne.

vais

vais têms qui suivit ce pronostic, qu'il me fut impossible de fermer l'œil cette nuit là: mais ce qui m'afligea davantage, c'est que le lendemain, m'étant levé de grand matin, je vis que tout étoit couvert de nége, & que sans doute il en tomberoit encor. Le Religieux que j'avois avec moi, & qui m'avoit servi de guide jusques-là, me dit nettement qu'il s'en retourneroit en son Monastére, & qu'il ne m'acompagneroit pas sur cette montagne: mes gens en furent épouventez; les uns disoient, nous trouverons là-haut tant de nége, que nous y demeurerons ensévelis; d'autres, la route est couverte, nous ne la trouverons jamais; nous ne pourrons y aller, & peut-être nous y demeurerons sous la nége dans quelque précipice: un autre, la nuit nous y surprendra infailliblement, & il nous sera impossible de décendre, ou bien la nége augmentera au point, que nous ne pourrons revenir sur nos pas, si bien que nous serons contraints de périr là-haut de froid & de faim. Un autre se plaignoit de la roideur du chemin; nous glisserons, disoit-il, dans quelque précipice, d'où nous ne pourrons jamais nous retirer. Pour Thomas, je vous assûre qu'il ne craignoit rien & qu'il marchoit volontiers: cependant je ne savois que devenir. A la fin, ne pouvant soufrir que ce mauvais tems & ce peu de nége s'oposassent à mes desseins, je leur dis que s'il se trouvoit quelque Arabe qui eût assez de courage pour m'acompagner & me montrer le chemin, que j'irois sans eux, & que qui auroit peur, pouroit demeurer-là. D'abord tous mes gens me voïans dans cette résolution me voulurent suivre; un Religieux

Il y engage généreusement tous ses gens.

gieux aussi qui étoit de la troupe, qui s'apelloit Manasses & dont l'humeur me plaisoit fort, se joignit à nous & nous fit compagnie. Je pris donc deux Arabes, qui portoient nos provisions, & quelques bâtons pour nous défendre sur les chemins, si l'ocasion s'en fût presentée, parce que pour lors nous n'avions point d'armes; ensorte qu'avec eux, ce jeune Caloyer, & les autres, j'entrepris ce pélerinage, aïant laissé Laurent au Monastére, pour nous aprêter à manger à nôtre retour. Aïant donc troussé ma soutanelle, que j'ai toûjours portée dans la Palestine, avec un petit bâton à la main, que j'avois détaché de l'arbre de la Verge de Moïse, je suivois hardiment ce Religieux, qui couroit comme un dain, par ces montagnes, à la tête de la compagnie. Sur les premiéres montagnes nous ne fûmes incommodez, que d'un peu d'eau seulement; mais à proportion que nous tirions vers le haut, la peine s'augmentoit, parce que peu-à-peu nous entrions dans la nége, quelquefois jusqu'aux genoux, & presque jusqu'au ventre: desorte que celle-là, avec celle qui tomboit, & qu'un vent de bize nous portoit au visage, nous empêchoit absolument d'avancer chemin. Enfin étant parvenus plus haut, parmi des verglats, & par des routes si dificiles, que l'on peut dire que ce ne sont point des chemins, mais des lieux inaccessibles, & des roches tellement escarpées, que dans le plus beau tems, & lors qu'il n'y a point de nége, on ne peut y aller qu'en rampant & en y mettant les mains. A vous dire le vrai ce fut un voïage de desespérez. Mon Truchement me faisoit mourir de rire. La peur lui fit faire

Dificulté des chemins.

Portrait de gens effraiez.

faire une réfléxion fort agréable; parce qu'il se persuada qu'il n'en reviendroit point, il maudissoit de bon cœur ce Religieux qui nous avoit porté, comme il disoit, à périr si malheureusement, & pestoit contre soi-même de son aveuglement de s'y être engagé. D'un autre côté, il se recommandoit à Dieu & à Sainte Catherine, pensoit sérieusement à sa vie passée, faisoit vœu de ne point manger de viande les lundis, & d'autres choses semblables, qui me donnoient une satisfaction incroiable. Le Peintre ne disoit pas ce qu'il en pensoit, parce qu'il se pique de brave; néamoins lorsque quelquefois il faisoit des faux-pas, il grondoit & murmuroit entre ses dens. Pour Thomas, il alloit fort paisiblement, & je n'ai point reconnu sur son visage qu'il manquât de courage. Mais sur tous les autres, F. Manasses en avoit infiniment; il les encourageoit autant qu'il pouvoit, & disoit que sous la conduite de la Sainte Vierge, & de Sainte Catherine, il n'y avoit rien à craindre. Cependant ils bronchoient continuellement, en danger, où la nége s'enfonsoit, de tomber sur des pierres qui les auroit fort incommodez, & où elle étoit glassée, de rouler plus bas qu'ils n'auroient voulu. Mon Religieux, qui étoit fait à tous ces mauvais chemins, y alloit d'un pas assûré, & me tenant par la main, me conduisit de la sorte jusques sur le sommet, d'où il ne me quita point que je ne fusse retourné en bas, sans quoi je croi que j'y serois encor. Le passage le plus dificile à franchir fut celui de la plus haute cime, où la montagne est tellement escarpée, qu'il faloit se servir d'une corde pour passer d'une

Description des routes du Mont Sinaï

d'une roche à l'autre : le plus facheux, c'est que les lieux où nous mettions les pieds étoient glacez, & si petits, qu'à peine pouvoit-on s'y tenir ; ensorte que pour le peu qu'on eut glissé s'étoit fait de nous. Néamoins, nonobstant toutes ces dificultez, nous y allâmes ; & sur le midi, par la grace de Dieu, nous arrivâmes dans cette petite Chapelle qui est sur la haute cime de Sinaï, où les Anges portérent le corps de Sainte Catherine, & le gardérent quelque-tems, & où nous fîmes nos priéres.

La pierre sur laquelle elle étoit couchée, s'est miraculeusement gonflée ; & à l'endroit même où son corps reposoit, on voit la forme d'un corps ; de plus il y a trois marques autour de cette pierre, deux aux deux côtez de la tête, & l'autre aux pieds, que les Anges qui la gardoient y ont laissées, dans le sentiment des plus dévots & des plus religieux ; tout cela paroît dans le corps de la pierre, & il est évident qu'il n'y a point été taillé, vû sa dureté, qui est telle, que quelques coups que l'on donnât dessus avec un marteau d'acier, il fut impossible d'en pouvoir jamais rompre un morceau. Mais il y a à s'étonner que toute la pierre du Mont Sinaï a de certaines vaines noires, qui representent presque un arbre, que vous avez pû remarquer en Italie, sur des morceaux de cette même pierre que des Caoyers Grecs y portent quelquefois. Après y avoir fait mes dévotions, nous mangeâmes un peu : incontinent aprés, sans perdre de tems, & de peur que la nuit ne nous surprît en chemin, nous reprîmes celui de nôtre Monastére où nous avions couché la nuit précédente ; mais je vous

Pierre miraculeuse, qui porte l'impression du corps de Sainte Catherine.

Le Sieur della Vallé y fait ses priére.

vous assûre que nous eûmes beaucoup plu
de peine, & le danger auquel nous nou
exposâmes en décendant, fut bien plu
grand que celui que nous avions évité en
montant. Nous ne pouvions presque nous
soûtenir; une fois particuliérement je tombai, & me trouvai assis dans une petite fosse pleine d'eau, les jambes en l'air sur un
précipice, où il falut se servir de toute son
adresse, pour ne pas demeurer sur cette
sainte cime. Ce que j'avois pronostiqué,
comme nous y montions, arriva. Allons,
allons seulement là haut, leur disois-je,
puis ce sera à nous de penser aux moïens
d'en décendre; il faudra bien de quelque
façon que ce soit que nous trouvions le chemin. Aïant donc passé ce premier sommet,
d'où ils disent qu'on découvre la Mer Rouge & la Méditerranée, que le mauvais tems
néamoins nous empêcha de voir, & qui
nous cachoit même les objets à quatre pas
de nous, le reste nous fut bien plus facile;
parce que nous retournions sur nos mêmes
traces, que la nége n'avoit pas couvertes.
Comme elle tomboit continuellement par
flocons, & qu'elle ne se congeloit pas, nous
nous laissions couler par l'endroit le plus
rapide, poussant les jambes devant & la
tête en arriére; par ce moïen nous décendions avec une vîtesse incroïable, faisant
quelquefois une glissade de 10. ou 12. toises de long, sans lever les pieds. Le pis qui
nous pouvoit arriver, c'étoit de tomber sur
le derriére dans la nége, comme il fut impossible de nous en dispenser, dans laquelle, quoique bien haute, nous ne pouvions
nous perdre, parce que nous étions plusieurs, qui ne tombions pas tous en même

Il décend du Mont Sinaï.

tems;

même-tems ; desorte que quand quelqu'un tomboit, les autres lui aidoient à se relever.

Cette façon de décendre nous fut très-agréable & très-promte ; mais elle mit mes souliers en tel état, qu'il y en avoit un qui me sortoit du pied, sans l'y pouvoir arrêter ; desorte que je ne pouvois m'en servir qu'en le traînant, parce qu'il m'eût été impossible d'aller nûs piés sur ces pierres. Cét accident me déplût si fort parmi tous ces cailloux, quand nous fûmes arrivez aux plus basses montagnes, où il n'y avoit plus de nége, que si je n'eusse point eu mon frere Manassés, qui me conduisoit toûjours par la main, je n'aurois jamais pû me rendre ce soir-là au gîte, mais sous sa conduite nous arrivâmes un peu devant la nuit, où d'abord nous commençâmes à crier de loin qu'on nous fit grand feu, devant lequel nous nous désabillâmes & changeâmes tous ; parce que nous étions moüillez dedans & dehors. Pour moi je m'allai coucher, & soupai au lit fort agréablement : mais auparavant mon frere Manasses me fit avaler plein une écuelle d'eau chaude avec du sucre, & me dit que ce reméde étoit souverain contre le rhume. Il en prit aussi avec Thomas ; & en éfet je vous assûre que je ne fus nullement enrhumé, quoique j'eusse extraordinairement fatigué cette journée-là. Le lendemain matin nous retournâmes au grand Monastére, par le chemin de la valée & de la plaine ; & quoique nous eussions des montures, je voulus pourtant aller à pied dans la valée, entre la montagne d'*Horeb* & celle de *Sinaï* ; mais au pied de celle d'*Horeb*, je vis une roche détachée tout autour comme un pied d'estal, laquel-

Il décrit l'accident qui lui arriva.

Le rocher qui donna de l'eau aux Hebreux, par le commandement de Moïse.

le donna aux Hebreux de l'eau en abondance par le commandement de Moïse. Belon dit qu'il l'a vûë, & en fait une description; mais je doute s'il l'a bien éxaminée, parce qu'il parle d'un petit ruisseau, qui coule encor aujourd'hui là auprès, & qui n'a rien de commun avec cette roche; & à cause de cela, il doute si celle qu'on voit aujourd'hui, est la miraculeuse mentionnée au dix-septiéme Chapitre de l'Exode, où bien quelqu'autre un peu plus haut dans la montagne, d'où ce ruisseau tire son origine: cependant il ne dit rien de certaines marques qui paroissent sur cette pierre miraculeuse, presque comme des cicatrices sur un corps, qui sont les bouches par où l'eau couloit dans le tems du miracle; & véritablement elles sont dignes de considération. Elles se voïent en trois endroits de cette pierre; savoir au-devant, qui regarde la montagne de *Sinaï*; au derriére, qui regarde celle d'*Horeb*, dont elle fait partie; & au-dessus, vers le Ciel. Pour moi je doute fort si cette pierre peut être celle du miracle de Moïse. Je n'en dirai pas cependant ici les raisons, pour éviter une trop longue digression. D'ailleurs il n'est pas tems maintenant d'en parler: je pourrai peut être dans une meilleure ocasion vous en dire mon sentiment.* Enfin, étant sorti de cette valée, je vis dans une plaine fort large, aussi entre les deux montagnes, la fosse, ou plûtôt la concavité entre des pierres, où le Veau d'or fut fondu & adoré; la Montagne où Aaron sacrifia la Pâque, & où Moïse prioit les mains élevées vers le Ciel, pendant que le peuple combattoit contre les Amalécites. De-là tournant vers le Midi par une valée très-

* Le lieu où le veau d'or fut fondu & adoré par les Israëlites.

*Exod.* 32.

*Levit.* 9.

*Exod.* 17.

très-étroite, qui étoit celle-là même par où nous étions premierement venus, quand nous arrivâmes du Caire, je m'en allai au Monastére, mais auparavant ils me montrérent en ce même endroit, une autre pierre une peu élevée de terre, au pied de la Montagne d'Horeb, de laquelle elle fait encor partie, & sur laquelle, toute brute & raboteuse qu'elle est, on voit de certains grands caractéres gravez, & inconnus jusqu'à cette heure. Les Religieux me dirent qu'ils tenoient par tradition, que le Prophête Jérémie les y avoit écrits, & que personne ne les avoit jamais pû interpréter; qu'ils croïoient pourtant que par ces caractéres, Jérémie avoit voulu conserver la memoire du lieu, où il avoit caché l'Arche & le Tabernacle, avec les autres choses sacrées, au tems de la transmigration. Mais parce que la Sainte Ecriture dit que cette action de Jérémie se passa, non pas sur la Montagne d'*Horeb*, mais aux confins de *Moab* vers *Jérico*, sur la Montagne, où Moïse, après avoir vû l'heritage de Dieu, mourut; outre aussi que ces bons Caloyers ne purent pas bien me le dire; en éfet, ils ne le savoient pas précisément; je ne pris point de copie de ces caractéres; tenant pour une tradition apocriphe tout ce qu'ils m'en avoient debité.

Pierre miraculeuse du tems de Jérémie.

*2. Machab. 2.*

*Deuter. 34.*

Néamoins aïant apris depuis, que Saint Epiphane, qui écrivoit il y a très-longtems, * assure comme une vérité constante, que Jérémie avoit marqué avec le doigt le nom de Dieu sur une pierre, en caractéres inconnus, que l'impression s'y étoit mira-

Contradiction sur ce sujet.



* *A la fin de IV. siécle.*

miraculeusement conservée, que même il avoit scellé cette pierre avec le doigt, & que peut-être ces marques sont de certains trous qui s'y voïent plus enfoncez que les lettres, à peu près de la grosseur du doigt d'un homme, & que d'un côté, pour se conformer au Texte Sacré, il dit que ce fut vers la Montagne où Moïse mourut; & que de l'autre, il assure que cette pierre en question, écrite & scellée par Jérémie, est dans le desert, où l'Arche fut premierement bâtie, au-dessous de la Montagne d'*Horeb* & de *Sinaï*, où les Religieux me la montroient; & ces deux endroits étant fort éloignez l'un de l'autre, & ne me souvenant point que la Sainte Ecriture fasse mention que Jérémie ait jamais été ni à la Montagne de *Sinaï*, ni à celle d'*Horeb*, je vous avouë que nonobstant cette contradiction, qui fait la dificulté, je me suis repenti de n'avoir pas pris de copie de ces caractéres, qui se voïent sur cette pierre, tels qu'ils puissent être, non plus que de quelques autres très-anciens, qui paroissent encor gravez sur de semblables pierres dans les deserts en divers endroits; je ne les ai pourtant pas vûs, mais je croi que les Hebreux les ont gravez du tems qu'ils y vivoient dans l'oisiveté. Et sur ce que ceux qui les ont vûs m'en ont dit, je puis vous assurer que ces caractéres sont encor inconnus, & que personne ne les entend. Nous arrivâmes au Monastére environ à l'heure de dîner, & sur le soir les Religieux aïant achevé leur Ofice, auquel j'assistai, ils me montrérent le corps de Sainte Catherine, & m'ouvrirent la Chasse de marbre où il est conservé.

Les Religieux du Mont Sinaï ouvrirent la Chasse de Sainte Catherine au sieur della Vallé.

Nous

Nous fîmes donc nos priéres devant ces Saintes Reliques, & y signalâmes notre piété par l'atouchement de nos chapelets, & de quantité de petites bagues, qui s'y font par dévotion, pour honorer la Sainte, & desquelles j'avois fait provision pour en donner à tous mes amis. J'en pris, je croi, plus de cinq cens d'os de Cheval marin, pour des personnes du commun, & une bonne quantité d'or & d'argent pour celles de considération, tant de ce païs-ci, que d'Italie, qui portoient gravé le nom de ceux à qui je les destinois, pour leur témoigner le souvenir que j'en ai conservé en ces lieux écartés. Nous baisâmes plusieurs fois le Chef de cette grande Sainte, & sa main gauche, qui se voit encor toute entiere, avec les doigts, la chair & les ongles: & sur la Chasse j'y laissai mon tableau en forme de vœu, tout d'argent, & enrichi de fort belles basses-tailles, avec cette inscription Latine; que vous me donnâtes, s'il vous en souvient, & que j'ai voulu insérer dans cette Relation.

Il y laisse des marques de sa piété.

SACRO MONTE.
DIUÆQUE CATHARINÆ SEPULCHRO
CUI VOVERAT ADYTIS,
PETRUS DELLA VALLE'
PATRICUS ROMANUS
ITINERIS ET PIETATIS JUXTA
MONUMENTUM HOC POSUIT.
M. D. C. X V.

Je vous assûre que je fus fort édifié de voir avec combien de respect & de vénération les Religieux conservent ce saint corps, & avec combien de piété & dévo-

tion ils le montrent, chantans des Hymnes, avec une infinité de révérences & de prostrations à la Gréque, dont je croi vous avoir déja entretenu autrefois, & que je passe sous silence pour ne vous pas être importun.

Le sieur della Vallé quitte le Mont Sinaï pour s'en retourner au Caire.

Enfin aïant satisfait à nos dévotions, je pris congé des Religieux le lendemain matin, qui étoit le vingt-neuviéme de Décembre, après avoir dîné; & je partis du Monastére par un autre chemin que celui qui m'y avoit conduit, entre des Montagnes qui sont au Couchant, & sur lequel dans une valée, très-petite à la vérité, mais fort belle, quoique stérile & pierreuse, on voïoit dans les lieux où il y avoit de l'eau, quantité d'arbres & de buissons de joncs, de gomme Arabique & de palmiers, sous lesquels je vis plusieurs habitations d'Arabes qui s'en font des cabanes, & qu'ils environnent de murailles de pierres, où ils demeurent comme dans une maison. Nous cheminâmes tout ce jour & le lendemain, avec une partie du suivant. Mais étans sortis de cette valée, nous continuâmes notre chemin quelque-tems par une grande plaine qui se termine à la Mer rouge, au bout de laquelle, sur les trois ou quatre heures du matin, nous trouvâmes une ville, selon les Turcs; mais selon les autres, un bourg, avec un petit Château sur cette Mer, qui s'apelle *Tor*, & qui est en réputation en ces quartiers, pour servir de port aux Caravanes & aux Vaisseaux, qui viennent des Indes & des autres endroits par Mer, ou par terre. L'Auteur de l'*Abregé Géografique* en fait mention dans la Table des noms communs, & dit que cette ville s'apelle en

latin

Latin *Ælana*, ou *Elana*. Ptolomée même en parle au livre cinquiéme, quoique l'Auteur cite le sixiéme. On pêche des pierres de Corail en ce quartier, d'une autre espece que les coraux ordinaires; mais fort belles, principalement pour faire des grottes, parce qu'il y en a qui ressemblent parfaitement à de petits arbrisseaux, dont les formes capricieuses sont tout-à-fait admirables.

En éfet ce sont des plantes pétrifiées, dont quelques-unes sont rougeâtres & percées à jour, par un artifice extraordinaire de la nature. Outre cela, il y a de certaines grandes huîtres & des limaçons de mille sortes: & comme je desirois d'en avoir de toutes les façons, & de savoir le moïen de les prendre, le lendemain au matin, qui étoit le premier jour de l'année 1616. je frétai une barque qui portoit sa voile, parce qu'autrement elles ne vont point, & me mis un peu au large sur la Mer rouge pour aller pêcher.

Il va à la pêche des Coraux par divertissement.

La structure de la Barque étoit fort extraordinaire, parce que les piéces de bois de son bâtiment, outre qu'elles y étoient fort rares, & fort minces & délicates, n'étoient jointes ensemble que par le moïen de certaines cordes poissées: & tout le reste de l'équipage, au lieu de planche, étoit de cuir, avec la voile de natte de jonc. Mais je ne m'en étonnai pas, parce que sur le Nil j'en avois vû d'autres semblables, qui viennent de fort loin, de *Sahid*, & même *d'Habesc*, comme ils disent ici, c'est-à-dire d'Ethiopie, & qui sont faites de petites piéces de bois, que de seules chevilles de la même matiére unissent & joignent parfaitement ensemble; sans se

Description de la Barque, de laquelle il se servit sur la Mer rouge.

mettre en peine de clous & de liens de fer, que nous emploïons avec tant de profusion à la structure de nos vaisseaux. Cependant elles portent au Caire quantité de marchandises, & après que les Patrons les ont debitées, ils rompent & ruïnent leurs Barques, & en vendent le bois sur les lieux pour brûler, ou pour quelqu'autre usage, dont ils tirent grand profit, parce qu'en Egypte il y est fort cher; & ensuite ils s'en retournent par terre chez eux.

Cette façon cependant de construire des Barques sans clous, avec des chevilles de bois, ou des cordes poissées, comme je vous ai dit, & dont on se sert sur la Mer rouge, n'est pas inventée à cause des Montagnes d'Aiman, comme veulent quelques hableurs, & sans raison, à mon avis, mais plûtôt pour la rareté du fer qui y est extrêmement cher & que l'usage en est tel parmi eux. Parce qu'en éfet, il me semble qu'ils font parfaitement bien, si à moins de frais ils en peuvent tirer autant de service. D'ailleurs cela n'est pas nouveau, puisque Strabon fait mention de certaines Barques de cuir, dont les Arabes de son tems se servoient sur la Mer rouge; & de quelques autres faites de brins d'ozier, avec lesquelles les Egyptiens vogoient sur le Nil, jusques sur les frontiéres d'Ethiopie. Xénophon, beaucoup plus ancien que lui, parle aussi des Barques de cuir sur le Tygre. Avant lui encor Herodote dit, que les Barques de l'Eufrate étoient de cuir, & que les Navires faits de petites piéces de bois en Egypte, en font autant de preuves autentiques. Outre qu'il est certain que depuis l'on a fait plusieurs Barques

*Barques de cuir sur l'Euphrate du tems de Julien Empereur.*

ques de cuir sur l'Eufrate, du tems de Julien Empereur, contre les Parthes, comme le remarque Pietro Bezarro dans son grand *Livre des Antiquitez de Perse;* bien qu'il ne me souvienne pas maintenant de quel Auteur il dise avoir emprunté cette curiosité. Je pêchois donc le jour de la Circoncision sur la Mer rouge, & je pris si grande quantité d'huîtres, & de limaçons de diférentes sortes, tant de coraulx & de bizarreries de cette Mer, que j'en ai rempli quatre ou cinq caisses, que j'ai déja envoïées en Italie, pour en faire à mon retour une belle grote, en mémoire de mes voïages.

Le sieur della Vallé remplit quatre caisses de diférens coquillages, qu'il envoïe à Rome.

Ces pierres se trouvent dans certains endroits du Golphe Arabique, qui ne sont point navigables, où les Pêcheurs décendent pour y prendre ces curiositez, sans pourtant quiter leur chemise, à cause de l'eau qui est basse, & qui à peine peut aller à la ceinture. Je disois, avec un plaisir de Roi; *Prens celle-ci, prens celle-là, romps cette autre;* & quelquefois même j'y travaillois, comme les autres, avec une satisfaction incroïable. Je m'étonnois fort du nom de rouge que porte cette Mer; parce qu'elle n'est pas comme la Mer noire, qui est nommée telle, à cause de son obscurité, qui naît de son terrain, qui est fort sale & bourbeux; vû que l'eau de celle-ci est fort claire, que le fonds y est plus visible, que n'est le Posilipe en été; & qu'à la voir de loin, elle paroît de couleur bleuë, comme les autres Mers. Son sable, d'où quelques-uns veulent qu'elle ait tiré son nom, & sans fondement, est comme les autres, & même beaucoup plus blanc que les nôtres; desorte qu'elle ne peut tirer

Etimologie du nom de Mer rouge.

cette dénomination que du nom propre de ce Roi Erithrée, qui signifie rouge, qui fut enterré dans une Isle de l'Ocean Méridional, selon Strabon, & qui a donné le nom de rouge à toute la Mer, comme on peut le remarquer chez les Latins; & non pas seulement au Golphe Arabique, qui n'en est qu'une partie; quoique pourtant les Modernes lui en aïent depuis atribué le nom plus spécialement; parce que peut-être la Sainte Ecriture l'apelle ainsi, au 13. & 18. ch. de l'Exode, & ailleurs. Les Religieux Grecs ont un Couvent dans la Ville de *Tor*, avec une petite Eglise dédiée à S. Georges, dans laquelle repose le corps d'une Sainte Marine, qui a été Religieuse, à ce qu'ils disent, & martyrisée avec les 40. Peres. Mais je croi que c'est celle d'Aléxandrie, dont le Martyrologe fait mention le 18. Juin, & qui, selon Baronius, a vécu saintement plusieurs années dans un Convent de Religieux, sous le nom de F. Marin: quoiqu'il en soit, ils me montrérent ce saint corps; & tant que je demeurai dans *Tor*, je logeai toûjours dans le même Convent. Je vous dirai cependant qu'observant ici de nuit le mouvement de la lune, qui étoit alors dans son plein, ou peu s'en falloit, je la trouvai tellement sur nôtre tête, qu'étant debout, elle ne faisoit que fort peu d'ombre entre mes jambes, en ligne directe & perpendiculaire; d'où j'inférai que si nous n'étions pas sous le Tropique du Cancer, ce qui peut être véritable, parce que la lune avance jusques-là, au moins nous n'en pouvions pas être fort éloignez. Je n'ai ici ni instrumens, ni cartes, ni livres, pour observer exac-

Eglise dédiée à S. Georges.

Observation du cours de la lune.

exactement toutes ces choses; mais vous pourrez vous en informer parfaitement en Italie. Nous nous avisâmes de faire ces voïages au plus fort de l'hyver, pour éviter les chaleurs de l'été, qui y sont insuportables, & qui nous auroient fort incommodez : je vous assure néamoins que le soleil agissoit puissamment le long du jour, quoique les nuits fussent fraîches, principalement à la Montagne; mais toûjours beaucoup moins que les nôtres, du plus foible de nos hyvers.

Le 2. Janvier nous partîmes de *Tor* après-dîné; pour retourner au Caire, & côtoïâmes toujours la Mer rouge, que nous avions à main gauche : quelquefois cependant nous la perdions de vûë, à cause des petites montagnes que nous trouvions sur notre chemin. A la fin néanmoins nous la côtoïâmes tant, qu'en certains passages fort étroits, les chameaux cheminoient dans l'eau au pied des rochers; tellement qu'étans retournés sur la route que nous avions tenuë en allant au Mont Sinaï, sur le soir du 7. Janvier, nous allâmes loger aux fontaines de Moïse, que nous avions vûës autrefois; & le lendemain matin, continuans toujours nôtre chemin, nous allâmes jusqu'à un lieu que les Arabes apelent *Muadie*; c'est-à-dire, Pas, ou Passage, où il y a quelques Barques pour passer ceux qui veulent aller à *Suez*, qui est de l'autre côté de la Mer, sur la côte Occidentale, & qui fait partie de l'Egypte; où voulant aller par terre, il faut tourner encor je ne sai combien de lieuës jusqu'aux extrémitez du Golphe; mais par Mer elle est si étroite en cét endroit, qu'il n'y a pas plus de che-

Le sieur della Vallé arrive aux Fontaines de Moïse sur la Mer rouge.

min, que du Mole de Naples à Posilipe. J'entrai donc dans une Barque, avec mes gens & mon bagage, & je passai cette Mer d'une autre façon que les Hébreux, pendant que les chameaux alloient par terre, sans me mettre en peine quand ils arriveroient. Pour moi je parus de bonne heure à *Suéz*, & allai loger dans une fort bonne Auberge, où se rendent tous les étrangers. Le même jour, après m'être un peu reposé, je fus voir la ville; & comme elle n'est pas de grande étenduë, mais presque deserte, en deux fois que j'y fus, j'y remarquai ce qu'il y avoit de curieux: entr'autres choses, l'Arsenal & le Château, qui ne sont, je vous assure, d'aucune considération. J'y trouvai seulement de remarquable quelques Cannes d'Inde, faites précisément comme les nôtres; mais si grosses, que les deux mains ne les sauroient empoigner. Ils me dirent que celles que nous avons, qui viennent des Indes, qui sont extrêmement déliées, colorées diversement & fort unies, dont les Capitaines ont coûtume de se servir dans Naplès, n'en sont que les extrémitez. Je vis aussi un vaisseau Indien, que j'estimai fort. Il n'étoit pas grand, mais fort large, & fortifié en dedans de plusieurs pieces de bois, pour résister aux flots impétueux de l'Ocean, sur lequel ces sortes de vaisseaux ne périssent jamais: les voiles mêmes, faites de feüilles de Palmier, & tissuës comme nos cabacs de figues, étoient quelque chose de curieux. J'en vis une grande sur terre qu'ils racommodoient, & la cousoient avec du fil de semblable matiére. Je ne sai s'ils s'en servent ainsi, à cause de la rareté de la toile, & qu'elle y est chere; mais

Il arrive à Suez, après avoir passé la Mer rouge.

Description d'un Vaisseau Indien.

mais ils me dirent que presque tous les vaisseaux des Indes vont de la sorte. Je vous avouë cependant qu'elles ne m'agréérent point, parce qu'elles sont pesantes, très-dificiles à manier, & susceptibles du feu.

Après avoir vû ce qu'il y avoit de curieux dans *Suéz*, j'en partis le 9. Janvier après-dîné, & fus acompagné de deux grosses Caravanes de plus de cent chameaux, une desquelles s'étoit jointe à nous depuis *Tor*, & l'autre atendoit dans la Ville de *Suéz*. Ceux qui les composoient n'osoient se mettre en chemin de peur des voleurs, qui s'étoient répandus sur les champs, qui avoient pillé plusieurs marchandises & plusieurs montures à une autre Caravane: mais quand ils virent que nous allions devant sans rien craindre, tous filérent après nous, & entreprirent leur voïage sous nôtre protection. Vous inférerés de-là quelles gens ce sont, puisque cinq que nous étions, avec fort peu d'escorte, & composé en partie de leurs compatriotes, fûmes capables d'encourager tant de personnes, & de les engager au voïage qu'ils n'auroient jamais osé entreprendre sans nous. Ce même jour nous passâmes sur le Puits de *Suéz*, dont parle Belon, que je n'avois point vû en allant, & fûmes loger au-dessus de ce château *d'Agirud*, duquel je vous ai fait mention une autrefois; de-là aïant passé quelques endroits, qui leur étoient suspects à cause des voleurs, sans néamoins en avoir vû aucun, les Caravanes me quitérent, & doublérent le pas. Pour moi je me rendis au Caire, sur le soir du 17. Janvier, au petit pas, selon ma coûtume; & nonobstant j'eus encor le loisir de voir

Il arrive au Caire.

voir mes amis, avec lesquels je me divertirai jusqu'à ce que la saison soit propre pour aller en Jérusalem. Je vous assure qu'on passe ici le tems fort agréablement; nous avons dans nôtre quartier un marchand François, & un autre Napolitain qui y contribuent beaucoup. Ils s'y sont établis avec leurs femmes, & d'autres Dames que nous voïons souvent, dansant quelquefois la nuit aux flambeaux dans la ruë, & quelquefois le jour dans les jardins, comme Dimanche dernier justement que je les regalai avec plusieurs autres de mes amis.

On ne va par la ville que sur des ânes.

On ne se promene point par la Ville, parce qu'il y a trop de monde, & l'embaras y est tel, qu'à peine on y peut marcher: on y va seulement quand on a des afaires, & qu'il s'agit de rendre service à quelqu'un; & pour lors on court à bride abatuë sur des ânes, que l'on tient exprès aux principaux endroits de la Ville, à cause de sa grandeur & de la distance des lieux. Enfin c'est tout vous dire, qu'il s'en trouve autant pour le besoin qu'on en peut avoir, qu'il y a de chaires à Naples, dont on se sert pour se faire porter. Et ce qui est remarquable, c'est que chaque monture a son gouverneur, c'est-à-dire un homme, ou un enfant qui l'acompagne, & qui le pique incessamment par derriére pour la faire avancer; desorte qu'ils courent toûjours à pied les uns après les autres. Ils ont, pour les femmes, des bâts fort larges, sur lesquels elles vont commodément, comme si elles étoient assises: & ces âniers, qui les ménent souvent où leurs galants les atendent, ne sont pas en petite considéra-

dération parmi les Truchemens de Vénus. Et parmi toutes ces Dames, je ne puis m'empêcher de vous dire, qu'il en est de fort belles; & non-seulement de blanches, chez lesquelles le mal de Naples n'est pas inconnu, si on s'en raporte à la chronique scandaleuse, nos Vénitiens, comme on dit, aïant debité ici beaucoup de leur marchandise; mais encor de brunes & de noires, qui sont fort belles & en réputation d'avoir le plus d'esprit, comme celles pour lesquelles nos Européens ont de l'amour jusqu'à la jalousie, à cause de leur coloris; & pour lesquelles il se trouve assez de gens capricieux qui ont la même complaisance que Persée, qu'en ces mêmes Païs, Andromède, quoique brune, sût autrefois fléchir en sa faveur, & l'engager par inclination à l'afranchir des fraïeurs de la mort qui lui étoit inévitable.

Il s'y trouve des Dames dont le teint est fort diférent.

A propos du coloris des femmes, duquel il se voit mille diversitez au Caire, parmi les personnes étrangéres qui y viennent de tous côtez; je vous dirai que ces jours passez, ne sachant à quoi passer le tems dans les heures que l'on demeure à la maison, je m'avisai de faire faire à mon Peintre deux grands Portraits d'après nature; l'un d'une Dame du païs de *Sennaar*, en Ethiopie, noire comme un charbon; mais pour les traits du visage, la plus belle & la mieux proportionnée qu'il se puisse dire, vétuë à la mode de ce païs, si joliment qu'il ne se peut rien voir de plus galant. Elle est debout sur un tapis de pied, qui couvre tout le plancher; sa robe est de drap de soïe fort leger, & raïé tout du

Le sieur della Vallé y fait faire le Porprait d'une Dame d'Ethiopie.

du long de plusieurs couleurs. Sa chemise est fort déliée, de couleur aussi, mais diférente, & avec des manches très-larges qui flotent en mille petits plis, & dont les extrémitez vont jusqu'à terre. Elle a la tête envelopée de bandes noires, d'une façon fort jolie, toute garnie de perles, dont la blancheur autour de ce visage noir, a un éfet admirable. Elle a voulu être representée comme si elle marchoit, prenant du tabac en fumée, selon la coutume du païs, par divertissement, avec une pipe d'argent à la main, qui est même allumée à cét éfet.

Portrait d'une Dame de la Méque, jaune comme du froment.

L'autre Portrait est d'une Dame, native de la Méque, mais Indienne d'origine, comme je croi : elle est de couleur jaune comme du froment; mais fort agréable, & d'un teint le plus délicat que j'aïe jamais vû en ma vie. Elle est debout aussi, avec une robe à la mode de ce païs, mais d'une autre couleur, & avec une coéfure fort diférente : sa chemise est blanche, dont une manche est retroussée agréablement sur l'épaule, pour faire voir le bras tout garni de brasselets d'or, d'argent, & de christal de plusieurs couleurs, selon la coutume de ce païs : mais il y en a de certains particulierement qui sont d'azur, qui font un fort bel éfet sur la couleur de sa carnation. Ces deux Dames se nomment *Gazal*, qui est le nom d'un animal sauvage qui porte le musc, & qui est estimé ici pour la beauté de ses yeux. Je pourrois vous en raconter quelques accidens étranges; mais on ne peut pas tout mettre sur le papier, & puis il faut garder quelque chose dont je vous entretiendrai quand

nous

nous nous verrons. Je vous veux seulement dire que j'ai remarqué que les Egyptiens, dont il y a ici grande quantité, sont ordinairement de haute taille, quoique maigres pour la plûpart. J'en ai vû deux, un homme & une femme, dont j'ai pris la hauteur par curiosité, qui est je vous assure de huit pieds & davantage. J'ai vû aussi dans le Caire plusieurs animaux vivans; comme des *Callitriches*, ou Guenons de couleur blonde. J'en ai envoïé un à Rome, de ceux que Pline a spécifiez, selon Belon: & il me semble aussi que Solin, dans la *description de l'Afrique*, en fait mention: des Bertrands noirs, avec la barbe blanche, desquels, s'il s'en trouvoit quelqu'un à acheter, je l'envoirois aussi très volontiers: des Corcodilles; un entr'autres qui étoit vivant, de cinq ou sept pieds de long, & dont les machoires & les dents étoient si fortes, que lui aïant mis en ma presence une pêle de fer dans la gueule, il la rompit tout-d'un-coup avec les dents, quoiqu'il fut presque mort, & percé de tous côtez; des Tortuës de Mer, qui sont grandes comme l'impérialle d'un carrosse; des Chevaux marins, des *Ichneumons*, qu'on apelle maintenant Rats de Pharaon. Je vis aussi dans la maison d'un Vénitien plusieurs animaux fiers extrémement, de la grandeur presque d'un chien couchant, mais plus grossiers, & de forme tout semblables à nos chats. Il les apelle chats musquez, & les gardoit dans des cages; & en ma presence il en tira la civette, qui n'est autre chose que la sueur, que l'on ramasse d'entre les cuisses de ces animaux, avec une cueiller, après les avoir bien agitez

Diverses sortes d'animaux que le sieur della Vallé a vûs au Caire.

Chats musquez d'où on tire la civette.

tez. Pour en venir à bout, & de peur qu'ils ne mordent, il les tiennent séparément dans des cages de bois bien fortes, mais si petites & si étroites, que l'animal ne s'y peut pas tourner ; ensorte que quand ils veulent avoir la civette, ils le font suër, l'agitant un peu avec une baguette dans la même cage, qu'ils ouvrent ensuite par derriére autant qu'il faut poür tirer ses jambes dehors, sans qu'il puisse se tourner pour blesser celui qui le tient ; & aïant ramassé la civette de la façon que je vous l'ai marqué ci-dessus, ils les remettent dedans, tenant toûjours l'animal bien serré. Mais de ceux-ci & de plusieurs autres semblables, comme des *Onocrotales* ; c'est-à-dire, des ânes sauvages, que j'avois déja remarquez en Aléxandrie, & des Autruches, que j'ai vûës ici au Caire, qui ne sont pas choses fort rares en nos quartiers ; je n'en parlerai pas davantage, non plus que des jeux des Singes & des Guenons, qui se font tous les jours par la Ville, ni de l'adresse de ceux qui les instruisent. Ils vont par la Ville avec des tambours & des bâtons diférens, traînans après eux huit ou dix de ces animaux ataches à une corde, lesquels, avec des chiens, des ânes & des chévres, font à qui mieux mieux des piéces à pâmer de rire. Belon en parle, comme vous savez, & a grande raison, ce me semble, de loüer leur adresse, & de les faire passer pour les plus habiles & les plus excellens de tous ceux qui se mêlent de ce métier.

Mais une chose, dont je devois le plus vous informer, m'étoit échapé de la pensée. C'est qu'étant arrivé au Caire la premicre fois, tous mes gens, tant Chrétiens

que

que Turcs, tombérent malades, à l'exception de Thomas, qui a de l'esprit & de la conduite. Laurent en eut sa bonne part, & n'en est pas encor fort bien rétabli; pour moi j'en attribuë la cause aux excès qu'il a fait de boire ces grands vins de Candie. Et peu s'en est falu que M. de Vernies le Flamand, n'y ait succombé, puis qu'assurément ce seroit fait de lui, s'il eut été en d'autres mains que les nôtres: quoi qu'avec tous nos soins il ait été jusqu'à des rêveries, qui lui continuérent plusieurs jours; & je crains même qu'il n'en ait encor quelque reste. Vous en jugerez en parlant à lui, s'il va à Naples chez le Seigneur André, à qui je l'ai adressé, afin qu'il s'en retourne au païs. En éfet, il n'est pas en état de me pouvoir suivre en Turquie. Nous l'avions guéri, mais dans le tems que je fus au Mont Sinaï, la fiévre le reprit pour avoir trop mangé, jusques-là que quelques-uns m'assurérent qu'elle s'étoit tournée en quarte. Je l'ai cent fois querellé des excès qu'il faisoit, mangeant quatre ou cinq fois le jour, de tout ce qui lui étoit entiérement contraire: & quand on lui en refusoit, il en cherchoit furtivement, comme font les enfans. Mais à la fin, il me dit librement qu'il aimoit mieux avoir la fiévre tous les jours, que de faire diette; tellement qu'aïant connu sa résolution, j'ai cherché les moïens de le renvoïer, parce qu'il est très-certain qu'en suivant toûjours ses apetits de la sorte, il ne guérira jamais: & de mener des malades en voïage, je ne m'y puis résoudre. Pour moi, grace à Dieu, je me suis toujours bien porté. A mon arrivée je me trouvai seulement un peu étourdi, à cause,

Des Domestiques du sieur de la Vallé tombent malades au Caire.

La diette est un souverain reméde.

cause, je croi, du changement de clim qui est fort diférent; mais d'abord je m'o donnai une rigoureuse diette, qui, à mo avis, est la meilleure médecine du monde principalement pour ceux qui ne sont pa malades; & par ce moïen je fus rétabli dè le sixiéme jour, desorte qu'à present je jouis d'une santé parfaite, & avec beaucoup plus d'apetit & de force que je n'avois à Constantinople. Enfin cette dent, dont la naissance m'a tant incommodé à Naples, s'il vous en souvient, après m'avoir presque fait perdre patience dans Constantinople à toutes les nouvelles lunes, à la fin a poussé dehors ici au Caire sa quatriéme pointe, & ne m'incommode plus; elle a toutes ses dimensions, je vous assure; mais je m'étonne qu'elle ait tant diféré à percer, parce que, selon moi, des personnes de mon âge ne doivent plus espérer de nouvelles dents. Au reste, je passe la vie le plus agréablement qu'il m'est possible, dans le souvenir continuel de mes amis, entre lesquels vous tenez le premier rang, je vous jure, & sans autre éxagération, parce que je suis assuré que vous me croiez. Je vous baise les mains. *Du Caire le 25. Janvier 1616.*

Le sieur della Valle se l'ordonne dans l'ocasion.

J'ai grossi ce paquet de l'Alphabeth Cofte, ou Egyptien, que je vous envoïe. Je croi que comme vous êtes très-intelligent dans la langue Gréque; vous serez curieux de le voir pour les particularitez que je vous en ai écrites. Vous y remarquerez la forme de toutes les lettres, qui est fort ancienne; comme aussi la prononciation de leurs noms, quelque peu diférente de cel-

Alphabeth des Cofres, ou Egyptiens.

le

le des Grecs, que je vous envoïe en notre caractére. Vous y verrez les lettres, qui ne se trouvent pas chez les Grecs, & quel rang elles tiennent dans l'Alphabeth. Vous jugerez de la prononciation de toutes, selon l'usage de langue Egyptienne, que j'ai representée avec les nôtres, le mieux qu'il m'a été possible; & sur-tout, celle des voïelles, qui a des signes évidens, comme je vous ai dit, d'une grande antiquité. Pour la prononciation de quelques consonnes, par exemple du P, qui se forme comme celle de B, je ne doute point que ce ne soit une corruption de la langue Arabesque, qui se parle aujourd'hui en Egypte. Je vous envoïe aussi les mêmes lettres de l'Alphabeth dans l'ordre qu'elles doivent tenir, avec leur signification aritmëthique, où vous verrez le *sigma* pour le nombre de six, & cette autre lettre qui signifie le nombre de 70. J'ai ajoûté à l'Alphabeth le nom des Planettes, que j'ai tiré de mon Dictionnaire & que j'ai traduit en notre langue, afin que vous jugiez de l'avantage que l'on en peut tirer: par exemple, que l'Idole *Moloch*, dont la Sainte Ecriture fait si souvent mention, étoit la Planette de Mars, qui est ainsi apellée en langue Egyptienne. Cependant les Hébreux d'Egypte ont apuïé le contraire, quoique la vérité leur fût connuë par le Texte Sacré. Que l'Etoile *Rephan* ou *Remphan*, selon d'autres, dont les Hébreux faisoient leur Idole, au raport de S. Etienne, selon ces mêmes Egyptiens, étoit Saturne; & le reste. D'où vous devez inférer, si vous vous apliquez à la connoissance de cette ancienne langue, que vous en tirerez une infinité de bel-

Observation fort curieuse.

belles lumieres. Je finis, & je vous prie seulement d'excuser les fautes dont cette lettre est remplie, & que la précipitation avec laquelle je l'ai écrite a causée.

## LETTRE XII.

## DU CAIRE.

*Le Sieur della Vallé, sur le point de partir du Caire pour Jérusalem, fait voir assez clairement, en cette douziéme Lettre, combien il y étoit chéri & estimé, puisque ses amis l'acompagnérent bien loin hors de la Ville; & fait part en même-tems au Sieur Schipane de quelques circonstances d'Histoire très-curieuses; entr'autres de l'adresse de ceux du païs, qui savent élever des Pigeons, qui leur servent de couriers, & faire éclore autant de Poulets dans des fours, qu'on y met d'œufs de Poules.*

MONSIEUR,

Soufrez, je vous prie, que je vous écrive encor une fois avant mon départ de cette Ville pour Jérusalem, puisque l'ocasion s'en presente. Il est vrai que je m'étois déja mis en équipage, & avois ordonné de toutes les choses nécessaires pour partir hier, si quelques Gentilshommes François, & d'autres de mes amis du Caire, tant Chrétiens, que Turcs, ne l'eussent retardé, afin de me laisser des marques de leur estime & de leur bonté à mon égard.

Pour

Pour y réüssir, ils résolurent de se donner la peine de m'acompagner, je ne sai combien de milles hors de la Ville, & de m'en sortir avec une Cavalcade, & avec le plus d'éclat & de magnificence qu'ils pourroient; desorte que ne pouvant me dispenser de l'honneur qu'ils me destinoient, je fus contraint de remettre mon voïage au mardi suivant, huitiéme du mois, pour leur donner le loisir d'aprêter leur monture, préparer leurs habits de parade, & autres choses semblables. Je crois que je ferai ce voïage avec beaucoup de satisfaction, parce que j'arriverai assez à tems dans la Palestine, pour y passer la Semaine-Sainte & les Fêtes de Pâque, au tems le plus propre de toute l'année, pour visiter les Saints Lieux, & où il arrive pour lors de tous côtez une infinité de Pelerins: outre que je ne pouvois l'entreprendre dans une saison plus commode, ni plus tempérée. Il n'y fait pas extrémement froid; & si la chaleur eût été plus grande, le chemin nous auroit été fort incommode, principalement à cause de la rareté de l'eau, dont cependant j'avois fait bonne provision. J'aurai encor d'avantageux que la Caravane n'est au plus que de cent chameaux, & ce sont presque tous Juifs. Pour les autres, parce qu'en partie je les ai pour amis, en partie aussi à cause que j'ai plus de suite qu'aucun d'eux, j'aurai sur eux quelque commandement; & ainsi je les ferai cheminer, & leur ferai faire alte quand il me plaira, qui n'est pas, à mon avis, une petite commodité, dont je me servirai afin de ne me point fatiguer. Nôtre maître Camelier, *Haggi Muhammed*, un

Le sieur della Valle part du Caire pour Jérusalem.

Il y va avec une Caravane de cent chameaux.

un de ceux qui vinrent avec moi au Mont Sinaï, a bien voulu être de la partie; & ce matin justement, il m'a fait voir des chameaux, dont j'ai besoin, qui sont les beaux, les mieux taillez qu'il se puisse dire, & tels, dans le sentiment de tout le monde, qu'entre mille il ne s'en trouveroit pas encor autant qui les valussent. On va en Jérusalem, non pas sur ces petits chameaux Arabes, comme au Mont Sinaï, qui est un chemin de montagnes, mais sur de grands, que l'on apelle chameaux Turcs: & comme ce Camelier Haggi Muhammed veut que les choses soient dans leur derniére perfection, il les a peints depuis la tête jusqu'aux pieds, selon qu'ils le pratiquent ici quelquefois aux grandes solemnitez, d'une couleur qui se fait de la poudre des feüilles d'une certaine plante inconnuë je croi en Italie, que les Turcs apellent *Hana*, & qui fait un orengé vif & haut en couleur, fort agréable à la vûë, & peut-être que vous en aurez vû de semblable à Rome, à la queuë & au crin de certains chevaux qui viennent de Pologne & d'Hongrie.

Livrées du sieur della Vallé.

Outre les diférentes couleurs, dont nos chameaux étoient bigarez, il les avoit ornez de bâts, & de harnois tous neufs & éclatants, garnis tout à l'entour (pour me donner davantage dans la vûë) de cordons & de houpes de soïe rouge cramoisi & jaune; enfin il les fit si beaux, qu'ils m'auroient inspiré la volonté d'aller non-seulement en Jérusalem, mais même jusqu'aux Indes. Nous aurons encor, avec les chameaux, deux bons chevaux, que mon Capigi a achetez, pour mener à Constantinople,

nople, où ceux du Caire sont fort estimez: ils nous serviront quelquefois sur le chemin pour faire du brave & de l'Academiste. Nous aurons aussi un âne, pour aller quelquefois plus commodément en Pelerinage. Pour mon voïage, je le ferai à mon ordinaire, dans mes paniers, ou brancards, dans lesquels je me trouve fort commodément. Laurent, qui n'est pas un niais, (l'expérience l'aïant rendu savant) s'est résolu d'aller aussi dans ces paniers, & s'est acordé avec le Peintre, d'en prendre chacun un aux deux côtez d'un chameau: néanmoins je crains fort que le Peintre ne s'en repente, parce qu'il est de haute taille, & que dedans ces sortes de paniers, beaucoup plus petits que les miens, je ne sai pas ce qu'il fera de ses jambes: mais il n'importe, au moins il y aura à rire, & ainsi nous voïagerons gaïement. Un Médecin même, ou pour mieux dire, un presque Médecin, ne nous manquera pas, parce que l'Apotiquaire de M. le Consul de France, qui est demi Médecin & Chirurgien, est venu exprès d'Aléxandrie, pour faire ce voïage avec moi. Il se fait écouter, quand il parle des fiévres continuës; crache du Latin, & quelquefois du Grec, dans les termes de la Médecine: après tout, je croi qu'il entend bien son métier; je m'assure même qu'il n'oublira pas son équipage, & qu'il portera son boëtier & ses mémoires; mais je vous promets qu'il ne mettra jamais les mains sur moi. J'ai bien peur que quelquefois sur le chemin, il n'enivre Laurent, & quelqu'autre de mes gens, avec de certaines eaux-de-vie excellentes qu'il a faites, & qu'il portera

Ses domestiques, qui l'acompagnent en Jérusalem.

tera avec lui, parce que tous se sont déja acoutumez à l'usage de Turquie, où l'on en boit quantité par divertissement: & celle de cét Apotiquaire est si subtile, que je ne doute point, que quatre verres au plus ne le renversent par terre. Mais c'est assez; nous vous écrirons d'Alep, par la premiere ocasion qui se presentera, toutes les nouvelles qui mériteront votre curiosité.

On souffre dans le Caire des lieux infames.

Depuis la derniére, que je vous écrivis d'ici le 25. Janvier, si ne me trompe, j'ai vû au Caire des choses assez curieuses, dont je veux vous faire part: & quoi qu'elles les puissent ofenser les oreilles chastes comme les vôtres; néamoins, afin que vous sachiez combien sont grands les desordres où nôtre foi ne régne pas, je ne laisserai pas de vous dire qu'ici au Caire, hors de la Ville & en plusieurs endroits, il y a de certains lieux destinez, comme des bordels publics, où l'on trouve des femmes, qui, sans rien craindre de la part de la Justice, s'abandonnent publiquement. Elles en presentent requête au Bacha, qui ne leur refuse jamais la grace qu'elles demandent, pourvû que chaque jour elles donnent une certaine somme au Sous-Bacha qui est le Prevôt, qui tient en cét endroit quelques Archers pour la sûreté de ces femmes, & pour empêcher qu'il ne leur soit fait quelque déplaisir; & là, parce que c'est dans la campagne, quoi qu'il n'y ait point de maisons, elles ne laissent pas d'y passer la nuit, & coulent tout le jour dans l'atente de leurs galants, ausquels elles donnent le divertissement, selon qu'ils arrivent, l'un aprés l'autre, & pour fort peu de chose; par exem-

exemple, pour un *médin*, qui vaut un peu plus que trois grains de Naples. Et lors qu'elles sont résoluës d'acorder à leurs amans ce qu'ils exigent d'elles (parce qu'il n'y a pas là de maisons, comme je vous ai dit) ni de lieu pour se mettre à couvert, elles se retirent avec leur rufiens derriére de certains petits remparts de pierres qu'elles ont élevées exprès, où, sans autre cérémonie, elles tâchent de satisfaire leur brutalité, sans se cacher même de ceux qui passent. Mais ce qui est de plus abominable en cét endroit, c'est que ces abandonnées qui y demeurent, sont tellement éfrontées; & ce commerce honteux des femmes & des hommes se fait si publiquement, que bien souvent, sans aller derriére ces tas de pierres, elles se prostituent sur le grand chemin à la vûë de tout le monde, & s'exposent librement, ou vétuës, ou toutes nuës à qui en veut, & principalement lorsqu'il y a quelque curieux incivil, qui pour deux ou trois de ces *médins* qu'il leur donnera, desire être spectateur (comme il arrive souvent) de leurs desordres abominables. Et non-seulement elles sont dans ces derniers excès; mais encor toutes les femmes delà autour, acourent pour peu d'argent qu'on leur donne, se dépoüillent toutes nuës, & font entr'elles des jeux étranges, des gambades, des culbutes, & mille autres choses les plus insolentes du monde, que je passe sous silence. Selon moi, c'est une bonne afaire que M. le Docteur ne les ait point vûës; parce que sans doute elles auroient fort éxercé sa patience. Presque toutes ces femmes ont une sale ava-

Efronterie des femmes qui s'y abandonnent.

Leur brutalité.

rice de s'abandonner pour si peu de choses néamoins elles ne sont point si laides, que quelquefois un homme extravagant & furieux n'en soit émû. Il s'y en rencontre entre autres qui ne sont pas mal faites; & cela arrive, lorsque, ou pour avoir été trouvées en faute avec des hommes, ou par quelqu'autre accident, la Justice en prend connoissance, elles sont condannées à païer quelque somme d'argent au Prevôt ou à d'autres; parce que si pour lors elles n'ont pas dequoi satisfaire, le Prevôt païe pour elles; & pour assurer son argent, il les retient comme esclaves, jusqu'à ce qu'elles se soient aquitées; ensorte que pour en gagner, il les envoïe audit lieu, que les Arabes apellent *Babullus*, & les femmes qui y demeurent *Babullchi*; parole dont une Dame s'ofense davantage que si on l'apelloit putain, comme peut-être vous devez le savoir mieux que moi, si vous avez fait les progrès que je m'imagine dans la langue Arabe, & que l'on peut atendre de la bonté de votre esprit. Je vous avouë que j'ai un peu avancé dans la langue Turque, mais presque rien dans celle Arabe, parce qu'il est comme impossible de se la rendre familiére, sans méthode, & sans une grammaire, ou sans l'aide d'un bon Maître. J'aprens bien tous les jours quelques paroles: je me suis apliqué particuliérement à chanter, selon les régles de leur Musique, quelques petites chansons qui ne sont point desagréables à l'oüie, comme la Suisse, & d'autres semblables.

La langue Arabe est très-dificile à aprendre.

Mais pour ne me pas écarter des promesses que je vous ai faites de vous informer

des

des choses que j'ai vûës, vous saurez que je me trouvai ce carnaval aux Nôces de certains Chrétiens Coftes ou Egyptiens, desquels je vous ai entretenu amplement dans ma derniére : & je puis dire que j'ai vû toutes leurs cérémonies, qui ne consistérent qu'à boire & à manger à l'excès, jusqu'à se soûler & s'enivrer honteusement, & en quelques vers que leurs Prêtres chantent en langue Cofte, ou Egyptienne ancienne, devant l'époux & sa compagnie, au son de certains marteaux de bois, que les Arabes leur acordérent seulement lorsqu'ils se rendirent maîtres du païs. Il est certain néamoins que ces Chantres-là n'entendent pas aujourd'hui ce qu'ils disent ; pour moi j'en entendois bien la derniére parole, parce qu'elle étoit Gréque (dialecte dont ils se servent fort en cette langue) c'étoit *axios digne*, qu'ils répétoient souvent à la fin de leurs chants, & je m'imagine qu'ils vouloient dire, que l'époux, qui étoit ivre comme une soupe, qui alloit demi endormi, & chancelant de côté & d'autre, méritoit cette épouse, ou cét honneur qu'on lui faisoit. Une troupe de Comédiennes, qui dansent bien, qui sont fort mes amies, & qui m'ont fait l'honneur à ce carnaval de venir souvent chez moi, se rendirent aussi à ces Nôces pour divertir la compagnie ; & je puis dire, que par le crédit du *Capigi*, qui est à mon service, on a la liberté de faire beaucoup de choses dans ma maison. Ces femmes portent le nom de *Cenghi*, à cause d'un instrument, entre quelques autres, dont elles jouënt, qui s'apelle en Turc *Cenghi*, qui est pro-

Description d'une Nôce où le sieur della Valle assista.

prement notre harpe, mais un peu diféfrente quant à la forme : je vous avouë qu'il y a du plaisir à voir & à entendre celles de Constantinople, & qu'elles m'ont quelquefois inspiré la volonté d'y acheter une muette pour la mener en Italie; parce qu'il s'y en rencontre d'esclaves que l'on veut vendre, & que l'on estime beaucoup. En éfet, elles sont fort divertissantes; car en même-tems elles dansent, elles joüent & chantent, recitant dans les vers de leurs chansons quelques avantures amoureuses, où toutes les démarches & les gestes du corps qui se font en dansant, sont toutes actions & mouvemens étudiez, qui expliquent l'histoire qu'elles racontent en chantant, comme faisoit autrefois les anciens Boufons & Farceurs. Toutes ces choses étant representées par de belles jeunes filles, sous des habits galants, en musique, & quelquefois au son des instrumens, font assurément le divertissement de ceux qui entendent leur langage. Cependant ces *Cenghi* du Caire, sont fort diférentes de celles de Constantinople, peut-être à cause de la chaleur du païs qui est plus grande, d'où vient qu'elles ont ici plus de disposition au mal. Enfin toutes leurs danses ne consistent qu'en des mouvemens de corps, qu'elles font à terre sur un tapis de pié, en diverses façons & diférentes postures, qui represente toutes des actions sales & deshonnêtes, beaucoup plus insolentes que celles des Sarabandes Espagnolles; & telles que la *Gaditana* de Martial n'en aproche point. Elles les chantent d'un certain air, que je conserverai pour le faire entendre sur la gui-

Des femmes s'y rendent pour divertir la compagnie.

Toutes leurs danses sont deshonnêtes & insolentes.

guitare à M. le Docteur, lorsque je serai en Italie.

Une autre curiosité, que j'ai remarquée il y a peu de jours, est la belle façon dont ils se servent encor aujourd'hui en ces quartiers, de donner des avis en diligence, dans des lieux écartez ou inaccessibles, par le moïen des Pigeons, tout comme le Tasse le décrit dans son *Poëme de la Jérusalem délivrée*. Et Pline même, entre plusieurs anciennes histoires, en raporte une arrivée en Italie parmi les Romains pendant le Siége de Modêne. Ces jours passez un *Chiaoux* eut ordre de la part du Premier *Visir*, qui demeure à Alep, d'aller au *Caire* pour demander des Troupes au Bacha, afin de grossir & fortifier l'Armée qu'ils ont dans la Perse; mais le *Chiaoux* demeura malade dans une Ville à six journées d'ici; & ne pouvant aller plus loin, il envoïa les lettres au Bacha par un Arabe qui y alla à pié; & en même-tems le Gouverneur du lieu envoïa les nouvelles au même Bacha par un Pigeon, qui y arriva en un jour, & sût d'abord ce qui se passoit; c'est-à-dire, la substance de ce que le messager portoit. Cét homme cependant, qui devoit arriver en six jours, (parce que cela est réglé; six journées d'un homme de pié, vont toujours pour une d'un Pigeon) je ne sai par quel accident, demeura deux jours davantage sur le chemin avec ses lettres, tellement qu'on ne l'atendoit presque plus: à la fin néamoins il arriva; & comme j'avois été present à tout ceci, je voulus par curiosité savoir à fonds cette histoite. On me dit, qu'ils ont par tout des colombiers ex-

Invention curieuse pour donner des avis en diligence par le moïen des Pigeons.

près, & que celui du Caire est dans le Château où demeure le Bacha. Ces colombiers sont sous la conduite de quelques hommes qui en ont soin, & qui y nourrissent plusieurs couples de Pigeons, mâles & femelles, apariez depuis quelques mois ; mais de tems en tems ils les séparent, tantôt les uns, & tantôt les autres : & retenant les femelles dans le colombier, ils envoïent les mâles dans des cages deçà & delà, en plusieurs Villes, d'où ils peuvent espérer quelquefois des nouvelles; & là ils sont conservez par ceux qui en ont soin : & quand les afaires obligent de donner quelqu'avis au Caire, ou en quelqu'autre Ville, on prend un de ces Pigeons mâles desapariez, parce que l'homme qui les gouverne connoît fort bien quel est celui du colombier du Caire, & quel est celui du colombier d'une autre Ville, où il faut porter la nouvelle ; & aïant écrit succintement le sujet de cette Ambassade sur un petit morceau de papier, on le plie adroitement : & pour se précautionner contre la pluïe, ou les autres eaux qui pouroient ruïner leurs desseins, ils le couvrent de cire, le lient ensuite sous l'aîle du Pigeon, & le matin suivant, après lui avoir donné du grain tout son saoul, de peur qu'il ne s'arrête ailleurs, ils le lâchent, & s'en va droit au colombier où est sa femelle. Et, comme je vous ai dit, il fait en un jour le trajet qu'un homme de pié ne sauroit faire qu'en six, & ne se repose jamais. Si le chemin est plus long, il se repose lorsque les forces lui manquent ; mais enfin il va toujours, & ne manque point d'arriver

Adresse des Turcs pour y réüssir.

à point

à point nommé dans cét espace de tems. Etant parvenu au colombier, celui qui en a soin, & qui le visite souvent, reconoît le Pigeon d'abord; & l'aïant pris, à quelqu'heure qu'il le trouve, sans oser le visiter davantage, il le porte immédiatement au Bacha, ou au Gouverneur de la Ville qui y sera, ou enfin à celui qui commande dans le lieu, lequel coupe le filet, lit le papier, & donne ordre que le Pigeon soit remis dans le colombier, jusqu'à ce qu'on le renvoïe dehors une autrefois, afin que dans une semblable ocasion il puisse raporter des nouvelles. Je me suis un peu étendu à vous décrire éxactement cette histoire, parce qu'elle est curieuse; & c'est ce que j'ai vû, & ce que j'ai apris de ceux-mêmes qui en ont le soin.

Les hommes qui sont commis à cét emploi en ont beaucoup de soin.

Mais ce n'est pas tout, parce que j'ai vû la Caravane qui revenoit de la *Méque*, & qui fit son entrée au *Caire* le 28. Février, dans le même ordre & les mêmes cérémonies qu'elle en sortit, & dont je vous ai informé. Elle avoit acoûtumé d'aporter beaucoup de marchandises & de choses curieuses; mais cette année il y en avoit fort peu; j'y vis seulement une infinité de singes de plusieurs sortes, ausquels on fait faire tant de gentillesses, qu'il y a certainement du plaisir à les voir. L'autre jour je pensai mourir de rire, en voïant passer un de ces singes, environné de plus d'une douzaine d'animaux. Premiérement il y avoit un âne, qui joüoit aussi son personnage, sur lequel un singe étoit monté. Il en portoit un autre sur la croupe, & un autre plus petit étoit assis sur sa tête,

entre les deux oreilles ; & le singe qui étoit sur la selle, en portoit un autre plus petit sur ses épaules. Un autre étoit sur un chien, qui est du métier, & qui le portoit sans gronder. Et un autre plus fort, & le plus grand de tous, que nous apellons en Italie *Bertrand*, tiroit l'âne par le licol. Enfin c'étoit quelque chose de fort divertissant ; mais de vous raconter leurs singeries, & leur adresse, il me faudroit trop de tems. Je vous dirai seulement, pour ne vous rien cacher de ce que j'ai vû, que l'on me mena l'autre jour à la *Fontaine d'amour*, que j'ai ainsi nommée, ou plûtôt, pour mieux dire, la *Fontaine de haine & d'aversion*. C'est un pilier en forme de colonne de pierre noire d'Egypte très-dure, sur lequel on a gravé diverses figures hiéroglifiques, & des caractéres très-anciens & inconnus. J'y remarquai *Anubis* ; parce qu'entre autres choses, il y avoit la figure d'un homme qui portoit la tête d'un chien, qui ne représentoit sans doute qu'*Anubis*. Je vis aussi une autre Idole qui y étoit, & qui est semblable à celle que je conserve gravée sur un cachet dans ma cassette, & que je trouvai dans Aléxandrie ; mais je ne me souviens point maintenant ce que c'est. Ce pilier paroît dans une niche de marbre, dans une grande ruë, où il sert de fontaine ; par le moïen d'une eau artificielle ; parce qu'en éfet, il n'y á en cét endroit ni source ni riviére, tant les Turcs que les Arabes du païs croïent qu'elle est enchantée, & qu'elle fut abandonnée par les Sages de l'antiquité, desquels il leur est

Figures hiéroglifiques.

est resté quelque peu de lumiére ; & tiennent pour certain que l'eau de cette fontaine a la vertu d'éteindre en ceux qui en boivent, le feu que l'amour a allumé dans leurs ames. Ils sont tellement persuadés de cette vérité, que souvent il s'y fait un concours de personnes pour cét éfet, & la montrent encor aux étrangers comme une chose merveilleuse & extraordinaire. Ils apuïent, je croi, leur opinion des hiéroglifiques & des caractéres qui sont gravez sur ce pilier, qu'ils n'entendent pas : mais comme grossiers & ignorans qu'ils sont, ils les admirent, & en font de grands mistéres. Je la vis avec beaucoup de satisfaction, sans néamoins en vouloir boire ; tant à cause que l'eau étoit trouble, que parce que quelquefois les bêtes y vont boire, selon le besoin qu'elles en ont : enfin de plus je n'en suis pas encor altéré, & je ne prétens pas me rendre insensible aux ateintes de l'amour ; desorte que je ne puis savoir, par ma propre expérience, si la vertu de cette eau est telle qu'ils veulent faire croire.

Fontaine fabuleuse.

Au même endroit où ce pilier est élevé, on voit les ruines d'un grand Palais, dans lequel le Soûdan demeuroit du tems des *Circassiens* ou *Mammeluz*. Ils s'apelloient ainsi, parce qu'ils étoient esclaves du Soûdan ; vû qu'esclave proprement (c'est-à-dire possédé, qui est la même chose) signifie en langue Arabe, *Mammeluz*. Et ces Circassiens, étrangers de la nation, qui avoient été menez autrefois esclaves en Egypte, & dont les Princes Arabes qui y régnoient alors, se servoient à l'armée,

étans devenus puissans dans le païs, avec le tems s'en rendirent les maîtres, après la mort des Princes Arabes, & créérent des Rois entr'eux, qui commandérent plusieurs années en Egypte, jusqu'au tems de Selim Empereur des Turcs, qui les fit ses tributaires. C'est pourquoi ils ont toûjours conservé en Egypte, dans le tems même qu'ils y présidoient, avec la langue Arabe qu'ils ont aprise, leurs deux noms anciens; c'est-à-dire, tant celui de *Circassiens*, qui étoit leur nom originaire, que celui de *Mammeluz*, qui leur fut donné dès le commencement, comme à des esclaves qu'ils étoient. Mais que me sert de m'étendre sur tant de particularitez, dont les histoires vous ont beaucoup mieux informé que moi? Et pour ne me point écarter davantage, je vous dirai que j'ai vû le dedans du Château, où demeure le Bacha. Outre qu'il est fort spacieux, il est aussi situé fort avantageusement sur une montagne, qui a beaucoup plus de tour que celle du Château neuf de Naples. Il y a une infinité de maisons, & bien logeables, pour le Bacha, pour l'Aga des Janissaires, qui est Colonel Général de l'Infanterie, pour les Chiaoux, presque pour tous les grands Oficiers, & pour quantité d'autre petit monde, comme artisans, & autres semblables qui y demeurent. Mais il n'y a aucune chose de remarquable pour nous; car pourquoi faire mention de plusieurs maisons abandonnées, & sans ornemens, qui y sont? J'y remarquai de considérable seulement, les ruines d'une Mosquée, ou d'un Temple, que les Mores sans dou-

Circassiens & Mammeluz.

te

te avoient bâti, à cause des lettres Arabes qui s'y voïent encor: mais les Turcs & les Mores ignorans, disent que c'étoit le Palais de Joseph, ou de Pharaon. Ce Temple est moderne très-assurément, & presque tout entier; le dôme seulement est un peu ruiné, & les murailles qui l'environnent; mais par dedans la forme en est fort belle & me plût beaucoup, parce qu'il est soutenu sur trente-deux colonnes d'une grandeur raisonnable, disposées d'une telle façon, qu'elles forment un portique de trois côtez, & dont l'architecture est parfaitement belle.

Palais de Joseph ou de Pharaon.

J'ai vû aussi aujourd'hui dans une campagne hors de la Ville, une grande quantité de Sépulcres des Turcs, qui m'ont fort agréé, parce qu'outre le lit de marbre sur lequel on les represente, avec le Turban à la tête & une pierre aux piés, qui est dressée, sur laquelle bien souvent ils gravent l'Epitaphe, ils ont au-dessus un petit dôme que quelques colonnes soûtiennent, comme cette Croix qu'un Ambassadeur de France fit dresser dans Rome, vis-à-vis l'Eglise de S. Antoine, s'il vous en souvient. Mais ce qui me plaît davantage, c'est que ces petits dômes sont tous de diferente forme; c'est-à-dire, que les uns sont soutenus sur quatre, les autres sur six, & d'autres sur huit petites colonnes, qui forment tantôt un quarré, tantôt un éxagone, ou heptagone. Et quoiqu'il y ait plusieurs Sépulcres, dont les dômes sont couverts, la plus grande partie néamoins les a découverts; c'est-à-dire, que sur la voute, entre deux colon-

Sépulcres magnifiques des Turcs.

nes, ils laiſſent un vide auſſi grand qu'ils peuvent, ou rond, ou quarré; & cette ouverture eſt ornée par-deſſus de créneaux tout à l'entour, leſquels, quoiqu'ils ſoient ronds, paroiſſent enfin comme une couronne, dont nous chargeons nos écuſſons; laquelle étant ſoutenuë, de même que je vous ai déja dit, de pluſieurs colonnes ſur un Sépulcre, a un fort bel éfet. En retournant à la maiſon, j'ai vû dans la Ville, vis-à-vis le château, une Moſquée, laquelle à l'extérieur, parce qu'ici au Caire les Chrétiens n'ont pas la liberté d'y entrer, paſſe à mon avis pour la plus belle qui y ſoit. Ils l'apellent Sultan Haſſan, du nom d'un Roi qui la fit bâtir. Le dôme, ſur-tout, eſt ſi beau, & d'une forme ſi agréable, que je n'ai jamais rien vû de ſemblable. En éfet, le pié en eſt étroit; enſuite il s'élargit, & ſe termine, en ſe reſſerrant de nouveau, preſque de la forme d'un œuf de poule.

Deſcription d'une fort belle Moſquée.

Deſcription des fours, dans leſquels on fait éclore des œufs de Poules.

J'avois oublié de vous parler des *fours* que j'ai vûs, parce que je ne l'avois pas remarqué ſur mes tablettes, par un éfet de ma négligence. Ceux du païs, qui en ont ſoin, y ſavent donner ſi adroitement un certain degré de chaleur, qu'ils y *font* éclore les œufs ſans que la poule les couve. Cette façon d'avoir des poulets, en peu de tems, eſt encor aujourd'hui très-commune dans le Caire; & Diodore Sicilien même, aſſure qu'anciennement *la* même choſe ſe pratiquoit en Egypte. Le païſan, ou un autre, vient du Village, & porte au fournier un panier plein d'œufs; le fournier le prend, & ſans le faire atendre

dre plus long-tems, il remplit d'abord son même panier de poussins, qui ont déja vie, dont il a toûjours grande provision; le renvoïe avec civilité, & met ses œufs au four pour les faire éclore. Le fournier y trouve son compte d'agir de la sorte; parce que le panier contenant plus d'œufs que de poulets, quoiqu'ils aïent déja vie, & qu'il n'éxige rien, ni pour le feu ni pour sa peine, il gagne néamoins beaucoup, sur le grand nombre d'œufs qu'il reçoit. D'un autre côté aussi le païsan en tire avantage, quoiqu'il donne beaucoup plus d'œufs qu'il ne reçoit de poussins, puisqu'il est incontinent expédié, & qu'il ne fait aucune dépense. Et en éfet, des poussins éclos de quelques jours, valent mieux que des œufs, dont plusieurs ne viennent pas toûjours à bien, comme l'expérimentent en nos quartiers ceux qui les mettent couver sous des poules. Enfin ce commerce de paniers d'œufs, pour des paniers de poussins éclos, se fait tous les jours au Caire, & en grande quantité. Ces fours sont presque faits comme nos fourneaux de Verriers, mais de forme longue, avec le feu qui est renfermé au milieu, & qui ne se voit point; & par-dehors ils ont tout à l'entour de petits réduits, où ils rangent les œufs pour les faire éclore; les hommes, qui sont destinez à cét éxercice, veillent incessamment sur le nombre de ces petits réduits, qui leur est assigné, remarquent les œufs qui ont été enfournez les premiers; quels sont les derniers, & combien de tems ils y doivent demeurer; & les revisitant souvent, ils en re-

Les poulets, éclos de la sorte, ne valent pas les nôtres.

retirent de tems en tems les poussins, selon qu'ils naissent, & qu'ils le jugent à propos; mais pour ne vous pas être ennuïeux, je laisse plusieurs autres petites circonstances, vû que la plus grande adresse de cét emploi consiste, selon moi, à savoir donner le véritable degré de chaleur, qui est perfectionnée dans ce païs par celle de l'air; ce que je n'ai pû aprendre; & je ne croi pas même qu'à celui de nos quartiers on y pût réussir. Je vous dirai néamoins, par l'expérience que j'en ai faite, que les poulets éclos de la sorte, & dont nous mangeons tous les jours, n'ont point, à mon goût, la bonté & la saveur des nôtres, qui naissent sous des poules.

Il me souvient encor d'avoir vû par la Ville du Caire plusieurs maisons, sur le dehors desquelles, du côté de la ruë, on voit une bande ou un cartouche, fort grand & fort large, peint de rouge, tout chargé de lettres Arabes, qui sont blanches; & aïant demandé ce que signifioit cette écriture, ils m'ont dit que ce sont les maisons de ceux qui ont été en Pelerinage à la Méque. En plusieurs autres maisons aussi j'ai vû, ce qui n'est pas à négliger, sur le mur extérieur desdites maisons, un cercle qui y est peint de couleur rouge & jaune, au milieu duquel, comme sur un Autel, on a représenté un Calice en peinture, avec deux flambeaux, un d'un côté & l'autre de l'autre; mais travaillez fort grossiérement, & sans la grace que nous savons donner à nos ouvrages. La tradition du païs veut que ce soit en mémoire du Voïage que S. Loüis, Roi de Fran-

France, fit au Levant pour la Conquête de la Terre-Sainte, quand il demeura prisonnier en Egypte, & que le Soûdan le remit en liberté, après y avoir laissé pour ôtage de sa rançon dont il étoit convenu, le très-Saint Sacrement, comme ils le representent, le Calice, avec l'Hostie consacrée, & deux cierges allumez sur un Autel, dans une chambre ou Chapelle, qui étoit bien gardée, & dans laquelle le Saint Sacrement fut conservé, jusqu'à ce que le Roi étant retourné en France, & aïant envoïé de-là sa rançon, le très-Saint Sacrement lui fut rendu, & par la vertu duquel ils disent qu'il s'est fait je ne sai quel miracle. Mais comme je n'ai jamais lû cette histoire dans aucun de nos Auteurs, que je ne l'ai même jamais entendu raconter parmi nous, & que c'est ici une tradition de personnes simples & crédules, je ne sai qu'en dire, & je m'en raporte à qui en aura de meilleurs mémoires que moi. Il est constant néamoins qu'il se voit une infinité de ces peintures dans le Caire, & ils soutiennent tous que c'est pour conserver le souvenir de cét événement si funeste à la France.

Belles marques du voïage que S. Loüis fit au Levant.

Hier au soir, qui étoit Dimanche, & le sixiéme du mois, comme j'achevois cette lettre, je fus apellé pour soûper, dans le dessein cependant de la cacheter avant d'aller coucher, parce qu'il me sembloit y avoir exposé tout ce qu'il y avoit de plus remarquable au Caire : mais à peine étois-je à table, que plusieurs de mes amis, & d'autres personnes, vinrent fondre chez moi, dont je ne vous dirai rien maintenant,

L'estime qu'on fait au Caire du sieur della Vallé.

nant, non plus que de ce qui s'y passa : il suffit que la conversation dura jusqu'après minuit, & qu'ils m'empêchérent de fermer cette lettre, sans l'avoir pû cacheter jusqu'à present. Je prie Nôtre-Seigneur qu'il vous conserve, & qu'il répande ses bénédictions sur vous & sur vôtre famille.

*Du Caire le 7. Mars 1616.*

*Fin du Tome I.*

TABLE

# TABLE DES MATIERES

*Contenues dans le premier Volume des Voïages de Pietro della Vallé.*



*Alpha-*

Bas

C. Ca-

C.



Ca-

*Corps*

D.

vers

# E.

F.

*Forte-*

H.



I.

## M.

hors

de

Pain

*Por-*

R.

Ruë

S.

## T.



*Temple.*

## V.

## X.

## Z.



*Fin de la Table du Tome I.*

